



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



SEN. SEN. 1871

UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST





Grad. R. N. 2

PQ

1661

A1

1866

V. 8

ŒUVRES POÉTIQUES
DE
REMY BELLEAV

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME SECOND



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

M DCCC LXXVIII

LA

PLÉIADE FRANÇOISE

OEVVRES POETIQUES
DE
REMY BELLEAV

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR
CH. MARTY-LAVEAUX

TOME SECOND



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

—
M DCCC LXXVIII

LA SECONDE
JOURNÉE DE LA
BERGERIE DE
RÉMY BELLEAU.

Remy Belleau. — II.

1

396653



A MONSEIGNEVR

LOYS

MONSIEVR DE LORRAINE.

MONSEIGNEVR, aussi tost que i'eu cest honneur d'estre appelé à la conduite, gouvernement & institution de Monseigneur le Marquis d'Elbeuf vostre cousin, ie me treuve (& presque sans y penser) au chasteau de Ioinuille sans liures, sans volonté d'estudier & moins d'escrire, matté d'vne longue & fascheuse maladie, resolu de ne forger autre meilleure fortune pour l'aduenir, que d'employer ma vie, mon industrie, & mon labour à conduire & guider le gentil & magnanime esprit de monseigneur & maistre, & faire seruice tres-humble à vostre tres-noble & tres-illustre maison. Toutesfois comme mal-aïément, & mesme à coups de fourche nous ne pouons estranger ny bannir de nostre escurie, ceste premiere, ie n'ose dire vaine, affection

d'escrire, ie croy, ou que le trop de plaisir & de loisir, ou la beauté naturelle du lieu & de la saison, ou bien l'honneste & douce conuersation d'une gaye & vertueuse compagnie, me remirent sur les erres de mes premieres brisees, commençant à faire tantost vn Sonnet, tantost vne Complainte, vne Eclogue, vne description, & ne sçay telles quelles fictions Poëtiques, selon l'occasion qui lors se presentoit, avec vne infinité de tels vains & petits arguments, & sugets de legere marque & de peu de valeur, de sorte qu'estant en ceste ville, voulant recoudre ces inuentions mal cousues, mal polies, & mal agencees, sans l'esperer ie trouue vn liure ramassé de pieces rapportees, chose veritablement qui n'ha membre, ny figure qui puisse former vn corps entier & parfait. Toutesfoi: (Monseigneur) cognoissant la bonté de vostre doux & gracieux naturel, assure de la faueur que vous portez à la vertu & aux bonnes lettres, & que prendrez plaisir à recognoistre en la lecture de ce petit ramas, quelques traicts tirez & choisis des cendres de la venerable Antiquité, i'ay bien osé luy donner iour sous vostre nom, & le vous presenter : esperant vous donner en peu de temps vn ourage mieux tiffu & ourdy de meilleure main. Priant Dieu, Monseigneur, vous donner tres-longue & tres-heureuse vie. A Paris ce douzieme iour de May, M. D. LXXII.

Vostre tres-humble & tres-obeissant
seruiteur,

R. BELLEAV.





LA SECONDE IOVRNEE
DE LA BERGERIE

DE REMY BELLEAV.

Av plus matin renaissant la douceur & continuation de ces plaisirs avec l'entre-suitte de ce beau iour, ayant laué mes mains, ma bouche & mes yeux, d'eau fraîchement puisée de la belle & claire fontaine qui sourd de ce coutau, le genoil en terre, les mains iointes, la face vers le ciel, ie dresse mes humbles prieres à ce grand Dieu, autheur de tout bien, plein de verité, de iustice & de misericorde, suyuant l'heureuse memoire des complaints & doléances de ce bon Iob, disant.

PRIERES.

*Delivre moy de peine & de langueur,
Mes iours sont courts, ce n'est rien de ma vie :*

Qu'est-ce de l'homme? & d'où te vient l'enue
 D'en faire cas & de l'aimer, Seigneur?
 Pour l'esprouuer de moment en moment
 Tous les matins tu luy fais voir ta face,
 Le visitant des faueurs de ta grace,
 Et prens souci mesme de son tourment.
 Mais quand sera-ce, ô mon vray Redempteur,
 Que j'auray trefue, & que de ma saluie
 Je pourray sain arrouser ma genciue,
 Et l'aualent refreschir ma douleur?
 Dieu gardien, j'ay peché : mais pourquoy
 M'as-tu creé si contraire à toy, Sire,
 Que ce malheur me charge & me rend pire
 En combatant moymesme contre moy?
 Oste oste donc de ce pauure perclus
 L'iniquité, haste toy de m'absoudre :
 Car aussi tost que seray mis en poudre
 En me cherchant ne me trouueras plus.

II.

De viure plus ma pauure ame s'ennuye
 Et se desplaißt du malheur de sa vie :
 Donques, Seigneur, librement ie diray
 Ce qui la tient de si pres assiegee,
 Et en l'aigreur de mon ame affligee
 A toy, Seigneur, ainsi ie parleray.
 Ne me condamne : Il n'est pas equitable,
 Ou me declare en quoy ie suis coupable,
 Pour me iuger. Hé veux-tu reprouuer
 Et ruiner ta pauure creature,
 De tes saints doigts l'ouurage & la facture,
 Et des meschans le conseil approuuer?
 As-tu les yeux de chair comme nous, Sire?
 Vois-tu ainsi que l'homme? & ton Empire,
 Tes iours, tes ans, comme ceux des humains,
 S'escolent-ils? Et quoy? as-tu enuie
 De rechercher si asprement ma vie
 Veux que ne puis eschapper de tes mains?

III.

Tes mains m'ont fait & repeſtri de chair,
 Comme vn potier qui de grace gentille
 Tourne en vaiſſeaux vne maſſe d'argille :
 Puis tout ſoudain tu me fais trebucher.
 Souuienne toy auant que me damner,
 Que de limon, & de bourbe fangeuſe
 Tu m'as formé, & qu'en terre poudreuſe
 Apres ma mort me feras retourner.
 Tu m'as coulé comme le lait nouueau,
 Qui s'eſpaiſſit & ſe caille en preſure,
 De nerfs & d'os aſſemblé ma figure,
 Puis reueſtu & de chair & de peau :
 Tu m'as donné & la vie & les ans,
 Me conduiſant au ſentier de ta grace,
 Et aux rayons de ta diuine face
 Guidé mes pas, mon eſprit & mes ſens.

IIII.

Combien ay-ie de forſaiſures,
 D'offenſes iniques & dures ?
 Monſtre moy en quoy i'ay meſfait,
 Et me declare mon forfait.
 Pourquoi me caches-tu ta face,
 Et me banniſſant de ta grace
 Deſtournes ton viſage amy,
 Me tenant pour ton ennemy ?
 Veux-tu eſprouer ta puisſance
 Contre la fueille qui ballance,
 Qui chancelle & branle à tous vens ?
 Quoy ? me veux-tu liurer bataille,
 Pourſuyuant le chaume & la paille,
 Qui n'a plus d'humeur au dedans ?
 Hâ ! tu me tiens trop de rudelſſe,
 Seigneur, & ſous ta main maiſtreſſe
 Le ſouffre trop de paſſions,
 Trop de maux, trop d'aſſiſſions,

*Et rigoureux de chaisne dure
 Tu tends mes pieds à la torture,
 Et aux ceps qui sont imprimez
 Dessus mes talons décharnez :
 Et comme le bois mort se mine,
 Pourry & mangé de vermine,
 Tout ainsi ie vis en langueur :
 Ou comme le drap d'une robe,
 Où la tigne rongé & desrobe
 Le fil, la grace & la couleur.*

V.

*L'homme nay de la femme, en vinant peu de temps
 Est plein de mille maux & de mille tourmens :
 Il est comme la fleur qui naissant est coupee,
 Et fuit ainsi que l'ombre, & n'a point de duree :
 Tu ne laisses pourtant de luy porter faueur,
 Le tirant avec toy en iugement Seigneur.
 Hé qui peut (sinon toy) rendre vne chose pure,
 Qui de nature est salle, & de semence impure ?
 Son âge est limité, & tiens par deuers toy
 Le nombre de ses mois, dont la borne & la loy
 Iamais ne s'outrepasse. Esloigne toy donc, Sire,
 Et le laisse en repos iusqu'au iour qu'il desire,
 Autant qu'un crédeur apres le long seiour
 Du beau iour qu'on luy doit, souhaite le retour.*

VI.

*Sera-ce toy, qui sous la terre basse,
 Et au plus creux d'enfer me cachera,
 Iusques à tant que ta fureur se passe,
 Et ta rigueur, Seigneur, s'appaisera ?
 Dy moy le iour que tu auras memoire
 De moy, Seigneur, & que verray ta gloire.
 Hé penses-tu qu'homme sans ton support
 Puisse reuiure apres qu'il sera mort ?
 J'attendray donc toute la vie mienne,*

*Iusques à tant que mon eschange vienne,
 Puis m'appellant respondray à ta vois :
 Car bien te plaist l'aauere de tes saints doigts.
 Je ne fay pas dont ne sçaches le nombre,
 Sans toutesfois me tirer de l'encombre
 De ce peché, qui m'oppreste & me nuit,
 Ne donnant trefue au malheur qui me suit.*

VII.

*Mon haleine est deuenue
 Si courte & si corrompue,
 Et la fin me presse tant
 Que ie ne voy plus que l'ombre,
 Et la fosse noire & sombre
 D'vn sepulchre qui m'attend.
 Les voisins qui m'accompagnent
 Ce sont ceux qui me desdignent
 Et tous se mocquent de moy :
 Mon ail tout honteux s'abaisse,
 Et demeure en la détresse,
 Seigneur, que d'eux ie reçoÿ.
 Sauue moy donc ie t'en prie,
 Et defen ma pauure vie :
 Loge moy dedans ton fort,
 Puis vienne qui me combatte
 Main à main & qui m'abatte,
 Toujours seray le plus fort.
 Mes emprises sont passees,
 Mes iours, mes vœux, mes pensees,
 Et tous mes desseins rompus :
 Le iour m'est nuit, & m'est claire
 La nuit au lieu de lumiere,
 Tant mes sens sont corrompus.
 P'ay fait mon liçt en tenebres,
 Et sous les tombes funebres
 Je m'en vay tenir prison.
 La pourriture est mon pere,
 Les vers ma saur & ma mere,*

*Et le tombeau ma maison.
 Où est donc mon esperance,
 Et qui a la cognoissance,
 Seigneur, de ce que j'attens,
 Sinon toy, qui seul embrasses,
 Qui tranches, & qui compasses
 Le ciel, les iours & les temps?*

VIII.

*Mes os sont pris tout le long de mon dos
 Contre ma peau, & ma chair vlceree
 En s'y collant s'est du tout retiree,
 Et ne suis plus qu'une ordonnance d'os,
 Sauf eschappé des fieres desinees,
 Monstrant la peau de mes dents descharnees.
 Prenez pitié, prenez pitié de moy
 Vous mes amis, iusqu'à tant que ie meure:
 La main de Dieu m'a touché à ceste heure
 En sa fureur, ie le sens & le voy :
 Laissez moy donc puis que Dieu me tourmente,
 Ne rongez plus ma charongne puante.
 Que mon propos fust escrit en papier,
 Et ma douleur en pierre bien taillee,
 Ou d'un burin grauee & cizelee
 Sur vne table ou de plomb, ou d'acier,
 A celle fin qu'elle fust eternelle
 Et à iamais on eust memoire d'elle.
 Je sçay que Dieu vit eternellement,
 Et sçay aussi apres que la vermine
 Aura rongé la chair de ma poitrine,
 Que de mes yeux le verray pleinement,
 Et se tiendra le dernier sur la terre
 Haut esteué pour nos pechez enquerre.
 Lors ie verray là haut dedans les cieux
 Sa maiesté, & contemplant sa face
 Me cacheray sous l'aile de sa grace,
 Et rien que luy ne verray de mes yeux :*

*Pauvre pecheur ayant mis l'esperance
De mon salut en sa grande clemence.*

IX.

*Pourquoy m'as-tu tiré du fond de la matrice
Moy qui ne suis qu'ordure & que fange & que vice?
Mort-né ie fusse mort, iamais ail ne m'eust veu
Chetif comme ie suis, & serois aussi peu
Que l'estoy auant que d'estre,
Car si tost que ie vins naistre
L'on m'eust du ventre au tombeau
Porté comme en vn berceau.*

*Le nombre de mes iours est bien petit, ô Sire :
Laisse moy donc parler, permets que ie soupire,
Et que ie me console auparauant qu'aller
Aux lieux sombres & noirs où me faut deualer
Sous la terre tenebreuse,
Au lieu de la nuit ombreuse,
En ce lieu où est le fort
Que tient l'ombre de la mort.*

*Au lieu où sans retour il nous conuient descendre,
La proye du tombeau, des vers, & de la cendre :
Au lieu où le desordre & la sedition
Exercent peste-meste vne confusion
Entre les nuits eternelles,
Loing de nos lumieres belles,
Dessous l'Empire d'horreur,
D'ombres, de plaints, & de peur.*

Ayant mis fin à mes prieres, sortant de mon logis, de bonne aduventure ie rencontre l'vn de mes plus familiers amis, auquel ie fey le discours de poinct en poinct, des songes qui m'estoyent suruenus en celle douce & plaisante nuit. Sans y penser, ce gracieux propos nous desrobe la souuenance d'autres entreprises, de façon que nous nous trouuons à la porte d'un iardin le plus beau & le plus accompli qu'on pourroit

souhaitter, soit pour le complant d'arbres fruitiers, à pepin, ou à noyau, comme de pommes, poires, guignes, cerises, griottes, oranges, figues, grenades, pêches, auant-pêches, presses, persiques, pautis, persigoines, raisins muscats, prunes de damas noires, blanches, rouges : bref de tous les meilleurs fruits & plus exquis qu'on sçauroit recouurer en nostre France, aux saisons ordonnees par la prouidence de ce grand Dieu, soit pour la beauté du parterre, arroufé de trois fontainettes d'eau viue qui foudr des flancs de ce rocher, & qui fait vn canal de largeur d'vne toise & demie, passant au trauers de ce iardin, enrichi de compartimens, entrelas, bordures, chiffres, armoiries, allees, clostures, cabinets, labyrinthes, berceaux, arcades, & de tous autres enrichiffemens que l'œil pourroit souhaiter. Or ne voulant perdre l'occasion de ceste douce rencontre, ie me delibere de librement communiquer à ce mien amy vne partie de mon labour. Le premier qui se presenta ce fut vne complainte de Promethee, attaché à bras estendus sur le mont Caucaise, dont lui fey lecture. Je vous laisse à interpreter, sous les eschanges de ce temps, ce qui se peut entendre sous la peau de ceste fable tant celebree des anciens.

COMPLAINTE DE PROMETHEE.

AV SEIGNEVR P. DE RONSARD.

*Noble race des Dieux, semence Titanine,
 Qui retires du ciel ta premiere origine,
 Cousine de ce Dieu qui porte à trois fourchons
 Vne fourche en sa main, la crainte des Tritons,
 Cousine de ce Dieu qui choisit en partage,
 Maisirisant ses puisnez, le celeste heritage.
 Et toy, ô Terre mere & des Dieux & des ans,
 Qui premiere enfantas l'audace des Titans,*

Si la pitié se loge en ta douce poitrine,
 Oeillade tendrement ceste chair ta cousine,
 Ce ventre decharné, ces tendons & ces nerfs,
 La proye du tombeau, des ombres & des vers :
 Et si tu sens encor les douceurs d'une mere,
 Sonde iusques au fond l'apostume & l'ulcere
 Qui me ronge le flanc, & voy ce pauvre corps
 Sans foye, sans poulmon, qui souffrant mille morts
 Ne scauroit trespasser, tant il est miserable.

Approchez donq Cousins, & de main fauorable
 Secourez vostre sang, secourez vostre nom,
 Et le tige sacré de la noble maison
 Dont vous estes issus, & que la nonchalance
 De vos caurs paresseux n'efface la vaillance
 De vos premiers parens, qui vous ont rendu tels,
 De vous faire egaller presques aux immortels.

Donq ne forlignez point, & que la seule gloire
 D'une entreprise braue esteue la memoire
 De vos aïes guerriers, imitant vos ayeux,
 Qui pour brauer le ciel eschelerent les Dieux :
 Voyez ce pauvre corps aux cymes raboteuses
 De ces monts esteuez en pointes sourcilleuses,
 Lid, pris, garrotté, ainsi que le nocher
 Espians mont sur mont la tempeste approcher,
 Garrotte son nauire, & d'ancre & de cordage,
 Pour defier le vent, & les coups de l'orage,
 Qui va poussant les flots iusques au ciel profond,
 Puis les va recreusant du ciel iusques au fond,
 Renuersant vn grand mont de vagues entassees,
 Battant & rebattant les costes empoissees,
 Et les flancs entrouuers de son courbe vaisseau,
 Qui tremble à la mercy & du vent & de l'eau.

Secourez donc, Cousins, ceste ame genereuse,
 Ame trop fine, & fiere, & trop audacieuse,
 Qui premiere entrepris aller dedans les cieux
 Descourrir les thresors que recelloient les Dieux :
 Qui premiere entreprit d'une main larronneuse,
 Mesme dedans le sein, & sous la main maistrresse

*De ce grand Iupiter, de desrober le feu
 Par, celeste, & diuin, aux hommes incogneu :*
Hommes vrayment grossiers, faits & poitris d'argille
Molle, grasse, gluante, & terrestre, & fragile,
Suiette à se casser en cent & cent morceaux,
Hommes sans sentiment, semblables aux vaisseaux
Que le potier gentil d'vne masse assemblee
Façonne en esbranlant la course redoublee
Du moyeu de sa roüe, & la tournant cent fois
En ces vistes retours, les fait naistre en ses dois :
Hommes sans air, sans feu, sans esprit, & sans ame,
N'eust esté mon larcin qui rapporta la flame
Du sein de Iupiter, la cachant dans le fond
De la molle espaisseur qui fait enfler le ionc.
Hà flamme malheureuse, & chèrement rauie!
Flamme, en te rauissant tu m'as rauy la vie!
La main de Iupiter, du monde l'artizan,
Irrité contre moy, m'a filé ce lien,
Forgé, tourné, trempé dessous la main ouuriere
De ce grand forgeron : inuention meurdriere
D'attacher membre à membre en tourment eternel,
A gros cloux aimantins, vn pauure criminel.
Hà! cruelle industrie, & plus cruel encore
Le meurtrier affamé, qui gourmand me deuore,
Et qui fait que ie reste & de chair & sans chair,
Hoste perpetuel de ce maudit rocher :
Rocher, dure maison des plus dures Furies,
Le sanglant eschaffaut de leurs forceneries.

Donc pour me tourmenter, cet aigle, ce bourreau,
Ce ministre ensouffré, ce carnacier oyseau
Qui couue sous le vol de son aile courriere
De ce grand Iupiter le foudre & la colere,
De trois iours en trois iours d'vn vol triste & gaucher
Vient d'ongles & de bec à couper, à hacher
De mes poulmons enfléz l'esponge renaissante,
Et de mes creux boyaux la plissure innocente.
Miserable curee! & ce friant repas
Fait naistre à chasque fois quelque nouveau trespas.

Puis quand il a gorgé son ventre insatiable
 Soudain reuolle au ciel, & d'un cry effroyable
 Ourant son bec crochu & renflant ses poulmons
 Va remplissant cet air, ces roches & ces monts,
 Desployant librement és celestes contrees
 Ses ailes de mon sang gloutement enyurees :
 Et faut que Iupiter serue de receleur
 A ce bourreau cruel, tyran de mon malheur.
 Puis quand mon estomac, mes boyaux & mon foye
 Decharnez ont rendu quelque nouvelle proye,
 Cet oyseau affamé, haue & palle de faim,
 Pour se paistre, goulus, se plonge sur mon sein,
 A fin de tiraſſer à secouſſes mordantes
 Et d'ongles & de bec mes entrailles viuantes.

Ainſi gardant l'arrest du deſtin qui me ſuit,
 Malheureux ie nourry celui qui plus me nuit,
 Et qui plus me tourmente eſt que viſ ie n'eſpere
 De pouuoir en mourant rompre ceſte miſere.
 Car mourir ie ne puis, ſouffrant en ces deſers
 Tout le malheur commun de ce grand vniuers,
 N'ayant plus doux voiſins en mes peines cruelles
 Que Scythes, que rochers, que rigueurs eternelles,
 Que neiges, que frimas, que glace, que durté,
 Barbares de nature, & pleins de cruauté.

Pour auoir detrempé de la terre amaſſee,
 A fin d'en façonner l'image compaſſee
 De l'homme, en retaſtant la paſte entre mes dois :
 Pour l'auoir animee & d'eſprit & de vois,
 Pour auoir eſchauffé ceſte maſſe de ſorte
 Qu'au ſortir de ma main, elle qui ſembloit morte
 Commence à ſe mouuoir, commence à eſbranler
 Ce limon detrempé qui s'eſſorce à parler :
 Pour auoir emprunté de la flamme celeſte
 Dedans le ciel vouuté : Les eſtoiles l'atteſte
 Que ie ne l'ay penſé, ny fait, ny attenté
 En meſpris des hauts Dieux ny de leur Maieſté.
 Car ſi toſt que i'eu mis le fea dedans ſa bouche,
 En ſouſpirant trois fois, ceſte idole farouche

Prend couleur au visage, & voulant s'embellir
 Commence à s'animer, s'allonger, s'amollir,
 Commence à manier ceste ordonnance belle,
 Et comme vn ieune enfant ce fantôme chancelle,
 Marchant comme celuy que l'extreme chaleur
 D'vne fieure alteree, ou la froide rigueur
 Ont tiré de l'acceç, qui ne peut ioindre ensemble
 Les genoux engourdis, ny le pié qui luy tremble.

Les nerfs prindrent la force & tout le sentiment,
 Le foye le deſir, & les poulmons le vent
 Qu'on aspire de l'air, l'ame & la fantaſie
 Se meirent au cerueau, le plus chaud de la vie
 Se logea courageux au plus profond du cœur,
 Que le ſang entretient en ſa moite chaleur.
 En cent & cent rameaux ſe fourcha la grand'veine
 Pour rafraichir le corps, ainſi qu'vne fonteine
 S'eſcarte en cent ruiſſeaux & cent petits ſurgeons
 Pour arroſer les prez & la moëlle des ions.
 Pour liaiſon des os & de leurs emboitures
 Se firent des tendons, des nerfs & des coutures,
 Et des muscles auſſi, à fin de ſ'abaïſſer,
 Se mouuoir, ſe courber, ſ'allonger, ſe haulſer.
 La main d'ongles ſ'arma, & les os ſe veſtirent
 D'vne robe de chair, & puis vuides remplirent,
 Ainſi que d'vne graiſſe, ou d'vn ſuiſ ſurfondu,
 Leur vuide qui ſe creuſe en rondeur eſtendu.
 La bouche ſ'entr'ouurit, & ceſte viue Idole
 Pouſſe hors peu à peu le vent de la parole :
 Comme le Roſſignol, qui ſur le renouueau
 Apprenant à couper ſon ramage tant beau,
 Ne fait que gazouiller, & de ſa voix foiblette
 Ne peut encor enſer ſa petite gorgette.
 Puis aſſeurant ſes pas, il commence à marcher,
 A rire, à ſoupirer, ſe plaindre, ſe faſcher :
 D'vn poil aſpre & rebours la teſte ſe heriſſe,
 Le coude, le iarret, & le genoil ſe pliſſe,
 La leure prend ſon teint deſcourant au dedans
 Pour renfermer la langue vn double clos de dents,

*Le poil bien arrengeé aux bords de la paupiere,
Comme auirons couplez aux bancs d'une Galere,
Commence à s'allonger, puis deffillant les yeux,
Veit pour son coup d'essay la lumiere des cieux.*

*Il veit ce beau Soleil, Pail de Dieu & du monde,
Tournoyant dans le ciel, il veit la terre & Ponde,
Les cerfs dans les forests, & les oyseaux dans l'ær,
Et le peuple escaillé qui court dedans la mer.*

*Il veit les monts vestus de fleurs toutes nouvelles,
Et les champs arrosez de fecondes mammelles,
De fontaines d'eau viue, & d'argentins ruisseaux.
Il veit dedans le ciel cent sortes de flambeaux :*

*Il veit dos contre dos becheuet accouplees
A l'entour de l'essieu, deux Ourfes estoilees :
Il veit les yeux ardans, & les plis du Dragon,
La Vierge port' epy, & la nauire Argon,
Le Bellier, le Lyon, le Verseau Ganymede,
Et le Cheual vollant sur le chef d'Andromede,
Les cornes du Toreau, le Cancre, les Asnons,
Mais ils n'estoyent encor nobles de ces beaux noms :*

*Il veit sans entamer de la pointe mordante
Ou du coutre, ou du soc, la poitrine innocente
De la Terre s'enfler, il veit son sein germer
En fertiles moissons, sans peine & sans semer.
Il veit sans s'estonner sur les plaines humides
Et Glauque, & Panopee, & les sœurs Nereïdes
La teste hors des eaux, mais il les veit de loin :
Car les pins cheuelus n'auoyent senti le coin,
Ny le tairiere encor, ny le fer des doloires
Pour creuser en vaisseaux & fusées & galaires.
On n'auoit point encor de voile & d'auiron
Vollé deffus le dos & trenché le giron
De Tethys la chenuë, & ses ondes pucelles
Librement estendoyent leurs courses eternelles,
Sans crainte de s'enfler de tourbillons venteux,
Ou de blanchir leur sein sous les flots escumeux.*

*Pour auoir donc pestri ceste noble figure,
Qui contemple & qui voit toute l'architecture*

*De ce grand vniuers, qui fait hommage aux dieux
 Et qui rend en mourant mon larcin dans les cieus,
 Qui a fait & basti des temples & des villes,
 Rangé les citoyens deffous les loix ciuiles,
 Et les peuples errans tous rallié en vn,
 Fait fumer les autels d'encens & de parfun :
 Qui premier a trainé le coutre & la charruë
 Sur les flancs de la terre, & la teste cornuë
 Des bœufs couplez au ioug, halletant & soufflans
 Sous le soc argenté qui les champs va taillant.
 Qui premier a trouuë l'experience humaine
 De partir en saisons & le temps & la peine
 Du simple laboureur, marié les rameaux
 De la vigne sauuage aux branches des Ormeaux :
 Vogué sur l'Ocean à rames & à voiles,
 Mesuré le Soleil, la Lune & les estoiles :
 Bref, qui pour enrichir les premieres beautez
 Du monde mal-poli a les arts inuentez.*

*Donc pour auoir bien fait làs faut-il que l'endure
 Attaché, malheureux, sur ceste roche dure
 A gros crampons de fer & de piés & de mains,
 De cet oyseau cruel les assauts inhumains?*

*Ainsi se lamentoit l'imager Promethee
 Cruellement traistté sur la cyme éuentee
 Du roc Caucaisien, n'ayant en son malheur
 Plus fidelle secours que la langue & le cœur.*

Suyuant ceste longue & fraische arcade raui en admiration par la lecture de ces beaux vers, nous entrons dedans vn autre cabinet, qui fait l'encongneure de la pante de la muraille : là nous nous reposons, prenant plaisir à la lecture d'vn autre poëme. C'estoit la fable d'Ixion, dedans le ciel, naïfument representé, qui fait l'amour à Iunon. Ce que Iupiter ayant descouuert, pour l'abuser luy contrefait vne feinte Iunon d'vne nuee, qu'il engrossa, pensant que ce fust celle qu'il poursuyuoit. De ce masque nasqui-

rent les Centaures, figure de l'Amour ambitieux, ce que verrez mieux décrit par le discours de ces beaux vers : le poëme commence en cette sorte.

L'AMOVR AMBITIEVX

D'IXION.

*Je chante d'Ixion l'emprise audacieuse,
L'impudence, l'orgueil, & l'idole venteuse
De la feinte Iunon, grosse de vent & d'air,
Ouvrage industrieux des mains de Iupiter :
Qui seul entre les Dieux, plein d'amoureuse grace
Et d'humaine pitié, pour purger son audace,
Le ravit dans le ciel, luy faisant cet honneur
De monst'rer à ses yeux son espouse & sa sœur,
La royale Iunon, & tant d'autres Deesses,
Tant de diuinité, tant de belles Princesses,
Tant de rares beautéz, tant de thresors cachez
Dans ce palais voûté, tant d'honneurs recherché
Des hommes d'ici bas, mais qui n'ont la puissance
Sinon apres la mort d'en auoir cognoissance :
Tant de rayons dorez, qui roulent de trauers
Biaizant la rondeur de ce grand Vniuers :
Tant d'astres, tant de feux, tant de lumieres belles,
Tant de rons agencez sur les cornes iumelles
De celle qui de nuit galoppe ses moreaux
Pour donner tréue au Dieu, qui croupit dans les eaux :
Tant d'animaux couplez, tant de flammes errantes,
Tant de cloux attachez sur les voütes roulantes
Du lambris estoilé de lamperons sacrez,
Sous le crystal voûté des pauillons dorez.
Tant de cercles en cours, tant de feux, tant d'images,
Transformez, bien-heureux, en estranges visages,
Ourses, Dragons, Serpens, Cheures, Belliers, Toreaux,
Lyons, Aigles, Dauphins, Cancres, Poissons, Oyseaux :
Et pour armer son fort, tant de venteux nuages,
Gros de foudre, d'esclair, de tonnerre & d'orages,*

*Tant de traits ensouffrez, la puissance des Dieux
Et de leur maïesté, citoyenne des cieux.*

*Heureux qui iouissant de ces faueurs celestes,
Brustas de passions & de feux immodestes :
Heureux qui iouissant du souuerain bonheur
Sauourois à longs traits l'ambrosine douceur,
Et le nectar sucré de l'immortelle vie :
Mais la fange mortelle, immortelle ennemie
Des saintes puritez de la Diuinité,
Te rendit ennemi de ta felicité :
Et tant plus Iupiter se monstra fauorable,
Moins tu luy fus courtois, honneste & desirable.
Car pour s'estre rendu trop familier à toy,
Plus luy fus ennemi, & plus manque de foy,
Abusant de l'honneur & de la courtoisie
Qu'humain il te portoit, sans que la ialousie
Le trauaillast en rien, ne pensant à l'erreur,
Qu'ingrat, tu machinois pour souiller sa grandeur.
Car l'ayant inuité pour manger à sa table,
Enyuré de nectar, & du mets desirable
Dont se saoullent les Dieux, osas bien malheureux
T'adresser à lunon, & en fus amoureux.*

*Amour, traistré à sa race, allume dans ses veines
Vn feu prompt & subtil, dont les chaudes haleines
Luy alterent le sang, luy seichent les poulmons
De souspirs eschauffez : ainsi que sur les monts
Aux rayons du Soleil les neiges écoulées
Se fondent peu à peu par les fraïsches valees,
Ou tout ainsi qu'on voit que les feux pallissans
Saccagent les tuyaux des espics iaunissans :
Il veit la maïesté de son port venerable,
Ses graces, son parler, sa façon accostable,
Et ses yeux seulement dignes de contenter
Les diuines ardeurs de ce grand Iupiter.
Il veit sur son beau sein vne moisson de roses,
Mille baisers mignars entre ses leures closes,
Les crespillons frisez de ses beaux cheueux blons,
Et l'yuoire polli de ses bras gros & lons,*

Le coural soupirant de ses lèvres molletes,
 Vn sentier odoreux entre deux montaignettes,
 Vne façon gentille, vn souris gracieux,
 Et le sourci vouté, la grace de ses yeux.
 Il sent le basme doux des haleines soustées
 De sa bouche vermeille, & de ses dents perlees :
 Bref, en sieure d'amour, espie l'heure & l'heur
 D'aborder la deesse, & luy ouvrir son cœur,
 Trouuant à ses pensers si tres-heureux passage,
 Qu'oubliant le deuoir, le seruice, & l'hommage
 Deuz à sa majesté, il ose peu à peu,
 De rage espoinçonné, luy descourir son feu.

Mais plus cache son mal, plus chetif il essaye
 De monstrier sa douleur, & rengreger sa playe,
 Plus la voit plus il brusle, & plus il suit ses pas
 Plus il tombe en erreur, & de vie en trespas,
 Se consommant ainsi que la torche encirce
 Qui s'amorce du feu, quand la meche ensouffree
 S'esprand, la flamme glisse, & poursuiuant sa pois
 Deuore le coton, & la cire & le bois.

Amour sans fin le pousse, & la peur le retire,
 L'vn le fait esperer, & l'autre le martyre :
 Mais qui peut resister à l'effort de ce dieu?
 Ce miserable amant trouue l'heure & le lieu
 De tirer à l'escart ceste belle Princesse.
 Et luy dire en secret la douleur qui le presse,
 Sans crainte que ce Dieu qui d'vn bras punissant
 S'arme dedans le ciel d'vn sceptre rougissant
 A trois fillons de feu, elançast sur sa teste
 Les traits auantcoureurs de sa fiere tempeste :
 Sans crainte que ce Dieu, seure & sourcilleux
 Descourist les fureurs de ce fol orgueilleux
 Comme il fist tost apres : car la chaste Emperiere
 Depite, vergongneuse, & rouge de colere,
 Accostant son espoux, luy dist de point en point
 L'audace d'Ixion, qui viuement la poind.

Quoy? dist elle, faut il apres estre irritée
 De cent nouveaux larcins, que ie sois inuitee

*Par vn traistre assassin, de souiller ma grandeur,
 Et les chastes flambeaux du list de mon Seigneur?
 Moy fille de Saturne, & l'espouse royale,
 Et la seur de ce Dieu, qui de main liberale
 Verse de nostre ciel la Manne & le miel doux
 A ces hommes ingrats du bien qu'ils ont de nous?
 Hommes vrayment ingrats, impudens, pleins d'audace,
 Indignes des faueurs de l'immortelle grace,
 Indignes d'aillader la grand' arche des cieux,
 Et le flambeau doré de ce Dieu radiex :*

*Comme si leurs encens, ou leurs beaux sacrifices,
 Leurs Boucs, ou leurs Toreaux, ou leurs grans edifices
 Sacrez à nostre honneur, nous pouoyent maistriser
 De leur donner secours, ou les fauoriser :*

*Comme si les odeurs des offrandes premieres
 Importunant le ciel de leurs humbles prieres,
 Montassent inſqu'à nous, qui n'auons rien commun
 Auecques leurs autels, leurs boucs, ou leur parſan.*

*A tant met ſin Iunon à ſes iuſtes complaints,
 Quand ce grand Iupiter pour ſes iuſtes attaintes,
 Ayant le ſang eſmeu, & le viſage pers,
 Fiſt trembler deſſous luy la Terre & les Enfers,
 En ſecouans le chef, promettant à ſa femme
 Se venger promptement de ce meurdrier infame.
 Mais auant qu'edranler la courſe à ſon tombeau,
 Le faiſans à iamais en vn tourment nouveau
 Le bourreau de ſoymeſme, inxente vne induſtrie,
 Pour ſinement tromper l'ardeur de ſa furie.*

*Hé! qu'eſt-il impoſſible à ce grand Iupiter?
 Pour mieux couurir ſa ruſe, il cache dedans l'air
 Vn fantoſme venteux, figurant vne image,
 Sous le cryſtal enſlé d'un amoureux nuage.
 Il Panime de vent, la reueſt d'une peau,
 Donne le teint vermeil à ſon viſage beau :*

*Prend la molle toiſon d'une nuë entaſſee
 A longs replis friſez, puis l'ayant ramalſſee
 En gros ballons enſlez, en recourbant le dos
 La braſſe, la peſtriſſe, & la foulle à poings clos :*

Puis l'ayant courroyee, & mollement trompée,
 Il en ebauche vn corps, en fait vne pouppée
 Grosse de vent & d'air, toute semblable d'yeux,
 De couleur & de voix, de taille & de cheueux
 A la belle Iunon, à fin que la parole
 Sous le masque emprunté de ceste vaine idole,
 Par ces menteurs attraitz tiraissent Ixion,
 Pour luy enfler le cœur de vaine ambition.
 Et pour mieux faire voir ceste feinte sorciere
 Luy moule vne compagne Iris la messagere,
 Luy bigarrant les doigts, les leures & le front,
 D'incarnat, iaune, & pers : qui semblable la font,
 A celle qui courriere annonce les nouvelles
 Des hommes d'icy bas, aux troupes immortelles :
 A fin que sous le fard de ce corps mensonger
 Pipast plus finement ce barbare estranger.

Va va, dist Iupiter, Idole charmeresse,
 Trouue cest amoureux, & dy que ta maistrresse
 L'attend dessus Athos, pendant que suis absent
 Escarté loin du ciel, & que le mal recent
 D'vne ialouse ardeur, luy va troublant son ame,
 Libre aussi bien que moy, de dérober la flume
 De quelque doux larcin : puis presente à ses yeux
 Ceste feinte Iunon, fantosme ingenieux.

Ayant dit ces propos, ces feintes animees
 De souspirs & de voix, & des chaudes fumees
 Des sponges de l'air, noüant à coups de bras,
 Fondent dessus le mont, & plongent à chef bas.
 Iris reuolle au ciel, parfait son ambassade
 A ce pauvre amoureux, furieux & malade
 D'estrange passion : mais ce discours menteur
 Le fait tost esperer d'allenter sa fureur.

D'aise donques surpris, ceste feinte courriere
 Le voile d'vne nuë, & luy donnant carriere
 Le guide droit au lieu où cest image feint
 L'attendoit pour tromper la rage qui le poind.
 Car si tost qu'il la veit, cuidant que ce fust celle
 Qui commande aux honneurs de la troupe immortelle,

Il l'embrasse & la baise, & comme furieux
 Luy presse l'estomach, mord la bouche & les yeux,
 Les leures & le col de la feinte menteuse,
 Appaisant les fureurs de sa flamme amoureuse
 D'embrassemens legers, & d'un baiser pipeur
 Sous le vis contrefait de l'image trompeur :
 Suçotant, mordillant à petites secouffes
 Le courail imité de ses deux leures douces
 Sous le fard d'une peau. Hâ trop outrecuidé,
 Qui d'un vol trop hardi & follement guidé
 Tentas, audacieux, d'une fiere impudence
 Souiller de germe humain la celeste semence,
 Voulant mester ta race à la diuinité,
 Qui n'a rien de commun à nostre humanité!
 Toy qui d'impieté ayant l'ame pollue,
 Couarde à la vertu, au vice resoluë,
 Errante & vagabonde, & qui ne voit sinon
 Mille bourreaux affreux pour de faire Ixion :
 Ne trouuant sur la terre homme ni Dieu propice
 Qui te voulut purger du sanglant malefice
 Dont tu es attaché, te rendant odieux
 Et viuant & mourant aux hommes & aux Dieux,
 Pour le meurtre assassinn au sang de ton beupere
 Que tu fis trespucher, meü de froide colere,
 En vn torrent de feu, pour l'hostellage dous
 Qu'il esperoit de toy, gendre & nouuel espous.
 Car t'ayant inuité au relief de la nosse,
 Au lieu de le cherir tu luy creuse' vne fosse
 Couuerte par dessus, & poudree au dedans
 D'artifices de feu, & de mouchons ardans,
 Qui le bruslerent vis, & le mirent en poudre :
 Ainsî qu'en vn fourneau, où l'on met pour dissoudre
 La miniere de fer, le feu gourmand & vis
 Deuore ce qu'il trouue & le brusle hastif.
 Mais le bon Iupiter plein de toute clemence
 Le tira dans le ciel, pour purger son offense,
 Où le trop de faueur le rendit amoureux,
 Non pas en petit lieu, mais trop audacieux

*Il s'attaque à Iunon, dont ne veit que l'idole,
 Prompt & iuste guerdon de son emprise fole,
 Qui le fist trop ofer, en fin le deceuant
 Embrassant pour le vray vne image de vent.*

*Or le germe bastard de ceste faulse estreinte
 Fist engrosser la nuë, & la rendit enceinte,
 Et ne vint à son terme, ains accoucha soudein
 D'un monstre si fertile, que le monde en est plein :
 Forcee elle auorta, & creua de grosseffe,
 Ayant le ventre plein de ceste pipereffe,
 Qui sous les faux attraitz & faueurs d'un bon ail
 N'a rien dedans le cœur que le vent d'un orgueil :
 C'estoit Ambition, race prompte & legere,
 Qui courant çà & là, ainsi qu'une estrangere,
 Où le vent la conduit, n'a point autre dessein
 Qu'à forger sa fortune, & suyure l'incertain.
 Heritiere des vents, & fille de la Nuë
 N'ayant rien sur sa peau qu'une apparence nuë,
 Qu'une montre du vray, sans arteres, sans cœur,
 Sans veines, sans poulmon, sans foye, & sans chaleur,
 Qui vogant çà & là d'une viste secousse,
 Fait voile, où la faueur, & le bon vent la pousse,
 Nourrissant au dedans, sans tréue & sans repos,
 Vn feu de souffre vif, qui brusle iusqu'à l'os.
 N'ayant dans l'estomach qu'estoupes alterees,
 A fin de donner vie aux flammes ensouffrees
 Dont nuit & iour se paist, sans cesse desfrant
 L'apparence d'honneur, qu'elle va souspirant
 Ores par le desir, ores par ialoufie,
 Ores par la grandeur, par force ou par enuie,
 Comme le vent la pousse en estranges hazards,
 Race qui tient encor des Centaures bastards,
 Qui premiers engendrez de l'idole feconde
 Coulerent icy bas pour en peupler le monde.*

*Mais vouloir entreprendre en plus haut lieu d'honneur
 Qu'on ne doit esperer, le plonge en cet erreur,
 Outrepassant la borne & la iuste mesure
 Du pied qui le conduit, qui le guide & l'assure.*

Car les feux trop hardis & l'effort violent
 De ce Dieu qui l'enfla d'un orgueil insolent,
 Le firent pour exemple, au plus profond abysme
 Exercer, malheureux, les peines de son crime :
 Poussant, tournant, virant, hastant & poursuivant
 D'un malheur indomté, le mal qu'il va fuyant.
 Car le fuyant le suit, & la fuite est la suite,
 Le tour & le retour des maux de son merite,
 Roulant à dos versé tantost haut, tantost bas,
 Les yeux deuers le ciel, & de teste & de bras
 De son mal renaissant les courses eternelles,
 Piés & mains garroté sur les volantes aëles
 D'un rouët cramponné à gros liens de fer,
 Supplice inusité aux ombres de l'Enfer.

Toy doncques Barquerol, qui à voiles hautaines
 Vogues sur l'Océan des amoureuses plaines,
 Garde, ie te supply, que le trop de faueur
 Ne te face oublier & te haulse le cuer,
 Plus souuent abusant des graces attrayantes,
 Des humaines douceurs, des carettes riantes
 De quelque bon visage ou de quelque ail gentil,
 Qui te verse en l'erreur d'un estrange peril.
 Garde, ie te supply, que l'amoureux orage
 D'un gouffre perilleux ne te pousse en naufrage :
 Si tu veux butiner, poursuy l'equalité,
 C'est le port d'assurance, & la tranquillité
 Toufours y fait seiour, mesure ta puissance
 Iustement à ton pied, & iamais ne t'auance,
 Si tu cerches ton heur, d'entreprendre plus haut
 Où le desir te pousse & la force te faut.

Or qu'Amour soit sans yeux, si faut-il prendre garde
 De ne voler trop haut : car qui trop se hazarde
 En fin mal-aisé trebuche d'un faux pas,
 Ne seruant que de fable aux yeux du peuple bas.
 Et pense que la main, la main industrieuse
 De ce grand Artisan n'est point si paresseuse,
 Qu'elle ne forge encor mille nouueaux tourmens
 Pour abaisser l'orgueil de ces trop vains amans.

Ces beaux vers nous meirent en verue de la poësie, nous guidant sur les traces du iour de deuant pour aller en queste de l'amour. Pourfuyant donc le tour de ce iardin, nous lifons les souspirs d'une Nymphé : & commence en ceste sorte.

COMPLAINTE.

*Il faisoit tard, & ia la nuit maette
Alloit couurant sous son aile brunette
D'un voile obscur la pointe des rochers :
Ia sur la mer les timides nochers
Auoyent dressé le timon & les voiles
A la faueur du ciel & des estoiles,
Qui trembloient sur le coulant de l'eau,
Au lustre d'or d'un beau croissant nouveau :
Quand tout soudain de la mer azuree
Le vey sortir vne Nymphé sacree
A demy corps sur les flots paroissant,
Ainsi qu'au ciel paroissoit le croissant,
Qui frizotoit d'une main longue & belle
De ses cheueux vne blonde cordelle,
A filons d'or vaguement esendus,
Et dessus l'onde en ondes estendus :
Puis entr'ouurant vn rang de perles fines
Va souspirant ces paroles diuines,
Croisant les bras, & iettant l'ail aux cieux,
Et de tels mots se lamentoit aux Dieux.*

*Dieux qui versez de cruches argentees
Dedans ces flots, les courses indomtees
De cent ruisseaux & cent fleuves cornus :
Dieux qui ramez sur les replis chenus,
Et qui trainez sans timon & sans hate
Avec les vents le coche de Neptune :
Et vous Tritons, qui d'un cor esmaille
Allez soufflant sur le dos escaille
De ces Dauphins : & vous belles Naiades,
Tournez vers moy vos piteuses aillades,*

Et entendez mes plus aigres douleurs,
 Compagnes, las ! du crystal de mes pleurs.
 Vous auez veu dessus les riuies molles
 Ariadné perdre au vent ses paroles,
 Et de Thetis entendu les regrets,
 Pleurant son fils le plus vaillant des Grecs :
 Escoutez donc la voix triste & dolente
 Et les regrets d'une Nymphé innocente,
 Qui maintenant n'a secours ny recours,
 Pour se doulouir, qu'à ces flots qui sont sourds.
 Les bois, les rocs, & les verdes campagnes,
 Et le sommet des plus hautes montagnes
 Sont les tesmoins de cet outrage mien,
 Mais de l'entendre ils ne m'ont fait ce bien.

Donc maintenant vous ondes eternelles,
 Or' que soyez de nature cruelles,
 Escoutez-moy, & vous humbles Zephyrs,
 Lors que serez enfléz de mes souspirs,
 Portez soudain dessus vos ailes peintes
 Iusques au ciel mes languissantes plaintes,
 Puis que çà bas rien ne me peut venger,
 Ny de mon chef ce malheur estranger.
 C'est donc à vous à qui ie me vien rendre,
 Puis que la terre a desdaigné d'entendre
 Ma iuste plainte, encor que de ma vois
 Soyent animez les rochers & les bois,
 Qui, possible est, rechanteront l'outrage
 Fait à l'honneur de mon chaste courage
 Que j'ay souffert atteinte sous la main
 D'un faux rapport doublement inhumain.

I'estroy contente, & viuoy bien-heureuse,
 Seule à par moy, tant soit peu soucieuse
 De la grandeur, encores que tel lieu
 Me fust donné de nature & de Dieu.
 Car ie n'eus onc l'aile tant abaissée
 Que ie ne l'eusse aisément auancee
 Et mise au vol librement parmy l'ær,
 Si retrenché ne m'eusse le voler :

Rien que la paix & la crainte diuine
 N'auoit entree en ma chaste poitrine,
 Rien plus apres ne commandoit sur moy
 Que le seruice & l'amour que ie doy
 A mon Seigneur, que garderay fidelle
 Iusqu'à la mort, tant soit elle cruelle :
 Asez par tout la preuue se respand,
 Pour tesmoigner de la foy de mon sang.
 Mais tout soudain la desloyale Enuie,
 Ialouse, hélas ! des douceurs de ma vie,
 Vient s'opposer à l'heur de mon repos,
 Vient à troubler & ma chair & mes os,
 Mon cœur, mes sens, & de mon innocence
 Veut triompher, ainsi que de l'offense.

Donc ce fut toy, qui trahis le bonheur
 De mon repos, Enuie au double cueur,
 Vieille marâtre, affreuse & descharnee,
 Aux piés boiteux, & à l'eschine ernee
 Qui paiz ton foye en la chair des serpens,
 Toufours portant la rouille sur les dens,
 Dedans les yeux vne traistresse aillade,
 Dans l'estomach vne humeur aigre & fade,
 Dessus la langue vne peste, vn erreur,
 Sur le visage vne palle frayeur,
 Dedans la main mille & mille sagettes,
 Mille boucons, mille flammes secrettes,
 Dont le plus iuste & mieux cognoissant Dieu
 Honteusement icy perdroit son lieu.

Donc ce fut toy, ambitieuse & braue,
 Qui de parler & d'apparence graue
 Te vins assoir dessus mon pauvre chef,
 Logis mal-propre à si traistre mechef :
 Car ie n'eus onc si mauuaise penssee,
 Que de vouloir en rien rendre offensee
 La fermeté de mon maistre & Seigneur :
 Tu le sçais bien, ô Dieu, qui dans mon cœur
 Descouure' à l'œil mes passions empreintes,
 Si l'en nourry qui soyent doubles ou feintes.

*Non non ma terre & ma sainte faueur
 N'ont point cherché de mendier l'honneur
 Ny la grandeur d'une si basse sorte.
 L'Ambition en sa naissance auorte,
 Et se descouvre, en remarquant le nom
 De pere en fils d'un infame surnom.*

*Or ie me rens où le sort me conuoye
 Et la Fortune, & pour n'estre la proye
 Ny le iouët d'un langage trop vain,
 Ferme en mon cœur, l'abandonne soudain
 Ce que plus cher i'estimois en ce monde,
 Et par les champs errante & vagabonde
 Seule à par moy ie contoy mes douleurs,
 Baignant mes yeux d'une source de pleurs,
 Sans toutesfois perdre la cognoissance
 De ce grand Dieu, qui met en apparence
 La verité, quand saison il en est,
 Et foudroyant tout ce qui luy desplait.
 Car sa iustice est iuste & veritable,
 D'autant qu'il est le seul iuge equitable.
 Son parler saint n'est charmé ny pipeur,
 N'est point fardé, mensonger, ny trompeur,
 Nous le voyons, la verité non feinte
 Se monstre au iour par sa parole sainte :
 Nous en voyons les signes descouuers,
 Et trop cogneuz par ce grand vniuers,
 Si ne voulons d'un masque d'impudence
 Courir, meschans, nostre vieille ignorance,
 Et nous flatter nous-mesme en nostre erreur,
 Ou pour un bien, ou pour une faueur,
 Qui pour un temps sur la terre semee
 Se perd au vent ainsi qu'une fumee.*

*Or ce grand Dieu, qui courbe sous sa main
 Tout ce grand Ciel, & que dessous le frain
 Retient l'orgueil de la race mortelle,
 Lors qu'on pensoit (ô volenté cruelle!)
 Souïller l'honneur de mon chaste vouloir,
 Vient dans le ciel haut se faire apparoir,*

*Armant de feu sa dextre rougissante
 Pour accabler l'audace pallissante
 D'un qui pour estre & libre & mieux à boy
 Veut triompher par le malheur d'autrui.
 Puis desployant les pointes de sa foudre
 Renuerse tout, saccage & met en poudre
 En ruinant & iettant à l'enuers
 Le dur effet d'un cœur feint & peruers,
 Qui me donna suffisant tesmoignage
 De la fureur emprainte en son courage.*

*Le ciel tesmoin de l'heur & du malheur
 Aura pitié de ma iuste douleur,
 En me sauuant, & me seruant de guide,
 Entre les flots de ceste plaine humide.*

*Tire moy donc de ce fascheux esmoy,
 Venge mon tort, & pren pitié de moy,
 De moy qui suis esclau & prisonniere
 A la mercy d'une vague legiere.*

*Vien donc, Seigneur, & me sois consolant,
 Aseure moy que ton ail surueillant
 Garde les bons, & que l'ame innocente
 Est bien suiette à la pince mordante
 Et de l'Enuie & d'un mauuais rapport.
 Sois donc, Seigneur, mon rempart & mon fort,
 Mon seur appuy : Dauid fut mis en fuite
 Par les deserts, à l'instante poursuite
 D'un faux rapport, dont il fut le vainqueur.
 Ioseph fut proye à l'ardente fureur
 Et au rapport d'une impudique femme,
 Pour de peché ne souiller point son ame,
 Qui toutesfois, innocent, fait paroïr
 La volonté de son chaste vouloir.*

*Doncques, Seigneur, te monstrant veritable
 Tourne vers moy ta face pitoyable,
 Fay le sentier : car sortir ie ne puis
 Sans ton secours du peril où ie suis :
 Monstre, Seigneur, à la pauvre Innocente
 Dedans le ciel ceste coulonne errante*

*A grands fillons, qui de longs traits de feu
Traçoit deuant le passage incogneu
Au peuple saint, par la flamme chenuë
Durant la nuit, & le iour par la nuë.*

*Doncques, Seigneur, guide moy sur le port :
De tous costez vne image de mort,
Le trait au poing va menaçant ma teste,
Reste sans plus qu'une horrible tempeste
Ne m'engloutisse & me perde en son sein,
Si ie n'ay tost le secours de ta main.*

*A tant se teut & le ciel se desferre
Tout aussi tost d'un foudroyant tonnerre
A costé gauche, & ie vey de mes yeux
(Miracle estrange) en ces flots perilleux
Mille Tritons, mille Naiades belles,
Qui soufleuoient sur le bat de leurs ailes
Ceste Deesse, & luy donnoyent encor
Mille baisers, & mille presens d'or,
Puis se trouuant sur le port d'assurance
Dresse son vol du costé de la France,
Et disparut, tout ainsi qu'un vaisseau
Forcé du vent se perd au fond de l'eau.*

CHANT DE TRIOMPHE.

*Ia dans le Ciel la belle Aube doree
Pouffoit le iour de sa couche pourpree,
Et du Soleil les coursiers attelz
Aux deux limons, par les champs estoilez
Au grand galop auançoient leur carriere :
Quand le sommeil sur ma lasse paupiere
Couuoit moiteux, tenant mes yeux estraints
D'un doux lien sous ses ailes contraints :
Lors qu'en songeant ie descouure & i'aduisie
La maiesté d'une Deesse assise
Dessus vn char de Triomphe, esmaillé
De fin azur, martelé & taillé,*

*Comme ie croy, de la main forgeronne
Du Dieu boiteux, és forges de Lemnonne.*

*En or massif le branquart s'allongeoit,
Dessus le tour des rouleaux s'arrangeoit
Au lieu de clous vn rang de perles fines,
Les bords frangez d'ondoyantes crespines
D'vn or filé à grands houpes flotoyent
Dessus les flancs des cheuaux qui ronfloyent
Et repoussoyent d'vne cadence fiere
Contre les vents la bruslante poussiere,
Et remordoyent sautant & hennissant
Le frein aux dens, d'escume blanchissant .
Le poil poly, & la couleur naifue,
Plus que la neige en blancheur excessiue
Estoit en eux, & toutes les beautez
Que lon souhaite en cheuaux bien domtez.*

*Ceste Deesse en son char triomphante,
Braue portoit vne robe ondoyante,
A longs replis, que les humbles Zephyrs
Employent au vent de leurs tiedes souspirs :
Et paroissoit comme Venus la belle,
Quand par le ciel en sa coche immortelle
Se fait rouler, quand ses oyseaux mignards
D'vn vol pressé deux à deux fretillards,
En tremoussant de leurs ailes legeres,
La font glisser doucement en Cytheres.*

*Du costé droit la Pitié vers les cieux,
A iointes mains alloit dressant les yeux :
De l'autre part pour compagne fidelle
La Verité se tenoit aupres d'elle,
Dedans sa main braue portant l'escu
De viue Foy, sous lequel a vaincu
La Cruauté de sa dextre guerriere,
Dessous ses piés la tenant prisonniere,
Et garrottee en cent chaisnes d'airain,
Ronillant les yeux enyurez d'vn desdain,
Et souspirant vne fureur mutine
Dessus sa langue & dedans sa poitrine,*

*Monstrant d'horreur le visage tout blanc,
Et vomissoit vn torrent plein de sang,
Branlant encor sa main ensanglantee,
Et menaçant de sa bouche enchantee
D'Opinion & de charme trompeur
Cil qui ne croit par force en son erreur.*

*Là les Fureurs, les tourmens, les orages,
Pendoient au char, comme mortes images :
Là soupiroit la pallissante Mort,
Riche despoüille à si vaillant effort :
Là l'imposture en signe de conqueste,
La bouche close, & couuerte la teste
D'vne grand'nuë alloit à pas contez :
Là les malheurs renuerssez & dontez
L'accompagnoient d'vne fort longue suite
D'hommes masquez au visage hypocrite,
Tous reuestus de grands robes de dueil,
De couleur perse, ayant la larme à l'ail.
Là descouuroit cent testes monstrueuses
L'Opinion aux langues venimeuses,
L'Opinion qui n'eut iamais de bout,
Qui croit en tout, & qui doute de tout,
Qui n'a cerueau que de cire aussi molle,
Que ce qui naist du vent de sa parolle :
L'Opinion qui n'a rien de certain,
Qui tousiours bruit, & se traueille en vain
De se bastir vne ferme assurance
Sur le sablon de legiere inconstance.
L'Hypocrisie au visage plombé,
Là descouuroit vn genoil recourbé,
Vn sourcil trouble, vne longue criniere,
Pleine de crasse, & de grise poudriere :
Là se douloit & portoit sur le dos
La Repentance, & repos sans repos,
Et sous vn masque en apparence vaine,
L'espoir douteux, & la douleur certaine.
Là le Peché, la face contrebas,
Se mord, se ronge, & se mange les bras :*

Il estoit sale, infet & detestable,
 Sous vn attrait traistrement favorable,
 Et s'il auoit la couleur & la peau
 Telle qu'vn mort retiré du tombeau,
 Le poil rebours, la barbe herissee,
 L'œil escraillé, la dent noire & cassee,
 La leure torte, & le regard affreux,
 Bossu, boiseux, bref tout malencontreux,
 Et se douloit, chetif, de se voir estre,
 O changement ! accablé sous la dextre
 De celui là qui vainqueur l'estouffoit,
 Sur qui vaillant n'agueres triomphoit.

Puis couple à couple vne troupe captiue,
 A bras croisez marchoit toute craintiue,
 L'œil contre terre honteusement baissé,
 Es me sembla que plus pres auancé,
 Penten sa voix, qui chantoit à la gloire
 De l'Eternel vne hymne de victoire,
 Si doucement que rauir ie me sens
 Toz par l'oreille, & mon cœur & mes sens.

Seigneur (dist elle) ô Seigneur que i'adore
 Seul dans les cieux, que i'aime, & que i'honore
 De tout mon cœur, seul auteur de mon bien,
 Pere de tout, & qui tout feis de rien :
 Qui fais rouler sur l'vn & l'autre pole
 Le Ciel voulté au vent de ta parole :
 Qui tiens au frein (comme dans vn vaisseau)
 Es bords marins la colere de l'eau :
 Qui nous fais voir par la nuit tenebreuse
 Des astres beaux la danse lumineuse,
 Puis les chassant, qui redores le iour
 D'vn beau Soleil qui renaist à son tour :
 Qui nous fais voir par suites eternelles,
 Quatre saisons de parures nouvelles,
 En fleurs, en fruiçts, en espics barbelus,
 En raisins noirs, en arbres cheuelus,
 En cent thresors que Nature desferre
 Pour nostre bien, sur le sein de la Terre,

Qui nous anime, & en effets diuers,
Ce qui souspire en ce grand vniuers.

Soit donc loué le Seigneur à toute heure,
Et son saint nom, car c'est luy qui m'assure
De sa grandeur, me promettant les Cieux,
Qui tient ma langue, & qui m'ouure les yeux.
Sus donc, Seigneur, que les peuples estranges
Sçachent ton nom, & chantent tes louanges,
Puis qu'au soupir seulement de ton los
Tremblant de peur s'ecarterent les flots
Loin du coulant de la mer estonnee,
Quand de peril la troupe destournee
Veit des rochers les argentins ruisseaux
Rouler à val par les sentiers nouveaux,
Veit le sommet des plus hautes montagnes
A petits bons sauter par les campagnes,
Ainsi qu'on voit sauteler l'aiglelet
Dedans la pree enyuré de son lait.

Sus donc, mon ame, auant, qu'on se dispose
A le vanter : car ma leure decloise
Autre que luy iamais ne vantera,
Autre que luy iamais ne chantera :
Car il est seul qui commande & preside
Dedans le Ciel, c'est l'escorte & la guide
Des fouruoyans, c'est luy seul qui a mis
Le bras vainqueur dessus ses ennemis.

Il nous assure, & sa puissance amie
De nostre bien, n'est iamais endormie :
C'est le confort des pauvres affligez,
C'est le secours des peuples outragez,
C'est le Seigneur sous l'ombre de ses ailes
Qui nous defend des menaces cruelles
D'un cœur peruers, & qui nous va gardant
Des feux lancez du Soleil trop ardent
Durant le iour, & durant la nuit brane
Du froid caché sous les rays de la Lune.

Dessus mon chef ia douleur sur douleur
S'amonceloit, & malheur sur malheur,

La faux-rapport m'aguettoit pour m'estraindre
 En ses liens, pour tremper & pour teindre
 Dedans mon sang ses trets empoisonnez.
 Et comme on voit les espics tronçonnez,
 Cassez, froissez en brindelles menues,
 Quand en Esté vn bataillon de nues
 Armé de foudre & de gresle & d'esclair,
 Tonnant, bruyant & sifflant dedans l'air,
 Avec les vents butine & met en vente
 Du laboureur la moisson & l'attente :
 Ainsi l'esloy la honse, & le desdain,
 Et le iouët d'une cruelle main,
 Qui de fureur & de flamme amorcée,
 De toutes parts me tenoit efforcée.

Desja la mort m'attendoit sur le pas,
 Pour me tradner aux ombres de là bas :
 Desja m'esloit l'esperance rauie
 De sauouer les douceurs de la vie,
 La Cruauté & la trop vaine Foy
 La se vantoyent de triompher de moy,
 Et de mon nom effacer la memoire,
 Pour s'enrichir au butin de ma gloire,
 Et à longs traicës s'enyurer de mon sang :
 Mais ce grand Dieu qui sa grace respand
 Dessus les fiens, & qui soigneux les garde,
 En se vengeant quelque chose qu'il tarde,
 Qui les rend forts, & qui ne permet pas
 Qu'un petit poil seulement tombe bas
 Hors de leur chef, car il en tient le conse,
 Vient au combat, les renuerse & les donte,
 Et reste seul (comme il est glorieux)
 Sur le maling braue & victorieux,
 Et de bon ail tournant vers moy sa face,
 Me prodigua les threfors de la grace
 Qu'Isac receut, quand humble alla panchant
 Le col pressé sous le glaiue trenchant.

Mais il ne faut consulter les oracles
 Des liures saints, les euidens miracles

Qu'on voit à l'œil escouler de ses mains
 Nous serviront de fidelles tesmoins :
 Tu le sçais bien, France, mais ie n'essaye
 Icy pourtant de rafraischir la playe
 Qui tousjours saigne, & qui ne guarit or',
 Et qui pourroit apostumer encor,
 Si de pitié ta face tu neournes
 Vers nous, Seigneur, & si tu ne destournes
 De nostre chef le foudre punissant,
 Si tu ne viens, ô Seigneur, bannissant
 Loing de ton peuple, & de ta pauvre France
 (Qui t'en requiert) les traits de ta vengeance :
 Las! c'est assez, contente toy Seigneur,
 Mets, s'il te plaist, trefue sur ta rigueur.
 Las! c'est assez, elle a senty les armes
 De ta fureur, tu le veois à ses larmes
 Qui sont encor pendantes à ses yeux :
 Estanche-les d'un pardon gracieux,
 D'un œil bening, ou d'autre benefice.
 Qui dans le ciel repousse ta iustice,
 Pour ne venir aux rigueurs de ta Loy.

Mais en faueur de ton peuple & de moy,
 Sauue, Seigneur, ceste nef balancee,
 Ia sur le dos de la vague estancee
 Pour l'engloutir, & sous vn air serain
 Fay nous sentir les faueurs de ta main :
 Si que puissions en la terre promise,
 Entrer heureux, à fin que lon te prise
 De cœur entier, comme le peuple Hebrieu
 Libre le fait, quand retiré du lieu
 De sa prison, de sa peine incroyable,
 D'effort, de faim, de labeur importable,
 Sur les tyrans d'Asie tu le mis,
 Le fer au poing, au Royaume promis.

Aumoins, Seigneur, permets que l'innocence
 De nostre Roy ne porte nostre offense,
 Et que tresbon il ne souffre pour nous
 Le trait vengeur de ton iuste courroux.

*Garde, Seigneur, de toute ame maligne,
Comme tuteur ceste race orpheline,
Si que voyons la mere, & les enfans
Avec leur France à iamais triomphans.*

*A tant se teut ceste voix chanteresse,
Et le sommeil tout aussi tost me laisse,
Ne voyant rien paroistre dans les Cieux,
Que le Soleil qui m'entroit dans les yeux.*

Dedans vn canton de ce Iardin estoit vn paisage representant les honneurs & plaifans exercices d'vn mois de May. Là se voyoit vne troupe de Nymphes legerement, mais proprement vestues, les vnes dormoyent dessus l'herbe tendrette, & mollement trempee du degout emperlé de la fraische rosee : les autres danfoient d'vn pié dispos & gaillard : les autres cueilloient de leurs mains delicates des œillets, du thym, de la mariolaine, des roses franches, aiglantines, muscades entre les ronces & les espines, seruant de fort & de rampart pour armer, & seruir de gardes à si noble & si gentille fleur, les autres laçoient des tresses à trois cordons pour en façonner des chapeaux, & en couronner le crespé d'or de leurs cheueux crespelus, ondoyans, & vaguement espars dessus leurs espales : les autres faisoient la Musique pres le murmure doux d'vn ruisselet argentin, inuitant le Rossignol à redoubler, comme à l'enuy, ses fredons mignardement decoupez & doucement suyuis : autres faisoient l'amour, se baifoient, s'entredonnoient la cotte verte. Les beautez doncques & singularitez de ce lieu, & du sujet avec les douces fraischeurs d'vne si belle & plaifante matinee, embasmee des souefues odeurs de ce parterre, nous inuiterent à chanter de mesme haleine les louanges de ce doux mois.

DESCRIPTION DV PRINTEMPS.

*Voicy l'Aronde passagere,
 Qui de son aile printaniere
 Chassant les glaces de l'hyuer
 Rend serain & Pair, & la mer :
 Puis de sa bouchette cornue
 Ainſi que d'un petit marteau,
 Maçonne & creuse le berceau
 Pour la ieune & tendre venue
 Du petit emplumé bestail,
 Qu'elle mussé, quand elle arriue
 D'outre mer, sous vne soliué,
 Ou sous la voûte d'un portail,
 Ne voulant descouvrir l'inceſte,
 Le crime & la table funeste
 Qu'elle dressa pour tout iamais,
 Infame de son entremets.*

*Le bouton de la rose franche,
 S'enfle sur l'espineuse branche,
 Et aux rais d'un nouveau Soleil,
 Emprunte son beau teint vermeil :
 Les vignes souples reuerdissent,
 Ouurant l'œil d'un tendre bourgeon,
 Les arbres d'un nouveau ietton
 Arment leurs flancs qui raieunissent,
 Auparauant qui vieillissoient :
 Les eaux vont espurant leurs sources,
 Commençant à faire leurs courses,
 Plus claires qu'elles ne souloyent.
 Plus ne se voyent desbordees
 Les eaux, ny leurs courses bridees
 De glaçons, qui d'un pas cruel
 Courent sur un nouveau degel.
 Les cerfs dans les foreſts bondissent,
 Les poutres dans les prez hennissent,*

Le poisson fraye deffous l'eau,
 Sur le roc lutte le Cheureau :
 Le blé meurdri de la froidure,
 Et blefme de iargans frimas
 Maintenant n'a plus le chef bas,
 Mais touffu reprend sa verdure :
 Es bois les oifillons petits,
 Sauvez des neiges importunes,
 Vont iargonnant de leurs fortunes
 Deffous les pauillons faitis
 D'vn bois ramé, ou d'vn boccage,
 Ou deffus le mouffu riuage
 D'vne fontaine sautellant,
 Ou d'vn ruisselet doux-coulant.

La terre gelee & recuite

Du froid, par la douce entrefuite
 De mille printaniers plaisirs,
 Se detrempe aux vents des Zephyrs :
 La Bize farouche & cuisante
 Ne nous retiens plus au foyer,
 Ny les froidures de l'hyuer,
 Dans le toit la troupe bellante,
 Les prez bigarrez de couleurs
 Plus ne blanchiffent de bruines,
 Ny pareffeux en leurs cassines
 Plus ne chomment les Laboureurs :
 Bref, le soleil, la terre, & l'onde,
 Et toute l'apparence ronde,
 Ramenent leur belle saison
 En France, & des biens à foison.

Tout y rit, fors toy larmoyante,
 Fors toy France, triste & dolente,
 Qui ne peux choisir le bon-heur,
 Pour t'affranchir de ton malheur :
 Et semble que le voisinage,
 Ny le païs, ny l'amitié
 Ne peut rompre l'inimitié
 Qui se forge sous cet orage :

*Et ne sçay quel astre fatal
 Nous pousse à ce vent, qui nous guide,
 Comme dessus la plaine humide
 Le basteau glisse à contrenal,
 Sans que nous sentions en nous-mesme
 De ce temps la rigueur extrême,
 Et comme esblouis nous courons
 Pour trebucher où nous tirons.*

*Fay donc, Seigneur, que nos Prouinces,
 Nos temples, nos feux, & nos Princes
 Se couplent d'un lien si doux
 Que la paix demeure entre nous :*

*Que les querelles domestiques,
 La vengeance ny la rancueur,
 Ou quelque autre importun malheur
 N'offense plus nos Republicques,
 A fin que nous puissions heureux,
 Sans guerre, sans peur, sans enuie,
 Tirer le fil de nostre vie
 Hors de ces troubles orageux,
 Et qu'en ceste saison nouvelle
 Nous voyons la gente Arondelle,
 La terre, & le ciel & les ans,
 Nous ramener vn beau Printemps.*

Ayant doncques paracheué le tour de ce iardin, la chaleur commençant desia fort à se renforcer, pour la hauteur du Soleil, nous tournons à main gauche, entrons en vn petit bocage, fort espais, & fort peuplé de grands arbres, marque des plus belles de ce lieu, puis nous retirant sous la fraischeur de l'ombre d'un Plantain large & branchu, discourant de l'amour, nous tombons en propos de la guarison de ceste violente & incurable passion, sçauoir s'il y a pratique de remedes pour s'en tirer. L'un disoit que le temps ayant fait la playe, & entamé la partie plus offensée, porte l'emplastre & l'appareil pour la reioindre, & pour la guarir :

l'autre que l'absence y peut beaucoup, moyennant vn autre exercice plus violent pour destourner les apprehensions desia enforcées par la puissance de l'obiet, qui perpetuellement se presente à nos yeux comme vn fantosme pour nous trauailler : l'autre que le desdain causé de quelque mauuaise grace, ou de quelque vaine ou faulse & imaginee persuasion, engendre le mespris, le mespris la dissolution de ce nœu, qui parauant faisoit la liaison de deux esprits estroittement conioints & vnis par le ciment d'Amour : l'autre que le trop de priuauté, & de iouissance, ou le trop de cognoissance, rendoit vne amitié vulgaire, & en fin commune & vniuerselle à tous, que le plus prompt, & plus souuerain remede à ceste fieure, estoit de se donner au change, descharger sa colere à toutes breches & à toutes rencontres, estant l'ynique purgation pour destourner ceste humeur trop abondante dedans les veines, qui peu à peu gaigne le fort de la raison, où semant la sedition, trouble ce qui est de plus tranquille en nostre ame. Puis discourumes sur les charmes & forcelleries ordinaires des anciens, qui fut occasion que ie tiray de mon sein vne petite Eclogue sur les remedes de l'Amour. Il y a trois bergers, Ianot, Bellin, & Perot.

ECLOGVE,

SVR LA GVARISON D'AMOVR.

Au seigneur de Fontenay, François Hotman.

IANOT.

*Brodtez cheures brodtez, brodtez l'herbe tendrete,
Sous les ombrages frais de la verte coudrete,
Brodtez, & remportez ce soir dedans le tect,
Le ventre plein de trefle, & le tetin de lait.*

BELLIN.

*Broûtez cheures broutez, que l'humeur nourriciere,
Que le Ciel engourdy retenoit prisonniere
Sous les glaces d'hyuer, comble de lait nouveau,
Le pis trois fois enflé de mon petit troupeau :
Si qu'en peu de sejour mes Biquettes barbues
Soyent confites en graisse, & de poil bien vestues.*

IANOT.

*Hâ Dieu ! que ie vous plain, quand la froide saison
Vous retient si long temps, camuses, en prison,
Où vous ne broûtez point les herbes nouuelletes,
Où vous ne fleurez point les odeurs des fleurettes,
Et ne voyez de l'œil les verdissans rameaux,
Ny le frais argentin des gazouillans ruisseaux,
Ny sauourez du ciel la celeste rosee,
Dont l'herbe en ce doux mois est si bien arrosée.*

BELLIN.

*Allez doncques paissant, & passant ce beau iour
Sous les douces faueurs du ciel, & de l'amour :
Allez, & n'ayez peur que les dents assassines
Des vieux loups affamez n'abordent vos cassines.*

IANOT.

*Allez, & n'ayez peur que le ciel dessus vous
Descharge appesanty son humide courroux :
Car j'ay veu le Soleil aux tresses anneées,
Sortir net, pur & beau, des campagnes fallées,
Et harfoir du croissant, qui le beau temps semont,
Les cornichons pointus versez en contremont.*

BELLIN.

*Broûtez donc hardiment, broûtez donc camusettes
Dedans ces beaux pastis esmaillez de fleurettes,
Ie vous guide de l'œil, & vous suy pas à pas,
Et si vous arrestez, paissant, ie ne faux pas*

*De m'arrester aussi, car c'est pour vous compagnes,
Que ie vy bien-heureux en ces vertes campagnes,
Et c'est à vous aussi que ie donne mon cœur,
Ma houlette, mon chien, ma fleute, & mon labour.*

IANOT.

*Mais ie voy ce me semble vne troupe esgaree
D'aigneaux & de brebis, esparse par la pree,
Sont celles de Perot, qui la nuit & le iour
N'estime rien plus cher que parler de l'amour.*

BELLIN.

*C'est luy, ie le cognoy, car il n'a rien en teste
Ny plus auant au cœur, que la fiere tempeste,
Et l'espineux souci de cest enfant oyseau,
Qui le fait oublier soyemesme & son troupeau :
Et pense autant à luy que de mains languissantes
Ie pense à ramasser les fueilles pallissantes
Des vieux chesnes branchus, que la Bize en fessant
Es premiers iours d'Hyuer es bois alloit pillant.*

IANOT.

*Hà! qu'il est mal-seant au pastoureaux champestre
De se rendre forçat, & trainer le cheuestre
Sous les voiles d'Amour, aussi il ne doit point
Avoir autre souci, que de tenir en point
Tout son petit bestail, & de gente allaignesse,
Le garantir du loup, & quand la nuit le presse,
Le ramener au tes, & de soigneuses mains,
Corne à corne, conter les cheures & les dains :
Le garder du pourry, & de la claelee,
De charme, de venim, & d'herbe enforcelee,
Le tenir dans la pree en esté fraichement
Pres le coulant d'vne eau, en hyuer nettement
Sous la chaleur d'vn chaume, & garder qu'vne œillade
Ne le face rongneux, ou poussif, ou malade :
Non pas faire l'amour, & beuuant ce poison
S'enjurer doucement & perdre la raison,*

Deuenir fol, aueugle, & prendre la sagette
 Pour le baston nouüailleux de la douce houlette :
 Perdre le sentiment au lieu de l'auoir bon,
 Laisser moisir au croc & l'anche, & le bourdon,
 Sans daigner seulement tant soit peu prendre peine
 De luy prester les doigts, ou la langue, ou l'haleine :
 N'auoir autre souci que d'escorcher la peau,
 Et la molle toison de son pauure troupeau :
 N'auoir autre souci que de la douce flame,
 Qui coulant par les yeux, va reschauffant son ame,
 Discourir de la grace, & du trait des beaux yeux
 De sa fiere maistresse, & du ris gracieux
 Qui se dore en sa bouche, & sur ses leures closes,
 Va desrobant l'odeur des millets, & des roses.

BELIN.

Je le vay accoster, c'est luy, car ie cognois
 Sa houlette, son chien, & l'entends à la voix.

PEROT.

Fay donc, fay donc, Amour, que mes douleurs s'apaisent,
 Que mon feu s'amortisse, & mes soupirs s'accoiscent,
 Ou que ma playe au moins reçoiue guarison :
 Fay que mes sens troublez, mon ail, & ma raison,
 Oubliant ces beaux yeux, qui si fort me desuoient,
 Dessous leurs traits àrdans desormais ne fouruoient,
 Donne quelque secours à ce pauure berger,
 Et le retire, Amour, du perilleux danger
 De mort, qui le poursuit, & de la folle attente
 Qui doucement le trompe, & point ne le contente.

IANOT.

Perot, gentil berger, qui çà & là espars,
 Laisse' aller ton troupeau sans chien, de toutes parts,
 Perot où penses-tu ? ie t'ay cogneu si sage,
 Et si bien aduisé au fait du pasturage,
 Et maintenant, ô Dieu ! que tu deuiens grison,
 En ceste malheureuse & fascheuse saison,

*Tu parles de l'amour : quelle fureur estrange
A fait de tes pensers vn si nouuel eschange?
Quel charme, quel venin, quelle herbe, quel malheur
A plongé ta nature en ce maudit erreur?*

PEROT.

*Hà qu'il est doux à voir, lors que la mer troublée
D'vn grand monceau de flots & de vagues enflée,
Du haure recourbé, le branle d'vn vaisseau,
Flotter à mas rompu sur les vagues de l'eau!*

BELLIN.

*Mais plus dous voir celuy qui sans mas, & sans voiles
Remerciant le ciel, les vents, & les estoiles,
A vaincu la tourmente, & se voit sur le port,
Eschappé doucement du peril de la mort.*

PEROT.

*L'ardeur que ie nourris à l'entour de mon ame,
Allume dedans moy vne si douce flame,
Que le plus grand plaisir qu'on sçauroit estimer
N'est rien au pris du feu qui me vient consumer.*

IANOT.

*Fay senti comme toy ses amorces friandes,
Ses feux, ses rets, ses traits, & ses ruses plus grandes :
Mais l'âge & la raison, le tourment, & la peur,
M'ont tiré de l'accez dont i'estois en fureur.*

PEROT.

*Si tu sçauois, Ianot, quelque bonne recette
Contre les feux ardans du feu qui me sagement,
De bon cœur te prierois la vouloir engrauer
Sur ceste escorce tendre, à fin de l'esprouuer :
Ie te donne vn cheureau le plus gras de la troupe,
Ou, si tu l'aimes mieux, ie te donne vne coupe
De fresne bien madré, faite dessus le tour,
Si tu me peux guarir des charmes de l'Amour.*

IANOT.

*Je te diray Perot, i'ay fait experience
De quelques grands secrets dont i'ay la cognoissance.*

PEROT.

*Il ne faut rien celer, à fin de secourir
Vn amy trauaillé, qui cherche à se guarir :
Et si par ton moyen ie puis tirer ma vie
Esclaue des rigueurs de ma fiere ennemié,
Je priray le Dieu Pan, que ton petit troupeau
Croisse de iour en iour, & deuienne plus beau :
Que l'hyuer luy soit doux, & pour son pasturage
L'herbe tousiours aux prez, & au test le fourrage
Ne luy manque iamais, & qu'en toute saison
Le fourmage & le lait se caille en ta maison.*

IANOT.

*Va te plonger trois fois dans le fleuue d'Argire,
Et te laue le corps, puis moitte le retire
Et l'essarde à la Lune, à fin que la vigueur
Et le charme de l'eau pèntre iusqu'au cœur :
Ou te couure le corps de la terre empoudree,
Du pié iusques au chef, où se sera voitree
Vne mule brehaigne : ou pren du Cameleon,
Pour chasser ce venin, le foye, & le poulmon.
Pren le poil du Castor, & le redmis en poudre,
Sur vn feu de Cyprés, puis le laisse dissoudre
Vne nuit dedans l'huile, & t'en graisse le chef,
C'est vn charme diuin pour guarir ton mechef.
Ou si tu peux, Perot, pren de la tresse blonde
De celle qui te rend malheureux en ce monde,
Et t'en lasse vn ruban, puis en le despliant
Et crachant par trois fois, dy, Je vay desliant
Ce cordon, qui retient mon ame prisonniere.
Puis le brusle & au vent iettes-en la poussiere
Droit par dessus le dos, car c'est charme tresbon,
Pour en perdre l'odeur, la memoire & le nom,*

*Pren l'aile d'un Hibou, puis la trempe & la mouille
 Dans le pourpre forcier du sang d'une grenouille,
 Hôteſſe des buiſſons, puis marche, & en trois tours
 L'arrachant plume à plume, arrache tes amours.
 Ou ſi tu veux, Perot, faire preuve certaine
 Pour tromper la fureur de l'amoureuſe peine,
 Coupe vn rameau de freſne, & l'en arme le flanc
 Les temples & le front, puis eſcry de ton ſang
 Les lettres de ſon nom deſſus l'eſcorce tendre,
 Et fay ſerment au Ciel, de iamais n'entreprendre
 Sur les loix de l'Amour, le grand maître des Dieux :
 Ainſi tu ſlechiras la rigueur de ſes yeux.
 Voila ce que ie ſçay de plus vraves recettes,
 Pour eſſaindre l'ardeur de tes flammes ſecrettes.*

PEROT.

*La dernière me plaiſt, mais l'âs ! ie cognois bien
 Que pour guarir mon mal il ne ſe trouue rien
 De propre, ny de prompt, & qu'il n'y a magie
 Qui puiſſe prolonger les ſouſpirs de ma vie,
 Rien ne me peut changer, ny vous, ny vos trauaux
 Ne pouuez eſtranger le moindre de mes maux :
 Non pas ſi ie buuois les ondes iuniffantes
 D'Hebre au ſablon doré : les neges palliffantes,
 Les antres ny les bois, les deſers, ny les mons
 Ne ſçauoient appaiſer le vent que mes poulmons
 Souſpirent à longs traits d'une haleine cuiſſante :
 Non, ſi i'eſtois, alors que l'eſcorce mourante
 Des ormeaux cheuelus, ſe ride & ſe ſtreiſt,
 Sur le limon du Nil, qui ſecond les nourriſt :
 Amour maîtreſe tout, & maître de mon ame
 Retient ma liberté dans les yeux de ma dame :
 Et ne voy rien çà bas, qui promette ſupport
 Aux charges de mon mal, qu'une ſoudaine mort.*

*Mais en memoire au moins d'une maîtreſſe dure,
 Bergers, ie vous ſupply baſtir ma ſepulture
 Dans le fort eſpineux de quelques vieux halliers
 Le repaire des Loups, des Ours, & des Sangliers :*

Où iamais le Soleil aux crespines dorees
 Ne darde ses beaux rays, mais les nuits obscures,
 L'horreur & la frayeur pallissant à l'entour
 Sous les rigueurs du ciel, y facent leur seiour :
 Les songes, les Demons, la gresle & les orages,
 Y facent à iamais leurs venteux hostelages,
 Qu'il n'y ait que Serpens, qu'Orfrayes & corbeaux,
 Huppes, & Chahuans, & les tristes oyseaux,
 Dont le vol gauche, & lent, & les diuins murmures
 Ne portent aux humains que sinistres augures :
 Mais sur tout ie vous pry que dedans mon cercueil,
 Du costé de mon cœur, l'odeur de ce bel ail
 Soit mise en vn satchet, sous les toiles fatales
 Ourage industrieux de ses mains liberales.
 Et vous supply Bergers, que vous preniez vn don
 En memoire de moy, ma Loure à haut bourdon,
 Ma fleute, mon flageol, mon chien, ma panetiere,
 Et gardez que le nom de ma maistrresse fiere,
 Pour auoir bien aimé, ne soit mis au hasard
 Des traits enuenimez d'vn importun iasard :
 Mais qu'il vous soit sacré, chaste, saint, honorable,
 Comme vous cognoissez que ie l'ay venerable,
 N'ayant tant de regret de me voir desseicher
 Mourant, que d'absenter cest ail qui m'est si cher :
 Puis grauez au poinçon sur l'escorce voisine
 D'vn fresne bien choisi, ma mort & ma ruine,
 A fin qu'en bien croissant, croisse & s'enste tousiours
 L'immortel souuenir de mes chastes amours.

Cy gist le bon Perot en sa crespse iouuence,
 Qui receut plus de bien qu'il n'eut onc d'esperance,
 Mais le trop, luy fist perdre & le sens, & l'odeur
 De sauouer l'Amour qui le mist en fureur,
 La Fureur à la mort, & la mort sous la terre,
 Qui dessous ces halliers son pauvre corps enferme.

IANOT.

Retirons-nous, Perot, le Soleil se retire.

PEROT.

*Mais, las! sans retirer cest amoureux martyr
 Qui de sa violente & plus viuue chaleur
 M'altere le poulmon, & m'eschauffe le cœur.*

Fin des moyens plus prompts, & charmes plus
 violents, sur la guarifon d'Amour.

La lecture de ces plaifantes receptes, nous mist en la recherche de la cause de ce mal, disant que l'intemperature du corps, est la source & l'origine des passions, & perturbations de l'ame : la passion; alteration, & alienation des sens, cause que le desir & la volonte de l'esprit, perd sa legitime & naturelle action : & comme la temperature d'humeurs modere, & met au frein de la raison les prompts & violentes affections de l'esprit, tenant en bride les courses legeres de l'appetit desordonné, ainsi l'intemperature mortelle ennemie de l'vne & de l'autre santé, trouble les sens, allume vn feu de sedition dedans nous, qui fait, que suyuant ceste affection corporelle, l'Esprit fouruoie & tombe en erreur. Et comme la violence d'Amour glissant secretement dans nos veines, par l'obiet & par le rayon d'vn oeil, assiege en fin le fort de la raison, & par consequent apporte d'estranges & dangereux changemens au corps : ainsi le corps affligé de maladie, communique son mal aux actions de l'esprit, le faisant participer de sa passion : de sorte que si le sang est pur & net, & la temperature de l'humeur iustement moderee, l'homme a l'esprit plus net, plus tranquille, & moins fuget à se passionner de l'Amour. Conclusion, la source & l'origine de ce mal prouient de l'intemperature & abondance d'humeur, receuan

les violentes impressions d'un objet extérieur, laquelle humeur étant purgée, chasse & apaise la fureur de cette passion amoureuse. Allongeant le fil de ces propos, nous entendons la voix d'un pêcheur sur les bords de la Marne, qui va baignant de ses ondes repliées les murailles de ce iardin : il estoit appuyé du dos contre un saule creux, espionnant de l'œil le tremblement léger du liege de sa ligne déliée, amorcée d'un moucheron, pour tromper l'innocence du poisson affamé, surpendu aux languettes de l'hameçon : il disoit des chansons sur la pêche, & vous promets qu'il auoit esté fort bien nourry, de bonne grace, & de bonne nature, comme vous cognoistrez cy apres. Nous ayant descouverts, il commence à chanter à pleine voix, comme s'il eust coniué de nous donner plaisir.

LE PÊSCHEUR.

*Gentille Pauvreté secours de nostre vie,
Nourrice des vertus, mere de l'industrie,
Du manauure artizan le fidelle entretien,
Hostesse de l'honneur, exercice du bien,
C'est toy, Dame, c'est toy qui de bonté naïue
Nous fais viure contents : car ta grace inuentiue,
Enfante les Soucis, les Soucis le Labeur,
Le Labeur la Santé, & au front la sueur,
La Sueur la Vertu, la Vertu la Noblesse,
La Noblesse l'Honneur, & l'Honneur la Richesse.*

*C'est toy Dame c'est toy, humaine qui te ris
De l'orgueil des plus grands, que tu tiens à mespris :
C'est toy Dame, c'est toy, qui donnes la science
Aux hommes mal polis, faisant experience
Des labeurs inuentez, sans laisser engourdis
Les membres de paresse, & de somme esourdis
Car du branle importun de ses ailes legeres*

*Secouant le sommeil de nos lentes paupieres,
Tu deffilles nos yeux, puis les soucis mordans
Nous rongent les costes, & de mouchons ardans
Nous ventousent la peau, seulement pour l'enuie
D'eschapper doucement les hasards de la vie.*

*Ce Pescheur toutesfois, or' que la pauuresé
Le tallonnaſt de pres, s'eſtoit fort enreté
Dans le piege d'Amour : car ce doux feu s'amasse
Quelquefois sans eſgard dedans vne ame baſſe :
Il eſtoit amuſé, penſif deſſous le frais
D'vn rocher cauerneux, & ie croy tout exprés
Pour faire ſous l'horreur de ces voûtes mouſſues
Ses complaints aux vents, & aux vagues boſſues :
Pendant que ſes filets, ſa ligne, ſon harnois,
Se ſechoyent eſtendus moites ſur le grauois :
Attendant que le vent euſt ſoufflé ſa colere,
Pour repouſſer en mer la barque poiſſonniere,
Et tendre ſes engins, ſon trible, ſon trauail,
De ſes doigts artisans l'ordinaire trauail.*

*Or les rochs d'vn coſté, aux pointes ſourcilleuſes,
Faiſoyent borne aux fureurs des vagues eſcumeuſes,
Et s'eſtoit retiré pour le flot violant,
Puis l'orage appaiſé alloit ainſi parlant.*

*Donques ma triſte voix, mes ſanglots, & mes plaintes
Mes ſoupirs redoublez, & mes larmes non feintes,
Iront avec les vents? hâ trop cruel Deſtin!
Qui me pouſſe en fureur pour les yeux de Catin :
Me forçant d'embrasser ce qui plus m'eſt contraire,
Et ne puis, malheureux, le voyant m'en diſtraire.
Ie croy que ceſt archer, ce gentil deſcocheur,
Veſtit pour me tromper le maſque d'vn Pescheur :
Pour amorcer il prit les yeux de ma cruelle,
Les fiche à l'ameçon, ſe miſt en ma nacelle,
Et moy pauure chetif tirant pour le poiſſon
Ie deuore goulu la ligne & l'ameçon.
En prenant ie fu pris, & depuis n'eu la force
De pouuoir degorger vne ſi douce amorce :
Depuis ie n'eu repos, car ſoudain la fureur*

*S'eslance dans mes yeux, & deuale en mon cœur :
Soudain ie fu surpris, & dedans la marine
Ie desrobe ce feu, qui brusle ma poitrine.*

*Le ciel tranquille & beau, & les vagues de l'air
S'accordent au repos des vagues de la mer :
Les Thons, les Marsouins, les Dauphins, les Baleines,
Dorment sur le sablon sans sentir les haleines
Des Zephyrs appaisez, & semble que ceste eau
Soit vn marbre poly, ou quelque grand tableau
Entremeslé d'azur, où les riués muettes
N'entendirent iamais le iargon des Mouettes,
Prophetes du fort temps, ny les noirs tourbillons
Ne froncerent les eaux en humides fillons :
L'Huitre dedans le creux de sa boïste emperlee
Dort contre le rocher estroitement collee :
Tout est tranquille & coy, fors que moy malheureux,
Qui flotte à la merci de ces vents amoureux,
Ma fortune pourtant n'a point d'autre assurance,
Que tout ce que ie fay, que tout ce que ie pense,
Ingrate, te desplaißt, & te vient à desdain.*

*Pour te faire plaisir ie chante, mais en vain,
Et ma voix seulement à ces rochers cogneü
S'enuolle avec les vents compagne de la nuë :
Si scay-ie bien pourtant que plus grandes que toy
Et de meilleure part, tiendroyent conte de moy,
S'elles auoyent ballé sous la douce cadance
Des accens de ma voix : Ainsi la cognoissance
De ton amour me nuit, & serois bien heureux
S'onques ie n'eusse esté de Catin amoureux.*

*Ie tendrois maintenant quelque amorce secrette
Pour prendre du poisson voguant en ma barquette,
Hachant & renuersant à grans coups d'airon
La grand' plaine salee : errant à l'environ
De quelque vicille roche espïant la contree
Fertile de poisson, d'escaïlle & de maree,
Pour la porter en ville, & n'apporter ma main
Vuide dans ma maison, mais pesante d'airain.*

Ie ferois maintenant de grands nasses d'escliffes

Et de saule & d'osier, & de ionc qui se plisse,
 Fen feroi l'emboucheure estroite & longue, à fin
 D'y trouuer le turbot prisonnier au main :
 De long poil de cheual ie ferois de la tresse,
 Où pendroient attachez la ligne tromperesse,
 Et le fer amorcé de trois cens ameçons,
 Pour desrober les nuits, & tromper les poissons :
 Le lacerois des rets, attachant au cordage
 De ce bois qui dans l'eau legerement surnage,
 Et puis pour l'affondrer iusques dans le sablon
 Du plus creux de la mer, i'y lacerois du plon :
 Paurais tousiours chez moy mille ruses gentiles,
 Mille sortes d'appas, mille façons subtiles
 Pour faire des engins, des baches, du veruain,
 A fin de n'estre oisif & de chasser la fain :
 Tousiours ferois en mer, pour tromper la fortune,
 Et butiner apres les troupes de Neptune :
 Bref, la chasse au poisson me seroit le plaisir
 Sur tous autres plaisirs que ie voudrois choisir :
 Mais, las ! i'ay ce malheur, que plus ie me tourmente,
 Bannissant loin de moy ce qui plus me contente,
 Moins me prens à mercy, ainsi perdant le temps
 Le ne te sers finon d'ombre & de passetemps.
 Qu'as-tu fait des presens que ie t'ay faits, cruelle ?
 Où est ce fin coral & ceste pierre belle,
 Cest ambre, ce parfum, tant de perles de pris,
 Qu'en te moquant de moy, ingrata, tu as pris ?
 C'estoit donques pour toy, ail felon, plein d'enuie,
 Que i'ay dessus la mer, au hazard de ma vie,
 Cerché les plus beaux dons qu'on scauroit souhaiter
 Pour emperler ton col & pour te contenter ?
 Mais puis que ie cognoy que ie ne puis complaire
 Seulement à tes yeux, Hâ ie me veux retraire
 Sous l'extreme rigueur des souffirs d'Aquilon,
 Dessus la mer de glace, ou conter le sablon
 De la riue Erythree, & voir le peuple More,
 L'Afrique, la Libye, & plus auant encore
 Poulsé d'vne fureur, ou ie me ietteray

De la plus haute roche en mer, & me noiray :
Seulement ie vous pry, ô Déesz sacrees,
Qui douces habitez sous les ondes vitrees,
Tombant receuez-moy, à fin qu'entre vos bras
La cheute me soit douce, & douce le trespas.
Nymphes ayez égard à ma peine soufferte,
Palemon, Panopee, & Glauque & Melicerte,
Ayez pitié de moy, & me caresez tous,
Quand plongé dessous l'eau ie seray pres de vous.
Possible quelque iour ceste roche vantee,
Infame de ma mort, ne sera plus hantee :
Et le sage nocher approchant ceste part
Desbournant son vaisseau fera voile à l'escart.
Ainsi se lamentoit ce Pescheur miserable,
Imprimant ses regrets sur le mouuant du sable,
Et n'eut point acheué si tost que dans les Cieux
La courriere des nuits n'apparust à mes yeux.

Ie vous promets que ce gentil Pescheur nous donna tant de plaisir, & recita de si bonne grace ceste Eclogue passionnee, qu'il nous fit oublier & nos propos, & rompre nostre dessein, nous donnant hardiesse de l'accofter, & de nous informer de luy, & de sa fortune plus auant. Apres plusieurs discours, il nous conta comme il auoit esté autresfois sur la mer, & qu'un vieil Marinier Sicilien luy auoit appris le sujet de ceste complainte, avec vne infinité d'autres : nous luy fumes tant importuns, qu'il nous fit ceste courtoisie d'en reciter vne autre à voix basse, de deux Mariniers pescheurs : & commence ainsi.

LES PESCHEURS.

AV SEIGNEUR ANTOINE DE BAIF.

Deux Pescheurs amoureux retirez de fortune,
Sous le creux d'un rocher pour la vague importune,

Le tonnerre, l'esclair, & l'orage nouveau,
 Qui tous comme à l'envy les battoient dessus l'eau,
 Lors que leurs compagnons espoissonnez d'enuie
 De pescher du poisson, le secours de leur vie,
 Arrachioient d'ameçon, de ligne & d'esperuier
 Leur butin escaillé sautant sur le grauiet :
 Se mettent en discours du temps & de leurs pertes,
 De mille cruautéz en leurs amours souffertes.
 Hé! qu'est il en ce monde impossible à l'Amour ?
 Ces deux pauvres pescheurs, en ce peu de seiour,
 Ne perdent point le temps, mais priuément ensemble
 Discourent du filé qui si fort les assemble,
 Et des traits messagers & postes de ce Dieu,
 Qui iamais ne rougist pour se mettre en bas lieu.
 Ils se plaignent tous deux de leurs maistresses fieres,
 Laisant là creuasser leurs barques poissonnieres
 Aux haleines des vents, moisir leur attirail,
 Leurs nasses, leurs engins, & pourrir leur tramail,
 Sans daigner seulement se mettre en allaigresse
 De les tendre au Soleil, tant sont pleins de paresse,
 Et sans le souuenir, qui prouient de la faim,
 Y passeroient les nuits iusques au lendemain.
 L'un s'appeloit Ianot, de nature gentile,
 Bon pescheur à la ligne, à chanter bien habile :
 L'autre auoit nom Thenot, ieune, frais & dispos,
 Qui commence premier à dire tels propos.

THENOT.

O saintes deitez, Deesses Nereïdes,
 Qui douces habitez les campagnes humides,
 Si vous nourristes onc en ce marin seiour
 Ce feu prompt & subtil qui prouient de l'Amour,
 Vierges departez moy de ces nouveautéz rares,
 Des perles, du corail, que les nochers auares
 Vont fouillant dans la mer, ou quelque autre butin
 Pour flechir la rigueur des beaux yeux de Catin :
 Ou si ces beaux presens n'ont pouuoir de l'attraire,
 Trouuez ie vous supply, dans ce marin repaire,

*Quelque nouvelle plante, ou quelque bonne odeur,
Pour adoucir mon mal, & guarir ma douleur.*

IANOT.

*Protee, grand berger des campagnes vitrees
Des troupeaux escaillez, & des Nymphes sacrees,
La guide & le pasteur, escoute ceste fois,
Et me donnant secours enten ma triste voix.
Fay qu'Isabeau s'accorde à mes humbles prieres,
Ou ces rochers battus des vagues marinieres,
Comme moy malheureux d'un martyre nouveau,
Seruiront à mes os de marque & de tombeau.*

THENOT.

*Comme vn esquif courrier volle d'ailes legeres
Souëfument dessus l'eau quand les haleines fieres
Des vents impetueux ne la font escumer,
Et qu'on voit seulement le grand front de la mer
Se frizer doucement en petites fronceures
Sous les tiedes souspirs & les molles enfleures
Dès Zephyrs tremblottans : Ainsi coulloient mes iours
Sous les douces faueurs du ciel & des Amours,
Lors que viuant heureux ma cruelle ennemie
Eschauffoit dans son cœur les soupirs de ma vie.*

IANOT.

*Depuis, ô cruauté! que son visage ami,
Se destournant de moy s'est fait mon ennemi,
Comme vn vaisseau batu & rebatu des ondes
Quand les vents mutinez des fondrieres profondes
Pouffent haut le sablon iusques au fil de l'eau,
Et troublent l'Ocean d'un orage nouveau :
Tout ainsi i'ay vescu depuis que ma rebelle
Se monstre à mes desseins & fascheuse & cruelle,
Depuis qu'elle commence (ô trop fascheux esmoy
Qu'il faut que ie confesse) à se moquer de moy.*

THENOT.

*La Carpe & le Brochet habitent és riuieres,
Les Saumons citadins des costes poissonnieres*

*Reposent dans la mer, l'Ombre sur le grauois,
L'Huître contre le roc, les Cerfs dedans les bois :
Et moy qui n'a repos tant seulement vne heure,
Vagabond & seulet, sans adueu, sans demeure,
Ferme autour de la porte où mon cœur fait seiour,
Esclaue & prisonnier dans les rets de l'Amour.*

IANOT.

*J'ay la cadene au pié, & n'ay pour me conduire
Pilote qu'un enfant, qui pousse mon nauire
A la mercy des vents, au golfe de la mort,
Au lieu de le guider seurement à bon port.*

THENOT.

*La Perche aime l'eau douce, & les Thons la salee,
Le Cancre les rochers, l'Anguille l'eau troublee :
Et moy j'aime les yeux de Catin mon souci,
Qui n'eut onques de moy ny pitié ny merci.*

IANOT.

*Sans ma gente Isabeau la riue sablonniere,
La bâche, le veruain, la coste poissonniere,
La ligne, l'ameçon, & bref rien ne me plaist,
L'air & le poisson mesme, & la mer me desplaist.*

THENOT.

*Sans ma belle Catin, le gentil exercice
De tramer des filets & des engins d'esclisse,
De canne, de roseaux, enyurer le poisson,
Le prendre à l'espreuier, au feu, à l'ameçon,
Espier le temps propre à faire vne tendue
Aux bouches d'une escluse, vne amorce esbandue,
Ne me vient à plaisir : bref deux Astres iumeaux,
(O puissance d'Amour!) me bannissent des eaux.*

IANOT.

*Le pescheur aime l'eau, la ligne, la nacelle,
L'amorce, l'ameçon, & la pesche nouvelle :*

*Et moy j'aime le sein, la bouche & le discours
D'Isabeau, mon souci, ma grace & mes amours.*

THENOT.

*Le marinier a peur de la tempeste fiere,
D'vn escueil, d'vn abord, d'vn rocher, d'vn corsaire :
Et moy de la colere & des yeux de Catin,
Qui me tire en l'erreur d'vn malheureux desfin.*

*Ainsi se lamentoyent de leurs maistresses belles
Ces pescheurs amoureux aux tempestes cruelles,
N'ayans remede prompt pour vomir ce poison
Que parler de ce mal qui trouble la raison.*

Ce Pescheur ayant acheué ce petit discours, descouure quelque changement de temps, qui commençoit à se courir d'vn fort espais nuage, de sorte qu'il sembloit nous menacer de quelque pluye : toutesfois apres auoir ietté l'œil au Ciel, & nous afferant du contraire, nous dist, qu'il auoit autrefois appris d'vn grand Marinier à faire iugement de tels presages, disant ce qui s'enfuit : prenant son commencement des signes & apparences celestes qu'on peut recognoistre au leuer & au coucher du Soleil, disant.

APPARENCES CELESTES DV SOLEIL.

*Si vous auez besoin pour faire vn long voyage
D'vn iour tranquille & beau, il faut que son visage
Soit pur, net & poly, & qu'on n'y voye point
Vn trait tant seulement qui souille son beau teint :
Et que son cercle, alprs que sa face nouvelle
Va redorant les champs de sa flamme immortelle,
Ne soit point marquée de diuerses couleurs,
Car ce sont du fort temps certains auant-coureurs.*

*Si de mesme parure à l'heure qu'on destie
Les toreaux sur le soir, sa face est embellie
De clarté pure & nette, & de gentille ardeur,*

*En se couchant ainsi sans nuë & sans noirceur,
Espanchant sa clarté mollement temperee,
La iournee ensuyuant te soit bien assuree.*

*Mais c'est & pluye & vent quand son cercle estance
Paroist sur le matin caue, creux, enfoncé,
Et que de son beau chef la tresseure doree
Rend ses rais mi-partis, les vns deuers Boree,
Les autres vers le Nort, & que tant seulement
Se monstre le milieu de son rond iustement.*

*Regarde puis apres la face rayonnante
De ce Dieu flamboyant (si la clarté brillante
A tout le moins permet de se voir à tes yeux)
Car elle est veritable, & son feu radieux
Iamais n'est mensonger, mais toute l'assurance
Des eschanges du Ciel vient de sa cognoissance.*

*S'il est rouge en visage, & qu'il porte le teint
D'incarnat, iaune & pers : ou comme lon voit peint
Le repli d'une nuë, alors qu'elle chemine,
Haute esleuee en l'air d'une couleur sanguine :
Ou que d'un noir obscur il voile son flambeau,
C'est signe tres-certain d'une abondance d'eau.*

*S'il est rouge sans plus, c'est un venteux orage,
Mais si confusément il porte le visage
Taché de rouge & noir, c'est augure tresseur
De voir & pluye & vent peste-meste en fureur.*

*Si le Soleil sortant de sa couche doree,
Ou se plongeant au soir dans la mer azuree
Darde en pointe ses rais, ioints ensemble, & couplez,
Et en un mesme lieu ramassez & doublez.*

*Ou s'il est englouty de l'espaiffe fumiere
D'un nuage enfumé : quand de la nuit premiere
Il vient iusques au iour, & du iour iusqu'au soir,
Tels iours ne courent point que lon ne voye choir
Grande rauine d'eau sur les flancs de la terre.*

*Si deuant que ce Dieu la paupiere desferre,
On voit sur le leuant le brouillas amassé
D'une petite nuë, & tost apres haulsé,
Il monstre dans le ciel sa face coloree*

*De beaucoup de couleurs, au dedans bigarree,
Et ses rayons aussi, lors te faut assureur
Que la pluye à venir doit longuement durer.*

*Si son cercle au matin en croissant on voit naistre
Et plus large & plus grand se faisant apparoisire,
Puis comme languissant & rehaulfant son feu
Il va rapetissant sa largeur peu à peu,
Il porte le beau temps : mais alors qu'il deualle
Dans le sein de Tethys, s'il a la couleur palle
Et blesme sur le soir, c'est orage certain.*

APPARANCES DE LA LVNE.

*Voy deffous l'ombre espais de la Nuit claire & brune
D'vn & d'autre costé les cornes de la Lune,
Qui change fort souuent & de forme & de teint,
Car Vesper de son ombre en cent façons la peint.
Puis la face du temps la figure & la borne,
Luy plantant sur le front & l'vne & l'autre corne
Sur le troisieme iour sans plus, & sur le quart :
Et selon qu'elle est peinte, alors elle depart
Ces deux iours seulement par ces formes empraintes,
Pour tout le mois entier, assureances non feintes.*

*Si le troisieme iour elle estend son flambeau
Delicat, pur & net, elle est pour le temps beau :
Mais si le teint vermeil de sa face nouvelle
Devient rouge & sanguin, c'est vn vent qu'elle appelle*

*Si le quatrieme iour vne lente espaisseur,
Vne crasse, vn brouïllas, vne espaisse grosseur
Va couurant son visage, & par dedans les nuës
Ses cornes va trainant rebouches & moussuës,
Se ressentant encor du trois humide & lent,
C'est de l'eau fort voisine, & bourasque de vent.*

*Si courant le troisieme on ne la voit panchee,
Ny la corne en dedans crochue & rebouchee,
Mais que des deux costez son croissant vniment
Dresse ses cornichons au ciel également,
Dés le soir tu verras vne tempeste fiere*

De vents impetueux courir la nuit entiere.

*Si le quatrieme iour on la voit tout ainsi
Droit esteuee au Ciel, sans pancher le sourci,
C'est d'orage vn amas : mais si la haute corne
Se recourbe en dedans debile, lasche & morne,
Atten le vent Boré, s'elle croche en amont
C'est pour vn vent Austral que tels signes se font.*

*Si d'un cercle arrondi peint de rouge teinture,
Entierement par tout s'attache vne ceinture
A la troisieme Lune enuironnant ses bors,
Il te faut esperer vne tempeste alors :
Et d'autant qu'elle est rouge & beaucoup plus ardente,
Elle en est plus cruelle & plus fort violente.*

*Quand d'un visage plein au ciel va paroissant,
Ou quand elle est trenchee en son demi-croissant,
Et d'une & d'autre part regarde sa lumiere :
Ou bien quand elle croist en sa flamme premiere,
Et qu'un nouveau croissant dresse son premier cours,
Ou lors qu'elle respand ses cornes en decours,
Puis quelle est sa couleur, car sa seule teinture
Donne de chasque mois certaine coniecture.*

*Son lustre clair & beau marque le temps serain,
S'elle est rouge sans plus elle enseigne le train
Et le chemin des vents : s'elle est brune & tachee,
C'est de l'eau qui çà bas doit tost estre espanchee.*

*Or chasque iour du mois ne porte iugement,
Mais le troisieme iour, & le quart seulement
Iusqu'au nouveau croissant qu'on la voit mi-partie,
Et depuis ce croissant iusqu'à tant que remplie
On luy voye la face, & depuis ses pleins iours
Iusques au décroissant qui languist en decours.*

*Or le quatrieme iour fidellement te donne
De tout le mois courant cognoissance tres-bonne,
Et le troisieme aussi iusqu'au mois finissant :
Si deux cernes ou trois d'un voile brunissant
Ceignent entierement tout le rond de la Lune,
Il te faut assureur qu'il doit naistre de l'une
Vn grand vent, & de l'autre vn temps serain & clair :*

Le vent de celle-là qui se froisse par l'air,
 Le temps serain & beau de celle en l'air semee,
 Qui languist peu à peu & s'escoule en fumees.
 Si deux tant seulement couronnent son beau front,
 C'est orage certain s'elle ne tient son rond,
 Et comme en ondoyant sa face est courbe & torte,
 C'est orage plus grand & tempeste plus forte:
 Et plus forte beaucoup si ce cerne est tout noir,
 Ou s'il se rompt par l'air, plus dure encor à voir :
 Donques tu cognoistras, soigneux, par la nuit brune
 Pour tout le mois entier les signes de la Lune.
 Puis quand la mer est trouble, escumeuse & ensee,
 Et qu'on entend de loin sur la gréue ensablee
 Murmurer vn long bruit, & le marin escueil
 Dressant la teste au ciel ronfle & s'enfle d'orgueil :
 Ou quand les hauts sommets des roches sourcilleuses
 S'animent à sifler des haleines venteuses,
 C'est presage assure d'orageux tourbillons.

Ou quand dessus le sec, ou les moittes sablons,
 En foule de la mer retourne la Mouëtte,
 Et grosse de iargon de sa bouche caquette,
 Puis se reporte en mer, c'est vn signe de voir
 Toit apres sur les eaux vn grand vent esmouuoir.
 Ou quand par l'air serain contre les vents rebelles
 En troupe le Heron va desployant ses ailes,
 Quand le Canart sauuage & les oyseaux plongeons
 Frappent de l'aile en terre, ou au sommet des mons
 La nuë deuiet longue, & de la blanche espine
 Des chardons herissez vole la laine fine
 Comme petit duuet, vieillesse de leurs fleurs,
 C'est signe tres-certain des plus grans vents futurs.

Ou quand la mer est sourde, & ses flocons paroissent
 Surnageant çà & là, ou les muaux se froissent
 Au plus chaud de l'Esté, & de foudre & d'esclair,
 De ceste part le vent se mutine par l'air :
 De ceste part aussi, que par la nuit brunette
 Des estoiles du ciel vne flamme se iette
 Et s'escoule par l'air à longs fillons ardans,

Blanchiffans par derriere, & sans fin se dardans :
 Mais si les traits aigus de ces feux ordinaires
 Tombent confusément l'un à l'autre contraires,
 Sans ordre se meslant, de toutes parts le vent
 Il te faut esperer : car il aduient souuent
 Qu'il varie au souffler, & ne peut-on cognoistre
 Quelle part aux humains il se fait apparoiſtre.

Si d'Eure ou d'Aquilon l'esclair va s'eslançant
 De Note ou de Zephyr, le nocher pallissant
 Doit peindre double peur sur son triste visage,
 Tant le ciel & la mer luy vont forgeant d'orage :
 Car l'air par trop chargé alors veut espancher
 Vn deluge de pluye, & de foudre vn rocher.

Puis on voit quelquefois vne troupe de nuës
 S'entasser en roulant comme toisons chenuës,
 Messagers de la pluye, & l'air se va troublant,
 Quand Parc qui ceint le Ciel son cercle va doublant.

Ou quand on voit autour d'une estoile brillante
 Vn cerne fait en rond de couleur brunissante :
 Ou des mareſts bourbeux les oyseaux peinturez
 Sans repos se plonger dans les flots azurez.
 Ou sur les bords d'un lac la legere arondelle
 Battre l'eau en vollant & du ventre & de l'alle.
 Ou les peres germains des petits grenouillaux
 Sans tréue gazouiller la teste hors des eaux
 Sur la riue fangeuse, ô race miserable !
 La proye des serpens : ou d'un chant lamentable,
 Le Hibou solitaire au matin s'atrister :
 Ou sur le haut riuage, en callant se planter
 La Corneille iasarde, arriuant la tempeſte,
 Ou se baigner dans l'eau, & l'espaule & la teste :
 Ou quand mesme on la voit toute dans l'eau nouër
 Et d'un graue chanter en troupe s'enrouër.
 Mesme entre les troupeaux la Genisse beante
 Le muste vers le ciel, a senty l'eau coulante
 Tirant l'air embrouillé de ses larges naseaux,
 Et les sages fournis de leurs petits caueaux
 Toſt retirant leurs œufs, & la chenille errante,

*La chenille aux cent pieds contre les murs rampante,
 Seul tefmoin de la pluye : on voit mefme les vers,
 (Entrailles de la terre) errans & defcouuers :
 Alors voit on auffi la Poule appriuoifée,
 Noble race des Coqs, d'une voix redoublée,
 Comme l'eau deffus l'eau diftillée, cacaille,
 Ou de fon bec cornu fon pennache efpuiller.*

*Et quelquefois auffi & Corbeaux & Chouettes
 De la pluye future ont eſté les prophetes,
 Quand on les voit en troupe enfuiure le chanter
 D'un Milan rauiffeur, & de voix imiter,
 Quand l'eau ſentent rouler de la celeſte voute,
 Preſque le bruit de l'eau, qui tombe goutte à goutte :
 Ou quand plus grauelement ils redoublent leurs voix,
 Battant leur aile eſpeſſe : ou quand deffous les toits
 Ou deffous les auants la chouette legere
 Se retire à couuert, ou l'Oye cazanier
 Va tremouffant de l'aile, ou ſur le marbre mol
 La Mouette en criant va redoublant fon vol.*

*Donques celuy vrayment qui la pluye veut craindre
 Ne doit prendre à meſpris de ces ſignes le moindre.
 Ou quand plus aſprement on voit les mouchérons
 Mordre iuſques au ſang, & de leurs piquerons
 Outrepaffer la chair : ou par la nuit ombreufe
 Tout autour des nazeaux de la lampe nuiteuſe
 Des petits potirons en grains ſ'amonceller :
 Ou comme en ondoyant la flamme ſommeiller,
 Et ſouuent petiller, iettant ſes eſtincelles,
 Comme petits bouillons, & ſes flammes iumelles,
 Et ſes rays languiffans perdre force & vigueur.*

*Ou quand au plus ſerain, à l'ardante chaleur
 On voit voller en haut vne troupe legere
 De Canars inſulans : la poiſte cuiſnieriè,
 Le chaudron, la marmitte, eſtinceler au feu,
 Tu te dois aſſeurer qu'il ſe tarde bien peu
 Que l'orage ne tombe : ou quand deffous la cendre
 Le charbon flamboyant fait vne crouſte tendre,
 Semblable aux grains de Mil, tu pourras bien deuant*

Prognostiquer Forage, & la pluye & le vent.
C'est vn temps pur & beau, quand en troupe la Gruë
D'un vol libre & dispos tient sa course estenduë:
Mais c'est signe certain que l'orage s'ensuit
Quand la vieille Corneille on oit chanter la nuit:
Ou bien quand sur le soir à soudaine retraite,
Retournant du manger babille la Chouëtte,
Ou le Pinçon fringotte au leuer du matin:
Et bref quand les oyseaux pour l'orage mutin
Fuyent loin de la mer, & la rouge gorgette,
Et l'orchil, vont rentrant en leur creuse logette.
Ou quand dessus le soir en troupe les Chouquars
Bien grassement repeuz, se couchent babillars:
Ou quand la blonde Auette en cent lieux marquettee
Ne s'esloigne en paissant de sa vouëte ecliffée,
Voisine de son miel & de ses pauillons:
Ou quand la Gruë en l'air n'estend pas les fillons
De son vol droitement, mais recule en arriere:
Ou quand par le vent coy l'Aragne filandiere
Rrompt le fil de son crespé, & par l'air ne l'estend:
Quand aux cendres le feu à grand'peine s'esprennd,
Ou que du lamperon la flamme est paresseuse,
Espere ce iour là la tempeste orageuse.

Ce Pescheur nous ayant communiqué ces diuins
 presages, non content de nous auoir donné tant de
 plaisir, nous fait present d'un papier, qu'il disoit auoir
 apporté d'un voyage qu'il auoit fait sur mer, où
 estoient viuement empreintes les larmes sur le trespas
 de son bon maistre & de sa bonne maistresse.

LARMES SVR LE TRESPAS
DE MONSEIGNEVR RENÉ DE LORRAINE,
Marquis d'Elbeuf.

THENOT, IANOT, BELLIN, Mariniers.

THENOT.

*Vne tremblante peur tient mon ame saisie
Et me caille le sang, onques iour de ma vie
Je ne vey tel orage, & semble à voir la mer
Que le monde s'esbranle à fin de s'abyfmer.
Qu'en penses-tu Ianot?*

IANOT.

*Le peril où nous sommes
Me fait desesperer de la race des hommes:
Je ne voy que malheur, qu'un air gros & fumeux,
Qu'un trouble mutiné, qu'un amas escumeux
Ply sur ply redoublé : ie ne voy qu'un nuage,
Qu'un tourbillon venteux, qu'un noireissant orage
Courant, bruyant, fiffant, déroband de nos yeux
L'esperance de vie, & le iour & les cieux.*

THENOT.

*Je ne voy que l'horreur d'une fumiere espaisse,
Courant de tous costez vne aboyante presse
De bataillons enstez, peste-meste estriuans
Sous les feux secouëz des haleines des vents,
Hostes soudains & fiers de ces roches armées
De tonnerre, d'esclair, & de grosses fumées:
Bref ie n'entens sinon les prophetes iargons
Des mouëttes, des vents, & des vistes plongeons,
Qui d'un vol gauche & prompt portent les adventures
De quelque drage grand : car ces diuins augures
Ne monstrent dedans l'air, sur l'eau, ny sur le port,
Que les palles frayeurs d'une image de mort.*

IANOT.

*On ne voit plus en rond à voutures doubles
Les Dauphins s'esgayer sur les plaines salees,
Ny les Tritons souflans en leurs cors esmaillez,
Guider dessus les eaux les troupeaux escaillez.*

THENOT.

*Palemon, Panopee, & Glauque, & Melicerte,
Sages, ont delaiſſé la grand'plaine deferte,
Preuoyant ce deſaſtre, & cuidant qu'en ceſte eau
Dieu vouluſt rebaiſir quelque monde nouveau :
Car ceſt orage eſt tel, & la tourmente telle,
Que iamais ail mortel n'en veit de ſi cruelle.*

IANOT.

*Mais l'entreuoy Bellin, qui marche droit à nous,
Il eſt triſte en viſage, & plombé de courroux,
Morne, palle, & penſif, baiſſant l'ail contre terre
Comme frapé de l'aſtre, ou d'un coup de tonnerre :
Il a quitté les reſs, l'amorce & l'ameçon,
La ligne, le veruain, la riue & le poiſſon,
Et ſe va retirer en quelque antre ſauuage,
Pour pleurer ſa fortune, & là finir ſon age.
Je le vay accoſter. Bellin, approche toy :
Que veut dire ce temps? tire nous hors d'eſmoy.*

BELLIN.

*Ne vous eſtonnez point de ces diuins preſages,
Legers auantcoureurs des finiſtres orages :
Car c'eſt le iour fatal, le iour trop malheureux
Que l'on ſerre, ô malheur! le corps cheualeureux
D'un beau prince Lorrain dans la ſoſſe poudreuſe,
Le ſeiour tenebreux de la Parque orgueilleuſe,
Sous l'empire d'horreur, du ſommeil, & des nuits.
Qui vogant pour ſon Roy, & courant la fortune
Sur le dos eſcumeux des fillons de Neptune,*

*Comme vn simple forçat pour faire son deffain
Enduroit le trauail, la sueur & la faim,
Enduroit, genereux, le chaud & la froidure,
Commandant sur la poupe, espiaut l'auanture
De combatre ou mourir, estimant à grand heur
L'eschange de sa vie à ce beau nom d'honneur :
Imitant ses ayeux, qui du fer de leur lance
Grauerent dans le Ciel l'honneur & la vaillance,
Ne forlignant en rien en tous actes guerriers,
Et faits cheualeureux, dont ces preux Cheualiers
Tous issus de sa race ont auancé leur gloire
Iusqu'aux monts Palestins, marques de leur memoire.*

THENOT.

*Tesmoin en soit celuy qui braue se fit Roy
Sur le peuple ennemy de Dieu & de la Loy,
Ce vaillant conquerueur qui rangea ses armees
Sous les ombres captifs des Palmes Idumees.*

IANOT.

*Tesmoin en soit celuy qui du peuple mutin
Fit rougir le sablon du riuage du Rhin,
Et ce grand cheualier qui remist en franchise
La liberté des Roys, du peuple & de l'Eglise,
Qui sans estre vaincu, a tousiours eu cest heur
Et viuant & mourant, de demeurer vainqueur.*

THENOT.

*Tesmoin en soit celuy qui à rames couplees
Hachant & renuersant les ondes empourees
Dés sa ieunesse tendre, a si bien combatu,
Que les vents & les temps publiaut sa vertu,
Diront que si la mort d'une ialouse enuie
N'eust si tost retranché les beaux iours de sa vie
Qu'il rengeoit accablez sous sa vaillante main
Les plus forts ennemis du beau tige Lorrain.
Mais Dieu qui n'aime pas le sang ny la vengeance
A remis leur bon droit sous sa iuste balance,*

Attendant que le temps, ministre à sa rigueur,
 Rabaisse leur orgueil, & dompte leur fureur.
 Diray-je ce qu'il fit, prodigue de sa vie,
 En tous actes guerriers, seulement pour l'enuie
 D'honorer son renom de quelque belle mort?
 Alors qu'il affronta jusques dedans le port,
 Party de Malthe expres, environ la Diane
 Pour vaincre ou pour mourir, la troupe Rhodiane?

Ordonnant tout ainsi dans ses vaisseaux couplez,
 Que le chef qui commande aux escadrons ailez
 Des mouchettes à miel, ce volant capitaine
 Aux ailerons dorez, qui partissant la peine
 Se fait craindre & seruir, aux vnes commandant
 De confire le miel, aux autres ce pendant
 Volant de fleur en fleur musser en leurs cuissettes
 D'un petit bec larron les odeurs des fleurettes,
 Aux autres de reduire és pavillons croustez
 Le lambris cannellé de leurs palais voustez :
 Aux autres recevoir les fleurantes rapines
 De l'effain travaillé, pour pendre en leurs cassines.

Car si tost qu'il les veid il range flanc à flanc
 Galeres en bataille & soldats ranc à ranc,
 Fait dresser les pavois contre les bataillolles,
 Fait recresper au vent bandiere & banderolles,
 Et les esclaves Turcs emmener soudain,
 Pour mettre mieux à chef son furieux dessain,
 Afin qu'il demeurast planté sur l'Acourcie,
 Braue pour commander, & raccourcir sa vie,
 Si besoin en estoit, ferme comme vn rocher
 A l'abord d'un vaisseau, ou bien à l'accrocher,
 Met la flamme à l'anten', voit son artillerie,
 Puis proüe contre proüe en si grande furie
 Courent s'entreheurtant à force d'auirons,
 De rames & de bras, que les deux esperons
 Volerent hault en l'air en esclaves & en poudre
 Hachez, froissez menu comme d'un coup de foudre.

Ainsi que deux toreaux piquez de l'aiguillon
 D'une ialouse ardeur, pire que le freston,

*Courent fumant, muglant, & de force forcee
 Se choquent front à front corne & teste baiffée.
 Puis ils viennent aux mains & à coups de canon
 Il desrobe le mats, la poupe & le fanon,
 Raze voiles & bancs, bancades & antene,
 Apostis, & fougons iusques à la Carene,
 Tout se voit descouuert, sans plus on voit voller
 Testes, & tolofans, bras & iambes en l'air,
 Sous la brune espaisseur d'une grosse fumee
 Dont le Ciel se courrit, & la mer animee
 D'espouuantables cris, rouge & teinte de sang
 Se trouble à l'environ, & rehausse le flanc.*

*Diray-ie ce qu'il fit, quand ces troupes cruelles
 L'eurent ouré, nauré de cent playes mortelles,
 Comme estant demy-mort, il reprit tost le cœur,
 Et seul les soustenant, seul demeura vainqueur,
 Battant, frapant menu, tout ainsi que la gresse
 Coup sur coup redoublé, qui hache & qui martelle
 Traïstresse desrobant dessous vn air serain,
 Du pauure laboureur l'esperance & le grain?*

BELLIN.

*Tesmoin en soit celuy qui de nouvelle playe
 Dueil sur dueil redoublé par son trespas essaye
 De me faire hayr la lumiere des cieux,
 Ou me noyer chetif au torrent de mes yeux,
 Mon maistre mon seigneur, le secours de ma vie,
 Que j'ay dans son tombeau pauuret enfeuelie,
 Sans iamais esperer de pouuoir derechef
 Nourrir ce poil grison qui languist sur mon chef:
 Sans iamais esperer de trouuer telle place
 D'honneur ou de faueur : car si de quelque grace,
 De careffe, ou d'accueil l'homme se peut vanter,
 Le pouuois à bon drôit des grands me contenter.
 Mais, hà cruelle mort! hà mort cruelle & fiere!
 Qui ne loge' en ton cœur ny pitié ny priere,
 Ialouse de mon heur, d'une traïstresse main
 Tu nous as desrobé ce beau prince Lorrain,*

*Ce Marquis grand & fort, ieune, vaillant, adextre,
 Fust qu'il branlast à pié vne pique en sa dextre,
 Ou qu'il piquast les flancs à grands coups d'esperon,
 D'vn cheual blanc d'ecume, ou à coups d'auiron
 Vogast en sa galere, ou donnaft vne charge
 A l'abord d'vn vaisseau, paré de sa grand'targe,
 Auancé d'vn plein saut : car ainsi ie l'ay veu
 Rouge de feu gregeois & de lances à feu,
 Poudreux, noir, enfouffré, & couuert de fumeé,
 Se lancer furieux contre la poupe armée
 Combatant peste-meste à bouche de canon,
 Pour aquerir d'honneur vn immortal renom.
 Tout ainsi qu'vn esclair qui passe & qui trauerse
 D'vn feu prompt & subtil l'espeffeur noire & perse
 D'vn gros air mutiné coup sur coup foudroyant,
 Des traits de Iupiter les rochers poudroyant.*

*Que fit il tout ieunet pres des murs de Boulongne,
 Viuement animé des fureurs de Bellonne?*

*Que fit il à Ranthi, quand marchant des premiers
 Il força l'Espagnol de cent cheuaux legers?
 Se demeslant ainsi d'vne presse guerriere,
 Qu'vn Sanglier arroqué dedans vne fondriere
 D'vne meute de chiens, escumant, herissant,
 Qui de hure & de dents se fait voye en poussant.*

*Que fit il genereux dessus la riue Angloise,
 Estant fait Viceroy dedans l'isle Escossoise?
 Que fit il sur la Meuse, en Itale, en Piemont,
 Sur les riues du Tybre, & sur les bords du Tront?*

*Diray-ie de son cœur ? & comme estant en selle
 Monté sur vn courcier aux murs de Ciuitelle
 Vn mousquet foudroya son cheual sous l'arçon?
 Et comme sans frayeur, ny changer de façon,
 Retourne au petit pas retrouver sa tranchee?
 Comme la pique au poing & la teste panchee,
 Vn premier iour de May, il donnoit vn assaut
 Sans vn commandement qui le mist en defaut?*

*Diray-ie ses bontez, sa nature gentile,
 Sa façon compaignable, & sa grace facile?*

*Ses discours bien couplez, son gracieux accueil,
Vne douceur naïfue, & comme d'un bon ail
Il caressoit courtois les hommes remarquables
Du beau nom de vertu, qui les rend venerables?*

*Diray-ie les effets de son gentil esprit,
Prompt, gaillard, inuentif, & comment il apprit
La musique, le bal, l'esperon, & l'escrime,
A forger, à tourner, & conduire la lime,
Pour n'estre en faction oisif, ou partisan,
Imitant ce grand Dieu du monde l'artisan
Qui iamais ne repose, ains tourne, pousse & guide
Ce grand tour merueilleux qu'il retient sous sa bride?*

*Ses plus grands passetemps estoient à s'exercer
A ietter, à pousser, tirer, franchir, lancer
La barre, le ballon, l'arc, le saut, & la pierre,
Mais sur tous il aimoit & la chasse, & la guerre,
A piquer les cheuaux, les moins faits, & plus forts,
Nourrissant courageux dedans un noble corps
Vne ame genereuse, accorte, prompte, aimable,
Sous vne maïesté doucement accostable.*

*Bref un grand cheualier vaillant & gracieux,
S'est desrobé de nous pour aller dans les cieux :
Où se riant il voit les passions humaines,
Les troubles, les discors, les actions mondaines
De ce siecle de fer, tenant place au milieu
De ses freres germains, qui sont aupres de Dieu :
Ayant marqué d'honneur leur race & leur memoire,
Pour de la terre au ciel emporter la victoire.
Car leur vaillante main, ny leurs temples guerriers
N'ont conqueslé sinon la faueur des Lauriers,
Viue marque à iamais d'une gloire immortelle,
Pour le sang genereux de ceste race belle,
Digne de commander dans le ciel, & non pas
De fouller ceste terre indigne de leurs pas.*

*Car leurs rares vertus n'ont sceu si bien combattre
Qu'ils ayent peu fuir, rompre, vaincre, ou abbatre
Le soupçon & la dent, la fureur, & l'effort
Du poison de l'enuie, & de Mars, & de Mort.*

*Ainsi se lamentoyent aux vagues importunes
Ces trois pauvres Pescheurs de leurs tristes fortunes,
N'ayant autre secours en ces nouveaux tourments,
Que semer leurs soupirs aux haleines des vents.*

TOMBEAU
DE MADAME LOYSE DE RIEUX,
Marquise d'Elbeuf.

*Vierges Déeses Nereides,
Qui dessous les voûtes humides
De ce grand bâtiment venteux
Auez de vos mains rousoyantes
Essuyé les larmes roulantes
Des viues sources de vos yeux,
Lors que Thetis escheuelee,
Sur le corps du fils de Pelee
Deschirant son visage beau
Fit ses complaints dessous l'eau,
Pleurez ceste bonne Princeesse,
Ceste Nymphé, ceste Déesse,
Qui a rendu sur vostre bord
Les derniers soupirs de la mort.
Et que la celeste rosee
Dont ceste riue est arrosée
Au mois de nos mois le plus doux,
S'escoule en larmes emperlees,
Et que les campagnes salees,
Flots sur flots s'enflent de courroux.
Puis que les flancs des roches dures,
Et toutes vos ondes pariures
Sentent l'eschange des Zephyrs
En longues suites de soupirs.
Si que la memoire honteuse
De ceste mort trop despitueuse
Flotte de mer en mer, à fin
De ne trouver ny bord ny fin.*

Palemon, Glauque, Panopee,
Fuyez ceste arene trempee
D'un desbord escumant de pleurs :
Et vous à voiles & à rames
Qui courez sur ces eaux infames,
Fuyez & faites voile ailleurs,
Puis que les fieres Destinees
Derobant les douces annees
De ceste princesse ont pris port
Toutes ensemble sur ce bord :
Et que les vens & les orages
Soyent les hostes de ces rivages,
Hostes indignes de loger
Mesme le Barbare estrangeur.
Ayant rauy la chaste flame
De la plus noble & plus chere ame
Qui iamais enrichit vn corps,
Chere ame, qui maintenant erre,
Sous les tenebres de la terre,
Entre les images des morts.
Suyuant de si pres à la trace,
Son cher espoux, qu'en peu d'espace
Se trouuent entre leurs ayeux
Faits nouueaux citoyens des Cieux :
Tant son amour fut violente
Que trop longue luy fut l'attente
De mourir, pour auoir cest heur
Au ciel de suiure son Seigneur.
Car le regret de son absence
Luy trancha si tost l'esperance
De sa vie & de son bon heur,
Que soudain la douleur extreme,
Sans confort finon de soymesme,
Luy gela le sang & le cœur.
Et comme la rose pourpree
Fueille à feuille dessus la pree
Batuë de pluye & de vent,
Tombe flaitrie en vn moment :

*Ainsi cette Dame bien nee,
Ceste princesse espoisonnee
De violente affection*

Mourut en ceste passion.

Há mort trop fiere & trop cruelle!

*Qui as rauy ceste ame belle,
L'arrachant ainsi que la fleur,
Qui deffous la pointe mordante
Du soc, se renuerse mourante,
Perdant la force & la couleur :
Pour ta conduire legere Ombre
En ce Royaume noir & sombre,
Et la guider sur les retours
De ces grands marescages sours :
Où les Parques inexorables
Deffous leurs fuseaux imployables
Tournent & deuident les ans,
Et les iours des pauures viuans.*

*Passant par les forests obscures,
Où les riuieres non pariuers,
S'enfent à hauts bouillons ardans,
Où cent colonnes aimantines,
Et cent portes diamantines
Sont ouuertes à tous venans,
Pour trouuer la terre embasmee
Douce, qui sans estre entamee
Du soc, ny du coutre trenchant,
Va ses richesses espanchant.
Où les Ombres sur les fleurettes,
Au murmure des ondelettes,
Heureusement trompent les temps
Deffous les faueurs d'vn Printemps.*

*Pleurez donq' ceste ame gentille,
Ceste ame courtoise & tranquille,
Pleine d'amour & de bonté,
Entre les petits compagnable,
Entre les Princes venerable,
Sous vne douce maiefté.*

Qui d'une voix foiblette & tendre
 Soupire encor deffous la cendre
 L'amour & les soucis cuisans
 Qu'elle auoit de ses deux enfans :
 Prince & Princesse dont la grace
 Porte les marques de sa race,
 Et les vertus deffus le front,
 Qui beaux & bien-heureux les font.

Or vivez le precieux gage,
 Le riche & bien-heureux partage,
 Issu du beau tige Lorrain,
 Cousin de race & d'alliance
 A CHARLES, qui dès sa naissance
 Porte le sceptre dans la main.
 Vivez, & en plus longues suites
 Et en plus heureuses conduites
 Tirez le filet de vos iours,
 A fin qu'ils ne vous soyent si cours,
 Mais que Dieu liberal vous donne
 Sous vne vieilleffe grisonne
 Ceste faueur, en le suyuant,
 De sauouer l'heur en viuant.

Et vous, ô ames genereuses,
 Vivez entre les bien-heureuses
 Couplez de ce mesme lien
 D'amour, qui durant vostre vie
 Nourrissoit vos cœurs sans enuie
 D'auoir iamais vn plus grand bien :
 Venez doncques bien assurees
 Là haut és celestes contrees,
 Et que la cendre de vos os
 Prenne en la fosse vn doux repos,
 Iusques au iour que la iustice
 Du grand Dieu bannira le vice
 Loing du Ciel, les bons triomphans
 De l'heur promis à ses enfans.
 Et vous, Nymfettes Prouençales
 Versez de vos mains liberales,

*Sur le tombeau de ces deux corps,
 Des aillets, des lys, & des roses
 Et toutes les odeurs escluses,
 Qui s'embasment dessus vos bords .
 Et souhaitez qu'à iamais tombe
 Sur le marbre de ceste tombe
 Le Sucre, la Manne, & le Miel,
 Douces faueurs de vostre ciel.
 Puis engraez sur ceste roche
 L'ingrat & funeste reproche
 Des Parques, qui pres de ceste eau
 Mirent deux corps en vn tombeau.
 Passant, icy dessous enclose
 En repos la cendre repose
 D'une Princesse, dont le nom,
 La vertu, le sang & la race,
 L'honneur, la douceur, & la grace
 Vivront d'un eternel renom,
 Qui de dueil aigrément saisie,
 Dedaignant soy mesme & sa vie,
 Apres la mort de son seigneur
 Qu'elle auoit plus cher que son cœur,
 Ayma trop mieux mourir contente
 Le suyuant, que de viure absente,
 Honorant l'ombre de ses pas
 D'un noble & bien heureux trespas.*

Ces larmes ne furent pas recitées sans que tous n'en espondissent de nos yeux, meus à compassion, pour l'estrange mort de ces deux nobles personnages, & pour la perte de l'esperance de tant de pauvres seruiteurs : ce qui nous fit souuenir du peu d'assurance des choses qui sont en ce monde, estant affaïonné d'une saulce confite de douceur & d'aigreur, de plaisir & de desplaisir. Partant de ce lieu, prenons congé de ce gentil pescheur, le priant nous venir trouuer sur l'heure du disner pour nous aider à tirer le fil de ce beau

iour. Ce pendant mon compagnon & moy retombons sur le dernier propos que nous auions tenu ensemblément, qui estoit des charmes & forceries d'amour, disant ce mien compagnon, que la douce rencontre de ce pescheur auoit esté occasion qu'il ne m'auoit monstré vne Eclogue d'vne forcieriè : quoy disant me monstre vne feuille de papier, où estoit vne description d'hyuer, fort à propos, & vous promets que la lecture nous fut vn souuerain rafraichissement à la grande chaleur qui lors estoit en sa force, commençant ainsi.

L'HYVER.

AV SEIGNEVR ESTIENNE IODELLE. P.

*L'Hyuer palle de froid, au poil aspre & rebours,
Des fleuues languissans auoit bridé le cours,
La Bise commandoit sur les tristes campagnes,
Les arbres sembloient morts, le sommet des montagnes,
Les rochers, & les bois, pour la froide saison
Portoyent de neige espaisse vne blanche toison :
On ne voyoit sinon les riues descouuertes
Des marests paresseux, & les bordures vertes
Des fontaines d'eau viue, & des coulans ruisseaux,
Dedans les chefnes creux se mussoyent les oyseaux
Le pié dedans la plume, & la famine dure
Seule les tiroit hors pour chercher leur pasture.
Les lingots distilez en pointes de glaçons
Pendoyent aux bords des toits, l'onglee & les frissons,
Mesme deuant le feu, de la troupe tremblante
Tenoyent les doigts iarcez de froidure mordante :
Bref, l'extreme rigueur de la morte saison
Tenoit clos & couuert chacun en sa maison.
En la nostre pourtant la petite mesgnie
Ne se trouuoit iamais de paresse engourdie,
Quelque temps que ce fust, chacun voulant choisir
Quelque honneste labeur pour se donner plaisir :*

*Car si tost que Poyseau à la creste pourpre
 Reneilloit du matin la lumiere doree,
 Vn chacun se leuoit : Collin ce bon cheurier
 Bien nay pour le mesnage, & non moins bon ouurier
 D'emboucher le stageol, encor que la vieillesse
 Luy raccourcist le vent, d'une gente allaignesse
 Commandoit à ses gens, aux vns d'auoir le foin
 De donner aux taureaux de la paille & du foin,
 Aux pourceaux de la foine, aux brebis camusettes
 Des feuilles pour broïster, & des branches tendrestes :
 Aux autres commandoit de faire des gluaux,
 Des laçons, des filets, pour tromper les oyseaux,
 D'équiper la charrue, & pour son attirage
 Treffer du poil de cheure à faire du cordage.*

De forte que chascun sçauoit son fait, tant pour le regard de la bouuerie, que pour la bergerie. Le soir venu, apres auoir soupé chacun reprenoit son ouvrage, & trauailloit à l'entour d'un grand feu, filles, garçons, tous pelle mesle, soulageant leur trauail des chançons qu'ils disoyent, & des contes qu'ils faysoient l'un apres l'autre. Je vous en feray vn d'une Sorciere, le plus gentil du monde, que nous fist Thenot, & vous sera à mon auis agreable, pour les charmes estranges qu'il disoit auoir veus & entendus, nous contant qu'une fois allant à la recourse d'une de ses brebis, que le loup luy auoit emportee, il auoit esté surpris de la nuit, & que s'estant esgaré dedans vn bois fort espais, & fort esloigné de gens, se trouua de maladventure pres de la loge d'une vieille, où la lumiere le guidoit, & où veritablement il se fust fait cognoistre, n'eust esté que par vn des pertuis de la porte, il la veid en furie, disant ces propos.

*Tout cela qu'on peut voir me rend obeissance,
 L'abaisse des rochers la superbe arrogance,
 Et de leurs flancs cauez ie fay saillir les eaux,*

Qui s'amaissent en lacs, & coulent en ruisseaux.
 Le grand trouble escumeux de la mer se retire
 Honteux de sous ma voix, les souspirs de Zephyre
 S'appaisent deuant moy : & me sont seruiteurs
 Les vents, legers appas des marines fureurs.
 Je rebouche l'acier, & l'audace des armes
 Couarde s'engourdist sous le vent de mes charmes.
 Les tigres, les lyons, les serpens esmaillez,
 Et le troupeau muet des poissons escaillez,
 Charmes si violens que leur puissance forte
 S'estend iusques au ciel, & du ciel à la porte
 Où les triples abois d'une effroyable horreur
 Aux ombres de là bas donnent crainte & frayeur.
 Je fay bien plus encor, car i'arrache la Lune
 Du ciel en terre basse, & si de couleur brune
 Elle porte le teint, ie le fais argenté,
 Jaune, paille-doré, ou de pourpre sanguin,
 Ainsy comme il me plaist, rendant serue & suiette
 Sa carriere à mes vers, & sa face brunette.
 Par mes charmes forciers ie retarde le train
 Des cheuaux du Soleil, que ie mets sous le frain :
 I'arreste à contrepoil les coulantes riuieres,
 Je retire les morts du fond des cimeties,
 Et les fay cheminer, leur rattachant des nerfs,
 Et des yeux empruntez par le chant de mes vers.
 Je commande aux arrefts des celestes lumieres,
 Et fay quand il me plaist par figures forcieres,
 Flots sur flots entassez les grands monts escumer,
 Et les Pins cheuelus reuerdir en la mer.
 Paltere, quand ie veux, la terre, & les herbages,
 Je fay pleurer le marbre, & parler les images
 De bronze & de metal, & ferrer de la main
 Dans les temples voutez la sueur de l'airain.
 C'est moy qui fais partir des esclatantes nuës,
 Le tonnerre ensouffré, & les toisons chenües,
 Qui farinent la terre, & les cheurons ardans,
 La gresle, le frimas sur les ailes des vens.
 L'oyant ainsy parler vne frayeur soudaine,

*Ce disoit ce berger, me desfrobbé l'halaine,
Vne froide sueur coule sur mes genoux
Qui me caille le sang, & me haste le poux.
Du pié iusques au chef ie remire sa grace,
Ie contemple ses yeux, ie contemple sa face :
Tout le long de son dos ses cheueux en deux pars
Flottoyent malagencez de tous costez espars,
Dessous vn front ridé se monstroit l'ouuerture
D'vn grand ail escaillé, frangé d'vne ceinture
Teinte en pourpre sanguin, comme il auient souuent
A l'entour de la Lune au leuer d'vn grand vent.
Elle auoit le nez court, la face pallissante,
D'esfume & de courroux la leure blanchissante.*

Puis fait vn cerne en terre avec les doigts, se plante au milieu, iette sur des charbons ardans du souffre vierge, de l'hyfope, de la ruë, & vne poignée de laine noire arrachée d'entre les cornes d'vne brebis qu'elle vouloit sacrifier, puis se mouille les yeux & le visage du sang d'vn Hibou, à fin que les tenebres de la nuit, comme elle disoit, ne l'empeschassent de voir, à fin aussi qu'elle ne se troublast, ou trouuast espouuantee de la diuersité des figures estranges à l'inuocation des esprits. Se met vne langue & vn œil de serpent dans le sein, se poudre le corps du cœur d'vn Lyon, seché aux rayons de la Lune, pour auoir commandement sur les serpens, sur les oyseaux, & sur toutes les bestes fauuaiges.

*Puis ie la vey mordant d'vne pince enrouillée
Ses ongles tout crasseux, & toute escheuelee
S'oiudre le corps de graisse, & de venim recuit,
Puis va parlant ainsi aux ombres de la nuit.
O Dieux qui commandez sous les noires contrees,
Dans le vague de l'air, sous les ondes vitrees,
Et toy Lune qui tiens dessous vn voile obscur
Tout ce monde renclos, le silence, & la peur,*

Alors que pour auoir vos lumieres propices,
 L'on fait à vostre honneur des secrets sacrifices,
 Trouuez-vous en ce rond, & de charmes forciers
 Auancez le galop à vos ieunes courriers :
 Hastez-vous ie vous pry, que ie pousse en furie
 De tout point ce cruel qui tient ma pauure vie,
 Serue de sa rigueur, & qui ne daigne pas
 Faire pour me cherir tant seulement vn pas.
 Je luy feray sentir la force de mes charmes,
 Je le feray brusler tout vif dedans ses larmes
 De rage espoinçonné, l'estreignant de si pres
 Que s'il ne veut aimer il mourra tost apres.
 Et plusost on verra les courantes riuieres
 Trainer encontremonz leurs humides carrieres,
 Ou le ciel auallé plus bas que n'est la mer,
 Faire place à la terre, & de flots escumer
 Que son ame ne brusle en sa froide poitrine,
 Comme dedans le feu brusle ceste refine.

Difant ces mots, elle iette de la poix refine dedans le feu, & en parfume vne image de cire vierge qu'elle tenoit en la main gauche. Ceste image estoit estroitement lacee par le col de trois cordons de laine, de couleurs differentes : puis tournant trois tours à l'entour du cerne, autant de fois elle piquoit ceste image, auec vne longue aiguille de cuiure, enforcee par la pointe, la part où deuoit estre le cœur en ceste cire, difant ces vers :

Tout ainsi l'espoinçonne & traperce le cueur
 De ce cruel ingrat qui me met en fureur,
 L'estreignant aussi fort en l'amoureux martyre
 Qu'entre ces laqs courans i'estrains fort ceste cire.

Elle n'eut pas si tost acheué de murmurer ces mots entre ses dents, que ie voy la Lune changer de cou-

leur, & peu à peu s'abaiffer, se courant de l'espaiffeur d'une nuë : braffant, ce me sembloit, vn orage dessus ceste logette, que ie vey peu apres assiegee de hurlemens & de cris espouventables. Ce qui me fit retirer plus viste que le pas dedans ma petite cassine, surpris de fieure & de frayeur, pour l'estrange aduerture de ces charmes que ie vey tres volontiers, pour apprendre à mes compagnons de se garder de telles & si violentes passions.

*Aimant trop mieux garder mes brebis camufettes,
Sur la molle fraischeur des herbes nouuelletes,
Que trauailler mon ame & la nuit & le iour
Langouissante à iamais sous les charmes d'Amour.*

Voyla le doux fruit que nous recueillismes à la faueur de ceste fraische matinee : ayant pris nostre petit repas, discourant des plus grandes & plus souhaitables faueurs de l'Amour : nous difons que le baiser bien pris & bien donné, estoit veritablement vne des plus rares felicitez qui se pouuoit remarquer en ce plaisir, estant le vray rafraichissement de l'ame passionnee & esprise de ce feu. Sur ce propos nous lifons des baisers, mais s'il se descouure en ces mignardises quelque trait dont les chastes oreilles se pourroyent sentir offensees : en cela, s'il leur plaist, ils accuseront les antiques Grecs & Romains, sur le patron desquels le tout a esté façonné & mis en œuvre.

SVR LES BAISERS DE R. BELLEAV,

S. DE SAINTE-MARTHE.

*Je vous baise, baisers, & dans vostre harmonie
Le gouste vne pareille ou plus grande douceur,
Que n'estoit celle-là que goustoit vostre auiheur,
Quand il vous recueilloit és leures de s'amie.*

*Mais ie desireroÿ que sa Muse accomplie
 Nous chantaſt le doux bien de ce dernier bonheur,
 Que cherche pour la fin de toute son ardeur
 Quiconque au feu d'Amour bruste sa douce vie.
 S'il a receu cet heur, il le doit bien vanter,
 S'il ne l'a point receu, il ne peut contenter
 Les ſçauans en amours : car vous estes paſſage
 A autre plus grand bien. Et ſelon mon aduis,
 Qui vous a pris baiſers, s'il n'a pris d'auantage,
 Eſtoit digne de perdre encor ce qu'il a pris.*

BAISERS DE R. BELLEAV

à Nicolas Hanequin, feig. du Fay.

*Mouches qui maſſonnez les voûtes encirees
 De vos palais dorez, & qui dès le matin
 Volez de mont en mont pour eſſeurer le thyn,
 Et ſuçoter des fleurs les odeurs ſauourees :
 Drefſez vos ailerons ſur les leures ſucrees
 De ma belle maiſtreſſe, & baiſant ſon tetin
 Sur ſa bouche pillez le plus riche butin
 Que vous chargeaſtes onc ſur vos ailes dorees.
 Là trouuerez vn air embasme de ſenteurs,
 Vn lac comblé de miel, vne moiſſon d'odeurs :
 Mais gardez-vous auſſi des embuches cruelles.
 Car de ſa bouche il ſort vn braſtier allumé,
 Et de ſouſpirs ardens vn eſcadron armé,
 Et pource gardez-vous de n'y bruſter vos ailes.*

*Quand ie preſſe en baiſant ta leure à petits mords,
 Vne part de mon ame eſt viuante en la tienne,
 Vne part de la tienne eſt viuante en la mienne,
 Et vn meſme ſouſpir fait viure nos deux corps.*

*Mais la tienne s'ennuye & cherche le dehors,
 A fin de retrouver sa demeure ancienne,
 La mienne la veut suivre, & délaisse la sienne,
 Ainsi pour vous ie suis viuant entre les morts.
 Et si tu n'as au cœur quelque amoureuse enuie
 De venir promptement au secours de ma vie,
 Ie demeure sans poux, sans force & sans chaleur.
 Baise moy donc, maistresse, & me sois secourable,
 Aumoins pour ceste fois, d'vn baiser fauorable,
 Qui bien-heureux me face en vn si beau malheur.*

*Ce begayant parler, ce sous-ris amoureux,
 Cet ail à demi-clos, ces blanchettes perlettes,
 Ce coral soupirant, ces roses vermeillettes
 Me font en vous baisant deuenir langoureux.
 Puis versant doucement ce doux miel sauoureux,
 Qui coule à petits flots de vos leures pourpnettes
 Sur ma langue qui sent les rencontres secrettes
 Des pointes de la vostre, hé que ie suis heureux !
 Ou soit que ie t'embrasse, ou soit que ie suçotte
 Le petit bout moiteux de ta langue mignotte,
 Qui vient en couleurant dedans moy s'eslancer :
 Ou soit que ie m'enyure en ton haleine douce,
 Ie sens vne douceur qui me pousse & repousse,
 Tirant mon ame à foy, & me fait trespasser.*

*Hà que i'aime à sentir les pointes serpentines
 Errantes çà & là, de costé, de trauers,
 D'vne langue qui flotte entre les rancs ouuers,
 De roses, de crystal, & de perlettes fines.
 Hà! que i'aime à sucer ces paroles diuines,
 Riches d'vn beau langage & de propos diuers :
 Hà! que i'aime à baiser ces tetons descouuers,
 Et voir ce poil frizé d'ondoyantes crespines.
 P'aime bien tout cela : mais sur tout ie me meurs,
 Quand en baisant ie voy les poignantes ardeurs
 De cet ail amoureux, qui du mien s'est fait maistre :*

Quand en baisant ie tire vne moite liqueur,
 Quand en baisant l'aspire vne tiede chaleur
 Qui me rend malheureux, & me plaist bien de l'estre.

Quand ie baise tes yeux, ie sens de toutes parts
 La fleur de l'Oranger, la fleur de l'Aubespine,
 Le Thym, le Poulliot, & la Rose eglantine,
 La Framboise, la Fraise, & les fleurons de Mars :
 Mais quand en me baisant douce tu me departs
 Les souspirs dérobez de ta blanche poitrine,
 Le iarçon tremblottant de ta leure poupine,
 Et l'air entre-coupé de petits mots mignars :
 Ie quitte, dedaigneux, les tables plus friandes
 De la bouche des Dieux, ie quitte leurs viandes,
 Le Nectar, l'Ambrosie, & la Manne & le Miel :
 Ie les quitte vraiment, & la troupe immortelle
 Ores me commandast de manger avec elle :
 Car sans toy ie ne veux commander dans le Ciel.

Quand ie vay recueillant dessus tes leures douces
 Vn baiser moite & glout,
 Quant tu langue & la mienne à petites secouffes
 Frayent bout contre bout,
 Ceste humeur deuient glere, & se prend, & se caille,
 Pour faire vn petit corps,
 Ie le sens qui desia nuit & iour me trauaille
 De mille & mille morts :
 Le corps que ie conçois en ces douces estreintes
 Est vn monstre nouveau.
 Car gros ie sens bouger en mes costes enceintes
 Vn ieune enfant oyseau,
 Ie sens des traits aigus, & des ailes bruyantes
 Qui me battent le flanc,
 Ie sens le bout d'vn arc & des flammes ardentes
 Qui m'eschauffent le sang.

*Je croy que c'est Amour, qui se germe en ma bouche
 De ceste douce humeur :*
*C'est lay, ie le sens bien, car il fait escarmouche
 Au rempart de mon cuer :*
*Et conçois tout ainsi par ta bouche (ma vie)
 Qu'on dit par le baiser
 Sur le sable recuit des deserts de Libye
 La Vipere s'enfler.*
*Mais ie crains que ce Dieu cherchant nouvelle issue,
 Au lieu de me guarir,
 Ainsi que la Vipere, en naissant ne me tue,
 Et me face mourir.*

*Je n'en mentiray point, quand ce baiser ie pris
 Sur les bords rougissans de ceste leure tendre,
 Je restay si tranq̃ que ie ne puis apprendre
 De quels liens charmez furent lors mes esprits :*
*A-t'il point quelque feu qui m'ait le cœur espris
 Pour le faire brusler & le reduire en cendre?*
*Non, car ie sens vn froid dedans mon corps s'epandre,
 Qui traistre & desloyal en baisant m'a surpris :*
*Est-ce point de ses yeux quelque ialouse enuie
 Qui m'a de ses attraits ainsi l'ame rauie,
 Et detrempe le cœur de l'aigreux que ie sens?*
*Ouy : car en suçottant le miel dessus sa bouche
 Fay veu, & m'en souuiens, vne millade farouche
 Qui de ses traits aigus a dérobe mes sens.*

*Lors que pour vous baiser ie m'approche de vous,
 En soupirans, mon ame à secrettes emblees
 S'escoule hors de moy, sur vos leures comblees
 D'vn Nectar dont les Dieux mesme seroyent ialoux.*
*Puis quand elle s'est peuë en ce breuuage doux,
 Et la mienne & la vostre ensemble sont mestees,
 Tout aussi tost ie sens les forces escoulees
 De mon corps affoibly qui demeure sans poux.*

*Que feras-tu, chetif! qu'en dises-vous ma vie?
 C'est par vostre douceur qu'elle a tousiours suiuiie,
 Que son corps est resté de ses membres perclus:
 Hà! changez ce baiser : hà! changez-le, maistrresse,
 Changez-le, ou dans vos bras mon ame ie vous laisse:
 Non, ne le changez pas, mais ne m'en donnez plus.*

*Hà! ne me baisez plus, mignonne, ie me meurs,
 Vostre langue à ce coup a mon ame rauie:
 Adieu donques mon ame, adieu donques ma vie,
 Ces souspirs de ma mort soyent les auant-coueurs.
 Puis qu'il conuient mourir entre tant de douceurs
 Confites de nectâr, de miel, & d'Ambrosie,
 Mourez, l'enfant Amour à mourir vous conuie:
 Qui voudroit dedaigner ses tant douces faueurs?
 Mais voyez, ie vous pry, la noble architecture
 Et le marbre animé de vostre sepulture
 Où serez pour iamais, c'est le temple d'vn Dieu:
 Ce n'est rien que corail, que blanchettes perlestes,
 Que basme, que parfum, que roses vermeillettes,
 Mon dieu qu'il est heureux qui meurt en si beau lieu!*

*Hà! doux baiser fils aisné de la Rose,
 Qui déroba de la playe d'Adon
 Le teint vermeil, & prit de Cupidon
 Le doux parfum dans sa leure declose.
 Hà! doux baiser, où la grace repose
 De mon plaisir, baiser le seul brandon
 Qui fit ardoir l'amoureuse Didon,
 Lors qu'elle fut dans la caverne enclose.
 Je sçay fort bien, que baiser ses beaux yeux
 Est vn plaisir qui n'appartient qu'aux Dieux:
 Mais approcher ceste bouche diuine
 Ie ne sçay rien pour le confesser mieux,
 Ou soit en terre, ou soit dedans les cieux,
 Qu'on peut iuger d'vn tel bien assez digne.*

*En m'esgayant vn soir sur le petit riuage
 De mon fleuve argentin, mon Desir, i'apperceue
 Volleter dedans l'air deux petits traits de feu
 Qui me sembloient traifner quelque suite d'orage.
 Ie m'arreste tout court pour iuger ce presage,
 Sans me troubler en rien, ne me sentir esmeu :
 Mais soudain ie les voy s'approcher peu à peu
 Pour me courir le chef, les yeux & le visage :
 Puis entr'ouurant la bouche, & voulant m'efforcer
 A fin d'auoir secours, ils viennent s'estancer
 Au profond de mon ame, où ils font residence.
 Alors ie senty bien que ces feux allumez
 Estoyent de ma Catin les souspirs animez,
 Dont elle auoit promis consoler mon absence.*

*Quand esperdu ie voy les beaux yeux de ma Dame,
 Ie ne voy rien çà bas que i'estime plus cher
 Que les baiser, les voir, & les pouuoir toucher,
 Et tirer de leurs rais quelque gentille flame.
 Quand ie voy son tetin, ie sens partir mon ame
 Errante çà & là, à fin de l'approcher :
 Quand ie voy son beau front ie deuiens vn rocher,
 Et sous sa blanche main tout craintif ie me pasme.
 Mais quand ie sens de pres la celeste rosee,
 Dessus le fin coral de sa leure arrosée,
 Et l'air de ses souspirs, ie demeure transi :
 Bien est vray que son œil en cent corps me transmüe,
 Le tetin & la main, mais la bouche me tuë,
 Et douce en la baisant me fait reuiure aussi.*

*Hà! vous resuez, Catin, sus auant que lon vienne,
 Et d'un baiser doré qu'on tire doucement
 Mon ame chancelante, à fin que promptement
 Par eschange gentil ie me puisse en la tienne.
 Sur donc embrasse moy, mignonne, qu'on me tienne
 La bouche sur la bouche, & la dent sur la dent,*

Puis l'entr'ouurant vn peu, darde legerement
 Vn petit trait de bouche en poursuyuant la mienne.
 Tout ainsi que lon voit sur le Printemps nouveau,
 Dans le trou d'vn rocher le petit couleureau
 Suyare le moucheron de sa langue doublee:
 Puis me serre aussi fort que ferrément se ioint
 L'Huitre dans son escaille : Ainsi l'ame se poind,
 Et fait dans nostre bouche vne douce meslee.

Que ie te crains, Catin, car ce petit archer
 Enfonçant l'autre iour son arc pres de l'oreille,
 Tout aussi tost qu'il veit la beauté nompareille
 De tes yeux languissans, ne peut onq descocher.
 Il veid ta grace belle, il veid ton beau marcher,
 Ta taille, ton tetin, & la rare merueille
 Du corail soupirant de ta bouche vermeille,
 Où soudain il s'estance, à fin de s'y cacher.
 Il la baise cent fois, & en cent mille sortes,
 Parfumant ces baisers des odeurs que tu portes,
 Iurant de n'adoucir tes cruelles rigueurs.
 Et c'est pourquoy mon cœur, vous estes si cruelle,
 Si dure, si fascheuse, & si douce & si belle,
 Et pourquoy vostre bouche est si pleine d'odeurs.

N'est-ce grand cas qu'vn seul trait de ses yeux,
 Vn seul mouuoir, vne seule estincelle
 Me fait brusler d'vne flamme cruelle,
 Et le brusler m'est doux & gracieux?
 N'est-ce grand cas qu'vn crespie industrieux
 A petis nauds, vne blonde cordelle,
 Me tient lié d'vne douce cautelle,
 Et le lien m'est mal delicieux?
 N'est-ce grand cas qu'vne bouche emperlee
 En me baisant a mon ame affolee,
 Et court apres en la voulant cherir,

*Et me plaît fort de demeurer sans ame?
Ainsi m'est doux le brusler de sa flame,
Estre en ses laqs, & en baissant mourir.*

*Qui n'a veu quelquefois au leuer du Soleil,
Lors qu'il ramene au ciel sa charrette doree,
Vn beau matin de may, sur la rose pourpree
Vne fraische blancheur sous vn beau teint vermeil :
Viennie voir ma maistresse, alors que le sommeil
Luy tient les yeux fermez, & la bouche serree,
Il verra d'vn beau teint sa face coloree,
Qui n'a, & qui n'eut onc au monde son pareil :
Il verra tout autour les Amours & les Graces,
Les faueurs, les rigueurs, les douceurs, les audaces,
Les Zephyrs tremblottans dans ses crespes cheveux :
Mais lās! faites, ô dieux, s'autre que moy l'approche,
Que sa bouche ternisse, & deuienne de roche,
Non, ne le faites pas : si faites, ie le veux.*

*Mais, lās! où volez vous, belles blondes auetes,
Et trauallez si loin vos crespes ailerons,
Pour suçoter le miel à petis becs larrons,
A fin de le mussier en vos tendres cuiffettes?
Venez avecques moy, venez, mes doucelettes,
Sur la bouche à madame, & de vos piquérons
Gardez bien d'offenser les deux riches tendrons,
Rougissans sur les bors de ses leures mollettes.
Plus ne vous faut chercher la fleurante moisson
Sur les croupes d'Hymette, icy d'autre façon
Emplirez en tout temps vos ruchettes escloses :
Car en sa bouche naist vn printemps odoreux,
Vne fraische rosee, vn Zephyr amoureux,
Dont fleurissent les lys, les aillets & les roses.*

*Venus voyant vn iour peintes en vn tableau
Les leures de Catin, elle deuiet honteuse,*

*Baisse l'œil contre-bas, & soute vergongneuse
 De pleurs trempe son voile & son visage beau.
 Elle appelle son fils, & le ieune troupeau
 Des Graces & des Ieux, & se plaint dedaigneuse
 D'auoir eu des beautez la palme glorieuse,
 Et se voir maintenant vaincuë d'vn pinceau.
 Hâ! peintre trop gentil, qui troubles la poitrine
 De souspirs, & de pleurs les beaux yeux de Cyprine,
 Sous le mort contrefait de ces trompeux appas :
 Et quoy? s'elle voyoit de la peinture viue
 La bouche souspirante, & la grace naïfue,
 S'elle pouuoit mourir ne mourroit-elle pas?*

*Des mouchettes à miel les vnes vont aux fleurs,
 Les autres vont lechant les perlettes rofines
 Des larmes de Narcisse, & les gommés Ambrines
 A fin de les confire en celestes liqueurs :
 Les vnes seulement y sont pour les honneurs,
 Et pour y descharger les fleurantes rapines
 De l'essain trauaillé, & pendre en leurs cassines
 Le lambris cannellé de cire & de senteurs.
 Tout ainsi peut-on voir la Cyprine doree
 Mesnager le butin en la bouche succree
 De ma belle maistrresse, à fin de l'embafter :
 Amour y fait le miel, les Graces le distillent
 En humides baisers, puis les Zephyrs les pillent
 Et en font des souspirs qui parfument nostre air*

*Mais que dois-ie esperer de toy, ma douce Amie?
 Mais que dois-ie esperer de toy, mon cher souci
 Quand ie ne puis auoir seulement le merci
 De tirer vn baiser de ta bouche, ma Vie?
 Ou si l'en tire vn seul, c'est qu'il te vient enuie
 D'en caresser vn autre, & vrayment c'est ainsi
 Qu'on abuse aisément vn pauvre cœur tranfi,
 Des yeux traistres & fins d'vne douce ennemie.*

Onques ie ne baisay ses leures ensucrees,
 Que ie n'eusse tes yeux d'aillades esgarees,
 Et de regards troublez coniuerez contre moy,
 Si tu es quelquefois en ta face riante
 Ce n'est que par acquis, ie n'y pers que l'attente :
 Que puis-ie donc attendre ou esperer de toy ?

Ie te coniuere, Amour, par les traits que tu portes,
 Par le flambeau doré que tu tiens en ta main,
 Par le voile sacré qui couure ton beau sein,
 Ton visage, tes yeux, & tes ruses accortes.
 Ie te coniuere, Amour, par les puissances fortes
 De ce grand Ciel ton pere, & par le ris humain
 De Cyprine ta mere, à dire le dessain
 De celle qui me tue en mille & mille sortes.
 Ie n'ay que desplaisir de son visage doux,
 Ie n'ay rien que plaisir de son aigre courroux,
 Et me baise tousiours quand elle est en colere,
 S'elle est en son beau iour, ell' ne tourneroit pas,
 Fusté-ie Cupidon, ny les yeux, ny les pas :
 De telles passions que faut-il que t'espere ?

Mon ame tu te pers, & t'enfuis esgaree
 Sur la bouche vermeille à ma belle maistresse,
 C'est là, ie le sçay bien : car elle est ton hostesse,
 Et mieux en autre lieu ne peux estre assuree :
 Tu scais bien le chemin, estant fort coustumiere
 D'y faire ta retraite : & quoy ? si la cruelle
 Ne te vouloit loger, ny recevoir chez elle,
 Te fuyant, te chassant ainsi qu'une estrangere ?
 Ie t'irois rechercher : mais vn corps qui n'est ioint
 A l'ame, ne sent rien, & ne chemine point :
 Mais ce qui reste encor de vif & d'amoureux,
 Et deust il en mourir, iroit pour le sauuer :
 Et crains qu'il ne se perde en la voulant trouuer,
 Mais si c'est sur ta bouche hé que ie suis heureux !

*Hà ie vous tiens Catin, c'est vous que ie demande,
 Fuyarde, dedaigneuse, est-ce donc la façon
 De s'eschaper de moy? hà vous payrez rançon,
 Vrayment vous la payrez auant que ie vous rende.
 Ou me laissez becquer ceste amorce friande,
 Ceste leure succree, ainsi que le poisson
 Mordillant, fretillant autour de l'ameçon,
 Deuore ses appas d'yne bouche gourmande.
 Et la veux becqueter, suçotter, engloutir,
 Et si veux qu'elle sente, auant que de partir,
 D'vn petit trait de dent l'attainte vengeresse :
 Hà! vous pleurez mon cœur, si ne cuidois-ie pas,
 Doucement enyuré entre si doux appas,
 Non ie ne cuidois pas vous offenser, maistresse.*

*Ie puisse donc mourir promptement deuant toy,
 Catin, s'en te baisant ma pauure ame escoulee
 Entre les deux coraux de ta bouche emperlee,
 Presque n'a prins congé de son hôte & de moy.
 Ie puisse donc mourir, mon cœur, si ie ne croy
 Que vous ne reteniez mon ame enforcelee,
 Car la vostre en baisant a fait yne meslee,
 A fin de la surprendre & la tirer à soy.
 Ie puisse donc mourir deuant vostre presence,
 Si ie sçay que ie fais, si ie sçay que ie pense,
 Tant ie suis enyuré d'amoureuuses douceurs :
 Et si l'approche encor ceste bouche mignarde,
 A fin d'escarmoucher ceste langue fuyarde,
 Ie puisse donc mourir s'en baisant ie ne meurs.*

*Ma fillette, ma sœur, mon cœur, ma ialoufie,
 Ma ioye, mon soucy, mon heur, & mon malheur,
 De mon chaste vouloir & la perle, & la fleur,
 Qui porte en tes beaux yeus & ma mort & ma vie :
 Ie languis, ie me meurs, si vous n'auiez enuie
 De me donner secours par la douce faueur*

*D'vn doux baiser, confit en la celeste humeur,
 Qui coule en la pressant de ta bouche, m'amie.
 Je finiray mes iours, car l'ayme tant ces yeux,
 Ces roses, ces ailllets, ces sou-ris gracieux,
 Et sur tout vostre sein, & vostre leure tendre :
 Que si pour me guarir ie ne reçoÿ de vous
 Vn humide baiser sous vn visage doux,
 Vous verrez tost reduit mon pauure cœur en cendre.*

*Hâ ie vous pry mes yeux, soÿez moy si courtois
 De me fournir de pleurs, n'espargnez la fontaine,
 Qui ne tarist iamais de l'humour de ma peine,
 Soÿez m'en liberaux, aumoins à ceste fois :
 Je sens vne douleur qui m'estoupe la voix,
 Qui me glace le sang, & retient mon haleine,
 Je voy desia la mort-cruelle qui me meine,
 Où les simples Bergers sont grans comme les Roys.
 Ceste douleur me vient d'vne ialouse enuie,
 Que l'ay de voir absent les graces de ma vie,
 Auant que de mourir, & de baiser encor
 L'uyoire blanchissant de sa chaste poitrine,
 De voir ses yeux, sa main, & sa marche diuine,
 Puis en baisant mourir dessus ses leures d'or.*

*Ie disois, ma Casin, mon Dieu que ie vous baise,
 Ie ne veux rien de vous sinon le seul baiser,
 C'est bien peu de faueur, mais il peut appaiser
 L'ardeur qui me consume en l'amoureuse braise.
 Soudain vintes à moy, & moy ie tressaus d'aise,
 Esperant ce bon heur de vous pouuoir baiser,
 Et puis en vous baisant de pouuoir deuiser
 Du doux mal qui me plaist, & me tient en malaise.
 Mais, lds ! que fistes-vous ? vous vinstes seulement
 D'vn petit bout de leure approcher doucement
 Les deux bords languissans de la mienne alteree :*

*Quoy? est-ce là baiser, dites moy mon Desir?
Non, mais c'est me laisser sous ombre d'un plaisir,
Le regret importun d'une ioye esperée.*

*Tout ainsi que l'on voit vne couple accouplée
De ieunes coulombeaux dessus vn ruisseau
Se baiser tour à tour, d'un bec mignardelet,
Iargonnant, fretillant d'une gorgette enstée :
Tout ainsi ie baisois ceste bouche emperlée,
Ces roses, ces aillelets, ce coral vermeillet,
Tirant & repoussant vn soupir doucelet,
Dont fut presque mon ame en sa bouche essoufflée.
Mais lds! on dit bien vray que l'amoureux plaisir
A tousiours à la queue vn nouveau desplaisir,
Car apres ce baiser vn à Dieu me contente :
Alors ie congneu bien que le bec compaignon
Souuent trompe en baisant le pigeonneau mignon,
Le repaisant en fin d'une trompeuse attente.*

*Ie meure, mon Desir, si ce parler accort,
Ce baiser moite & sec, ceste bouche enyurée
Des odeurs d'un printemps & de manne sucrée,
Ne m'ont fait en baisant compaignon de la mort.
Ie meure, mon Desir, s'ils n'ont rauy si fort
Et si fort trauaillé ma pauure ame alterée,
Que, folle de plaisir, elle fuit esgarée
Cercaut à son mal-heur quelque heureux reconfort.
Ie meure, mon Desir, si ce baiser mignon,
Ce baiser moite & sec, ce baiser compaignon
De soupirs embasmez, ne rend tout ce qu'il emble,
Car s'il me succe l'ame, ou le sang ou l'humeur,
Soudain me la redonne, & me rend ma chaleur,
Et par vn doux soupir tous ses larcins ensemble.*

*Si tu veux que ie meure entre tes bras, m'amie,
Trouffe l'escarlatin de ton beau pelisson,*

Puis me baise & me presse & nous entrelasson,
 Comme autour des ormeaux le lierre se plie.
 Desgraffe ce colet, m'amour, que ie manie
 De ton sein blanchissant le petit mont beffon :
 Puis me baise & me presse, & me tien de façon
 Que le plaisir commun nous enyure, ma vie.
 L'vn va cherchant la mort aux flancs d'une muraille,
 En escarmouche, en garde, en assaut, en bataille,
 Pour acheter vn nom, qu'on surnomme l'honneur :
 Mais moy ie veux mourir sur tes leures, maistresse,
 C'est ma gloire, mon heur, mon thresor, ma richesse,
 Car l'ay logé ma vie en ta bouche, mon Cœur.

Embrasse moy, mon Cœur, baise moy ie t'en prie,
 Presse moy, serre moy, à ce coup ie me meurs,
 Mais ne me laisse pas en ces douces chaleurs,
 Car c'est à ceste fois que ie te pers, ma vie.
 Mon amy ie me meurs, & mon ame assouvie
 D'amour, de passions, de plaisirs, de douceurs,
 S'enfuit, se perd, s'escoule, & va loger ailleurs,
 Car ce baiser larron me l'a vrayment rauie.
 Ie pafme, mon amy, mon amy ie suis morte :
 Hé! ne me baisez plus, aumoins en ceste sorte,
 C'est ta bouche, mon Cœur, qui m'auance ma mort.
 Oste-la donc, m'amour, oste-la, ie me pâme,
 Oste-la, mon amy, oste-la, ma chere ame,
 Oo me laisse mourir en ce plaisant effort.

Ie vey, n'a pas long temps, le portrait si bien fait
 Et si bien retiré de ma fiere aduventure,
 Son visage si beau, que la gente nature
 Pour y prendre plaisir en feroit vn plus lait.
 Ie vey ce front, ce poil si tres-bien contrefait,
 Cest ail si bien rendu, qu'en sa morte pointure
 Il me faisoit trembler de sa feinte peinture,
 Ne luy restant que l'ame à fin d'estre parfait.

*Mais que m'en aduint-il ? ô estrange infortune !
 Pendant qu'en ce tableau sa bouche l'importune
 De cent baisers mignards qui conuoient en mon cœur :
 Pendant que ie soufflois en mille & milles sortes
 Et la glace & le feu, dessus ses leures mortes
 Le les vey r'amolir & changer de couleur.*

*Approche toy, Casin, & me baise en la bouche,
 Approche toy, m'amour, & vien aupres de moy,
 Hé! seras tu toujours & sans sçauoir pourquoi,
 M'amour, à ton ami & cruelle & farouche?
 Si l'amour que tu dois à ce beau nom te touche,
 Ou si quelque pitié se loge dedans toy,
 Approche toy, m'amour, autrement ie me voy
 Seicher deuant tes yeux comme vne vieille souche.
 Monstre moy donc, Catin, ces roses, ce crystal,
 Que ie suce & resuce, & baise le coral
 De ta leure succree : ainsi que la sansuë
 Qui se colle & se pend au iarret du pescheur,
 Suce tant, qu'enyuree & de sang & d'humeur,
 Tombe morte en suçant, & en viuant se tuë.*

*Mon Dieu retirez vous, retirez vous friande
 Dedans vostre rampart, sans plus liurer l'assaut
 A ce pauvre chetif, à qui le cœur defaut,
 Et qui rien que la mort pour secours ne demande.
 Il n'est ia de besoing que plus il se defende,
 Hé! vous l'auuez surprins, ouy traitresse en sursaut :
 Et tellement surpris, que maintenant il faut
 Que mort sur vostre bouche, en vous baisant se rende.
 Mais auant que mourir, ie te suppli mon cœur
 Verse encor vn petit de la douce liqueur
 Qui s'escoule en pressant de ta leure iumelle :
 Puis me donne vn souspir, & darde doucement
 Vn petit trait de langue assez legerement,
 Ainsi mourant, ma mort ne peut estre que belle.*

*N'oyant plus les discours, discourus chassément,
 De mon chaste desir, ne voyant plus sa grace,
 Ne baisant plus sa main, sa bouche ny sa face,
 Je deuiens sourd, muet, & pers le sentiment.
 Moy-mesme ie me perds, cherchant allegement
 Au mal qui me tourmente, & si ne trouue place,
 Ruisseau, riue, canton, ny lieu qui ne me brasse
 Mal-heur dessus mal-heur, & tourment sur tourment.
 Donques estant banni de l'heureuse presence
 De ma chaste Catin, j'ay perdu l'esperance
 Qui douce m'allaisoit en si iuste deuoir:
 Làs ! j'ay bien plus perdu, car te perdant ma vie,
 J'ay perdu, mal-heureux, par ne sçay quelle enuie,
 Le parler, le sentir, le toucher & le voir.*

VERS SENAIRES IAMBIQUES.

*Quand sur ta leure douce à plat ie vay suçant
 L'ambrosine douceer qui mon ame empoisonne,
 Au ciel ie pense estre fait alors vn demy-Dieu,
 Ou quelque image plus diuin, si plus se peut.
 Mais ceste douceur tu detrapes si soudain
 De fiel, & d'aigreur, & de poison si cruel,
 Que moy qui uiuois comme Dieu, content & grand,
 Miserable, chetif, triste, pensif, langoureux,
 Je deuiens : le pis est que ce mal m'entre si auant
 Au cœur, que mes sens, & le plus chaud de ma vie
 Vaincus de douleur, sont en estrange accident
 De mort, la fiere en moy secrettement coulant:
 Qui court desseichant & minant mon pauure corps,
 Et tellement me poingt, que douce m'est la mort,
 Santé, fureur extreme, & l'aigre doux, amer.*

*O doux baiser colombin
 Poupin, sucrin, tourterin,
 Qui sur ces leures decloses
 Vas pressottant, fleurotlant,*

*Mignottant, & suçottant,
 L'aïllet, le lys, & les roses.
 Ces menus souspirs larrons,
 Ont tiré sur les fleurons
 De sa bouche tendre & molle
 Mon âme qui de plaisir
 Soule, ne voudroit choisir
 Autre lieu tant elle est folle.
 Mais Baiser si tu voulois
 M'arroser vne autre fois
 De cette humeur familiere,
 Je suis seur qu'au gré d'Amour,
 Bien tost seroit de retour
 En sa demeure premiere.*



*Laisseray-ie tes yeux, d'Amour la douce proye,
 Ne butinant rien d'eux, qu'vne piqueure au flanc,
 Comme cil qui nauré laisse perdre son sang,
 Ne voulant furieux, qu'on luy bande sa playe?
 Mais cherchant guarison si faut-il que i'essaye
 S'il est vray ce qu'on dit, que le coup se reprend
 Retasté de l'auteur, & que l'Amour apprend
 De Telephe, à guerir le mal, dont il nous paye.
 Donques suyuant ta grace, humble & deuotieux,
 Je te donne, maïstresse, & ma vie & mes yeux,
 Imitant le Pasteur qui porte vne couronne
 Pour mettre au front des dieux, haut en marbre esteus:
 Mais se trouuant petit, la met deuant leurs piez,
 Excusant son defaut d'vne volonte bonne.*

*Nauré de vos beaux yeux, ie traine languissant,
 Sec, estique, & perclus, les trames de ma vie,
 Et viuottant ainsi, ie n'ay pourtant enuie
 Mettre fin au malheur, qui me va punissant.*

*Car la fieure me plaiſt, & me va gueriffant
 Le mal qui n'eſt ſanté, mais ce qui plus m'ennuye
 Eſt le contentement, dont mon ame aſſouie
 De ſon propre malheur ſe va toujours paiſſant.
 Sous les liens d'Amour ie trouue ma franchiſe,
 En priſon liberté : ſous le feu qui s'attife
 A l'entour de mon ame, vn rafraichiffement :
 Ainſi le bon Socrate en ſes malheurs extrêmes,
 Ayant les fers aux piés, trouuoit ſous ſes fers meſmes
 Pour flatter ſon malheur vn doux chatouillement.*

*Vn feu prompt & ſubtil fort des yeux de Madame,
 Qui m'altere le ſang, & me rend furieux :
 Vn creſpe d'or frizé volle au tour de ſes yeux,
 Qui preſſe de cent nœuds eſtroitement mon ame.
 O gracieux lien, ô doux feu qui m'enflame,
 Par vos ſainctes faueurs ie languis bien-heureux,
 Et me plaiſt de languir en ces laqs amoureux,
 Et bruſter échauffé d'vne ſi douce flamme.
 Mais ſi tu veux, mon Cœur, promptement appaiſer
 Ce feu gourmant & viſ, il ne faut qu'vn baiſer,
 Et non pas vn baiſer qui l'ame point ne touche,
 Mais vn baiſer mignard, long, humide & ſucré :
 Hâ Dieux ! ce ſeroit trop, eſtre en ce poil doré,
 Bruſter de ſes beaux yeux, & iouïr de ſa bouche.*

*Autant que de vos yeux ſe pouſſent de regards,
 Autant de traiçts aiguz s'ancrent dedans mon ame,
 Et le moins acéré ſi tres-auant l'entame,
 Que ie meurs en languueur, nauré de toutes pars.
 Yeux trempéz de rigueur & chaſtement mignars,
 Vous auez de ce Dieu & les traiçts & la flamme,
 Mais gardez vous auſſi que vous meſme il n'en flamme,
 Mirant en ce cryſtal, vos beaux rayons eſpars.*

*C'est vn dieu fin & caut, traistre & plein de vengeance,
Si vous le desdaignez, gardez qu'il ne s'estance
Luy-mesme dedans vous par ce miroir trompeur :
Et que ce beau crystal ne soit ce crystal mesme,
Dont Narcisse bruslant de l'amour de soy-mesme,
Eschangea son beau corps en vne belle fleur.*

*Ainsi que le berger voyant vn grand orage
Se brasser dedans l'air, retire son troupeau :
Ainsi ie fuis le trouble, & le tourment nouueau
Où le desir me pousse, & l'amoureuse rage.
Mais tant plus ie le fuy, plus vn espais nuage
De pensers orageux me trouble le cerueau :
Plus ie cherche le port, plus mon fresle bateau
Retombe à la mercy d'un impiteux naufrage.
Mais si par tes beaux yeux, ie recognois le port,
Et me puis retirer du peril de la mort,
Il n'y aura paroy, ny table où ie ne dresse,
Où ie n'engraue l'heur, la tréue & le repos
Que j'auray de l'amour, nourrissant dans mes os
Vn heureux souuenir de tes graces, maistresse.*

*Yeux, hostes de mon ame, & les gardes fidelles
D'Amour deualizé de flammes & de dards,
Mais maintenant armé des amoureux regards
Qu'il prend des feux ardans de vos chastes prunelles.
Yeux, où naissent d'Amour les viues estincelles
Qui font que ie languis, que ie seiche, & que j'ards.
O sauoureux baiser, ô bouche qui depars
Vne moisson de fleurs de tes leures iumelles!
O cheueux gredillez en menus crespillons,
Des Zephyrs gracieux les doux euantillons,
O Main le vray support & secours de ma vie!
Si ie puis quelque iour descourir le thresor
Caché sous ses beaux yeux & sous ses tresses d'or,
Sur le Nectar des Dieux ie n'auray plus d'enuie.*

*Mon cœur s'alla camper dedans vos yeux, maistresse,
 Cuidant se remparer contre les traits d'Amour,
 Pauvre mal-aisé qui choisit vn seiour
 Où depuis ne receut que malheur & destresse.
 Il auoit pris ce lieu pour vne forteresse,
 Mais ce soldat rusé, tout ainsi qu'un Autour
 L'empiete, le rauit, luy fait perdre le iour,
 Le tenant prisonnier sous sa main pilleresse.
 Il prit donques mon cœur & ne le vistes pas,
 Ne sçachant que vos yeux confits de doux appas
 Le vindrent suborner iusques dedans mes costes :
 Apprenez donc, maistresse, à loger la pitié,
 Apprenez à vos yeux n'yser de cruauté,
 Et qu'ils traittent, humains, plus doucement leurs hostes.*

*I'estois auengle, Amour, mal appris, mal adestre,
 Mais ton flambeau forcier me dessilla les yeux,
 Me fit voir & sentir vn thresor precieux
 De graces, que sans toy ie ne pouuois cognoistre.
 Le thresor que ie vey, aussi tost me fit estre
 Esueillé, prompt, accort, courtois & gracieux,
 Ores plus ie le voy plus i'en suis amoureux,
 Et ne puis, affamé, à souhait m'en repaistre.
 Mais que me sert, Amour, d'auoir les yeux ouuerts?
 Plus ie voy, plus ie brusle, & plus sont descouuerts
 Les maux que ie reçooy, moins ce feu diminué :
 Plus ie vy d'esperance, & plus le desespoir
 Retrenche mes pensers, que me sert donc le voir
 Si le feu qui m'esclaire est celuy qui me tué?*

*Tu m'as creué les yeux, ie le confesse, Amour,
 Et ta main delicate a fillé mes paupieres,
 Car depuis que ie vey les celestes lumieres
 De celle en qui ie vis, ie perdy le beau iour :
 Depuis dedans mon ame ont tousiours fait seiour
 L'esperance & la peur, & tes ailes courrieres,*

*Ton voile, ton flambeau, & tes fleches meurdrieres
 M'ont troublé le cerueau, fait ignorant & sourd :
 Chasse, ie te supply, chasse, Amour, ceste nuë
 Qui flotte sur mon chef & me couure la veuë,
 C'est ton voile pipeur qui traistre me seduit :
 Va en Gnide ou Paphon abuser l'innocence,
 Toy qui remets les vieux en leur premiere enfance,
 Et fais semblable à toy celuy qui plus te suit.*

*P'auois n'a pas long temps fait esclau mon cuer
 Pour seruir les beautez d'vne gente maistresse,
 Esperant que le temps, l'amour & la careffe
 De mon loyal seruice, adouciſt ſa rigueur.
 En ſeruant i'esperois : mais vn espoir trompeur
 Par vne douce amorce a pipé ma ieunesse,
 N'ayant en fin receu que trauail & triſteſſe
 Pour toute recompense & toute autre faueur :
 Laffé de ſupporter ce trop faſcheux martyre,
 Gerchant nouueau party, content ie me retire
 Sans plus rien esperer d'elle ny de ſes yeux,
 Fuyant la cruauté de ceſte fiere amante,
 Ainſi que le Nocher ſauué de la tourmente,
 Se trouuant ſur le port, fuit les rocs eſcumeux.*

Sur vn Chiffre, au ſeigneur de Nogent.

*Le Chiffre à ce beau nom, que ſi ſouuent ie baiſe,
 Et pour qui i'ay voué mon ſeruice loyal,
 Neſt fait d'or ny d'argent, ny d'vn autre metal,
 Ny rougi ſous le feu d'vne nouvelle braiſe :
 Amour l'a rebraſé dans ſa viue fournaiſe
 Detrempé de mes pleurs & forgé de mon mal,
 Tiré de ce poil d'or & de ce fin coral,
 Qui rit ſur voſtre bouche & me tient à malaiſe.*

*Donc si les pleurs sont miens & si le mal est mien,
Si le poil d'or frisé & le coral est tien,
Nous sommes de moitié en ce nouveau mélange:
Maistresse, ie te pry, pren ce qui vient de moy,
Et me laisse iouir de ce qui vient de toy,
Tous deux serons contens par ce nouuel eschange.*

*Le chiffre que voyez c'est vostre nom, maistresse,
Lacé dedans le mien à menus entre-las:
Plust à Dieu que mon cœur retint entre ses las
Le vostre prisonnier d'une aussi douce presse!
Ie ne serois ainsi en ma tendre ieunesse
Charmé des traits d'Amour, ny de ses doux appas,
Ny roy de vostre cœur ie ne languirois pas
Sous le crespé doré de vostre blonde tresse.
Ie ne languirois pas sous le trait de vos yeux,
Qui m'ont dérobé l'ame & rendu furieux,
Esclaue pour iamais de vos graces, ma Dame:
Mais en portant ce Chiffre où ne se cognoist rien,
Iustement par moitié, qui ne soit vostre ou mien,
Ie croy que sentirez vne part de ma flame.*

Ayant goûté les douceurs de ces baisers, n'estant chiche des presens que les Muses luy auoyent departi liberalement, apres plusieurs discours des passions d'Amour, il nous a fait present de certaines petites chançons. La premiere commençoit ainsi.

A M. NICOLAS Secretaire du Roy.

*Hâ! mon Cœur, que ie vis heureux
Maintenant que suis amoureux:
Hâ belle nuit entre les belles,
Si souuent i'en auois de telles
Ie ne voudrois pas estre Dieu!*

Tantost nous nous faschons ensemble,
 Tantost vn baiser nous rassemble
 Doucement : puis ce boutefeu
 Amour, entre deux bouches closes
 Inuente mille douces choses
 Pour nous en donner à choisir :
 Sa flamme n'estant paresseuse
 En la passion amoureuse
 D'allumer vn nouveau plaisir.
 Tantost nous luttons bras à bras
 Dessus le lit, entre les dras,
 Tantost nuë me veut combatre
 Auecques son tetin d'albâtre,
 Me pressant le ventre & le flanc :
 Puis faisant tantost la farouche
 S'enfuit, me dresse vne escarmouche
 Et se couure d'un linge blanc,
 Ou du drap, ou de sa chemise,
 Pour retarder mon entreprise,
 Et me fait retirer honteux,
 Ne voulant pas que ie l'approche,
 Ferme tout ainsi qu'une roche
 Encontre les flots écumeux.
 Comblé de plaisir ie m'endors,
 Elle aussi tost dessus les bords
 De mes leures se vient estendre,
 Moy sentant de sa bouche tendre
 Mille petits baisers mignards,
 Le bout de sa leure mignotte
 Couleurant qui flote & restote
 Deçà, delà, de toutes parts :
 Ie meure, si mon ame atteinte
 De trop de plaisir, n'est contrainte
 Laisser ce corps, puis sur son sein
 Panché tout tranfi ie souspire,
 Faisant signe qu'elle retire
 Sa bouche, ou ie mourrois soudain.
 Safrette que fait elle apres,

Quand ie dors elle approche pres,
 Leche ma paupiere fillee
 Du bout de sa langue moüillée,
 Et me fait entr'ouvrir les yeux :
 Puis se iettant sur moy, folastre,
 Ioint au mien son tetin d'albastre
 Bout à bout pour m'esueiller mieux.
 Mais combien de façons gaillardes,
 Combien de liaisons mignardes,
 Combien d'embrassemens nouveaux,
 Combien sur ses leures mollettes
 Fis-ie de morsures doüillettes,
 Et combien de baisers iumeaux ?

Plustost la terre auortera
 D'vn faux germe, & nous trompera,
 Et le Soleil plustost encores
 Gallopera de courriers mores
 Par la grand' carriere des cieux :
 Plustost les fleuves à leur source
 Tourneront leur humide course :
 Et plustost dans les chesnes vieux
 Le poisson fera sa demeure
 Qu'ailleurs qu'entre tes bras ie meure,
 Ne voulant vn plus doux lien,
 Qu'ailleurs ie transporte ma flame :
 Car vueille ou non vueille ma Dame,
 Vif & mort tousiours seray sien.

Sus donc pendant que le beau iour
 Nous permet de faire l'amour,
 Soulons nos yeux des mignardises,
 Des faueurs, des douces franchises
 D'Amour, dérobons ce plaisir,
 Aussi bien la longue nuistee
 A grans pas s'auance hastee,
 Qui n'en donra pas le loisir :
 Vn iour poussé de ceste sorte
 Qui ces delices nous apporte
 Vaut mieux qu'vne montagne d'or,

*Vaut trop mieux qu'un siecle d'annees
 Qui sans plaisir sont escoulees,
 Ny le sceptre des Rois encor.
 Hâ ! si nous voulions dispenser
 Nos iours, pour ainsi les passer,
 Il n'y auroit ny nef armee,
 Guerre ny discordé semee,
 Trouble ny fer en nos citez :
 Le sang ny les flammes ciuiles
 Ne couleroyent dedans nos villes
 Entre les peuples irritez :
 Les corps naurez de mains meurtrieres
 Ne rouleroyent en nos riuieres,
 Ny la France ia par trois fois
 Aux piés honteusement foulee,
 Lasse courroit escheuee
 Pour auoir de nouvelles loix.*

Ceste chanson finie, nous discourons de la grande & violente chaleur de ce iour, ne pouuant trouuer rafraichissement plus doux ny plus agreable que la lecture de ces diuerfes inuentions : à propos ce Berger me monstra vne petite comparaifon d'un amoureux passionné de la cruauté de sa Dame & d'une Cigale, auant-courriere des chaleurs, douce & gracieuse prophete de l'Esté.

LA CIGALE.

Du Latin de PASSERAT.

A luy mesme.

*Loin de la ville, estrangé de mes sens
 Ferre en ce bois champestre,
 Où nul tesmoin à mes soucis cuisans
 Ny iuge ne peut estre.
 Vne Cigale s'y plaint,*

*P'y feray donc ma complainte :
Possible qu'elle est attainte
Du mesme trait qui me poind,
Pendant que Pan sous quelque antre sauvage
Sur le mi-iour se retire à l'ombrage.*

*Sus donc auant, souspire avecques moy
Ma liberté rauie,
De mesme corps nous sommes moy & toy
Et de semblable vie :
Tu n'as que la seule vois,
Et la seule voix me reste,
Et mesme douleur moleste
Nos membres secs comme bois.
Ta douce voix monstre l'air qui s'enflame,
Et la mienne est le tesmoin de ma flame.*

*Je chante assez, & iamais ne respond
Ma sourde rigoureuse :
Avec le mast, hé! tu ne chantas onc,
Cigale dedaigneuse.
Tout mon boire & mon manger
Ce sont pleurs : toy alteree,
Tu ne pais que de rosee
Pour faim & soif alleger.
Ton ail chancelle, & mon ame foruoie,
Tu es du Parthe, & moy d'Amour la proye.*

*Tu es sans bouche, & de bouche n'ay plus
Le parler ny l'vsage,
Lors que ie veux tout tremblant & perclus
Luy descourir ma rage.
Aux champs l'ardente chaleur
De l'Esté doucement portes,
Mais dessus tes ailes fortes
Ne sens qu'une seule ardeur :
Moy pour le feu de l'amoureux martyre
Et de Phebus, bruslé ie me retire.*

*Or adieu donc seul honneur de ce bois,
 Dame & royne puissante,
 Corps eschangé du sang Laomedois,
 Et l'image viuante.
 Toujours la manne & le miel,
 Et ceste humeur emperlee
 En larmes amoncellee
 Pour toy distile du ciel.
 Toujours la mere à Memnon te careffe,
 T'aime, t'honore, ô douce chanteresse.*

De mesme haleine, ce Berger nous recita l'Epitaphe d'un petit chien, nommé Trauail.

EPITAPHE DE TRAVAIL.

AV SEIGNEVR DE LA CHARGE.

*Trauail, ie cognois à ceste heure
 Qu'il faut que toute chose meure,
 Et qu'il faut que d'un mesme pas
 Nous courions ensemble au trespas :
 Il n'y a faueur ny careffe,
 Ny de Prince, ny de Princeffe,
 Qui puisse retarder le cours
 Ny la vistesse de nos iours.
 Trauail qui passa ceste vie
 Et sans trauail & sans enuie :
 Trauail, libre de passion
 D'auarice & d'ambition :
 Trauail, qui d'humeur soucieuse,
 Ou d'autre opinion venteuse,
 Jamais n'entreprist amoureux
 Trauailer son repos heureux,
 Deuoit-il pas estre deliure
 De la Parque, & doucement viure
 Sans vieillir? mais quoy? le Destin
 Nous fait naistre pour prendre fin.*

Car alors que ie le veis estre
 Le seul favori de son maistre,
 Potelé, grasset, en bon point,
 Prompt, gaillard, ie ne cuidois point
 Que si gentille creature
 Deust vieillir, & que la nature
 Dés la naissance l'auoit fait
 Exempt de mort & de son trait.

Trauaill auoit la taille belle,
 Seruiteur secret & fidelle
 De son maistre, s'il en fat onc :
 Trauaill n'auoit pas le nez long,
 Il l'auoit court, longue l'oreille,
 Et s'il auoit, rare merueille,
 Le poil cendré, le poil tout gris,
 Gris argenté, gris de souris,
 Poli, net : & la gente beste
 Lors qu'elle sentoit malhonnesté,
 Elle auoit bien le sentiment
 De n'approcher l'accoustrement
 De son maistre, ains tirant arriere
 Tout honteux se cachoit derriere
 Quelque coffre ou deffous le banc.
 Trauaill n'eut onc foye ny sang
 Troublé de colere ou de rage,
 Trauaill cognoissoit au visage,
 A la grace & à la façon
 La mine d'vn mauuais garçon.

Trauaill auoit cent mignardises,
 Cent & cent ruses bien apprises
 Pour se monstrier humain à tous :
 Il estoit gracieux & doux,
 Mesmement à ceux que son maistre
 Vouloit pour amis recognoistre.

Trauaill cognoissoit les faueurs
 Qu'il deuoit mesme aux seruiteurs,
 Grande au grand, & au moindre moindre :
 Trauaill sçauoit flatter & poindre,

*Trauaill estoit bon couruisan,
 Trauaill n'estoit point partisan,
 Pour faire entreprise secrette,
 Iamais ne fist qu'une retraite,
 Qu'un seruice & qu'une maison,
 Trauaill auoit de la raison,
 Trauaill n'alloit iamais au change.*

*Et quoy? n'est-ce pas chose estrange
 Qu'il iugeoit de l'affection
 Du maistre, & de sa passion?
 S'il auoit la face tranquille,
 Trauaill ne l'auoit moins gentille,
 Ou s'il auoit le front chagrin,
 Trauaill l'auoit triste & mutin :
 Mais s'il auoit la face belle,
 Trauaill d'une douce cautelle,
 Par un mignard allechement,
 Contrefaisoit ce changement,
 Puis de la queue & de la teste
 Le careffoit, luy faisoit feste,
 Ainsy qu'en la prosperite
 Compagnon de l'aduersite.*

*Trauaill faisoit la sentinelle
 En court, & d'emprise fidelle
 Gardoit la chambre, sçachant bien
 Qu'oïst il ne seruoit de rien
 A suivre le pas de son maistre :
 Ailleurs onc ne le voit-on estre
 Tant soit peu loing de son Seigneur
 Tant luy fut loyal seruiteur.
 Trauaill auoit l'haleine douce,
 Trauaill n'auoit ny toux, ny pouffe,
 Trauaill auoit l'esprit gentil,
 La dent blanche & le nez subtil,
 Pour descouurir vne embuscade :
 Trauaill estoit sain & malade
 Ainsy que son maistre l'estoit.
 Trauaill sur la nappe sautoit*

Hardimens, & pour faire prise
 De quelque peu de friandise :
 Car onques il ne fut gourmand,
 Vray est qu'il fut vn peu friand,
 Mais ce n'estoit que d'allairesse
 D'vne douce & tendre ieunesse.

Iamais Trauail ne fut en còurs
 Ny pour les Loups, ny pour les Ours,
 Seulement la gentile beste
 Se mettoit doucement en queste
 Apres le petit oisillon :
 Ou bien volant le papillon,
 Le freston, la guespe ou la mouche
 Dreffoit gaillard son escarmouche.

Trauail ne fut iamais repris
 D'auoir offensé la perdris
 De son maistre, aussi la mignonne
 Cognoissant la volonté bonne
 De Trauail, sans guerre & sans peur,
 Viuoyent vnis de mesme cueur,
 Tant il auoit de preuoyance
 De bon sens & de congnoissance
 D'aimer ce que son maistre aimoit,
 Et de fuyr ce qu'il fuyoit.

Mais quoy? la vieillesse importune
 A bien fait changer de fortune
 A Trauail en deuenant vieux :
 Trauail est maigre & chassieux,
 Il touffe, il se plaint, il se gratte,
 Et faut maintenant qu'on l'apaste
 Pour soustenir son pauvre corps :
 Ses membres sont perclus & morts,
 Ayant perdu en peu d'espace
 La beauté, la force & la grace
 Et l'honneur de son beau printems,
 Tant forte est la pincé des ans.
 Or donc puis qu'il faut que la terre,
 Trauail, ton petit corps enferme,

*Encor que meritaſſes mieux
 D'eſtre au ciel, que ce furieux
 Ce chien tout bruſlant de colere,
 Qui nous eſchauffe & nous altere,
 Et qui de fieureuſe chaleur
 Nous trouble le ſang & l'humeur :
 Je veux baſtir ta ſepulture,
 Trauail, pour n'eſtre la paſture
 Des loups gourmans ou des corbeaux,
 Ou du peuple eſcaillé des eaux.*

*Je veux Trauail qu'en ces lieux ſombres,
 Tu n'ayes frayeur ny des ombres,
 Ny des Parques, ny de la voix
 Du portier aux triples aboix :
 Car ayant choiſi pour demeure
 Ce lieu tranquille, ie m'aſſeure
 Qu'en maiſon qui ſoit ſoubs les cieux
 Viuant ne pourrois eſtre mieux
 Ny mourant : car de main ſoigneuſe
 Deſſous vne lame poudreuſe,
 Pour dormir vn dernier relais
 On te logera pour iamais,
 Où ſeront grauez à la gloire
 De Trauail & de ſa memoire,
 Pour n'eſtre la proye des vers,
 Ni de l'oubli, ces petits vers.*

*Cy giſt Trauail, qui de ſon maiſtre
 Fut aimé ce qu'il pouuoit eſtre,
 Trauail qui ſon bon maiſtre aimoit
 Tant que maiſtre aimer ſe pouuoit,
 Qui ſans peur & ſans ialouſie,
 Tira les trames de ſa vie,
 Et qui, laſſé de viure plus,
 Mourut de vieilleſſe perclus.*

AV SEIGNEVR R. GARNIER.

*Sortez amoureuses delices,
 Souspirs, baisers, douces malices,
 Sus auant fou-ris gracieux,
 Gayetez, & vous mignardises,
 Graces, faueurs, folles emprises,
 Sus sus auant loin de mes yeux,
 Sortez, Mignardes, ie vous prie,
 Laissez moy sain de la furie
 De ce cruel, qui si long temps
 A trauaillé mes ieunes ans,
 De ce Dieu sorcier, qui tourmente
 Les cœurs d'vne trompeuse attente,
 Et qui par vn charme diuin
 Les enyure d'vn doux venin.*

*Venez à moy sage accointance,
 Honneur, chasteté, continence,
 Repos, modestie & santé,
 Et toy verité qui aguettes
 D'vn œil vif les fautes secretes
 D'Amour, rempli de cruauté :
 Et s'autre puissance diuine
 Par herbes ou par medecine,
 Peut guarir vn pauvre amoureux,
 Vienne à moy maintenant, heureux
 D'estre libre de la rudesse
 D'vne rude & fiere maistresse,
 N'ayant plus le titre d'honneur
 De ce beau nom de seruiteur.*

*En vain vous retournez mignonnes
 Aigres douceurs & faueurs bones,
 Et vous, ô gracieux esmoy,
 Plaisirs, caresses attrayantes,*

*Souspirs, baisers, graces riantes,
 En vain vous retournez à moy,
 En vain ces beguayans murmures,
 Ce miel, ce fiel & les poinctures
 De ces traits aigus & legers
 Viennent à moy pour messagers :
 En vain certes vous prend enuie
 D'assieger cil qui vous defie,
 En vain vous assiegez le fort
 Qui peut soustenir vostre effort.*

*Las pourquoy donc viens-tu estendre
 Tes bras mous, & douce te rendre
 Dessus mon col, & descocher
 De ces yeux trompeurs qui me tuent
 Les traits ardans qui me transmuent
 Tout vif dans le corps d'un rocher?
 Ne serre point les leures tiennes
 Si ferrément contre les miennes,
 Ne serre point ce marbre blanc
 Si ferrément contre mon flanc :
 Je connoy tes ruses, Maistresse,
 Ce n'est plus à moy qu'on les dresse.
 Or que l'Amour soit inuentif
 Si ne suis-ie plus apprentif.*

*Mais ie voy, làs! vne eau coulante
 D'un roule tremblottant fuyante
 De ses yeux escouller soudain :
 Je voy vne pluye emperlee
 En petis pois amoncellee
 Bouillonner dessus son beau sein :
 Je voy un larmoyant orage
 A petis flots sur son visage
 Couller du torrent de ses yeux :
 l'enten ses souspirs furieux,
 Ses façons, ses iustes complaints,
 Ses sanglots, ses larmes non feintes,
 Et tout ce que peut dire un cueur,
 Outré & vaincu de douleur.*

Que feray-je moy miserable?
 Verray-je cruel imployable
 Fondre cest ail qui m'est si cher?
 Seray-je fort contre ses charmes
 Ses souspirs & ses chaudes larmes
 Qui me font devenir rocher?
 Auray-je pas vn cœur de glace,
 Si froid ie regarde sa face
 Et ses beaux yeux sans l'esmouoir
 A pitié pour la recevoir?
 Seray-je si dur, si barbare
 Que voyant ceste beauté rare
 Je ne puisse amollir mon cœur
 Pour luy demeurer seruiteur?
 Non non sortez sage accointance,
 Honneur, chasteté, continence,
 Repos, modestie & santé,
 Et toy verité qui aguetes,
 D'vn ail vif les fautes secretes
 D'Amour plein de ma loyauté :
 Venez amoureuses delices
 Souspirs, baisers, douces malices,
 Graces, faueurs venez à moy,
 Accompagnez mon doux esmoy.
 Venez à moy, ie vous veux suivre
 Constant & resolu de viure,
 Et mourir fol & furieux
 Doucement deffous ses beaux yeux.

Vers Sapphiques.

Comparable aux dieux l'homme peut se vanter,
 Qui se sied heureux vis à vis de tes yeux,
 T'oit & voit de pres de naïue douceur
 Sou-rire & parler.
 Grace qui les sens me derobe, & qui fait
 Sauteler dedans moy & debatre mon cœur,

T'ailladant ie meurs, & la voix s'acourciſt
Foible dedans moy.
Mes ſoupirs ſont lents, & ma langue d'un froid
Morne s'engourdiſt, ſabit vn petit feu
Sous ma peau s'eſprand, ſe repand, & prend cours
Qui ſeche mon cœur.
Rien de mes yeux morts ie ne voy, que l'horreur
D'une double nuit, mon oreille ſans fin
Tintoninne & bruit, la ſueur de mon corps
Froide s'eſpanchant.
Ie fremis tremblant, le friffon me ſaiſiſt,
Palle ie bleſmis come l'herbe des champs,
Sans chaleur, ſans poux, d'amoureuſe langueur
Preſque ie tranſis.

A SES YEUX.

AV SEIGNEVR DE MARMAIGNE.

Quand premiers vous me fiſtes voir,
O pauvres yeux trop miſerables,
Ces beaux yeux aux aſtres ſemblables,
Et tant de graces concevoir,
Et tant de beautez de Madame,
Ce iour fut le commencement
De mon aiſe & de mon tourment,
Et la ruine de mon ame.
Frapé du trait de ſes eſclairs,
Tranſi tellement ie m'eſtonne,
Que ie tremble, & que ie friffonne,
Comme à petis branles legers
Chancelle, tremble, tourne & vire,
Parmy les verdiſſans rameaux,
La chevelure des ormeaux,
Deſſous les ſouſpirs de Zephyre.
Ia mon cœur bouillant treſſailloit
Pour aller droit à ma cruelle,

Et pour s'eschapper deuers elle
 De peur & d'aïse sautoit,
 Ainsî qu'au giron de la mere
 L'enfant branle ses petis bras,
 Entre les langes, & les draps,
 Pour se pendre au col de son pere.
 Ou comme les oyseaux petits
 En vain qui s'efforcent d'estendre
 Leur aïlleron foiblet & tendre
 Pour voller & quitter leurs nids :
 Ou le poisson dedans la nasse
 Prisonnier, ou dans vn bateau
 Se debat pour retrouver l'eau,
 Sautelant vif dessus la place.
 Quand la preuoyante raison
 De long temps ayant cognoissance
 De sa force, & de sa puissance,
 Se doutant de quelque traïson
 Assiet mes yeux aux eschauguettes
 Dessus la porte de mon cœur,
 Pour sentinelle, & croy, de peur
 De quelques embusches secretes.
 Mais, làs ! mes yeux, sans nul effort
 Vaincus de douces mignardises,
 Ou de sommeil, ou de surprises,
 Vous auez rendu vostre fort :
 Vous auez trahy vostre maïstre,
 Puis mon cœur est sorty dehors,
 Laisant vuide ce pauvre corps
 De cela qui le faisoit estre.
 Si bien qu'il n'y a rien dedans
 A qui vous puissiez satisfaire,
 Pour pleurer il vous faut retraire
 A celle dont les yeux ardans
 Tiennent mon ame prisonniere
 Et mon cœur, puis vous la prirez
 De les rendre, & la flechirez
 Si pouuez, par humble priere.

*Mais s'elle se va despisant
 Contre vous, comme trop cruelle,
 Iettez vos rayons dessus elle,
 Et la regardez tant & tant,
 Qu'esblouis retourniez sans flame,
 Auegles & ne voyans rien,
 Aussi vuides que le corps mien
 Qu'elle a priué de cœur & d'ame.*

AV SEIGNEVR D'HERVILLE.

*Mais vien ça dy moy, Catherine,
 Lors que ta bouchette poupine
 Presse celle de ton amy,
 Lors que vos deux leures bessonnes,
 Bout contre bout frayent mignonnes
 Tenant les yeux clos à demy :
 Dy moy n'es tu pas l'amoureuse,
 En ce monde la plus heureuse :
 Dy moy, n'es tu pas l'amoureux
 En ce monde le plus heureux ?
 Suçant à petites morsures
 Ces rondes & belles enflures,
 En recueillant dessus ses yeux
 Des baisers qui sentent trop mieux
 Que les parfums de l'Arabie,
 Que les odeurs de la Syrie,
 Et que tous les basmes encor
 Que souspirent les mignardises,
 Et les caresses mieux apprises
 De Venus à la tresse d'or ?
 Puis dy moy, lors que tu reposes,
 Couché sur le coussin de roses
 De son beau ieune & tendre sein,
 Quand bras à bras & bouche à bouche
 Elle te dresse vne escarmouche,
 Embrassant ton col d'une main :*

Puis quand de l'autre elle manie,
 T'appellant sa grace & sa vie,
 Ton poil, tes temples & ton front,
 Te montrant ses beautez, qui sont
 Le riche thresor que nature
 Cache en si belle creature.
 Apres cent desplaisans plaisirs,
 Apres cent & cent desplaisirs,
 Mille complaints, mille larmes,
 Apres tant d'amoureux allarmes,
 Et que la plus rare douceur
 De l'un & de l'autre est coulee
 En ceste tant douce meslee,
 Voudrois-tu quelque plus grand heur?
 Voudrois-tu plus d'heur, plus de gloire,
 Que de mourir en la memoire
 D'un si doux & plaisant tourment :
 Dy moy, cest amoureux martyre
 Ne vaut-il pas mieux qu'un Empire
 Qui tremble sous le changement ?
 Puis dy moy, lors que tu te monstres
 Apres tant de douces rencontres,
 Tant de ioustes, tant de combas,
 Foible & recreu entre ses bras,
 Quand l'humeur lente & sommeilleuse
 Sur ta paupiere paresseuse,
 D'un sommeil doux & gracieux
 Glissant, ferme & colle tes yeux :
 Songeant ne vois-tu pas encore
 Cest ail brunet qui te deuore
 Et qui te repaist nuit & iour ?
 Ne voy-tu pas sa face belle,
 Sa grace & sa leure iumelle,
 Et son poil où niche l'Amour ?
 Vivez donc, ames amoureuses,
 Vivez heureusement heureuses,
 Suyuans la douceur de ses Loix :
 Vivez, & ne portez enuie

*Aux plus grans honneurs de la vie
 Ny des Empereurs, ny des Roys.
 Sus donc auant, qu'on s'entrebaïse,
 A fin de rallumer la braïse
 Et les plus secrettes chaleurs,
 Qui chaudes couuent en vos cœurs :
 Qu'estroittement on s'entrelasse
 Bras dessus bras, & qu'on embrasse
 Serrément cest yuoire blanc,
 Bouche sur bouche, & flanc sur flanc.
 Car si tost que les Destinees
 Auront de nos ieunes annees
 Defrobé le plus doux plaisir,
 Vn seul repentir de ieunesse
 Sera le remors en vieillesse
 Qui portera le desplaisir.*

CHANSON.

*M'Amour si ie suis noirette,
 Et si j'ay le teint noiret,
 L'ail brun, la face brunette,
 La gorge & le sein brunet,
 Le cheueu noir, la peau noire,
 Tout noir, hors la dent d'yuoire,
 Et le coural souspirant
 De ma bouchette pourpree,
 Qui d'vne haleine sucee
 Iroit les Dieux attirant :
 Faut-il pourtant que lon face
 Pour cela moindre ma grace?
 Et quoy, pour cela faut-il
 Que mes yeux ne sçachent poindre,
 Ou que l'amour en soit moindre,
 Ou mon esprit moins gentil?
 La nuit est sombre & noirette,
 Et dessus les astres beaux*

Poste la Lune brunette
 Au galop sur les moreaux.
 Venus aime les nuits sombres,
 Les lieux recois, & les ombres
 Des taillis, & des foreſts,
 Au lieu le plus ſolitaire
 Fait ſa retraite ordinaire,
 Comme au fond d'un antre frais.
 Y a il viue eſtincelle
 Qui ne vime en la prunelle
 Et aux rayons d'un œil noir?
 Y a il puiſſance aucune
 D'Amour ſous la couleur brune
 Qui ne ſoit gentille à voir?
 Le iugement de la Grece
 Sur la couleur des beaux yeux,
 Du ſourcil & de la treſſe
 Qui ſe frize à petis nœuds,
 Eſt-il pas pour la noirette
 Pour la ſaffrette brunette
 Dites ie vous pry, mon Cœur?
 Y a-til baiſer au monde
 Plus fade que de la blonde,
 Et qui ait moins de douceur?
 Mais de la brune mignotte
 Y a-til tetin ou motte
 Ou plus ferme ou plus mignard?
 Port ou grace mieux ſeante
 Plus douce ou plus attrayante,
 Ou maniment plus gaillard?
 Donques ie te pry, ma vie,
 Puis que ton cœur eſt à moy,
 Et que ton ame rauie
 Vit en moy, la mienne en toy,
 Donne moy la bouche tienne :
 Approche, voila la mienne,
 Succe & reſſucce le bout
 De ma bouchette ſucree,

*En te fleurant alteree
 D'un baiser humide & glout,
 Gourmand, goulu qui deuore
 Mon ame & ma vie encore
 Qui l'attend dessus le bord
 De la leure vermeillette
 De ma saffrette branette
 En qui l'ay tout mon support.*

Ayant paracheué la lecture de ces chansons, nous montons au chasteau, où de bonne aduventure se faisoient des nopces, qui fut occasion qu'estans defia esmeuz & eschauffez de l'ardeur du iour & de la poésie, nous chantons cest Epithalame François, qu'un gentil Berger Lodunois tourna promptement en vers Latins, pour faire essay si les graces de nostre langue se pourroyent rendre en ce langage estranger.

EPITHALAME.

AV SEIGNEVR SCEVOLR DE SAINTE-MARTHE.

*Vien çà bas Deesse gentille,
 Qui sous le creux d'une coquille
 Fis calmer les flots escumeux :
 Et toy, ô Hymen Hymenee,
 Chante la plus belle nuisee,
 Qui iamais embrunit les cieux.
 Et vous Nymphetes amoureuses,
 Qui sur les riues sablonneuses
 De la Marne au flot argentin,
 Au soir sur le frais de la pree
 D'une cadance mesuree
 Dansez d'un mouuement poapin.
 Chantez les graces immortelles,
 Les vertus, les lumieres belles,*

Chantez l'honneur de ce beau iour,
 Qui porte les plus saintes flames,
 Qui iamais bruslerent deux ames
 Du chaste flambeau de l'Amour.
 Chantez la façon, & la grace,
 Et l'honneur vierge de sa face,
 Son front, sa bouche, & son ail doux :
 Puis chantez la douce nature,
 Les vertus & la nourriture
 De son ferme & loyal Espoux.
 Je voy ia la nuit qui s'approche,
 Et ce beau Vesper qui descoche
 Ses trais parmi les astres beaux,
 L'entreuoy sa coche azuree,
 Qui traine vne troupe doree
 Apres soy de petits flambeaux.
 Pren Amour & l'arc & la trouffe,
 Et au vent de ton aile douce
 Lance tes fleches dans leurs yeux,
 Puis dessus leurs leures pourprees
 Verse les odeurs ensucrees
 Du miel doux qui coule des cieux.
 Verse à ce beau iour ie t'en prie,
 Toas les parfums que l'Assyrie
 Nous donne pour benin secours,
 Et les bonnes senteurs encore,
 Qui se trouuent où la gent More
 Sans frizer a le poil rebours.
 Fay que leur chambre toute pleine
 Soit de thym & de Mariolaine,
 Et que les fillettes du ciel,
 Dessus leurs couchettes molletes,
 Comme en leurs petites ruchettes,
 Vellent pour y faire le miel.
 Comme la vigne tendre & molle,
 Grim pant, se tortille & se colle
 A l'entour des ormes branchus :
 Ou comme l'important lierre

Embrasse le chesne & le serre
 Auec ses petis doigts crochus.
 Ainsi faut mollement s'estendre
 Tout à plat, sur sa bouche tendre,
 En pressant ces freres bessons,
 Ces tetons qui ne font que poindre,
 Puis s'entrelacer & se ioindre
 En mille gentilles façons.
 Estant en ces douces estraintes,
 Laisse cent morsures empraintes
 Dessus le beau marbre entaillé
 De son col, tant qu'il y demeure
 La marque, comme d'vne meure,
 Cheute dedans du laist caillé.
 Fay luy mille douces carettes,
 Baise ses yeux, baise les tresses
 Du cresse de ses beaux cheueux,
 Puis tout tremblant parle & souspire,
 Comme au doux branle de Zephyre,
 Murmurent les Trambles poureux.
 Qu'on mesure l'eau des riuieres,
 Et grain à grain les sablonnières
 Du haut riuage Erythrean,
 Les flambeaux de la nuit brunette,
 Et toute la troupe muette
 Du peuple qui court l'Ocean.
 Plustost que l'on sçache le conte
 Des plaisirs, que la douce honte
 Couure de cent mille douceurs,
 Couure de mille mignardises,
 De libertez, & de franchises,
 Qu'inuentent ses ieunes chaleurs.
 Comme la rose languissante
 Par vne chaleur violente
 Se fanit, se seche, & se cauit,
 N'ayant espoir qu'en la rosee
 Du ciel, à fin d'estre arrosée,
 Au frais de quelque douce nuit :

Ainsi la vierge grandelette
 Nourrit vne flamme secrette,
 Qui luy brusle & seche le sang,
 Soupirant apres la soiree
 Qui la rend libre, & deliuree
 De la peur, qu'elle a sur le flanc.
 Lene toy donc lumiere belle,
 Montre nous ta face nouvelle,
 Darde nous tes chastes flambeaux,
 Defia le Soleil dedans l'onde
 A plongé sa perruque blonde,
 Et sa charette au fond des eaux.
 Vien donq Vesper, & ne retarde
 Cette bouche chaste & mignarde,
 Grosse & fertile de baisers :
 N'espargne ta flamme sacree,
 Et que ceste couple honoree
 Mette fin à ses doux pensers.
 Ainsi que les lauriers sans feuilles,
 Sans cire & sans miel les abeilles,
 Avril sans fleurs, Aoust sans chaleur,
 La mer sans poissons & sans voiles,
 Et la nuit brune sans estoiles,
 Perdent leur grace & leur honneur.
 Tout ainsi le lietz pert sa grace,
 Si l'Amour n'y trouue sa place :
 Car c'est là, où ce dieu oyseau
 Couue, pond, & porte bechee
 A la ieune & tendre nichee,
 Qui se chauffe de son flambeau.
 Meslez donques, ames gentiles,
 Ces flammes, qui coulent subtiles
 Dans les os, comme au renouveau
 Le couleureau dans les fleurettes,
 Ou comme les troupes muettes
 Courent au fray par dessous l'eau.
 Puis fay que la paix y reside
 Amour, & ton feu soit leur guide

*A tromper les iours & les nuits,
 Les bruslant d'une mesme flamme,
 Si que tous deux ne soyent qu'une ame;
 Franche & libre de tous ennuis.
 Leur faisant aussi ceste grace,
 De bien tost honorer leur race
 D'un bel enfant, en qui seront
 Les rares vertus des grands peres,
 Et qui portera des grand's meres
 Le chaste honneur dessus le front.
 Fay qu'une vieillese compagne
 Heureusement les accompagne
 Jusques aux leures du tombeau :
 Bref que ceste couple amoureuse
 Passe la riue tortueuse
 A mesme heure, en mesme bateau.*

Las de chanter, nous faisons la retraite au fief d'Haplaincourt, lieu propre pour prendre le frais, & pour se defalterer. En ceste grotte nous trouuons mille belles inscriptions latines & françoises, chiffres, deuises. Entre autres singularitez il y a deux fontaines de vin perpetuellement coulantes, & liberalement espandues en ceste noble maison : là nous trouuons grauez sous les piés de Bacchus ces petits vers.

LE SIFFLET.

AV SEIGNEVR D'HAPLAINCOVRT.

*Sifflet gentil secours de nostre vie,
 Auale-soing, chasse-melancolie
 Quand par ton bruit sans bouchon lon entend
 Aussi soudain où le bon vin se vend :
 Sifflet, l'honneur de la troupe sacree*

Des compagnons à la gorge alteree,
 C'est toy gentil par qui nous soupironz,
 Chantons, soufflons, & par qui nous tirons
 De l'air voisin les douceurs de la vie,
 Et qui bousché l'ame nous est rauie.

C'est toy qui rens nos poulmons allumez
 D'un esprit vif, qui les rend animez
 Par l'air enclos, qui dedans les arteres
 Guide & recuit les humeurs prisonnieres,
 Qui seicheroyent sans le mol esuentail
 De ce doux vent qui les poulse au trauail.

Par toy l'oiseau à la creste pourpree
 Au plus matin, lors que l'aube doree
 De ses beaux doigts entame le beau iour,
 Reueille ceux qui vont faire l'amour,
 Quand paresseux dedans le lit sommeillent
 Et sans lequel iamais ne se reueillent.

Par luy les daims & les cerfs bocagers,
 Biches, cheureuls, & fans aux piés legers,
 Sont poursuiuis d'une haleine alteree
 Jusq'aux abois & iusqu'à la curee.

Les chiens courans s'animent au fifflet,
 Et les troupeaux emplumez dedans l'ar.
 C'est le fifflet qui rallie & rassemble
 De cent quartiers mille soldats ensemble :
 C'est le fifflet qui fait que le forças
 Court à la rame & fend l'eau par compas :
 C'est luy qui fait les secrettes harangues,
 Et en fiffant qui fait plus que cent langues
 Ne feroient pas, tant il est bien appris.
 C'est luy qui fait dessus le verd pourpris
 Pres d'un ruisseau à l'onde argentelette
 Sauter à bons la troupe camufette
 Des boucs barbus : & bref c'est le fifflet
 Qui du sommeil esueille le valet.
 C'est le fifflet qui ouure & qui reueille
 Par son haut bruit la paresseuse oreille
 D'un fin laquais, qui feroit le sourdaut

*S'il n'entendoit le fifflet prompt & haut
De son seigneur. Et bref la terre ronde
Et ce qui court escaillé deffous l'onde
Tout ce qui bruit és campagnes de l'air,
Comme les vens, s'ariment au fifflet :
Et croy vrayment que ceste architecture
N'est qu'un fifflet, & non pas d'Epicure
Les petits corps qui tombent de trauers,
Et se couplant font ce grand vniuers.*

*Les Dieux au ciel, fuiuant le bon Homere,
Siffent bruyant, & ronflant de colere,
Les vens esmeus siffent par ce grand ar,
La foudre siffle, & les Dieux de la mer,
Et parmi l'air les troupes non mortelles
Siffent volant & remuant les ailes,
Les Cheure-piés, les Faunes & les Pans
Siffent és bois & font bruire les champs.
Les cours, les ports, les forefts, les riuieres,
Siffent courans en humides carrieres :
Bref ici bas les hommes, les oiseaux,
Et les poissons prisonniers sous les eaux,
Sans le fifflet au monde secourable
Mourroyent soudain d'une mort miserable.
Bref ce qui vit deffous le firmament
N'est qu'un fifflet & rien qu'un petit vent.*

*Donques, Siffleurs, compagnons de cet ordre,
Vivez vnis en paix & sans desordre,
Vivez heureux & beueez à longs trais,
Chaud en Hyuer, en Esté sous le frais,
En seruant Dieu & gardant vos prouinces,
Bons seruiteurs du Roy & de nos Princes :
Tous resolu de perdre le fifflet
Plustost cent fois qu'endurer estre fait
Trouble entre vous, & que la mesdísance
Ne rompe point ceste douce alliance,
Tous honorans & de bouche & de cueur
De ce fifflet le noble fondateur.*

Sortis de ceste fraische & plaifante grotte, apres vne infinité de plaifans discours, le soir venu, voulant avec l'odeur de ce beau iour enseuelir nostre plaifir en la memoire de quelque douce fin, resolus de continuer la partie le iour suiuant, & de nous trouuer ensemble à la fontaine Berfabee, ce gentil Pescheur nous fit present, avec le bon soir, des complaints d'une Nymphe sur le trespas d'un gentil Berger : ensemble des amours de Daud, pour en faire lecture le lendemain, & commencer avec le iour vne nouvelle entresuite de plaifir : toutesfois retirez en nos chambres, ne pouans nous garder de les esuenter, lisons l'un & l'autre assez legerement.

COMPLAINTE

D'UNE NYMPHE SUR LA MORT DE IOACHIN

DV BELLAY, ANGEVIN.

LA NYMPHE.

*Pleurez, Nymphes, pleurez, & vous coustaux bossus,
Prez, monts, iardins & fleurs, & vous antres mouffus
Accompagnez ma voix & ma iuste complainte :
Seine, retien tes pas, si que ton eau contrainte
Renforce de sospirs sous le marbre glissant
De ton peuple escailé le mouuoir languissant.*

*Pleurez, Nymphes, pleurez, & portez la nouvelle
De la funebre nuit, ô nuit trois fois cruelle,
Iusqu'aux flots escumeux des rines de la mer :
Puis les sospirs des vents le souffent parmi l'ær,
L'air le pleue çà bas, pour pleurer la memoire
De l'honneur Angevin & des Nymphes de Loire.*

*Il est mort DV-BELLAY, DV-BELLAY que les Dieux
Auoyent transmis du ciel pour estre en ces bas lieux*

*Le mignon d'Apollon, & des Muses la grace,
Et le plus rare honneur de son antique race :
Las ! il nous est ravi, n'ayant parfait le cours
Qu'à demi seulement du plus beau de ses iours.*

*Comme le laboureur d'une esperance vaine
S'attend à la moisson d'avoir sa grange pleine,
Ne voyant seulement que les fillons couverts
D'une espaisse verdure, & de fourmens tous verds :
Puis ne restant sinon la dent de la faucille,
Vne gresse survient qui renverse & qui pille,
Qui froisse le tuyau, & qui le plus souvent
Emporte la moisson & l'esperance au vent :
Lors triste & tout honteux, l'œil bas, basse la teste,
Va recueillant apres l'outrageuse tempeste
Ce qui reste espandu çà & là grain à grain,
Pour le mettre au grenier d'une soigneuse main :
Ainsi nous a deceus l'attente tromperesse
Que nous avions de luy pour sa docte ieunesse.*

*Ainsi, Pasteurs, cueillez & recueillez encor
Le reste de l'orage & le riche thesor
De ses vers doux-coulans, qui vivront d'âge en âge
Pendant que le François n'oubliera son langage,
Et pendant qu'Apollon aura quelque souci
De l'honneur de ses Sœurs & de son Lut aussi :
Pendant qu'à flots ondez les coulantes rivières
Dresseront dans la mer leurs humides carrieres.*

*Hà Loire trop heureux d'avoir dessus tes bords
Receu les doux accens & les graves accords
Du poulce Vandomois, & la touche argentine
Des fredons animez de la lyre Angevine !
Or face maintenant la puissance des Dieux
Qu'elle puisse accompagner celle qui luit aux cieux :
Et l'autre, or qu'elle soit veufue de sa compagne,
Sans iamais s'engourdir que toujours accompagne
La maïesté des Rois, enjurant le fouci
Des Bergers attristez, de son trait adouci.*

*Pleurez, Nymphes, pleurez, & en pleurant à force
De main & de poinçon, engravez sur l'escorce*

*De ces ormeaux fœuillus ce defaſtré malheur,
Teſmoins à l'aduenir de ma triſte douleur.*

*Coupe tes blonds cheueux, Apollon, & deſnuë
Les filez ordonnez de ta Lyre cornuë :*

Redoublez vos ſanglots, & verſez larmes d'yeux

Satyres, Cheure-piës, Faunes, & demi-Dieux,

Nymphes aux beaux ſourcils, Deeffes Oreades

Abandonnez vos monts, & vous belles Naiades

Le cryſtal reſfriſé de la doux-coulante eau,

Et venez larmoyer autour de ce tombeau,

De ce tombeau muet, tombeau qui tient en ſerre

Ce que le Ciel gardoit de gentil ſur la terre.

Et vous, Muſes, troublez vos argentins ruiſſeaux,

Et le parlant cryſtal de vos coulantes eaux,

Puis de face honteuſe & de bouche craintiuë

Laſchez la bride au dœuil, haulſez la voix plaintiuë

Juſqu'au ciel azuré, ſi que l'aſtre mutin

Cognoiſſe ſon forfait, accuſant le Deſtin

D'auoir rauï l'honneur de voſtre bande heureuſe,

Pour eſtre le iouët de la Parque orgueilleuſe :

Luy qui par l'vniuers voſtre nom eſpandoit,

Et qui deuant les Rois immortel le rendoit.

Froiſſe ton arc, Amour, & à plumes pendantes

Frappe ton eſtomach, tes ſagettes bruyantes

Languiſſant ſur la corde, & ton ardant flambeau,

La guide de ſes yeux, ſoit guide à ſon tombeau.

Que de rayons dorez le ſourci des montagnes

Ne ſoit plus embelli, que les vertes campagnes

D'vn voile noir-obſcur bruniffant leurs couleurs

Facent porter le dœuil aux plus vermeilles fleurs :

Vne eternelle nuit, vne horreur ſobitaire

Me ſoit le clair flambeau de la lampe ordinaire,

Et meſme que les feux qui redorent les nuits

Sillent mes yeux couuerts d'vne nuë d'ennuis.

Que le fier eſtomach des roches plus hautaines

Detrempe ſon orgueil aux plus humbles fontaines :

Soit mortel l'Amaranthe, & de la Roſe peint

De brunette couleur, le pourpre & le beau teint.

Qu'on oye des oiseaux les gorgettes serienes
 Ramollir en pitié les plus chaudes haleines
 Des Zephyrs animez au branle des cerceaux
 De leur dos enlacé dedans ces verds rameaux.

Double & double la voix, & les plaintes modestes
 Peintes dessus l'email de tes lettres funestes
 Hyacinthe, & te plaignant fay plaindre avecque toy
 Narcisse, en se mirant trop amoureux de soy.
 Qu'on n'entende par l'air que le chant de l'Orfraye,
 Au lieu d'espics crestez qu'il ne naisse qu'yuraye,
 Que des lauriers sacrez les cheueux verdoyans
 Estrangent leur couleur en Cyprés larmoyans,
 Comme des Lys froissez la teste blanchissante
 Se panche contre-bas peu à peu languissante,
 Ou comme dans les prez à l'ardente chaleur
 On voit l'herbe fanir & perdre sa couleur.

La celeste rosée & la pluye menuë
 Qui tombe au mois d'Auril, en larmes se transmüe,
 Et les pipeaux moiteux des pasteurs attristez
 Soyent animez de plaints & de pleurs irritez.

Que le miel doucereux dans la ruche eclissee
 Se detrempe en aigreür, & la fleur amassée
 Au leuer du Soleil, des fillestes du ciel
 Ne se puisse confire en la douceur du miel.
 Et bref que l'vniuers pleure ce saint Poëte,
 Qui n'est plus qu'ombre vain sous la cendre muette,
 Rieh plus qu'un masque feint, luy qui par l'vniuers
 Nostre France honorant, faisoit braire ses vers.

Sus donc larmes, sortez, sortez & faites place
 A mes souspirs enclos sous vne espaisse glace,
 Qui tient serré mon cœur & renglace mes os
 Sans donner à mes yeux ny tréue ny repos :
 Car à fin que ma playe immortelle apparoisfe,
 Je veux de iour en iour qu'en empirant accroisfe.
 Or puisse donc ma vie estre eternelle, à fin
 Que ma triste langueur ne puisse prendre fin.

Entre les durs rochers Echo toute exploree
 Ne va plus imitant ta bouchette sacree :

*Les bois ne parlent plus, les pastoureaux sont sourds,
Et leur pipeau muet qui chantoit les amours.*

*Iamais des Arondeaux la querelleuse troupe
Ne mena si grand dueil dessus la longue croupe
Des sommets sourcilleux, ny plus de passions
Dessus les bords marins n'eurent les Alcyons :
Iamais pour douze enfans passez au fil des armes
Niobe ne iesta plus iustement des larmes,
Larmes qu'on voit encor en vn marbre pleurant :
Ny Priame d'Heſtor pour l'auoir veu mourant,
Ny Poyseau de Memnon es secrettes valees
De l'Orient perleux, à petites volees
Qui se bat à l'entour d'un malheureux cercueil
Du fils Tithonien, ne mena si grand dueil,
Que des compagnes sœurs la troupe non mortelle
Doit aigrement porter ceste playe cruelle,
Despitant le malheur, le destin & le sort,
Et la meurtriere main de l'importune mort.*

*A tant se teut la Nymphé, & toute escheuelee
S'eslance dans la grotte en vn fond recelee,
Tirant à longs souspirs de sa bouche vn helas,
Qui la va poursuiuant & tallonnant ses pas
Iusque dedans le creux, où vieillir delibere
A iamais de langueur, & d'ans, & de misere.*

*Lors Thoinet & Bellin tous deux la larme à l'ail,
Tous deux noirs de souspirs, tous deux noyez en dueil
A pas mornes & lents vont à l'vrne sacree,
Et de creme & de vin & de manne sucree,
De roses & d'encens vont parfumant le lieu,
Disant à leur amy vn eternal Adieu.*

*Mais pour trop souspirer ne se pouuant entendre,
Entaillerent ces vers dessus l'escorce tendre
De ces ieunes ormeaux, à fin qu'à l'aduenir
En croissant, de ce mal croisse le souuenir.*

*Pasteurs, si quelque soin du deuoir fauorable
Que deuons au cercueil, touche encor les viuans,
S'il reste quelque honneur aux ombres, dont les ans
Ont laissé de leurs pas quelque marque honorable,*

*Honorez ce Poëte, & son nom & ses os :
 Puis dites, A iamais de ceste noble cendre
 Puisse couler le miel, son ombre puisse prendre
 Dessous les Myrtes saints vn eternal repos :*

*Comme des passereaux la beante nichee
 Qui perd sa mere aux champs, attendant la bechee,
 D'vn iargon importun pour appaiser sa faim
 Crie pour la reuoir, & la reclame en vain :
 Ainsi ces deux bergers, d'vne face esperdūe
 Sont demeurez confus, & de voix espardūe
 Par l'air, vont redoublant DV-BELLAY mille fois,
 Et rien que DV-BELLAY ne s'entend par les bois.*

LES AMOVRS DE DAVID

ET DE BERSABEE.

AV SEIGNEVR DE LA PIERRE.

*Desja ce petit Dieu de ses ailes couplees
 Auoit ramé du ciel les plaines estoilees,
 Couru l'air & la mer, & ses feux descouuers
 Se monstroyent peu à peu par ce grand vniuers :
 Quand de ruze plus grande, & de course estancee
 Plonge dessus les murs des villes de Iudee,
 Tout ainsi qu'vn Faulcon aguettant son gibier
 Ou mussé dedans l'eau, ou dedans vn herbier,
 Ne monstrant que le bec, fond de roide secousse
 Espiant d'vn ail vif le hazard qui le pousse.*

*Là trouue ce grand Roy maçonnant, bastissant
 De la sainte cité le mur qui va croissant,
 Il sçait que de Iessé & le sang & la race
 Doit perir vne fois, & tomber sous l'audace
 Des forces de Satan, & sous l'impieté,
 Ministres de sa proye & de sa cruauté.*

*Quoy? (dise ce petit Dieu) & ma flamme & ma force
 N'auroit elle pouuoir d'vne friande amorce,*

Et d'un trait plus aign, de surprendre ce Roy,
 Et de le rendre esclave aux rigueurs de ma loy ?
 Retranchant son dessain & l'aureur encommencee
 Pour ce Dieu qu'il retient & loge en sa pensee ?
 Moy qui d'un bras armé, des hommes le dompteur,
 Depuis le siecle d'or, suis demeuré vainqueur ?
 Moy qui fis escouler, & deborder les ondes
 Des grans torrens du ciel, les versans vagabondes
 Sur les flancs de la terre, à fin de l'abyssmer,
 Faisant flots dessus flots les hauts monts écumer ?
 Moy à qui Semirame amoureuse gentille
 Honorant ma grandeur, dedia sa grand' ville
 Babillon la superbe, & ses murs les tesmoins
 De ma puissance forte, & des traits de mes mains ?
 Moy cause que Sodome, & sa terre voisine
 Arse du feu du ciel, inuenta sa ruine ?
 Et qui fis que les Grecs approcherent vaillans
 Mille vaisseaux armez encontre les Troiens ?
 Moy qui fis que Samson cheualier grand & braue
 Rendit force & fureur, honneur, & vie esclave,
 Et ce long poil fatal à couper au cizeau
 D'une maitresse en fin qui le mist au tombeau ?
 Moy donques (dist Amour) n'auray-ie la puissance
 D'esbranler de ma main, la royale constance
 Et le fort de son cueur ? Aussi tost pert la vois,
 S'enuolle, prend son arc, sa fleche, son carquois,
 Son voile, son flambeau, & tremoussans les ailes
 Vient aborder, finet, les beantez immortelles
 De la femme au soldat qui porta malheureux
 Les lettres de sa mort, message auantureux.

Il voit donq Bersabee, au plus beau de son âge,
 Ores que sous le ioug d'un chaste mariage
 Elle fust affermie : Il la voit en beauté
 Surpasser les beautez de toute la cité :
 Il voit le chaste honneur de son front venerable,
 Large, plain, & poli, sa grace incomparable,
 Le porfil de son nez iustement mesuré,
 Sa taille, sa façon, son port bien assuré,

Le coural soupirant de ses leures mollettes,
 Doublement remparé de moyennes perlettes,
 Les souspirs embasmez, les sou-ris gracieux,
 Et le rayon doré de l'esclair de ses yeux
 Flamboyant & brillant comme l'auans-courriere.
 Entr'ouvrant du Soleil la moiteuse paupiere.
 Il voit de son beau col l'iuoie blanchissant,
 Mille flocons retors de son poil iaunissant,
 Vaguement égaré sur sa large poitrine :
 Ses deux bras gros & longs, & la rondeur marbrine
 De ses doigts allongez sur vne blanche main,
 Se teint frais & vermeil, & la gorge & le sein
 Semez comme à l'enui & de lys & de roses.
 Il veit en ce beau corps mille beautez engloses,
 Mille sortes d'appas, de charmes & d'atraits,
 Suget propre à l'Amour pour employer ses traits.

La voyant, aussi tost se transforme & s'altere
 En vn corps fantastie, sans veine & sans artere,
 Sans foye, sans poulmon, sans tendons & sans chair,
 Inuisible, venteux, & de substance d'air.

Or' deçà, or' delà, d'vne emprise secrette
 Ce fantosme d'Amour, espiant, eschauguette
 Bersabee, attendant le temps propre & le lieu
 Lors que dedans les yeux pourroit faire son ieu.

Donques l'ayant trouué iette l'arc & la trouffe,
 La fleche & le flambeau, puis de roide secouffe
 Comme vn oiseau plongeon dans les flots escumeux
 Messager de l'orage il se lance en ses yeux.

Rouillez-vous (dist-il lors) mes sagettes meurdrieres,
 Maintenant que ie tiens les poignantes lumieres
 De celle en qui ie veux ma puissance esprouer :
 Ie ne veux plus de vous, ici ie veux trouver
 Des traits mieux acerez & de meilleure pointe
 Que la vostre cent fois, & de plus viue atteinte.
 Les yeux seront mes traits, mes rets & mes sorciers,
 Mes charmes, mes appas, mes fidelles courriers :
 L'ombre de leurs sourcils en voûture panchee
 Sera mon arc vainqueur de l'ame non touchee

*De ma douce fureur : Je le feray sentir
 A ce Roy qui ne veut à mon vueil consentir.
 A tant se teut Amour. Elle aussi tost commence
 A sentir de ce Dieu la diuine presence,
 Plus qu'elle ne souloit contregarde son teint,
 Commence à s'attiffer, à se tenir en point,
 Auoir la main polie, & la dent blanche & nette,
 La chauffe bien tiree, & la coiffe bien faiste,
 Tantost va partissant ses cheueus en deux pars,
 Puis les laisse flotter, & vaguement espars,
 Ombrage son beau col, & son sein où les Graces,
 Les Amours, les attraits, & les douces fallaces
 Logent pour attirer & plonger en erreur
 Vn cuer fust-il de roche, ou de metal plus dur :
 Tantost en retroussant leurs tresses vagabondes
 Neu sur neu, ply sur ply, les fait cresser en ondes
 Sur le haut de la teste, en menus entrelas,
 Tantost cache son sein d'un voile, & ne veut pas
 Qu'on le puisse entrevoir, quand souësuement il pouffe
 Et repouffe vn soupir d'une cadence douce.
 Tantost le tient ouuert, desployant les thresors
 Que nature recelle en vn si noble corps :
 Tantost pare son col d'un ranc de perles fines,
 Contr'imitant le port, & les graces diuines
 De la chaste Iunon : Pauurete que le sort
 Attire doucement au peril de la mort :
 Ne scachant que son hosne, en se riant, luy brasse
 Vn bien, sans desplaisir qui peu souuent se passe.
 Quelquefois s'egayant pour mieux prendre le frés
 Recherche les taillis & l'ombre des forés,
 Se baigne, pour lauer sa peau tendre & douillette
 Dans le coulant secret de l'onde argentelette
 Qui sourt de son iardin, & sautelle à boüillons,
 Creusant vne fontaine en cent petits surgeons
 Iallissant, bondissant, dedans vne grand' cuue
 Toute de marbre blanc, où la Dame s'estuue
 Et laue son beau corps, mais las ! ceste fraischeur
 Ne pourroit de son ame attiedir la chaleur,*

*Ny de ce petit Dieu les flammes plus secretes
 Qui tire de ses yeux mille & mille sagettes
 Aussi dru que la gresle, ou qu'au fort de l'hyuer
 S'esparpille la neige, alors que dedans l'air
 Les vents vont esbranlant & secoüant les nées
 Grosses de noirs frimas, & de toisons chenües.
 Il tire donc au Roy, qui seul de son chasteau
 Contemploit amoureux ces beautez dedans l'eau,
 Où les voyant fut pris David ce grand Prophete,
 David choisi de Dieu pour son diuin poëte,
 Son chante, son guerrier, brant, vaillant, facond,
 Et qui en pieté n'eut iamais de second.*

*Mais qui peut resister à la force indomtable
 De la main de ce Dieu qui n'a point de semblable ?
 Il encorde son arc, il le courbe, il le tend,
 Met le doigt sur la corde, il enfonce, il attend,
 Puis d'un fisle bruyant il descoche, & la vire
 Vole droit dans ses yeux, tant iustement il tire.*

*A ce coup la frayeur coula dedans les os
 De ce Roy qui fremit, brusle & perd le repos :
 Hâ! Roy qui ne sçait pas que ce Dieu s'est fait maistre
 De son cœur, de ses yeux, pour s'y faire cognoistre :
 Des yeux, ce trait doré entra iusqu'au dedans
 Du foye & du poulmon, & de mouchons ardans
 Luy reschauffe le sang, & de nouvelles peines
 Luy trouble le cerueau, recuit dedans ses veines
 Vn ulcere, vn venin, vn fen qui va bruslant
 Vn cœur fust-il d'airain, tant il est violant :
 Plus n'a soucy de rien, la belle Bersabee
 Retient dedans ses yeux son cœur & sa pensee,
 S'en est rendu captif, esclave & serniteur,
 Elle Dame & Maistresse, & Amour son seigneur :
 Ce qu'il fait, ce qu'il dit, & cela qu'il compose,
 N'est rien que de l'Amour, ne songe en autre chose.
 Pour sceptre dans la main il porte le flambeau,
 Qui luy donne la vie & le guide au tombeau,
 Pour sa lyre vn carquois, & au lieu de couronne
 De ce bandeau fatal son beau chef enuironne,*

*Si que par ceste eschange, Amour est triomphant
Du grand Roy de Iudee, & le Roy d'un enfant.
Il songe seulement les moyens & les ruses,
Les charmes, les attraits, les fraudes, les excuses,
Pour librement iouir de ces rares beautez,
Qui travaillent son cœur de mille cruautez.*

*Que fait doncques ce Roy? il la guigne, il l'appelle,
Elle vient, il la baise, il discours avec elle,
Hé que ne font les Rois! il la careffe encor
De promesses, d'estats, & riches presens d'or,
Bref elle deuiet grosse, & son ventre commence
A s'enfler peu à peu de Royale semence.*

*Or le fait plaist au Roy, se flatte en son plaisir,
Il approuue sa faute, & puis se vient saisir
D'une nouvelle peur, il craint le vitupere,
Et l'infame surnom d'estre dit adultere,
Outre que le mari braue & vaillant guerrier
Pour lors estoit absent, exerçant le mestier
Des armes & de Mars, voulant pour sa patrie
Espandre, liberal, & le sang, & la vie,
Qui reuiet de la guerre au soudain mandement
Du Roy qui luy commande à venir promptement.
Arriué, dédaigneux, & chagrin, ne fait conte
De femme, ny d'enfans, mais les laissant il monte
Droit au palais Royal, où il trouue son Roy
Morne, triste, & pensif pour l'amoureux esmoy.
Il s'enqueste en quel lieu ses troupes sont campees,
Quelle part l'ennemi a ses forces rangees,
Ce qu'il fait, ce qu'il brasse, an s'il est remparé,
S'il branle, s'il a peur, ou s'il est assuré:
Vrie en ceste guerre armé pour sa Prouince
Respond de pointt en pointt, & contente son Prince,
Chetif, qui ne sçait pas, que le cruel Desfin
En le pipant luy forge vne piteuse fin!*

*Or David s'apperçoit que le Soldat dedaigne
Avoir à ses costez sa femme pour compagne,
Le voyant passer à son nouveau resour
Sans visiter les siens és troupes de la Cour,*

Que de femme & d'enfans la tant chere presence
 Ne l'esmouuoit en rien, tout aussi tost il pense
 Son crime descouuert, n'ayant autre recours
 Qu'à la force, des grands l'ordinaire secours.
 Le Roy donc en erreur, soupçonneux, amoncelle
 Malheur dessus malheur, & d'emprise cruelle,
 Il machine la mort à ce pauvre guerrier.
 Hâ malheureux Amour, David s'est fait meurdrier,
 Qui premier que te voir, rien plus n'auoit dans l'ame,
 Au cœur, ny dans les yeux, que la celeste flame
 Des graces du Seigneur, dont il estoit espris,
 Autre feu que le tien, qui si tost l'a surpris :
 Hâ salle volupté qu'insolens sont tes crimes,
 Et le borbier fangeux de tes profonds abysses.

La nuit estoit ia close, & les flambeaux dorez
 D'un lustre estincelant, par les champs azurez
 Se monstroyent à l'enuy, & la chaste courriere
 Sur ses moreaux couplez, auançoit sa carriere :
 Tout le monde dormoit, David seul ne dort pas,
 Recherchant le moyen, tant il a le cœur bas
 Et souillé de l'Amour, de massacrer Vrie,
 Pour libre mettre paix ou trefue à sa furie.
 Il demande la plume, & pensif & resueur
 Il songe, il fantastique, & d'un semblant trompeur
 Feint escrire à son Camp d'affaires d'importance,
 Mais las ! c'est en ostant tout moyen de defense
 A ce pauvre innocent, qu'on le range au defaut
 D'un bataillon rompu, ou au premier assaut,
 Et du rang des premiers, à fin que sans demeure,
 Affrontant l'ennemy tost promptement il meure.

Doncques au plus matin, qu'en son rosin attour
 La belle Aube doree eut reparé le iour,
 Vrie prend sa lettre, à son Camp s'en retourne
 D'un pié prompt & gaillard, où peu de temps sejourne
 Qu'il ne fut mis à mort : mal-caut qui ne scait pas
 Qu'en se hastant, hastoit l'heure de son trespas.
 Dix ce pendant au ciel, qui fait la sentinelle
 Sur le fait des humains, voit l'emprise cruelle

De ce tyran meurdrier, qui pour estre auancé
 En dignité de Roy, offense l'offensé,
 Luy suborne sa femme, & d'une ame maline
 Au lieu de la garder en fait sa concubine.
 Dieu doncques en fureur, voyant ce cœur peruers,
 Fait trembler sous ses pieds la terre & les Enfers,
 En secouant le chef, & de noire colere
 Fait entr'ouuir du ciel l'une & l'autre barriere.

A ce trouble orageux, vne palle frayer
 Des citoyens du ciel glisse dedans le cœur,
 Et tremblent tout ainsi, que les forests chenues,
 Quand les vents mutinez criblent dedans les nues
 Vn murmure inuisible, auant-coueurs certains
 Au palle nautonnier d'orages inhumains :
 Pour venir en conseil, se fait vne assemblee
 De petits Dieux moyens, & de la troupe ailee,
 Comme pigeons peureux pour suyuis de l'oyseau,
 En preuoyant de loing quelque ramas nouveau
 Se brasser dedans l'air, vont abaissant les ailes :
 Craintiuues vont ainsi ces bandes immortelles
 Cherchant l'occasion du changement soudain
 Au seigneur qui deuant estoit calme & serain.

Est-ce point (disoyent-ils) qu'il veut noyer la terre,
 Ou qu'il vueille embraser du feu de son tonnerre
 Les fondemens sacrez de son palais voulté,
 Ou que perdant le monde, il ait la volonté
 De rebrouiller encor par vn nouveau meslange,
 Comme il fit du Chaos, quelque machine estrange?
 Car ils auoyent bien sceu qu'il deuoit vne fois
 Foudroyer & brusler l'ouirage de ses dois.

Or au milieu du ciel se dresse & se descœure
 De ce grand forgeron l'industriex chef-d'auure :
 C'est vn trosne d'or fin, riche de Diamans,
 De perles, de saphirs, de rubis flamboyans,
 Trosne, siege fatal, où ce grand Dieu preside
 Qui prend soing des hamains, qui conduit & qui guide
 Ce qui marche sur terre, & qui vole dans l'ær,
 Et le troupeau muet qui flote dans la Mer.

*On dit qu'aux deux costez y a deux Sœurs assises,
 Justice est au bras droit, qui les fautes commises
 Des hommes forfaitéurs seurement punist,
 Et d'un graue sourci loing du ciel les bannist,
 Toujours l'espee au poing, portant la contenance
 Et l'œil executeur de la iuste vengeance
 Et justice de Dieu, qui dedans son palais
 Habite, rigoureuse, & n'en bouge iamais.
 Clemence est l'autre sœur, qui d'un visage honneste,
 Et d'un ail tout benin modere la tempeste,
 Adouciſt le courroux, l'orage & la fureur,
 Detourne la colere & le bras du Seigneur.*

*Et quoy? dist ce grand Dieu, faut-il que l'impudence
 Et l'infame peché de l'homme, dont l'essence
 A pris son origine au celeste pourpris,
 Dedaigne son auteur, & le tienne à mespris?
 Moy qui l'ay fait Seigneur des bois & des montagnes,
 De ce qui vogue és eaux & court par les campagnes,
 Et des scadrons plumeux qui rament pour voler
 D'auirons bigarrez les grands plaines de l'air :
 Moy qui l'ay fauory d'esprit, de sens & d'ame
 Pour contempler de iour l'incomparable flame
 Du Soleil radieux, & sous le voile obscur
 Des ombres de la nuit, les flammes de sa sœur?
 Pour voguer sur le dos de la mer écumeuse,
 Trancher & renuerſer la terre plantureuse,
 Cognoistre ma grandeur, & de se rendre fort
 Contre l'aduersité & peril de la mort?
 La race de Iacob portera tesmoignage
 De ma bonté diuine : Hé qui fist le passage,
 Quand du Roy Pharaon les plus vaillans guerriers
 Furent pris dans le creux des humides sentiers?
 Tous furent étoufez, noyez, plongez és ondes,
 Elle hors du peril des campagnes profondes
 Trouue le droit chemin que ie fey de ma main
 Flanqué contre les flots comme d'un mur d'airain.
 Vous sçauetz que du Ciel j'ay bien voulu descendre
 Pour luy donner mes loix, & pour luy faire entendre*

Ce qu'il faut observer, pour iouir aſſez
 De l'immortel ſejour entre les bien-heurez.
 Meſme ce beau Soleil qui relait & rayonne
 ſeruir de teſmoing à la volonté bonne
 Que j'eus au peuple Hebreu, lors que pour ſon ſecours
 Continuant la nuit, ie retardé ſon cours.
 L'eau meſme du Jourdain en deux parts retranchée,
 Se pourroit ſouvenir de ma grace eſpancée
 Sur ce peuple choiſi : tant de murs renuerſez
 En ſeront les teſmoins, tant de rampars forcez,
 Tant de Rois mis au ioug, tant de citez captiues,
 Au ſeul bruit de l'airain tant de troupes fuytiues :
 Bref, de mon bras armé l'ay conduit & remis
 Libre, fort & vainqueur, au Royaume promis.
 Qu'ay-ie fait pour David, & de quels benefices
 Ay-ie recompensé quelques petits ſeruices
 Sacrez à ma grandeur ? De Berger l'ay fait Roy,
 Le luy ay départy & ma grace, & ma Loy,
 Fait vaincre le geant, & d'heureuſe conquête
 Mis le Sceptre en la main, & la couronne en teſte,
 Et par miracle grand, l'ay fait ſurmonter ſeul
 L'orgueil & le meſpris des forces de Saul.
 Imitant toutesfois les fautes de ſes Peres,
 Ayant mis en oubly les traits de mes coleres,
 A rauy ſa ſugette, & de meurdre inhumain
 A de ſang innocent enſanglanté ſa main.
 Or voyez ie vous pry, voyez le pauvre Vrie
 Humble denant mes piez qui lamente & qui crie
 Et demande vengeance. Hâ ie vous puniray
 Adultere aſſassin, & ſentir vous feray
 Que c'eſt d'oſſenſer Dieu & ſa bonté diuine :
 Ie vous abyſmeray inſques à la racine,
 Diſſamant, & ſoailant d'un reproche eternal
 La memoire, la race, & le nom d'Iſraël.
 Ayant dit ces propos, la larme à l'ail, Clemence
 Se mettant à genoux en ces plaintes s'auance :
 Hé ne permets, ô Dieu, qu'on t'appelle vangeur,
 Ou de nom de cruel qu'on te nomme, Seigneur :

Tu es doux & clement, & ta bonté notoire
 Chante par Pyniuers les honneurs de ta gloire.
 Nous cognoissons tes faits, ta force, & ta grandeur,
 Embrasse la clemence, & laisse ta rigueur,
 Ou s'il te plaist, ô Dieu, exercer la vengeance,
 Permits ie te supply sonder la conscience
 De ce pauure pecheur, possible vn repentir
 A luy faire pardon te fera consentir.

Si tost n'eut acheué, que plusloft la colere
 Du Seigneur ne tournaft en sa douceur premiere :
 Or voy-ie bien, dist-il, qu'il faut que le pardon
 Surmonte ma rigueur, mais il faut pour guerdon
 De ce double peché, qu'une aigre penitence
 Appaise ma iustice, & purge son offense.

A peine eut dit ces mots, & finy son propos
 Qu'il depesche vn courrier, il a dessus le dos
 De cent & cent couleurs deux ailes bigarrees,
 Comme on voit en Esté es nueuses contrees
 Vn arc qui ceint le ciel : iusques à ses talons
 Vn crespé blanc & net comme en petits fillons
 Flottoit à longs replis, vne perruque blonde
 A l'entour de son col, s'esgaroit vagabonde.
 Luy commande voler droit en Hierusalem,
 Là trouuer diligent le prophete Nathan,
 Luy descourir le fait, & puis le face entendre
 A Dauid son seigneur, qu'il ait à le reprendre
 Aigrement en secret, luy remonstre le fait,
 L'horreur de son peché, & de son grand forfait,
 Qu'il cognoisse sa faute, & confesse l'offense,
 L'asseure deuant Dieu, & face penitence.
 Le Prophete aussi tost cherche & treuve son Roy :

Tu ne sçais pas (dist il) qui m'ameine vers toy,
 C'est vn cas fort estrange aduenu dans ta ville.
 Vn homme ayant cent beufs, & de brebis bien mille,
 D'un pauure homme voisin, qui n'a tant seulement
 Qu'une ieune brebis, qu'il nourrist chèrement,
 Qu'il repaist de son pain, qu'il mignarde & qu'il couche
 Pour mieux la caresser, mesme dedans sa couche.

Or ce riche Pasteur voulant faire vn festin,
 Pour traiter liberal vn amy son voisin,
 Pardonne à son troupeau, à ses cheures barbues,
 A ses ieunes bouueaux, à ses troupes vestues
 De laine sur le dos, & de brigante main
 Pille & prend la brebis, mesme dedans le sein
 Du pauvre miserable, il la tue, & l'appreste,
 Festoyant son amy de sa belle conqueste.

Dauid plein de courroux proteste que le tort
 Fait au pauvre voisin, est vn crime de mort.

Alors le saint prophete en ailladant sa face
 D'vn sourci renfrongné, Escoute la menace
 De ce grand Dieu (dist-il) ô Roy de tous les Rois
 Le plus indigne Roy, escouté donc sa vois,
 C'est toy meurdrier, c'est toy qui as fait ceste offense
 Quoy? ne te souvient-il que sa grand' providence
 D'vne pauvre maison, d'vne case à Bergers,
 T'a mis le Sceptre en main, retiré des dangers
 De la force des grands, & contre leur tempeste
 Qu'il s'est armé cent fois pour couronner ta teste?
 Et quoy? oses-tu bien, infame vicieux,
 Te monstrer en public & regarder les cieux?
 Et quoy? ne vois-tu pas que le crime t'appelle,
 Pour receuoir honteux vne peine cruelle?
 Ne sens-tu dans ton ame vne effroyable horreur,
 Vn tyran qui te ronge & te mine le cœur?
 C'est le peché, Dauid, qui t'ouurant la paupiere
 Defrobe le repos à ton ame meurdriere :
 Souuienne toy Dauid, qu'il vient vne saison
 Qui soulera tes yeux du sang de ta maison,
 Et de toy & des tiens, qui seront l'origine
 Des guerres aduenir, autheurs de ta ruine.

A peine eut dit ces mots, qu'vne palle frayeur
 Vient saisir de Dauid les veines & le cœur :
 Puis reuenant à soy, sanglotant de tristesse,
 Reconnoist son peché, & sa faute confesse,
 Deuant la maieité du Seigneur qui l'attend,
 Pour le prendre à merci, & qui desia luy tend

*Les mains pour l'embrasser, car tant plus notre vice
Irrite sa rigueur, plus il nous est propice.*

*Il descend de son throsne, or de coups redoublez
Meurdrist son estomach, or de soupirs troublez
Il enfle ses poulmons, & pleurant abandonne
Le plaisir, le Palais, le Sceptre, & la couronne :
Tantost en s'accusant il accuse l'Amour,
Abhorre son peché, deteste le beau iour,
Qui premier luy fist voir les viues estincelles
De l'œil qui le ravit en ses pinces cruelles.
Amour n'est plus son hôte, & n'a plus rien au cœur
Que de la main de Dieu la Justice & la Peur.
Mais que fera ce Roy? Nathan plus le console
Et plus le va flatant de sa douce parole,
L'assurant que ses pleurs & son langage doux,
Ont apaisé de Dieu l'orage & le courroux,
Moins Dauid s'en assure : & tant plus il essaye
Addoacir sa rigueur, plus rengrege sa playe :
Se perdant tout ainsi que l'innocent oyseau
Tombé dans les gluons au coulant d'un ruisseau,
Qui s'efforçant voler, plus s'engluë & se lie,
Plus il bat de son aile, & moins il se délie.*

*Le Prophete s'en va, laissant dedans la cœur
De Dauid pour confort l'esperance & la peur :
Chancellant tout ainsi que l'on voit vn nauire
Flottant entre deux vents, l'un le tourne, & le vire,
L'autre plus violant le pousse à contreal,
Ainsi craint esperant, & doute de son mal :
Il hait plus que la mort la lumiere ordinaire
Du Soleil radieux, vn antre solitaire,
Vn caueau tenebreux, vne fosse, vn rocher,
Luy plaisent maintenant à fin de se cacher.*

*Dessous les flancs cauez d'une roche taillee
Hors le Palais royal se creuse vne valee
Entre deux petits monts, où se voit dans le fond
Vn antre sombre & noir, large, creux & profond,
Des ombres le manoir, & des nuitsernelles,
Là va faire son dueil & ses plaintes cruelles :*

*Difant, Toy deformais cauerneufe maifon
Tu feras mon palais, & ma noire prifon :
Et deformais auffi, ie te pry d'âge en âge
Porte de ma douleur fidelle tefmoignage.
Et vous flambeaux facrez, qui redorez les nuits,
Souuienne vous auffi de mes triftes ennuis,
Voyez d'un pauure Roy l'audace retranchée,
Et de la main de Dieu l'ame prife & touchée,
Et comme auez été compagnons de mon heur,
Soyez auffi tefmoins de ma iufte douleur.
Ayant fait ces regrets, prend fa lyre d'yoire,
Bagne fes yeux de pleurs, facrant à la memoire
De fon peché commis, les larmes & les fons,
Et les vers animez de fes triftes chanfons.*

FIN DE LA SECONDE IOVRNEE

DE LA BERGERIE.



LES AMOVRS
ET NOVVEAVX ESCHANGES
DES PIERRES PRÉCIEVSES
VERTVS ET PROPRIETEZ D'ICELLES.



AV TRES-CHRESTIEN

ROY DE FRANCE ET DE POLOGNE

HENRY III.

N'AYANT peu recouurer chose plus rare ny plus digne de vostre maiesté, SIRE, que ces Pierres precieuses tirees du riche & sacré cabinet des Muses, i'ay bien osé vous les presenter, esperant qu'aurez le present agreable, tant pour vne particuliere affection que vous portez aux vertus & beautez d'icelles, que pour l'excellence & valeur des miennes, que la violence des ans ne scauroit offenser, comme les vulgaires qui tirent leur naissance de la terre, subiettes à corruption. Aussi (SIRE) que vous estes le Prince de ce monde, qui prend plus de plaisir à discourir des secrets de la Philosophie & choses naturelles, & qui plus honore ceux qui font exercice en ce mestier. Ce qui m'a plus encouragé à vous les presenter, esperant que plus liberalement vous donnerez quelques heures de celles que vous tenez en reserue pour le plaisir, à la lecture de ceste mienne & nouvelle inuention d'escrire des Pierres,

tantost les déguisant sous vne feinte metamorphose, tantost les faisant parler, & quelquefois les animant de passions amoureuses, & autres affections secretes, sans toutesfois oublier leur force, ny leur propriété particuliere. Ce que i'ay songneusement recueilly de la fertile moisson des autheurs anciens qui en ont parsemé la memoire iufques à nostre temps. Suppliant tres-humblement vostre Maieité, SIRE, les recevoir d'aussi bonne main, que si elles vous estoient apportees de l'Inde Orientale, mere nourrice de tels presens, & où possible seroit malaisé de recouurer marchandise de meilleure estoffe que la mienne, que de tres-humble & tres-obeïssante volonté ie vous presente.

Vostre tres-humble, & tres-obeïssant seruiteur & subiect

REMY BELLEAV.





LES AMOVRS ET

NOVVEAVX ESCHANGES

des pierres precieuses :

vertus & proprietez

d'icelles.

—

DISCOVRS.

*Recherchant curieux la semence premiere,
La cause, les effets, la couleur, la matiere,
Le vice, & la vertu de ce thresor gemmeux,
Fay saintement suyui la trace de ces vieux
Qui premiers ont escrit que les vertus secretes
Des pierres, s'escouloyent de l'influs des planetes :
Autres plus aduisez meuz d'autre opinion,
Renuoyent ceste bourde à la religion
Et mysteres sacrez des prestres de Caldee,
Qui ont ceste caballe en l'Egypte fondee,
A fin d'entretenir les peuples ignorans
Sous telles vanitez, & signes apparans,
Pour les espouuanter & les tenir en crainte
De quelque opinion, fust elle vraye ou feinte.
Mais craignant offenser le reste precieux*

Des monuments sacrez, & les cendres des vieux,
 J'ay bien voulu les suyure, en imitant la trace
 Et les pas mesurez du vieil chantre de Thrace,
 Non pour vous deguifer deffous vn masque feint
 La simple verité, qui ne se cache point,
 Mais bien pour admirer la noble architecture
 De ce gemmeux thresor, miracle de Nature,
 Qui a mis & renclos d'effets diuins & forts
 Tant de rares vertus dedans ces petits corps.

Les grands obseruateurs & diuins interpretes
 De la mere Nature, & causes plus secretes,
 Parlant de la matiere, & premiers elemens
 Des pierres que la Terre engendre dans ses flancs,
 Disent que celles la qui ne peuuent, solides,
 Se dissoudre par feu, ny se rendre liquides,
 Naissent d'vne vapeur & d'vne exhalaiçon,
 Qui est & chaude & seiche, & pure enflammaiçon.

Or s'il estoit ainsi, elles prendroyent naissance
 Au plus haut lieu de l'air, où la viue semence
 Et le germe de feu, prend son accroissement
 Pluost que dans la terre, vn trop froid Element :
 Car le cours viste & prompt des flambeaux ordinaires
 Qui roulent dans le ciel par mouuemens contraires
 Secheroit la vapeur, & le limon terreux
 Des pierres, simplement & terrestre & aqueux.
 Aussi s'il estoit vray, ce qu'vn autre propose,
 Que ce qui naist en terre, & ce qui se compose
 Dedans son large sein, est terrestre ou aqueux,
 Aqueux comme l'argent, l'or, le cuiure escumeux,
 Et tous autres metaux, richesse de la terre,
 Terrestre & limonneux, ainsi qu'est toute pierre :
 Il seroit necessaire, & vray assurement
 Qu'il ne se feroit pierre au terrestre element
 Qui eust le lustre clair, & qui fust pellucide,
 Estant faite sans plus d'humeur claire & liquide.
 Car toute pierre en fin qui a le lustre bean,
 Transparent & vitreux, se forme plus de l'eau,
 Que de limon terreux, car l'eau la terre donte

*Et de sa pesanteur l'affondre & la surmonse,
Ne restant rien terreux, car son lustre esclairci
Altere par le chaud le limon espaisi.*

*Les autres qui ne sont claires ny lumineuses
Sont terrestres vrayment, noires & limonneuses,
L'eau s'estant alteree, & ne restant sinon
Dedans ce corps pierreux que terre & que limon.*

*Or de ces pierres donc qui n'ont point de lumiere
Noirastres brunissant, la matiere premiere
Est vn amas bourbeux, vne lente espaisseur,
Vn limon detrampé de quelque grasse humeur,
Dont naissent celles là qui ne sont transparentes :
Mais les autres qui sont d'oultre en oultre luisantes,
Et dont le lustre clair passe par le trauers
Comme de blanc & verd, d'incarnat, iaune & pers,
Naissent d'vn suc aqueux, & d'humeur detrampee
Recuite par le chaud, ou par froid congelee,
Plus aqueuse beaucoup que terrestre, pourtant
Elles ont la couleur & le lustre esclatans.*

*Comme dans les rongnons ou dedans la vessie
D'hommes & d'animaux la pierre rendurcie
Et le grauois menu se fait par la chaleur,
Et se caille & se prend d'vne glueuse humeur.
Ou comme vn pot de terre au creux d'vne fournaise
S'empierre & s'endurcist aux vapeurs de la braize,
Auparauant mollasse, humide & limonneux :
Tout ainsi dans la terre aux rayons lumineux
De ce flambeau doré, les pierres s'endurcissent
Dans les creux mineraux qui feconds les nourrissent.*

*Autre matiere y a qui se caille & se prend
Se ramassant en l'eau qui en pierres se rend :
C'est quand des pierres mesme vne raclure tendre,
Vn sablonneux amas, vne poudre, vne cendre
Ensemble se rassiet, que le cours violant
D'vn grand fleuve derobe & rauist en coulant,
Raclant, minant, sappant, de ses ondes visrees
Des rochers cauerneux les costes empierrees :
Vne autre reste encor, qui prouient de l'humeur*

Qui sainte des metaux, & durcis d'espaisseur.
Voila ce que ie sçay des pierres que Nature
Brasse dedans les flancs de ceste terre dure.

Reste à dire sans plus le lustre clair & beau
Qui la pierre embellist & qui farde sa peau :
Telle est donc la couleur, quelle en est la matiere,
Car s'elle est pure & nette en sa masse premiere,
Le lustre en sera net, mais s'elle a de l'obscur
Elle sera meslee, & brune d'espaisseur.
Mais sur tout la chaleur qui donne la teinture
A la matiere mesme est la cause en Nature
Qui donne la couleur, la grace & le beau teint
Aux pierres, dont la glace & le visage est peint.
C'est doncques la chaleur qui leur donne la grace,
Et les belles couleurs qui vont dorant leur face,
Ayant tant de pouuoir qu'elle peut esclaircir
Le lustre sombre & noir, & le clair obscurcir.
Aussi selon l'aspect du soleil & des terres,
Et des metaux diuers où s'engendrent les pierres
S'imprime la couleur, autre estant de l'erain,
Que de l'or, ou du fer, du cuiure ou de l'estain.
Car où le Soleil bat de sa flamme ordinaire,
Là les pierres se font de couleur verte & noire :
Aux lieux sombres & frais, le rouge pourprissant
Donne teint à la pierre, à l'esclat rongissant,
D'un suc fort detrampé, & d'une humeur trespure
Le Crystal prend couleur, & la roche plus dure
Du Diamant se teint d'un suc & d'une humeur
Moins claire & plus branette, & plus basse en couleur,
L'Emeraude se peint d'une humeur verdoyante,
Du rouge le Rubis, à la peau flamboyante,
L'Iris du Crystalin, du violet pourprin
L'Amethyste au beau teint, du bleu le Saphystrin :
Le suc fort bigarré fait l'Agathe & l'Opalle,
La Chrysolithe tient de l'humeur ianne & palle :
Ainsi par le Soleil s'affinent les couleurs,
Suyuant le lustre fin des premieres humeurs.
Non pas que la couleur emprunte son essence

De la pure matiere & feconde semence
 Des premiers elemens qui n'ont point de couleur,
 Exempts de froid, de chaud, de sapeur, & d'odeur :
 Car la couleur en fin se varie & s'altere
 Selon l'ail, le mouuoir, l'obiet & la lumiere.
 Combien a de couleurs ce duuet doux & mol,
 Qui menu va frizant, & couronnant le col,
 La gorge & l'estomach des gentes Colombelles,
 Quand aux rais du Soleil vont tremoussant les aies?
 Tantost vous y voyez vn pourpre estinceler
 Comme vn feu de rubis, & tantost s'émailler
 Vn changeant colombin, & tantost descouuertes
 Les naïues couleurs des Emeraudes vertes :
 Car l'aspect gauche ou droit, & le bat de nos yeux,
 Le mouuement, l'obiet, la figure & les lieux,
 Font changer la couleur, ainsi que la marine
 Va blanchissant l'azur de sa large poitrine
 Aux soupirs d'Aquilon, couleur qu'on ne peut voir
 Sans lumiere, autrement ne se peut conceuoir.
 Car on ne peut inger par les nuits tenebreuses
 Quelles sont les couleurs des pierres precieuses
 Ny de tous autres corps, qui peints & colorez,
 Ne se voyent finon par les rayons dorez
 Du Soleil, c'est pourquoy la couleur apparante
 N'est qu'un fard detrampé, qu'une lueur brillante,
 Variant sur le plain du dessus de la peau
 Sans penetrer le corps de son lustre plus beau.
 On le voit quand la chose en petites parcelles
 Se tire & se distrait, car les couleurs plus belles
 S'esfeignent peu à peu, & se perdent en l'air :
 L'or detaillé menu perd son lustre plus clair.
 Qui voudroit descharpir d'une escarlate fine
 La trame fil à fil, ceste couleur pourprine
 Qui belle en son tissu & viue apparoiſſoit,
 S'euanoüist desiointe & plus ne s'apperçoit.
 Les vices remarquez & la faute premiere
 De ces pierres de pris, seront quand la matiere
 N'est de mesme couleur, car les belles à voir

*Vne seule couleur sans plus doiuent auoir.
 Puis c'est vn vice grand, quand vn ombreux nuage
 Entrecourant le fond tache leur beau visage,
 Brunissant leur beau sein d'une noire espaisseur,
 Comme si au Rubis on voit vne noirceur,
 Ou dedans l'Emerande, ou s'on y voit des cendres,
 Vne nue, vn brouillas, des pailles, des filandres,
 De la rouille, du sel, vn grand amas pondreux
 Sursémé dans le fond de durillons scabreux,
 Ce sont vices marquez en toutes pierres saines.*

*De leur bonté naïue on fait preuues certaines
 Quand la lime rongearde, ou le fray de la queux,
 Ou le brasier ardent dessus le corps gemmeux
 Des pierres de grand pris, ne peut mordre ny prendre :
 Il y en a pourtant qui de matiere tendre
 Et molle, n'oseroyent l'un ny l'autre approcher,
 Tant leur nature est foible & debile au toucher.*

*De celles que le feu, la fonte, & l'artifice,
 Contrefait pour tromper, on decouure le vice :
 Car outre que la lime, en ses taillons mordans
 Et le fray de la queux se cachent dans ses flancs,
 On recognoist à l'œil les fraudes recelees
 Sous le fard de la peau artiffement mestrees,
 N'ayant rien de gentil, ny d'agreable à voir,
 Ne tenant que du verre ou trop clair ou trop noir.
 On la iuge au toucher, quand on la sent rapeuse,
 Sans lustre, sans polli, sous le doigt grumeleuse :
 Au pois, quand trop legere elle est pour sa grosseur,
 Car moins que la naïue elle a de pesanteur.
 Celles donc que l'on fait d'une paste gommeuse,
 Ou qui prennent couleur d'une masse vitreuse,
 Se peuuent decouurrir par la lime aisément :
 Mais il est mal-aisé de iuger sainement,
 Quand vne pierre fine en vne autre s'altere.
 Comme quand le Saphir par la flamme legere
 Perd sa couleur celeste, & se fait Diamant,
 Le Hyacinth, l'Amethyste en ce mesme element
 Perd sa couleur naïue & se fait autre pierre*

Qu'elle n'estoit sortant fraîchement de sa terre.

Mais que ne fait çà bas l'esperance du gain?

L'un pour trainer sa vie, & pour tromper sa faim,

Sous vn verre menteur qu'il teint & qu'il affine,

Ou changeant le Crystal en Emerald fine,

Pipe les mieux voyans, & les yeux mieux appris

A donner aux metaux, & aux pierres le pris.

Celles qui sont au fond & creuses & cauees,

Ou les autres qui sont en bosse releuees,

Sont de plus petit pris, & de moindre valeur

Que celles que lon voit d'une egale splendeur :

On fait trop plus de cas de la forme languette

Qu'on ne fait de l'ovale, ou de la rondelette,

Mesme de l'angulaire, & tient on pour certain

Qu'il n'y a rien plus beau que le long & le plain.

C'est ce que j'ay glenné de la moisson fertile

Des plus gentils esprits, qui de semence vtile

Ont semé, diligens, par ce grand Vniuers

De ce gemmeux thresor les miracles diuers.

PROMETHEE

premier inuenteur des Anneaux

& de l'enchasseure

des Pierres.

Voutes de ce grand Ciel, & vous prompts messagers

Qui d'un mol tventail & de souspirs legers

Par quatre coins diuers tventez ce bas monde :

Fontaines qui roulez d'une belle & claire onde

De haut en contre-val par le trac sablonneux

De ces rochers mouffus, ridez & cauerneux :

Fleues, prez, monts & bois, & toy Mer courroucee

De mon triste malheur fièrement herissee,

Flots sur flots entassez, raboteux, pleins d'horreur,
 C'est à vous que ie parle, escoutez ma douleur :
 Ou si vous n'escoutez du pauvre miserable
 La trop iuste complainte, O desfin employable,
 Fay que ie sois rai d'un tourbillon venteux,
 Ou tost frappé du ciel ie meure malheureux :
 Non pour rendre en mourant ma douleur appaisée,
 Mais pour n'estre la fable & seruir de risée
 A la troupe des Dieux, troupe sans amitié,
 Trop sourde à ma priere & de peu de pitié.

Fens toy pour m'engloutir aux plus basses fondrières
 De ton sein creuassé en profondes carrieres,
 Terre, trop plus humaine & plus douce cent fois
 Que du ciel ny des Dieux les trop seueres loix.

Vous germe de Tethys, Deesses Nereïdes,
 Qui deffous les caueaux de vos palais humides
 Humaines receuez de nous pauvres humains
 Plus doucement qu'au ciel, les larmes & les plains,
 Voyez, ie vous suppli, princesses marinieres,
 Mes membres bafouez sur les croupes meurdrieres,
 Et sur les flancs cauez de ce roc sourcilieux,
 Audace de Mercure, & colere des Dieux.

Où pour l'ardeur du iour mes prunelles recuites,
 Mes paupieres sans poil, & mes leures depites,
 Mes membres descharnez, dehallez & noircis,
 Mes boyaux en curee, & mes chauues sourcis,
 Vomiront contre moy, innocent, incouppable,
 Vn reproche eternel à iamais lamentable :
 Où mes yeux enyurez & de sang & de pleur
 Rien ne verront d'humain qui trompe ma douleur :
 Où rien plus n'entendray sous les lampes brunetes
 Des pauillons nuiteux, que les gorges prophetes,
 Les frayeurs, les souleurs des sinistres oyseaux,
 Compagnons coniuerez à mes tourmens nouveaux.

Ainsi pouffoit au ciel ses complaints cruelles
 Le pauvre Promethee, à iamais eternelles
 Sans le secours diuin de ce grand Iupiter,
 Qui fist, meu de pitié, ses peines allenter,

*Se souvenant encor que par sa prouidence
Il auoit de Thetis refusé l'alliance,
Ruine de son sceptre & de son ciel vouëte
S'il eust de ces amours suyui la volonté.*

*Donc pour le deliurer mande à son fils Alcide
Chasser ce carnassier, ce Vantour homicide,
Qui d'ongles & de bec deschirant, tirassant
Repaissoit son poulmon du poulmon renaisant
Du pauure criminel, dont la chair prisonniere
Languissoit sous le fer de la chaisne meurdriere,
Ouurage de Vulcan, mais Hercule soudain
Chasse l'oyseau, la chaisne il froissa de sa main.
Mais le Destin voulut qu'en memoire eternelle
Du larcin recogneu de la flamme immortelle
Qu'il auoit prise au char du Soleil radieux,
Pour animer subtil son image terreux,
Qu'à iamais dans le doigt porteroit attachee
Dans vn anneau de fer, vne pierre arrachee
Au sommet bruineux du roc Caucaisien,
De ses flancs decharnez l'infame gardien.*

*Voyla donc le premier qui mist la pierre en œure
Dans vn anneau de fer, industrieux manœuure.
Du fer on vint au cuiure, & à l'estain encor,
De l'estain à l'argent, & de l'argent à l'or,
Des pierres d'vn rocher aux pierres plus eslites,
Emeraudes, Rubis, Diamans, Chrysolithes :
Et cela qui restoit pour marque d'vn malheur,
Des Princes & des Rois fust la gloire & l'honneur.*

L'AMETHYSTE,

ou

LES AMOURS DE BACCHUS ET D'AMETHYSTE.

*Muse, mon petit œil, le soulas de mes peines,
Qui desbrampes le soïn, recuit dedans mes veines,*

*Cherchon, Mase, cherchon quelque sentier nouveau
 Et fuyon le chemin de ce tertre iumeau :
 Il n'est que trop batu, les ondes de Permesse
 Ne scauroyent contenter vne si forte presse,
 Qui pour se rafraischir, & sa soif estancher
 Court en foule, alteree, au pié de ce rocher :
 Les ruisseaux espuisez de bouches larronneffes
 Ne pourroyent satisfaire à ces troupes epeffes.
 Je veux seul esgaré par des prez non foulez
 D'autre pié que le mien, & par monts reculez
 Décourir le premier quelque source cachee :
 Je veux pinser la corde encore non touchee,
 Voler de mon plumage, & voguer dessus l'eau
 Fraischement embarqué en mon propre vaisseau :
 Je veux puiser au fond d'une source inconnuë,
 Que les courriers de l'air de leur bouche cornuë
 Ne becquerent iamais, & que le clair soleil
 N'échauffa tant soit peu de son feu nompareil :
 Eau sourdant dans le creux d'un antre solitaire,
 Pucelle ne suyuant vne trace ordinaire,
 Mais qui roule, escartee, & qui d'un nouveau son
 Murmure gazouillant quelque douce chanson.*

*L'un a chanté le feu de la torche Hectoree,
 Et sous la main des Dieux Ilion deploree,
 Les ruses des Gregeois, le conseil de Nestor,
 L'empire de Pluton, la fille d'Agenor,
 Et des marez bourbeux l'onde non violable,
 Des vents & de la mer la colere indontable,
 Les estranges hazards du soldat Itaqueois,
 Qui malgré les douceurs des filles d'Achelois,
 Le breuuage forcier de Circe enchanteresse,
 De Scylle & Charybdon la rage pilleresse,
 Eut auant que mourir ce desiré bonheur
 Voir saillir de son toit la fumeuse vapeur.*

*L'autre dressant son vol de pennes plus hautaines
 A recherché, diuin, les races plus qu'humaines
 Des habitans du ciel : A chanté le Chaos,
 Et comme en son enfance ayant le ventre gros*

*D'un mélange confus, par vne douce guerre
Nous enfanta le feu, l'air, les eaux, & la terre.*

*L'autre voulant semer son nom par l'univers,
Legerement porté sur l'aile de ses vers,
A controuué, gentil, pour marque memorable,
Des images du Ciel & des Dieux vne fable :
Comme si les flambeaux des celestes Cantons
Emprantoyent de la Terre & l'influx & les noms.
En appelle à tesmoin le Verseau Ganymede,
Les pleurs & les trauaux de Perse & d'Andromede,
Les replis estoilez, & les yeux du Dragon,
Les auirons parlans de la nauire Argon,
La Cheure nourrissiere au raiisseur d'Europe,
Le Cancre, le Bellier, Caliste & Cassiope,
Le lait qui dans le ciel se fist vn nouveau train,
Et mille autres surnoms dont le ciel est tout plein.*

*L'autre sous les ormeaux de cannes plus legeres
A fait danser de Pan les Nymphes bocageres,
Les brebis porte-laine, & les troupeaux barbus
Bondirent sautillant dessus les prez herbus.*

*L'autre nauré d'Amour a chanté ses complaints,
Sa flamme, son desin, & ses larmes non feintes :
Vn autre le venin des serpens escaillez,
Et les chantres Oyseaux de couleurs émaillez,
Rien ne resté à vanter, les ondes tant prisees
De la source au Cheual sont toutes espuisées.*

*Mais Muse, mon souci, fay moy ceste faueur,
Que ie puisse, animé de nouvelle fueur,
De mes poulmons enfléz & poussez d'autre haleine
Remplir nostre air François d'vne voix plus haontaine,
Que n'est celle de ceux, qui n'osent s'esleuer
Hors du commun sentier, à fin de gagner l'ær,
Butinant & voguant loin des mers estrangeres
D'auirons empruntez comme nouveaux Corseres,
De larcins reconnus vainement honorez,
Et des plumes d'autruy impudemment dorez.*

*APRES que les Titans, vermine de la Terre,
Furent mornez, froiffez sous l'éclat du tonnerre*

*De ce grand Iupiter, colere les noyant
 Sous vn torrent de feu flots sur flots ondoyant
 Dans le camp Phlegrean : Apres que la victoire
 Haussa des Immortels la vaillance & la gloire,
 Ces mutins étouffez sous les monts sourcilleux,
 Et le ciel fut paisible entre la main des Dieux,
 Tous pour tenir conseil aussi tost s'assemblerent,
 Et d'aduis resolu ensemble deliberent
 De visiter la Terre, à fin qu'en l'appaisant
 Chacun d'eux l'honorast de quelque beau present,
 Qui larmoyoit encor voyant les corps en poudre
 De ses enfans meurtris des pointes de la foudre.*

*Doncques à chef baissé se plongent dedans l'ær
 Portez dessus les vents, à fin de s'escouler
 Plus doucement çà bas, & d'ailes peinturees
 Hachent les plis frisez des plaines azurees.
 Ainsi que le Faucon espiait son gibier
 Muffé sous le riuage, ou dedans vn herbier,
 Fond de roide secousse : ainsi la troupe belle
 Des habitans du Ciel s'estance à tire-d'ælle :
 Le Ciel veuf de secours, pour maintenir son fort
 Demeure espouuanté à ce nouveau débort.*

*Arriuez sur la Terre, & l'ayant careffee
 Ainsi que leur parente, & l'ayant embrassée,
 Ne voulans plus laisser les hommes si grossiers
 De paresse engourdis, comme leurs deuanciers,
 A fin de les polir dessous les loix ciuiles
 Les firent habiter ensemble dans les villes.
 Le premier Iupiter leur apprit à bastir,
 Mercure à traffiquer, Pallas à se vestir,
 Domter l'orgueil des Vents, & les ondes coleres
 Sous les Pins recourbez en Fustes & galeres :
 Mars animans leurs nerfs, à deuenir guerriers :
 Apollon à chanter, & de chastes lauriers
 Se couronner le front : Cerés la nourriciere
 A tourner sous le soc la terre fourmentiere,
 Repoitrir le gueret, à dens de faucillons
 Moissonner les espis sur le dos des fillons :*

Et toy pere Bacchus tu changeas le breuage
 Des cruches d'Achelois, à ce doux pressurage,
 Que tu fis escouler du raisin pourprissant
 Par vn charme diuin, tout soïn adoucissant :
 C'est toy race de feu, qui deux fois pris naissance,
 L'vne du ventre enceint de la noble semance
 De ce grand Iupiter, & l'autre de la peau
 De sa cuisse feconde, où comme en vn berceau
 Emmaillota, benin, le pur & sacré germe
 De son enfantement surattendant le terme.
 Car plus que les humains les Dieux grands & parfaits
 Pareissent dans les flancs de leur mere imparfaits,
 Affranchis de la mort, d'ans, & de pourriture,
 Riche present du Ciel, & de l'alme Nature :
 Comme toy ieune & beau tousiours gaillard & frais,
 Gasset & potelé, qui ne vieillis iamais
 Ainsi que les humains, à qui la douce vie
 Presque sans la gousier en naissant est rauie,
 A qui la Parque bleïme agenceant le berceau
 Promte de mesme main fouffoye le tombeau.
 C'est toy germe diuin, c'est toy donc que ie chante
 Tiedement arrosé de l'humeur de ta plante :
 Mais, Pere, aussi soudain que ie parle de toy,
 Herissé de frayeur ie sens ie ne sçay quoy
 Qui roule furieux çà & là dans mes veines.

Or comme le seiour cause nouvelles peines,
 Qui prouiennent d'Amour, ce Dieu plein de repos
 Secrettement nourrist vn brasier dans ses os
 Esperdument outré d'Amethyste la belle,
 Amethyste aux beaux yeux, de beauté non mortelle,
 Esclau de ce Dieu qui dessus le grauois
 De l'Orient perleux endossa le harnois,
 Et demeura vainqueur de la gent bazanee,
 Qui voit naistre au matin sous l'aube saffranee
 Le soleil radieux, lors que du bain marin
 Moite va resuyant son visage pourprin.

Après donc que ce Dieu eut gagné la victoire
 Sur les peuples Indoïs, triomphe de sa gloire,

*Ce petit Dieu vainqueur des hommes & des Dieux,
Triomphe de ce Dieu, & le rend amoureux :
Luy tire droit au cœur des yeux de la brunette
De sa main delicate vne ardente sagette,
Qui luy perce le flanc, volant, bruyant, sifflant
Par le vague de l'air, ainsi que plomb coulant
Qui fauselle à bouillons, & frissonnant greffille
Quand dedans la froide eau bouillant on le distile,
S'embranchant tout ainsi qu'une balle au voler
Du ventre d'un canon, qui prend feu dedans l'ær.*

*C'estoit au mesme iour, que les folles Menades,
Et le troupeau sacré des errantes Thyades
Alloyent crians, hurlant, dodinant, & crollant
Leur visage masqué, de Serpens tout gronillant,
Le ianelot au poing entouré de lierre,
Bouffonnant, bondissant, & trepignant la terre
Sans ordre peste-meste au son du tabourin,
Sous le bruit esclattant des cornes à bouquin :
Trop pleine de ce Dieu la brigade chancelle
Fouruoiant çà & là de piés & de ceruelle,
De rage épointonnée errante par les bois.
La terre gemissoit de leurs confus abois,
La lumiere des yeux se bouchoit retenüe
Sous la brune espaisseur d'une poudreuse nuë,
Les Oyseaux esourdis les entendans hurler
Quitterent aussi tost les campagnes de l'ær.*

*L'une portoit en main vne lance étoffée
De Lierre ondoyant, où pendoyent pour trofee
Les despoilles d'un Bouc : l'autre pleine du Dieu
Qui la pouffe en fureur, sur le fer d'un espica
Secouoit embroché, victime de la feste,
D'un porc gaste-raisin le fumier & la teste :
L'autre portoit d'un Fan tavelé sur la peau
Les cornichons pointus, comme un croissant nouveau :
L'autre sur vne fourche à deux pointes guerrieres
La hure d'un Sanglier, aux defenses meurrieres :
De figues & de fleurs l'autre avec le coffin
Branstloit au ventre creux un vase plein de vin.*

Quand ce Dieu recherchant, ô divines merveilles !
 Les secrets croupissans au fond de ses corbeilles,
 Trouve que le Destin cruel ne vouloit pas
 Qu'il ionist bienheureux des allechans appas
 D'Amethyste la belle, ayant pour ennemie
 Diane au chaste sein le secours de s'amie,
 Et les Astres aussi : Alors tout esperdu
 Et rempli de fureur, C'est par trop attendu,
 Dist-il, sus sus avant, Euanes, qu'on attelle
 Mon char au timon d'or, l'ordonnance cruelle
 Du Ciel ne fera pas. que ie n'entre en fureur.
 « Sur vn Dieu ne peut rien la force ny la peur.
 D'vn pié prompt & legier ces folles Bassarides
 Environnent le char, l'vne se pend aux brides
 Des Onces moucheitez d'estoiles sur le dos,
 Onces à l'œil subtil, au pié souple & dispos,
 Au muste herissé de deux longues moustaches :
 L'autre met dextrement les Tigres aux astaches
 Tizonnez sur la peau, les couple deux-à-deux,
 Ils ronflent de colere, & vont rouillans les yeux :
 Vn fin drap d'or frisé semé de perles fines
 Les couure iusqu'au flanc, les houpes à crespines
 Flottent sur le genou, plus humbles deuenus
 On agence leur queuë en tortillons menus.
 D'or fin est le branquar, d'or la iante & la rouë,
 Et d'iuoïre Indien est la poupe & la prouë :
 L'vne soustient le char, l'autre dans le moyeu
 Des rouleaux accouplez met les bouts de l'essieu,
 Puis tirant la surpante, alaiement habile,
 Arreste les anneaux d'vne longue cheuille
 Dans les trous du branquar : le dessus est couuert
 De lierre menu, & de ce pampre verd,
 Où pendent à l'enuy les grappes empourrees
 Sous les tapis rameux des fucillades pamprees.
 Ce Dieu monte en son char, les Tigres vont dauant,
 Qui sans piquer voloyent plus legers que le vant,
 Sous leurs piés ergottez d'vne griffe meurtriere
 Faisoyent voler menu la bruyante poussiere,

*D'un malle entrefendu remachant poliſſant
L'or fin entre leurs dens, d'écume blanchiſſant :
Iointes à ſes coſtez ces folaſtres Euantes
Le ſuiuoyent au galop hurlantes & courantes.*

*Sus auant, diſt ce Dieu, ſus Tigres prenez cueur,
Et vous Onces legers armez-vous de fureur,
C'eſt à ce coup qu'il faut ſecourir voſtre maiſtre,
Gratez la terre aux piez & me faites pareſtre
Que vous ſentez, diuins, coleres dedans vous
Quelque peu de l'aigreur de mon iuſte courroux :
Heriſſez-vous d'horreur, échauffez courageuſes.
De queuë & de fureur vos coſtes pareſſeuſes,
Que l'Indois bazané ſente comme inhumain
Pour m'auoir dedaigné les rigueurs de ma main.
Je veux que le premier qui tiendra ceſte voye
Vous ſoit mis en curee & vous ſerue de proye.*

*Mais qu'auint-il (ô Dieu !) Amethyſte aux beaux yeux
Humble ſe pourmenans pour ſaluer les Dieux,
Et faire ſacrifice à la chaſte Deeſſe,
Se rencontre premiere en ceſte troupe épéſſe,
Qui ſe voyant forcee inuoque à ſon ſecours
Diane : Ayez pitié de mes chaſtes Amours,
Diſt-elle ſouſpirant, & chaſte te ſouuienne
De ſauuer promptement vne ame toute tienne.*

*A peine auoit fini, qu'une morne rigueur
Luy fait cailler le ſang, les poulmons & le cueur,
Vne froide ſueur luy bagne le viſage,
Par trois fois eſſaya de marcher, mais l'vſage
Des piez eſt engourdy, par trois fois eſſaya
De retourner le col qui iamais ne ploya
Auffi dur qu'un rocher, ſes larmes eſpandues
Sur le grauier Indoïs en pierres ſont fondues.*

*À ce nouveau miracle eſpouuanté d'horreur,
Encore qu'il fuſt Dieu, tremble & fremiſt de peur :
Les Tigres en défaut autour de ceſte pierre
De griffes & de dents vont poiſſiſſant la terre :
Ces folles vont dançant, hurlant, enuironnant
Ce beau corps empierré qu'elles vont couronnant.*

Donques puisque le Ciel, dist ce Dieu, m'est contraire
 En s'opposant, cruel, de haine volontaire
 A mes desseins rompus, puis qu'il ne permet pas
 Que ie puisse, amoureux, sinon par le trespas
 Sauouer les baisers d'Amethyste la belle :
 Puisque l'enfant Amour & sa mere cruelle,
 Diane & le Destin, ennemis de mon heur,
 M'ont bani de leur grace, & manqué de faueur :
 Puisque deuant mes yeux, iuges de mon martyre,
 Je souffre, malheureux, de tous les maux le pire,
 En voyant empierrer celle-là dont les yeux
 Pouuoient mesme empierrer les hommes & les Dieux :
 Je yeux à l'aduenir que ceste pierre fine,
 Nourrissant dedans soy ma colere diuine,
 Teinte de mes couleurs, engarde son porteur
 De iamais s'enyurer de ma douce liqueur,
 Attirant les vapeurs qui d'haleines fumeuses
 Vont troublant le cerueau de passions vineuses.
 Plus ie vueil qu'elle rende agreable & gentil,
 Sobre, honeste, courtois, d'esprit prompt & subtil
 Celuy qui dans le sein la portera celee,
 Ou dessus le nombril estroittement colet :
 Et qu'on la trouue aussi sur le grauier Indois,
 Où s'empierrant perdit & la vie & la vois.

Ce disant arracha de la fueille pampree
 Qui couronnoit le front de sa teste sacree
 Le raisin pourprissant, & dans sa blanche main
 L'espreignant & froissant en pressura le grain :
 Dont la sainte liqueur escoula rougissante
 Sur l'Amethyste encor de frayeur pallissante,
 Qui depuis en vertu de ce germe diuin
 N'eut le visage teint que de couleur de vin,
 Violette, pourprine en memoire eternelle
 Du Dieu qui pressura de la grappe nouvelle
 Le moust qui luy donna la couleur & le teint,
 Dont l'Amethyste encor a le visage peint.

Voyla du Bromien l'obsèque lamentable,
 Qu'il fist, elangouré, sur le corps pitoyable

*De sa chaste maistrresse : Or voyla les douleurs,
Le funebre appareil, les sanglots & les pleurs
Qu'il poussa dans le Ciel : les riués emperlees
De Gange au sable d'or, les profondes valees,
Et les coustaux voisins retentirent au son
Viement animez de sa triste chanson.*

LE DIAMANT.

A LA ROYNE.

*C'est trop chanté, Vierge Deesse,
Dessus les ondes de Permesse,
Autre labour te faut choisir :
Car l'vsance trop familiere
Du plaisir se change & s'altere
Le plus souuent en desplaisir.
Sus donc auant que lon travaille
Au moulin, & que lon me taille
Vn Diamant, que le marteau
Sur l'enclume ne sçauroit rompre,
Ny l'acier ny le feu corrompre
Ny consommer dans le fourneau.
O pierre vrayment indontable,
D'une durté non violable,
Naissant du Crystal Indien,
Qui ne tremble & qui ne frissonne
Des coups de la main forgeronne
Du grand Sterope Eolien.
Le Diamant pour faire preuue
S'il est bon, il faut qu'on luy treuue
L'éclat net, & le feu brillant,
Comme le fer dans la fournaise
Enseueli deffous la braise
Drille & flamboye estincelant.*

De couleur vn peu plus obscure
 Que le Cryſtal, mais nette & pure,
 Si qu'on y puiſſe concevoir
 Les couleurs de meſme teinture
 Que l'arc qui fait vne ceinture
 Dedans l'air quand il veut plenuoir.
 Comme l'eau d'une fontainette
 Priſonnere dans ſa cuvette
 Brunift d'un obſcur argentin :
 Ainſi faut qu'il face pareſtre
 Son teint clair bruniffant pour eſtre
 Du vray luſtre Diamantin.
 Ceſte race Diamantine
 Naiſt dans la roche cryſtaline,
 Dedans l'Or, ou dedans le ſein
 Des ſablonnières Indiennes,
 Ou dans les mines Cypriennes
 Où ſe prend le Cuyare & l'Airain.
 Celle qui de plus pres approche
 Au brillant éclat de la roche
 Du Cryſtal au luſtre argentin,
 Eſt la plus rare & la plus belle :
 La ſeconde apres elle, eſt celle
 Qui ſe trouue avecques l'Or fin.
 La plus bleſme & plus ianniſſante
 Eſt celle qu'on voit palliſſante
 Dans l'Airain foible eſtinceler :
 La plus peſante & plus blaſarde
 Eſt celle qu'on trouue baſtarde
 Dedans les minières de Fer.
 Aucuns diſent que ceſte pierre
 Se tire des flancs de la terre
 De Decan & de Biſnager,
 De Mammeluc, & que bien proche
 Se trouue encor la vieille roche
 Es mains d'un Barbare eſtranger.
 Qu'oncque ne ſe trouua meſlee
 Avec le Cryſtal, ny fouillee

Des mains auares de l'Indois,
 Et que Cypre dedans ses mines
 Ne trouue point ces pierres fines,
 Ny l'Arabe, ny le Medois.
 Miracle estrange de Nature,
 De voir que ceste pierre dure
 Qui du marteau ne craint le coup,
 Ny de l'acier, ny de sa trampe,
 Se ramollist & se détrampe
 Au plonge dans le sang de Bouc.
 N'est-ce chose encor plus celee
 Ne pouuant recevoir taillee
 Le poli que de son sablon,
 Ne pouuant estre combatuë
 Que de soy, se voir abbatuë
 Au fray d'une lime de plom?
 Mais quel esprit, quelle science
 A découuert l'expérience
 De ce secret? Il ne vient pas
 Des cerueaux hamains interpretes,
 Mais des puissances plus secretes
 Des Dieux qui commandent çà bas.
 Diray-ie chose non croyable,
 Chose vrayment espouuantable
 De la force du Diamant
 Opiniastre à son contraire,
 Combattant comme vn aduersaire
 La force & vertu de l'Aymant?
 Car estant la pierre voisine
 Du Diamant à l'Aymantine,
 Au lieu de faire vne amitié
 Le fer tombe, & luy fait demordre,
 Exerçant le cruel desordre
 D'une secrette inimitié.
 Comme le soldat qui s'employe
 A rauir quelque riche proye
 Au sac d'un rauage mutin,
 Est forcé de son Capitaine,

Qui le va fraudant de sa peine
 Et de l'honneur de son butin.
 Mesme les Dieux inexorables,
 Qui sur les eaux non violables
 Rigoureux président là bas,
 Ont de pierre Diamantine
 Le cueur, le foye & la poitrine
 Pour ne rompre & ne flechir pas.
 Les boucliers aux riches graueures,
 Les corcelets, & les armeures
 Des Dieux; & les clous du Destin
 Sont-ils forgez d'autre miniere,
 Ny burinez d'autre matiere
 Que du courroy Diamantin?
 Diamant la garde fidelle
 Du maillot & de la mamelle,
 Et du berceau Saturnien,
 Lors que Iupiter dedans Crete
 Nourriçon pendoit à la tette
 Au fond de l'antre Diſtean.
 Mais ce grand Roy tenant l'empire,
 Craignant que Celme ne peast dire
 L'auoir vëu dedans le berceau,
 A fin d'euitier le reproche
 D'estre mortel, en corps de roche
 Il empierra ce iouuenceau.
 Diray-ie la puissance forte
 Qu'il ha pour celuy qui le porte
 Pour se defendre, & pour s'armer
 Contre les ronds & les figures,
 Et les secrettes impostures
 Des Démons, citoyens de l'air?
 Contre la cire charmeresse,
 Et la puissance enchanteresse,
 Qui furieuse nous poursuit?
 Contre les fourbes des Incubes,
 Des Folletons, & des Succubes,
 Bourreaux compagnons de la Nuit?

Contre les horreurs pallissantes
 Les peurs & les frayeurs naissantes
 Des songes qui trompent nos yeux?
 Et contre ceux que la Manie
 Trauaille tourmente & manie,
 Pleins de rage & tout furieux?
 Car cil qui porte ceste pierre
 Soit que l'or ou l'argent l'enferre
 Prisonniere dans vn anneau,
 Ne craindra l'amoureux breuuage,
 Les charmes ny le forcillage
 Qui nous alterent le cerueau.
 Et quoy? lon dit (ô cas estrange!)
 Sentant le venin, qu'elle eschange
 Sa durté, & qu'elle amollist,
 Ternissant l'éclat & la grace
 Et le clair rayon de sa face
 Par le poison qui l'affoiblist.
 Or comme elle est constante & forte,
 Celuy qui chastement la porte
 Meurt constamment pour trop aimer,
 Ferme tout ainsi qu'une roche
 L'exercice des vens, & proche
 Des flots écumeus de la mer.
 Propre, tant elle a d'efficace,
 Pour acquerir la bonne grace,
 Le bon visage & la faueur
 D'une maistresse bien choisie,
 Qui plustost perdroit la vie
 Qu'autre amour graue dans son cueur.
 Diray-ie que la poudre mesme
 Du Diamant est si extrême
 Et si violente en froideur,
 Que prise elle amortist la flame,
 Le seigneur souuerain de l'ame,
 Des veines, du sang, & du cueur?
 Ainsi l'ornement de sa grace
 N'est pour la main, ny pour la face

Seulement ny pour sa valeur :
Mais pour cil qui a plus d'enuie
De trancher le fil de sa vie,
Que se tramer vn deshonneur.
C'est assez trauaillé, Mignonne,
Car la Princeſſe à qui ie donne
Le riche labeur de vos dois,
Ne veut que ſoyez dauantage
Sur le poli de ceſt ourrage,
Ce ſera pour vne autre fois.
Royne conſtante & non ployable,
Et d'amitié non violable
Vers ſon Roy & loyal Aimans,
D'eſprit net, ſans paille, & ſans nuë
Comme la beauté reconnue
En l'eſclat de ce Diamant.

LA PIERRE D'AYMANT

OV CALAMITE.

Se voit-il ſous le ciel choſe plus admirable,
Plus celeſte, plus rare, & plus inimitable
Aux hommes inuentifs, que la pierre d'Aymant ?
Qui le fer & l'acier viuement animant
Prompte les tire à ſoy, & de gente allaigreſſe
Ces metaux engourdis, & rouillez de pareſſe
Eſteue haut en l'air, fait tourner & marcher,
Les preſſe, les pourſuit, pour mieux les accrocher ?
Tout cela que Nature en ſes ondes enſerre,
Sous les replis de l'air, ſous les flancs de la terre,
N'eſt point ſi merueilleux. Et quoy ? n'eſtoit-ce aſſez
Aux rochers cauerneux, aux antres emmouſſez,
Aux pierres, aux caillous auoir donné en ſomme
La parole & la vois, qui reſpond meſme à l'homme ?

*Babillant, fredonnant, gazouillant, & parlant
Les accens dedans l'air, qu'elle va redoublant?
Sans les auoir armez & de mains & d'accroches,
De petits hameçons, de secrettes approches,
Des traits mesme d'Amour, pour attirer à soy
Le fer opiniastre, & luy donner la loy?*

*Se voit-il rien çà bas plus dur & moins dontable
Que ce metal guerrier? moins dous & moins traitable?
Mais en ceste amitié le donteur est donté,
Et le vainqueur de tout d'vn rien est surmonté,
Courant deçà delà sans esgard & sans guide
Après ie ne sçay quoy, qui s'espand dans le vuide.*

*Chef d'œuvre de Nature, & plus audacieux,
Que d'auoir esbranlé par les cercles des cieux,
De gros Ballons ardans & dans les eaux salées
Fait faire le plongeon aux troupes écaillees!*

*Mais quel nau d'amitié fait ioindre ces deux corps,
Que Nature a fait naistre imployables & forts?
La Calamite errante, & de soif alteree,
De ne sçay quelle ardeur cruellement outree,
Euente ce metal, halletant & soufflant
D'vn desir importun, qui chaud la va bruslant :
Puis l'ayant découuert, le cherist & l'embrasse,
Le careffe, le baise, & le suit à la trace,
Comme vn ardant Limier au plus espais du bois
Lance & poursuit le Cerf pour le mettre aux abois,
Et de nez odoreux & d'haleine flairante
Choiisist l'air échauffé de la beste courantè.*

*Des choses que lon voit sous le Crystal des cieux,
Coulent de petits corps, qui vont battant nos yeux
Sans tréue & sans repos d'vne viue secousse,
S'amasse vn air voisin, qui s'eslance & se pouffe,
Qu'on ne peut conceuoir que par le iugement
Qui vient d'ouir, de voir, du gouft, du sentement.*

*Nous sentons en Hyuer la froideur des riuieres,
En Esté du Soleil les flammes iournalieres,
Et les vents orageux des ondes de la mer,
Nous entendons les vois qui s'espandent par l'ær,*

*Mesmes estants voisins des bords de la marine
Il vient à nostre bouche vn fraichin de saline,
Qui part de ce grand flot, qui posant nous fait voir
De l'Aquilon venteus iusques au peuple noir.*

*Qui n'a senti de l'air la tempeste orageuse?
Veu sous les flancs cauez d'une roche orgueilleuse
Distiller goutte à goutte vne fraische liqueur?
Qui n'a senti le froid, la chaleur, & l'odeur?
Veu rouler de nos fronts vne sueur salee?
Au trauers de l'airain vne vapeur gelee?
Penetrer la chaleur au trauers d'un vaisseau?
Veu la barbe & le poil cotonner sur la peau?
Senti le doux parfum & l'odeur des fleurettes?
La douceur, & l'aigreur? & des herbes infettes
La puanteur aussi? Doncques il est certain
Que la semence part comme vn nouuel essain
Au retour du Printemps, qui se iette & se cruche
Dans vn arbre feuillu au sortir de la ruche.*

*De ceste pierre donc se dérobe & s'enfuit
Vn mouuement, vn flot, vne chaleur qui suit
Ce metal qu'elle anime, ayant de violence
Escarté l'air voisin, qui luy faisoit nuisance.
Dans ce vuide aussi tost les premiers elemens
De ce fer à l'Aymant par doux accrochemens
Embrassez & collez, comme par amourettes,
Se ioignent serrément de liaisons secrettes :
Qui fait que l'air enclos dedans ces corps pressez,
Piquez à menus trous, échauffez, & percez
D'un mouuoir importun, accolle, frappe, & pousse
La semence du fer d'une viue secousse :
Se rencontrans ainsi, se collent serrément
L'un à l'autre aussi tost d'un dous embrassement.
Tout ainsi que la Vierge éperdument espointe
Des fleches de l'Amour, de forte & ferme estrainte
Serre son fauoriz, & de bras & de main
Luy pressant l'estomach contre son large sein.
Ou comme le lierre en tournoyant se plisse
Contre vn chesne mouffu, d'une alleure tortisse :*

Ce metal tout ainsi, se sentant careffé
 Toft s'accroche à l'Aymant, & le tient embrassé.
 Voyla donc les appas, & l'amorce friande
 Dont il se paist, goulou : le fer est la viande
 Et l'aliment confit, & trappé de rigueur,
 Qui benin l'entretient en sa force & vigueur :
 C'est du fer qu'il prend vie, & par les flancs armée
 De limaille de fer ceste pierre animée
 Par secreste influence, ainsi que de la main,
 Tire le fer à soy pour appaiser sa faim :
 De ce metal absente ha les veines beantes
 D'une bruslante soif, ses entrailles mourantes,
 Et son corps affoibly à faute d'aliment
 S'altere languissant, & pert le sentiment.

Comme vn Amant pipé d'une fascheuse attente
 Soupire apres les yeux de sa maistrresse absente,
 La cherche, la reclame, & comblé de rigueur
 Ne songe nuit & iour qu'à donter sa fureur :
 Comme moy, plus chetif que n'est la Calamite,
 Qui vostre cueur ferré, d'une eternelle suite
 Va tousiours desirant, caressant, poursuivant,
 Mais plus ie l'important, & plus me va fuyant.
 Car le vostre & le mien, comme deux aduersaires,
 Vivent separément d'affections contraires :
 Le mien prompt & subtil, de l'Amour est espoint,
 Et le vostre engourdy ne s'en lchauffe point,
 S'ébranlant aussi peu de la force amoureuse,
 Qu'aux soupirs d'Aquilon vne roche orgueilleuse,
 Estant plus froid que Marbre, ou que le vent d'Hyuer,
 Qui renglace, cuisant, l'onde, la terre & l'air.

Or l'image qui part de tous ces corps spirables,
 N'est de pareil effect, ny de forces semblables :
 Autre est celuy de l'Or, que celuy de l'Airain,
 Du Verre, de l'Argent, du Fer, & de l'Estain,
 Estant ces corps entr'eux de diuerse nature,
 Diuersément ourdis, d'air, & de contesture,
 Cause qui vont suiuant, flairant, & recherchant
 Pareilles amitez qui les vont allechant,

*En fuyant leur contraire : Vne guerre immortelle
Se couue & se nourrist si fierement cruelle
Entre le Fer massif, & le corps de l'Airain,
Quis mis entre le Fer & l'Aymant, tout soudain
Leur amitié se rompt, le Fer prenant la fuite
A fin de n'éuenter l'air de la Calamite.*

*Car apres que l'Airain de ses rayons plus forts
A bouché les pertuis, & comblé iusqu'aux bords
Tout le vuide du Fer, la force & la semance
De l'Aymant se rebouche, & trouue résistance
Qui luy defend l'entree, estant le Fer tout plain
Du flot & du bouillon des rayons de l'Airain.*

*Mais entre nos deux cœurs y a-t-il point, Maistresse,
Quelque Airain morfondu, qui fait que la rudesse
Du vostre ne s'échauffe, & n'approche le mien?
Le mien, qui ne souspire, & qui n'aspire rien
Que de vous estre serf, mais las! plus l'esperance
Trompeuse le repaist, moins prend-il d'assurance:
Plus ie pense estre aimé de vos rares beautéz,
Plus ie sens de vos yeux les fieres cruautéz.*

*N'est-ce merueille encor, outre ces tas estranges,
Et les accrochemens de ces nouveaux melanges,
Voir ce corps Aymantin animé de fureur,
Ainsi que de l'Amour, ou de quelque autre ardeur,
Suyure les feuz dorez des estoiles Vrshnes,
Qui craignent se bagner dedans les eaux marines,
Eternelles roulant à l'entour de l'essieu?
Mais sent-il point encor la pointe de l'espieu
D'Arcas le fils bastard, & gardien de l'Ourse?
Quand chassant par les bois, échauffé, prist la course
Pour enferrer sa mere au poil aspre & rebours,
De ce grand Iupiter trop cruelles Amours?
Qui changea les beautéz, & les graces modestes
De Califon la vierge en ces flammes celestes,
Après l'auoir armée & de dent & de peau,
Pour accroistre des Ours le sauuage troupeau?*

*Ou c'est l'influs secret des rais & de la flame
De l'Ourse qui l'inspire & qui luy donne l'ame,*

*Ou quelque confinage, ou bien ie ne sçay quoy
De friand qui l'amorce & qui l'attire à soy.
Car le fer aiguisé sans force & sans contrainte
Frotté contre l'Aimant, tourne tousiours la pointe
Vers le Septentrion, qui rend les iours partis
En minutes, en quarts, & les vents assortis
Chacun en son quartier, retranchant mesuree
La flamme du Soleil, & l'humide contree.*

*Inuention des Dieux! auoir tiré l'esprit
D'vn caillou rendu, qui sans sçauoir appris
Aux hommes journaliers, de tirer vn mesnage
Des iours, des mois, des ans, ruine de nostre âge!
De là nous cognoissons qu'en ce grand Vniuers
Tout se fait d'amitié, rien n'y va de trauers,
Tout marche, roule & suit sous la sainte ordonnance
De ce grand Dieu, qui tient tout le monde en ballance*

*Ha siecle malheureux, & veuf de iugement,
Où les hommes grossiers ont moins de sentiment,
Moins de grace & d'amour que le fer ny la pierre,
Armez de cruauté, & tous nez pour la guerre,
Ennemis de la Paix, prompts à souiller leurs mains
Au sang de leur voisin, tant ils sont inhumains!
Siecle trop ignorant des douceurs de la vie,
Fertile de malheur & pallissant d'enuie,
Nous faisant sauonner en ce val terrien
Plus aigrement le mal, que doucement le bien!*

*Or la pierre d'Aymant non seulement attire
La froide horreur du fer, mais le fer qu'elle inspire
De sa viuue chaleur, attire l'autre fer :
Communiquant sa force, & les rayons de l'air,
Qui coulent de l'Aymant, au fer qu'il outrepasse :
S'entre-poussant ainsi que sur l'humide espace
Les haleines des vents prompts & vistes courriers,
Vont poussant par derriere au gré des mariniers
Et voiles & vaisseaux, vollant d'elles legeres
Pour empierter l'Or fin des riués estrangeres.*

*Cause que nous voyons & quatre & cinq anneaux
Suspendus dedans l'air d'accrochemens nouveaux,*

L'un à l'autre collez de liens inuisibles,
 Comme si de l'amour entr'eux estoient sensibles,
 L'un l'autre se couplant de secrette amitié,
 Qui ces deux corps inspire à trouver leur moitié.

Ainsi de la Torpille vne vapeur se iette
 D'un air empoisonné qui coule à la languette
 De l'ameçon pipeur, passant subtilement
 Par le fer engourdy d'un estourdissement,
 Du fer, il monte au poil de la ligne tremblante,
 Et du poil, à la verge, & à la main pendante
 Du Pescheur dessus l'eau restant morne & blesmy,
 En voyant sa main gourde & son bras endormy.

Mesmes lon tient pour vray, que les costes ferrees
 Des vaisseaux arrestez sur les ondes verrees,
 Qui vont rongeanz les piés du rocher Aymantin,
 Se desferrent soudain, & n'y a clou en fin,
 Esperon, ny crochet, boucle, crampon, ny bande
 Qui ne laisse le bois, & prompt ne se débande,
 Ne s'arrache & ne sorte, à fin de s'accrocher
 Contre les flancs larrons de l'Aymantin rocher.

Il y a de l'Aymant de couleur noire & perse,
 De blanc, & de blaffard, mais de force diuerse.
 Le noir, masté guerrier, n'attire que le fer :
 Et le blanc, féminin, n'attire que la chair.
 On dit que le blaffard de couleur iaunissante
 Porte ceste vertu, qu'une lame innocente
 De ce caillou frottee, entre par le trauers
 Sans offenser la chair des muscles & des nerfs,
 Qui plus est, sans douleur, & sans que de la playe
 Le sang froid & glacé en ruiselant ondoye :
 Car le coup se reprend, & se ferme soudain
 Sans paresse, restant le corps entier & sain.

On conte qu'un Berger decouvrit ceste pierre,
 Fichant de son baston la pointe dans la terre
 Sur le mont Idean : Car le fer approché
 De l'Aymant espion, soudain fut accroché.

Le plus voisin de nous, est celui que l'Espagne
 Liberale nous vend, l'Itale, & l'Alemagne :

*Le meilleur est celuy que l'Ethiophe Indois
 Trouue dedans le sein de son riche gramois :
 L'aatre & le plus commun, se nourrist es minières,
 Prend la force & le pois des terres ferronnières :
 Nature ne voulant cacher dedans son sein
 Le bien qui sert à l'homme, & qui luy fait besoin.*

*Car on tient pour certain, que l'Aymant est propice
 Pour les accouchemens attaché sur la cuisse :
 Bon contre le venin, & pour le mal des yeux
 Quand ils sont larmoyans, rouges & chassieux :
 Bon pour la chasteté, & pour se rendre aimable,
 Courtois, facond, discret, gracieux, accostable,
 Propre pour alterer, & pour estancher l'eau
 Qui flotte entre la chair & le gros de la peau.*

*Va donc, va donc Aymant, va trouver ma Maistresse.
 Et si tu peux, subtil, detremper la rudesse
 De son ame ferree & l'attirer à toy,
 Plus fort te vanteray, & plus vaillant que moy,
 Qui n'a peu l'esmouvoir par ouuertes allarmes,
 Cruelle dédaignant mes souspirs & mes larmes,
 Plus durè mille fois que le fer endurci,
 N'ayant de mon malheur ny pitid ny merci.*

LA PERLE.

A LA ROYNE DE NAVARRE.

*Je veux de main industrieuse
 Sur les bords de l'onde fameuse
 Choisir vne Perle de pris,
 Vne Perlette dont la gloire
 Sur les colonnes de Memoire
 Immortelle emporte le pris.
 Perle, dont iamais ne ternisse,
 Ne s'enfume, & ne se iaunisse
 Le lustre argenté de son eau,*

Et que la force violante
 Du Temps à la pince mordante,
 N'offense & n'entame la peau.
 Belle & gentille creature,
 Rare merueille de Nature,
 Thresor qu'on ne peut estimer,
 Plus precieux qu'on ne veit oncques,
 Prisonnier au fond de deux Conques
 Sur le sablon de l'Inde mer.
 Diuine & celeste semence,
 Qui tient sa premiere naissance
 Du Ciel & des Astres voisins,
 Empruntant du sein de l'Aurore
 Son beau teint quand elle colore
 Le matin de ses doigts rosins.
 Ores qu'elle soit citoyenne
 De la plaine Neptunienne,
 Si n'y prend-elle ses appas :
 Mais comme hostesse dédaigneuse,
 Des eaus de la mer escumeuse,
 Ingrate, ne s'abreue pas.
 Ayant plus de commun vsage
 D'alliance & de cousinage
 Dedans le celeste pourpris,
 Qu'avec l'escume mariniere,
 Or' qu'elle soit son hosteliere,
 Et qu'ailleurs son germe n'ait pris.
 Car quand la saison plus gentille
 A conceuoir se rend fertile,
 La Nacre s'ouure, & promptement
 Ceste gourmande creature
 Beant reçoit la nourriture
 De son perleus enfantement :
 Qui vient de la douce rosee
 Du grand Ciel, dont l'Huystre arrosée
 S'engrosse & s'enyure au matin,
 Ainsi que la leure tendrete
 De l'enfant se paist & s'allaitte

Suçottant le bout du tetin.
 Comme la Vierge époinçonnée
 Des chastes flambeaux d'Hymenee,
 Bruste & meurt d'un ardent desir
 D'appaiser l'ardeur de sa flame :
 Tout ainsi ceste petite ame
 Souhaitte l'amoureux plaisir.
 Qui ne soit vray, l'on dit encore
 La Perle fille de l'Aurore,
 Quand pour allegier ses douleurs
 Soupirant apres son Cephale,
 Dedans la mer Orientale
 Pleurant s'emperlerent ses pleurs :
 Larmes que les Conques perleuses
 Du fruit de leur mere amoureuses,
 Mirent au fond de leur berceau :
 Puis rondes les emmailloterent,
 Et nourrices les allaitterent
 Du fecond germe de ceste eau.
 Aussi la Perle se colore
 Ainsi que sa flamme redore
 Et donne teinture au matin :
 S'elle est palle, elle est pallissante :
 S'elle est iaunastre, iaunissante :
 Pure, son fard est argentin.
 Mesme quand Iupiter defferre
 Les traits vengeurs de son tonnerre
 De son bras rougissant d'éclairs,
 Ou quand, despit, sur le riuage
 Il brasse quelque espais orage
 Par ses prompts & vendeurs courriers :
 Ceste creature debile
 Aussi tost dedans sa coquille
 Se renferme tremblant de peur,
 Cause qu'elle altere sa face
 Par trop ieusner perdant sa grace,
 Son teint, sa force, & sa rondeur.
 Car conceuant en saison telle

Que la tourmente plus cruelle
 Trouble les humides cantons :
 L'une est platte, louche, bossuë,
 L'autre creuse, & l'autre moussuë,
 Ainsi que petits auortons.

N'est-ce cas merueilleux en elles
 De remarquer ces meres Perles,
 Lors que la chaleur les atteint,
 Se plonger dans les eaux profondes,
 A fin que sous le frais des ondes
 Elles conseruent leur beau teint ?

Et pour punir les mains auares
 Des pescheurs & plongeons barbares,
 Ou soit Arabe, ou soit Indoïs,
 Les voir de pince vengeresse
 Contre l'amorce piperesse
 Tronçonner la main & les dois ?

Sçachant bien receler encluse
 Vne richesse qui repose
 Dans leurs flancs, qui les fait aimer,
 Et fait qu'au peril de la vie
 Ceste noble proye est suyüie
 Jusqu'aux abyssmes de la mer.

Puis nagent ces troupes Huytreuses
 Dessous les campagnes vitreuses
 Sous vn chef en gros bataillons,
 Comme la troupe mesnagere
 Des Auettes vole legere
 Sous vn Roy dans leurs pavillons.

Perle gentille, mise en poudre
 Qui sçait l'humeur fondre & dissoudre
 Qui nous rend froids & catarreux,
 Et qui de vertu non connuë
 Esclarcist & chasse la nuë
 Qui nous flotte dedans les yeux.

Poudre qui retiens la puissance
 Par vne secrette influence
 Seicher toute mauuaise humeur,

*Et des pasmoisons donteſſe
 Soudain remettre en allaiſſe
 Les poulmons, le foye & le cueur.
 Poudre ſecrettement vniſſe
 Pour purger le melancolique,
 Ou cil qui ſeche languiffant
 D'vne fieure ou d'un mal de teſte :
 Poudre qui doucement arreſte
 Le flux qui coule rougiſſant.
 Perle, que iamais ne s'eſſace
 Le luſtre argenté de ta face,
 Et que lon ne détrampe pas,
 Ainſi que la Perle Indienne
 Que la prodigue Egyptienne
 Gourmanda ſeule en vn repas.
 Or va doncques, Perle d'eſlite,
 Va trouver ceſte MARGVERITE,
 Des beautéz la Perle & la fleur,
 Et fay tant que tu trouues place
 A ſon oreille, ou ſur ſa face,
 A fin de gagner ſa faueur.
 Si tu l'as, Perlette mignonne,
 Ce Faucheur ailé qui moiſſonne
 Tout cela qui vit deſſous l'ær,
 Ne ſçauroit offenſer la grace
 Des chaſtes honneurs de ta face,
 Ny le teint qui te fait aimer.*

LES AMOVRS DE HYACINTHE

ET CHRYSOLITE.

*Hyacinthe enamouré des yeux de Chryſolithe,
 Entre cent Damoyſeaux de beauté plus eſlite,
 Espoinçonné des traits & de la viue ardeur
 De ce Dieu qui ſans yeux frappe ſi droit au cueur,*

*Diffimulant, nauré, vne playe en ses veines,
Alloit de tels propos assaisonnant ses peines,
Ayant tiré, crainctif, de ses poulmons enfléz
L'air chaud entrecouppé de soupirs redoublez.*

*Chrysolithe, mon cueur, mon desir, ma sucee,
Ma Grace, mon souhait, ma Cyprine doree,
Chrysolithe m'amour, si iamais la pitie
Logea dedans tes yeux, ou si quelque amitié,
Ou quelque dous accueil a pris place en ton ame,
Appaise, Chrysolithe, appaise ceste flame,
Qui deuore, gourmande, & ma chair & mes os,
Appaise la fureur qui trouble mon repos :
Seule me peux garder, & me perdre Cruelle,
Seule retiens chez toy, comme hostesse fidelle,
Et ma mort & ma vie : Aduise donc mon Cueur,
Lequel te plaist des deux, & fay que ta rigueur
Ou me plonge au cercueil, ou ta benigne grace
Me redonne la vie, & bienheureux me face.*

*Ie sçay que iustement ie ne puis excuser
L'offense que i'ay faite, & ne puis accuser
Autres que mon malheur, ou tes beautez extrêmes
Qui me font oublier mon deuoir & moymesmes,
Indigne des faueurs d'vn regard adouci
De ton ail rigoureux : Mais si ton ame aussi
Iuge sans passion l'offense que i'ay faite,
Pour n'auoir accompli l'entreprise secrette
Entre nous deux iuree, elle n'est pas, mon Cueur,
Si lourde, si fascheuse & si pleine d'erreur,
Qu'ell' ne merite bien, à pardonner facile,
Quelque douce faueur de ta grace gentile :
Excusable vrayment, & digne de pardon
Si l'aveugle Tyran du Ciel auoit ce don,
Comme il n'a pas, cruel, de supporter les fautes
Des Amoureux, pipez de ses ruses trop cautes.*

*Il faut gouster le bien auant que s'en gorgier,
Il faut rougir le fer auant que le forger,
Quelquefois l'on espargne à fin de mieux despendre,
On se fait seruiteur pour plus libre se rendre,*

On s'altère aux chaleurs pour la soif estancher,
 On refuse l'honneur que plus on veut chercher.
 Le Marinier se pend aux vagues de Neptune
 Pour bafir sur la terre, & dorer sa fortune :
 De la terre poudreuse on engerme le sein
 Pour en tirer l'vsure & redoubler le grain :

Pour se mettre en repos souuent on se trauaille,
 Pour gagner le rempart on vient à la muraille.

Moy soldat de l'Amour, pour assaillir ton cueur,
 J'ay fait breche en tes yeux, dont ie reste vainqueur,
 De vainqueur, prisonnier, & de ceste victoire,
 Seule, sans coup fraper tu remportes la gloire :
 Fen appelle à tesmoin mes soupirs & mes vœux,
 Qui pendent pour trofee à tes crespes cheueux,
 Fen appelle à tesmoin mon ame prisonniere
 Dedans tes yeux, Maistresse, & ta grace meurdriere
 De mon cueur languissant sous ta fiere rigueur,
 Qui dédaigne mes pas, & rit de mon malheur.

Auant que m'embarquer à vous aimer, Cruelle,
 Je deuois espier de quel temps ma nacelle,
 De quel vent, de quel flot, sans trop l'auanturer,
 Deuoit estre poussee auant que démarer :
 Je deuois remarquer la mer & les estoiles
 Propres à voyager, & mettre au vent les voiles :
 Mais las! sans le connoistre, ignorant que ie suis,
 Malgré l'onde & le Ciel la voile au vent i'ay mis.
 Qui fait que maintenant sur les sentiers humides
 Entre les flancs aigus des rochers homicides
 Ma nef est emportee & sans voile, & sans mas,
 Voguant à la merci d'un orageus amas,
 N'ayant à son secours, deffous les eaux plongee,
 Qu'un image de mort, qui la tient assiegee
 Et en poupe & en prouë : Ainsi loing de support
 Perist veufue d'espoir d'ancrer iamais au port.

Ne me dédaigne pas ie te supply Maistresse,
 Le Dieu qui terrassa en sa blonde ieunesse
 De ses traits empennez l'effroyable Serpent,
 Dont le ventre empesté couuroit plus d'un arpent,

Le Dieu au crin doré, qui des nerfs de sa lyre
 Anime les fureurs de celui qu'il inspire,
 Me careffe, me fuit, & ne dédaigne pas
 Pour seulement me voir, de perdre mille pas.
 Zephyre aux doux souspirs, pour plus humble se rendre
 Au service amoureux de ma ieunesse tendre,
 D'allerons bigarrez volle de toutes pars
 Pour m'honorer, crâintif, de ses baisers mignars :
 Le cours, ie vais, ie viens, & mes peines perdues
 Par le vague de l'air se fondent dans les nues.

A tant met fin Hyacinthe à ses aïgres douleurs,
 Baignant ses yeux enlez de gros bouillons de pleurs.
 Pres de luy verdissoient les ieunes reuenues
 De Lauriers surfemez de perlettes menues,
 Et les Pins cheuelus bras à bras accollez
 Espanchoyent à Penuy leurs ombrages mollez :
 Là les soupirs coulez des bouches Zephyrines
 Esbranloyent suspendus les nouvelles cresptnes,
 Et les tendres iestons des arbres verdoyans :
 Sur les plis argentez des ruisseaux ondoyans :
 Là la terre de fleurs & de couleurs paree
 Au Soleil éuantoit sa robe bigaree :
 Entre ces rangs fueillus s'esgayoit argentin,
 Vn ruisseau trepillant d'vn reply serpentin,
 Qui d'vn murmure doux dans les eaux gazouillantes
 Apprenoit le iargon aux pierrettes roulantes :
 Lieu digne de l'Amour, m'en soit tesmoin l'oïseau,
 Fidelle auantcoureur du beau printemps nouveau,
 M'en soit tesmoin celuy qui sur les Aubespines
 Fredonne, babillard, ses notes argentines,
 Hoste de la saison, qui gaye de sa vois
 Remet en allaignesse & les monts & les bois.

Là le Dieu Delien le Prince de la lyre,
 Le Dieu qui souuerain tient le celeste empire
 Sur les Chantres sacrez, fist mourir de sa main
 Hyacinthe, dont le sang empourpra le beau sein
 Des aillets blanchissans, sang qui rougiss encore
 Dessus le front poly des pierres qu'il colore,

*Sang qui rougist encor sur les tapis herbus
 Le reproche eternel des amours de Phebus.
 Car quand le Renouveau en s'eschauffant repousse
 Les glaces de l'Hyuer de son haleine douce,
 Et le Belier succede aux Poissons froidureus,
 Hyacinthe on te reclame, & fleuris odoreux
 Dessus le verd gazon de la terre animee
 D'un gracieus parfum qui la rend embasmee.*

*Ainsi donc d'an en an quelque part que tu sois,
 Tu reuis bienheureux au plus beau de nos mois,
 Et deuois luire au Ciel quelque flamme agencee
 N'eust esté du Destin la contrainte forcee,
 Qui choisit pour meurdrier (ha cruauté des cieus!)
 Le Dieu qui plus t'aimoit mille fois que ses yeux,
 Qui pour toy fait esclauve attise dans ses veines
 Vn desir importun, compaignon de ses peines,
 Qui va bruslant son ame, ainsi que peu à peu
 La nege sur les monts, ou le suif pres du feu.*

*Il le hante, il le suit, pas à pas le talonne,
 Point ne le pert de l'œil, iamais ne l'abandonne,
 Hyacinthe est son souhait, Hyacinthe est son souci,
 Il le vante le soir, & le matin aussi,
 Et dormant & veillant, lors que la nuit muete
 Couure cest Vniuers sous son aile brunete.*

*Les replis embrouillez des oracles douteus
 Luy viennent à desdain & luy sont odieus,
 Laisse moisir au croc les cordes de sa lyre,
 De Delphe & de Patare, amoureux, se retire :
 Plus il n'aime, chasseur, que l'ombre des forêts,
 Au lieu de trouffe & d'arc il porte vn pan de réts,
 A fin d'accompagner Hyacinthe que luy chasse
 Eschauffe apres vn cerf qu'il poursuit à la trasse,
 Tant la force d'Amour esperdument le poind
 Qu'en le suiuant se perd, & ne repose point.
 » Mais quoy? n'est-ce vn malheur que la douleur cruelle
 » Est tousiours de l'Amour la compagne fidelle?
 Car voulant s'exercer à tirer le ballon,
 Pour se donner plaisir, le premier Apollon.*

Le guinde haut en l'air, & se courbant le pousse,
 Mais en tombant (ô Dieu!) d'une roide secousse
 Il rencontre le chef du ieune Damoiseau,
 Luy écrase le test, luy froisse le cerueau
 Qui flotte sur ses yeux, & n'y a medecine,
 Charme, drogue, ny ius, ny basme, ny racine
 Qui le puisse eschaner, ses beaux yeux en mourant
 Entrent le ciel, qu'il alloit desirant.
 On chante que Zephyre au branle de ses ailes
 Jalousement épris de passions cruelles,
 Desfournant le ballon autheur de ce méchef,
 Pour se vanger d'Amour luy brandit sur le chef.

Comme les Lis froissez de la pince cruelle
 De l'ongle, ou de la main, ou bastus de la gresse,
 Flaisissent aussi tost, & blesmes vont baissant
 Leur beau chef argenté, qui panche languissant
 En ailladant la terre, & fanissant ne peuvent
 Agraeuz, se dresser, tant foibles ils se treuvent.
 Ainsi du Damoiseau s'esfrange la couleur,
 Se dérobe le poux, la force & la chaleur :
 Ainsi le corps nauré de ce ieune Amyclide
 S'affoiblist chancelant, mais le sang qui reside
 Dans les vaisseaux rameux en ondoyant repeint
 Les pierres & les fleurs, marques de son beau teint :
 Et ne peut-on iuger à leur face blesmie,
 Si le mort, ou le vif a plus ou moins de vie.

On conte qu'Apollon croupit sept mois entiers
 Loing du ciel escarté sous les flancs des rochers,
 Soupirant son malheur : Les tronches aurillees
 Des vieux Chesnes branchus, les monts & les vallees
 Larmoyèrent transis dessous le contre-son,
 Et sous l'air mesuré de sa triste chanson,
 Accoisant & flattant les coleres felonnes
 Des Tigres affamez, & des fieres Lyonnes.

Comme le Rossignol de lamentable vois
 Fait gemir de douleur & les monts & les bois,
 Ne trouuant plus au nid sa petite nichee
 Qui beante l'attend pour prendre la bechee,

Que le berger a prise, ayant d'yeux trop subtils
Remarqué le buisson, la mere, & les petits.
Ainsi le Delien ayant l'ame exploree
Et d'extreme regret esperdûment outree
Triste se lamentoit, & pleuroit son malheur :
L'air comblé de son dueil rechante sa douleur,
Et les Nymphes des bois, & des ondes parlantes
Reçoivent dans leur sein ses larmes ondoyantes.

Le vray teint du Hyacinthe est le rouge vermeil,
L'autre est rouge blaffard, en couleur tout pareil
Au grain d'une Grenade, & rougissant & palle :
Le meilleur est celui que l'Inde Orientale
Mere de ces thresors, tire de son beau sein
Pour embellir des Rois & le front & la main,
Estant rouge sanguin, n'ayant la face triste
De couleur violette ainsi que l'Amethyste,
Sans paille, sans ordure, en pareille grandeur
Qu'un grain d'une lentille, & d'extreme froideur.

L'autre & le plus commun, est celui qui se treuve
Au sable Egyptien, que ce grand fleuve abreuve
Ce grand fleuve aux sept huis, qui trouble, & poissonne
Engraisse le gueret de son trac limonneux.

Porté contre la chair, il rend l'homme agreable,
Modeste, gracieux, riche, courtois, affable,
Cheri de sa maistrresse: il le rend assure
Des esclats foudroyans du tonnerre ensouffré :
Il garde son porteur de l'ardeur immodeste
De l'enfant de Cypris, de venin & de peste,
Chassant l'air corrompu qui de grossiers amas
Prend & caille le sang, & nous meine au trespas :
Ennemi des frayeurs, qui de melancolie
Troublent l'air plus serain de nostre fantaisie :
Ennemi des Démons, & de l'estonnement,
Dont les songes menteurs nous trompent en dormant :
Retenant sous le mort de ceste pierre dure
Quelque douceur encor de sa gente nature,
Qui vivant ne peut onc au torrent de ses pleurs
De sa fiere Maistrresse adoucir les rigueurs.

*Sur ce nouveau trespas Chrysolithe la belle ;
 Humble, se souvenant de la façon cruelle
 Dont elle auoit traité ce ieune Damoyseau,
 Plus douce apres sa mort, & dedans le tombeau,
 Que viuante cent fois, pour la demeure sienne
 Amoureuse choisit la poudre Egyptienne,
 A fin d'accompagner Hyacinthe, que le sort
 Ne permist d'estre aimé sinon apres la mort.
 Hé ruse d'Apollon ! qui point de ialouffe,
 Point d'extreme fureur & folle frenaisse,
 Pour mieux eterniser les larmes de son dueil
 Cacha ces deux amans en vn mesme cercueil :
 Hyacinthe se trouuant deffous la mesme terre
 Qui le cœur empierré de Chrysolithe enferre,
 Morte ne retenant d'immortel souuenir
 Que l'infame surnom d'ingrate à l'auenir.*

*Donques la Chrysolithe en couleur verdoyante
 Tire sur le verd-gay de la mer ondoyante,
 Ou au ius pressuré des fueilles d'vn poreau :
 L'autre ha plus que l'or fin le visage & la peau
 Plus iaune & plus doré, on l'appelle Topasse,
 Qui de son lustre d'or, l'or mesmement efface,
 Tant il est iaunissant, semblable, hors le surnom,
 A celle qui de l'or emprunte son beau nom.
 Car l'vne & l'autre en fin n'est qu'vne mesme pierre,
 Qui molle s'endurcist sous les flancs de la Terre,
 De nature semblable & de mesme vertu.*

*Il rend l'homme vaillant & d'honneur reuestu :
 Plongé deffous la langue, il detrampe & modere
 Du fieureux languissant la chaleur qui l'altere :
 Mis sur le costé gauche, il repouffe la-peur,
 Mesme aux Démons nuitteux il apporte frayeur :
 Il arreste le flux d'vne playe coulante,
 Il appaise de l'eau sur la flamme brillante
 Le bouillon sautelant dans les creux de l'airain :
 D'vne puissance occulte il domte & met au frain
 Des songes imposteurs les ruses tromperesses,
 Qui vont charmant nos yeux d'amorces piperesses.*

*Voyla de deux Amans & le sang & les pleurs,
Eschangez pour memoire en pierres & en fleurs :
Fleurettes, du Printemps seures avant-courrieres :
Pierrettes, de l'Amour fidelles messageres.*

LE RUBIS.

A MADAME LA DVCHESSE DE MONTPENSIER

*O toy le patron de la Lyre,
Animant de sainte fureur
Le Chantre qu'il te plaist elire,
Pour le combler de ta faueur :
Toy qui fais naistre les Poëtes,
Medecins, Deuins, Interpretes,
Toy qui premier as inuenté
L'honneur de la branche fameuse,
Où ta fuyarde dédaigneuse
Vit encor en sa chasteté.*

*Toy qui de flamme non commune
Attiedis iusqu'au fondement
L'humide palais de Neptune,
L'air, la terre, & l'autre element,
Dy moy l'honneur de ceste pierre,
Qui deffous les flancs de la Terre
Emprunte le beau teint vermeil
De ton feu, qui trampe & colore
L'or, l'argent, & le cuiure encore
D'vn artifice nompareil.*

*L'Escarboucle est cil qui se vante
Sur le Rubis plus excellent,
Soit Indois, ou soit Garamante,
Pour son feu viuement brillant,
Qui rayonne & vis esincelle,
Ainsi que fait vne chandelle
Par les tenebres de la Nuit :*

Ou comme au vent d'une fournaise
 On voit rougir entre la braise
 Le charbon bliëtant qui luit.
 Dont le masle ha trop plus de grace,
 Plus de lustre, & plus de vigueur
 Que la femelle, qui de crasse,
 De graisse & de noire épaisseur
 Souille sa face languissante,
 Entre le vermeil pallissant
 Sous vn morne affoiblissement :
 Tout ainsi qu'en chacune espece
 D'animaux le masle ha l'adresse,
 La force, & le commandement.
 Dans le feu ceste pierre fine,
 Languist & perd son lustre beau,
 Mais aussi tost elle s'affine
 Et repret son teint dedans l' peau :
 Mais las ! ie vy tout au contraire
 Maltraité de mon aduersaire,
 Amour, sous ses fieres rigueurs.
 Car son feu me donne la vie,
 Et mon ame palle & blesmie
 Se noye au torrent de mes pleurs.
 L'on connoist la bonté parfaite
 Du Ballays, quand vn petit feu
 Comme de couleur violette
 S'estance hors de son milieu :
 Quand on n'y voit paille, ny poudre,
 Mais ainsi qu'un esclat de foudre
 En pointe, vn rougissant éclair,
 Vne viue couleur pourprine,
 Espeffe non, mais cramoisine
 Sous vn lustre brillant & clair.
 Or le Rubis plus agreable
 Est celuy que l'on voit encor
 Non sur la peau, mais dans sa table
 Comme petites gouttes d'or
 D'ordre égal, poussant leur lumiere,

*Comme l'humide Pouffiniere,
 Qui laissant le front du Toreau,
 Est de l'Hyuer la messagere,
 Et de l'Esté l'auant-courriere
 Naissant apres le Renouueau.*

*Cause que la sainte alliance
 Des Pleiades, le sang d'Atlas,
 Fait que ceux qui ont connoissance
 De l'influs qui coule çà bas,
 Ou par celestes coniectures
 Predisent les choses futures
 Du Ciel dépité contre nous,
 Ainsi que le sage Caldee
 A la vertu recommandee
 De ce Rubis, par dessus tous.*

*Le Rubis dedans sa carriere
 Au lieu d'estre rouge en couleur
 Quelquefois est blanc, sa matiere
 N'estant encore en sa chaleur
 Cuite, confitte, assaisonnee,
 Mais debile, & fraichement nee,
 Que le Soleil va meurissant,
 Si bien que celui que l'on tire
 Trop ieunement de son Empire
 Est tousiours palle & blanchissant.*

*A l'Escarboucle est la victoire,
 Le Balays le seconde apres,
 Le Rubis emporte la gloire
 Sur la Spinelle, qui de pres,
 Braue, contr'imité son lustre,
 Mais qui de beauté trompe & frustre
 Le Grenat sallement ombreux,
 Pierre vulgaire & trop connuë,
 Brunissant d'une épesse nuë
 Sans grace, & sans trait vigoureux.*

*Corinthe, Orchomene, Arabie,
 Et ceux qui gellent sous le Nort,
 Marseille, Espagne, Ethiopie*

Trouuent le Rubis en leur port :
 Mais ie croy que si rare pierre
 Ne s'engendre es flancs de la Terre,
 Et que ce grand Ciel larmoyant
 D'vn pleur cramoyé qui roufsoye,
 Fait naistre sur la riue Indoise
 Le Rubis tousiours flamboyant.
 Mais que fait l'artiste Nature
 Que l'homme ne vueille imiter ?
 Ou soit en la morte peinture,
 Fondre, mouller, tailler, enter ?
 L'vn veut en vn fourneau recuire
 Ce que le Ciel ne peut enduire
 Ny digerer dedans mille ans :
 L'vn donne la couleur au verre,
 Le fond & en moule vne pierre
 Pour tromper les plus clair-voyans.
 L'vn d'vne table redoublee
 De Crystal net & non scabreux,
 Estant bien iointe & bien collee
 Vne feuille rouge entre-deux,
 Sous ce Doublet & faulse glace
 Si bien contr'imité la grace
 Du Rubis, que le plus rusté,
 Ores qu'il ait la connoissance
 Des pierres, & de leur naissance,
 Bien souuent s'y trouue abusé.
 D'vn Sapphir blanc bien mis en œure
 Le Diamant se contrefait,
 Et n'y a si bon ail d'Orfeure
 Qui ne s'y trompe : Mais s'il sçait
 Que de toute pierre bastarde
 La dent de la Lime rongearde
 Decouure le lustre trompeur,
 Soit Rubis, ou soit Chrysolithe,
 Emeraude, Opalle, Hematite,
 Ou autre glace de couleur.
 Encor se decouure la fraude,

*Au poix, & au lustre afoibli
 Du Rubis, & de l'Emeraude:
 Ou les frayant sur le polli
 De la pierre dont on affile
 De l'acier la pointe subtile,
 Ou du fer le taillant scabreux:
 Ou s'en la glace mensongere
 On voit l'amas d'une poussiere
 En petits durillons pierreux.*

*Le Rubis tant il est celeste,
 Chasse les frayeurs de la Nuit,
 Repousse & desfourne la peste
 Et l'air infecté qui nous nuit:
 Met le resueur en allaignesse,
 Ennemi mortel de tristesse,
 Repurgeant en toute saison
 L'homme de la melancolie,
 Sous l'assurance que sa vie
 Ne se peut noyer de poison.*

*Va Rubis, & ne te lamante
 D'estre repoly de ma main:
 Possible vne autre plus scauante
 Se voudra trauailler en vain
 Pour faire mieux: Et si l'adresse
 Que ie te donne à ma Princesse,
 T'est fauorable, & qu'en son doy
 Elle te porte bien apprise,
 Il n'y a pierre tant exquise
 Qui soit plus heureuse que toy.*

LES AMOVRS D'IRIS ET D'OPALLE.

*Ie chante le Desin, & la flamme fatale
 D'Iris la bigarree, & de l'Amant Opalle,
 Opalle ieune & beau, qui sur le sable Indois*

Perdit, flangouré, & la force, & la vois :
Iris, qui de sa mort cruellement outree,
Ses larmes empierra sur la riuë Erythreë.
C'estoit le iour qu'au Ciel le Soleil pur & beau
Redore de son feu les cornes du Toreau,
Le iour que du Belier les estoiles gaucheres
Se plongent sur le soir és ondes hostelieres
Du grand pere Ocean, quand l'image à Persé
Découure au plus matin le pié gauche auancé :
En la gaye saison que les humbles fleurettes
Embasmement de parfum leurs robes vermeillettes,
Et les chantres oyseaux degoisent, babillars,
Les accens decoupez de leurs fredons mignars :
Quand Iris, de Iunon la fidelle courriere,
Se trouuant sur les bords de l'Indoise riuiere,
Lasse d'vn long voyage, où les ialoux appas
De sa maistrresse absente auoyent guidé ses pas,
Espiant les larcins en ceste basse terre
Du Dieu qui sous ses pieds échauffe le tonnerre,
S'assied contre les flancs d'vn caverneux rocher,
Pour tromper la chaleur, & sa soif estancher :
Mais las! vne autre soif a son ame alteree.
Car en voyant d'Opalle vne grace assuree,
Vne façon gentille, vne ieunesse encor
Luy frisant le menton d'vn petit crespé d'or :
Voyant les dous attraits de sa face riante,
Ses yeux gros de l'Amour, son ame soupirante
Vn orage de feu, qui luy trouble les sens :
Voyant donques Opalle en son gaillard printems,
Opalle grand Berger des troupeaux de Neptune,
Aussi tost fut esprise : vne flamme commune
S'esprend de l'vn à l'autre, & s'elle est à son tout,
Opalle n'est pas moins echauffé de l'Amour,
Qui chaud luy va brassant vn grand feu dans les veines,
Que les froids Aquilons, ny les eaux des fontaines
Ne scauroyent allenter, tant il est violent.
Car la voyant marcher d'vn pas & graue & lent,
Luy voyant sur le dos richement colorees

D'incarnat, iaune, & pers deux ailes bigarrees,
 Deux ailerons aux pieds, & sous vn voile obscur
 Vne extreme beauté qui le poind iusqu'au cueur,
 Vn front large & poly, vne tressure blonde
 A petits flots ondez çà & là vagabonde,
 De Perles, de Coral, & de baisers mignars
 Sa bouche toute pleine, & ses yeux babillars,
 Remarque, bien appris, que ceste grace belle
 N'auoit rien de l'humain, tenant de l'immortelle.

Vne peur aussi tost court tremblante en ses os,
 Qui luy dresse le poil, & luy bouche renclos
 Les soupirs, recherchant quelque nouvelle issuë
 Pour sortir, echaufez, de la flamme conçeuë.
 Il tombe en pasmoison : Mais Amour esclancé
 Prompt de la mesme main, dont il auoit blessé,
 Luy dessille les yeux, & du bout de ses aëles
 Entrouure le rampart de ses leures iumelles,
 Luy bagne de parfum les temples & les yeux,
 Puis le creux de la main, & d'un vent gracieux
 Luy redonne l'esprit, qui fait que le teint palle
 Se retire, honteux, du visage d'Opalle,
 Reprenant, vigoureux, cela que le sommeil
 Luy auoit derobbé de son beau teint vermeil.

Forcé des traits d'Amour, d'une alleure gaillarde
 S'achemine dispos, & vaillant se hazarde
 D'accoster son Iris, qui l'attend de pié coy
 Pour haster le desir qui la tient en esmoy :
 Mais plus le pouffe Amour, plus vne froide crainte
 Le retire, honteux : vne vergongne empreinte
 Luy fait rougir le front. Mais y a-t'il rigueur
 Que ce Dieu ne detrampe, & ne domte vainqueur ?

Car le voyant Iris, encore que la honte
 Soudaine la retint, d'une allaignesse promte
 L'embrasse, le careffe, & d'attraits gracieux
 Importune, eschauffee, & sa bouche & ses yeux :
 Mais ce pendant l'unon rougissant de colere
 Pour le trop long seiour d'Iris sa messagere,
 Sous les replis cauez d'un nuage ombrageux

Soudain les emprisonne, & les voile tous deux :
 Appaisant doucement les ardeurs violantes
 Qui secrettes brusloyent leurs ames languissantes.
 » Mais las ! on dit bien vray, que l'amoureux plaisir
 » S'accompagne tousjours d'un nouveau déplaisir.
 Car Iunon, qui du ciel ialousement esprise
 Voit de ce doux larcin l'amoureuse entreprise,
 D'Opalle ieune & beau (ha cruelle Iunon !)
 Fist ceste pierre encor qui porte son beau nom :
 Mesme entre les deux bras de sa belle Maistresse
 Le iarret s'engourdit, vne morne paresse
 Gelle & morfond les nerfs, boit & suce le sang,
 Le poulmon retiré ne s'estend plus au flanc.

Comme vn chancre malin, s'auançant insensible
 Rampe de nerf en nerf d'une alleure inuisible :
 D'Opalle tout ainsi vne froide rigueur
 Rendurcit peu à peu les tendons & le cueur.
 Vn Hyuer eternel entre dans les iointures,
 Dedans le creux des os & de leurs emboitures,
 Vne glace, vne horreur iusqu'aux ongles s'estend,
 Vn long sommeil ferré iusqu'au foye descend,
 Qui luy bouche soudain le chemin de la vie :
 Transi plus ne soupire, & son ame rauie
 Recherche sa maistresse, & son corps bigarré
 Sur le grauiet Indois se retrouue empierré :
 N'ayant de ses Amours, pour memoire eternelle
 D'auoir baisé, mortel, vne dame immortelle,
 Que les couleurs qu'il porte. Iris en ce malheur
 Ne le pouuant cherir de plus riche faueur,
 Soudain la larme à l'œil passe l'onde pourpree
 Pour reuoler au Ciel, de la riue Erythree :
 Du crystal de ses pleurs fait la pierre de pris
 Qui maintenant encor porte le nom d'Iris,
 Recolorant naïfue en sa face empierree
 De Parc qui ceint le ciel la trace bigarree.

Voilà de ces Amans l'employable Destin
 Qui les poussa, cruel, en si piteuse fin.

LE CORAL.

A MADAME LA DVCHESSE DE GUYSE. .

Qui ne croit les nouveaux eschanges
 Qui se refont en corps estranges
 Au sein de ce grand Vniuers :
 Qui ne reconnoist que l'ouurage
 Qu'icy bas Nature mesnage,
 N'est beau que pour estre diuers :
 Celuy n'a pas la connoissance
 Que tout cela qui prend croissance,
 Est esclau du changement :
 Et que la naissance alteree
 Par la mort, se vest reparee
 D'autre & nouuel accoustrement.

Qui croiroit que ces fleurotieres
 Ces abeilles, ces ruchotieres
 Naissent du ventre d'un Toreau
 Esfoufé vis dessous la terre,
 Quand fourmillante elle desferre
 Ses flancs gros d'un essain nouveau?

Qui croiroit qu'une branche tendre
 Tombant dedans l'eau peust esendr:
 Ses feuilles en ailes d'oiseaux?
 Bois, escorces, nouveaux fruitages
 S'emplumer en Oysons sauvages
 Naissant qui flottent sur les eaux?

Qui croiroit que d'une broüce
 Naiffe la Cigale enrouëe?
 D'un Ver rampant, les Papillons?
 Ou d'une vase limonneuse
 S'armer une brigade Huytreuse?
 Des Cheuaux, Guespes & Freslons?

Qui croiroit qu'une herbe puante
 Dessous l'escume blanchissante,
 Enseuelie au fond de l'eau

Sentant l'air, deuint pierre dure,
 Empruntant la riche teinture
 Des rais du celeste flambeau?
 Car ceste herbe palle & flestrie
 Sans humeur, & seche & pourrie
 Languissante sur le grauier,
 Le flot crespant sur le riuage,
 Ply sur ply cruel la rauage,
 Et la plonge au fond de la mer.
 Là se confit & deuient molle,
 Puis furnageant elle se colle
 Contre les flancs d'vn roc marin
 Quand le vent sur l'onde commande,
 Et la mer auare & gourmande
 Aux bords reuomist son larcin.
 Le fer s'endurcist à la trampe,
 Mais ceste plante se détrampe
 Et s'amollist dedans la mer,
 Puis s'endurcist & se congelle,
 Empruntant ceste couleur belle
 Aussi tost qu'elle a senti l'air.
 Car soudain les sœurs Nereïdes,
 Les Naiades & les Phorcides
 Voyans leurs cabinets pierreus
 Enrichis de ceste merueille,
 Et de ceste herbe nompareille,
 Au Soleil dresserent tels vœus.
 Pere, qui d'aillade feconde
 Fais engrosser la terre & l'onde,
 Conceuoir, produire & germer,
 Et qui par ta diuine flame
 Attiedis & rechaufes l'ame,
 Qui vit sur terre & dedans l'air :
 Regarde ceste herbe empierree
 Et de ta lumiere doree
 Qui rougist de viue couleur,
 Donne teinture à ceste branche,
 Et fay qu'elle qui se voit blanche,

De ton feu sente la chaleur.
 Baïsez de vos leures molletes,
 Dist-il, ces rameuses branchettes,
 Le leur donne le teint pareil :
 Soudain ces branches Coralines
 Au baiser deuidrent sanguines
 Par les rayons d'un beau soleil.
 Cause que nous voyons que celles
 Qui de leurs bouches immortelles
 N'ont succé le pourpre sanguin,
 Sont blafardes & blanchissantes
 Comme les flammes pallissantes
 D'un soleil malade au matin.
 Non, ce n'est pas le sang des veines
 Du chef serpentin, sur les plaines
 Ruiselant qui l'herbe arrosa,
 Lors que Persé de mains sanglantes
 Sur un lit d'herbes rousoyantes
 Tout grouillant encor le posa.
 Quand dessus les riuës humides
 Des precipices Atlantides
 Ce Cheualier volant & preux
 Au fil d'une lame meurtriere
 Trancha la teste serpentiere
 De la Gorgonne à l'œil affreux :
 Oeil plein d'horreur espouventable,
 Hideux, cruel, inexorable,
 Oeil si mutin qu'au decocher
 Ses traits si fierement il darde
 Contre celuy qui le regarde,
 Qu'il le fait deuenir rocher.
 Mesme Pallas, qui viue armee
 Nasquit de la teste entamee
 De Iupiter, en eut frayer,
 Craignans la colere homicide
 De cest ail, où tousiours reside
 Le meurdre, le sang & l'horreur.
 Soit qu'il emprunte sa teinture

De ce Monstre, ou que de nature
 Il soit tel, si est-il tresbon
 Contre la morsure enflammee
 Ou la piqueure enuenimee
 De l'Aspic & du Scorpion.
 En poudre semé sur la terre
 Il rabbat les coups du tonnerre,
 Les foudres & les tourbillons,
 Desfournant la peste & la gresle
 Tombant qui froisse & qui martelle
 L'espi sur le dos des fillons.
 Purgeant les arbres de vermines,
 De broüillas, d'épesses bruïnes,
 Et toutes iniures de l'air,
 Et des pestes qui font la guerre
 Aux grains, & aux fruits de la Terre,
 Qui croissent pour nous subsnter.
 Mortel ennemi des Chenilles,
 Rats, Mulots, bestes inutiles,
 Qui rongent les germes nouveaux,
 Qui rampent, qui marchent, & glissent,
 Et grattant, leurs maisons bastissent
 Sous la Terre en petits caueaux.
 Mesme celuy qui court fortune
 Dessus les vagues de Neptune,
 Le portant est franc de peril,
 De trenchaisons, de cours d'yrines,
 De sang qui court par les narines,
 Attaché dessus le nombril.
 Or va donc branche Coraline,
 Va trouver la chaste poitrine
 De ta Duchesse, dont l'honneur,
 Les beautez, & les graces belles,
 Bontez & vertus immortelles,
 Du Ciel empruntent la faueur.

L'ONYCE.

*Le Sommeil doux & lent sous sa plume endormiroir
 Tenoit les bords cousus paupiere sur paupiere
 Des beaux yeux de Cypris, foiblette delassant
 Ses membres sous le frais d'un Myrte fleurissant,
 Les Graces à l'escart de leurs mains delicates
 Gordonnoyent à l'enui de roses incarnates,
 De thym, de mariolaine, & de mille autres fleurs
 Vn tortis bigarré de cent & cent couleurs,
 Pour couronner le front de leur belle Maistresse,
 Lors que son fils Amour d'une prompte allaignesse
 Plonge sur son beau chef, du chef coule en son sein,
 Où mourant de plaisir, dessus sa blanche main
 Se déroband, accort, il se glisse & la baise :
 De ses doigts yuoirins mignonnement luy fraise
 Les plis de son colet, s'assiet sur ses genoux,
 Admire les beaux traits de son visage doux,
 Ores qu'il fust son fils, & qu'il eust connoissance
 De ses rares beautez du iour de sa naissance :
 Admire, langoureux (comme faisant l'amour)
 L'yuoire de son sein, & l'humide seiour
 De cent baisers mignards dans ses leures iumelles :
 Il éuente, subtil, au branste de ses œlles
 Ses cheueux crespelus, admire ses beaux yeux
 Non pas comme son fils, sainte race des Dieux,
 Mais comme vn estrangier forissu de sa terre
 Qui la voulust forcer d'une plus douce guerre,
 Ravi de ses beautez. Mais qu'aduint-il en fin ?
 Ce petit Archerot, ce Démon, ce Lutin
 Bauolant sur sa main, veit (comme dans la glace
 D'un miroir de Crystal) contrefaiste sa grace,
 Ses fleches, son carquois, ses ailerons dorez
 Dedans le rond poly des Ongles colorez
 De la belle Cypris : veit sous la banderole
 Qui luy ferroit les yeux, la leure tendre & mole
 De sa bouche riante : il veit sans l'éueiller*

*(Comme dans vn crystal) sa flamme esinceler,
 Ongles aboutissans de petites perlettes,
 Le miroir de l'Amour, & des beautez parfaittes,
 Miroir, le passetemps des Graces, & des Ris,
 Et des Jeux compagnons de la belle Cypris.*

*Or comme vn ieune enfant qui toute chose admire,
 Dans ces ongles polis se mire & se remire,
 Meu de-la nouveauté, voyant vn autre Amour
 Ainsi qu'il se miroit se mirer à son tour,
 Delibere, finet, pendant que la Cyprine
 Dessous les rangs iumeaux de la fueille myrtine
 Tenoit les yeux fillez d'vn sommeil froid & lent,
 Faire vn nouveau larcin : & de fait violens
 Empoigne aussi soudain de sa main promte & fiere
 L'acier frais emoulu d'vne fleche meurdrriere,
 Dont il rongne, assure, ainsi que d'vn ciseau
 Le croissant vermeillet & le tendre cerceau
 Des ongles de sa mere, & de si gaye adresse
 Qu'onques ne s'eucilla la Cyprine Deesse,
 Tant le somme engourdy auoit fillé ses yeux :
 Guidant par ce butin se rendre plus heureux
 Que s'il eust dérobé tous les thresors du monde
 Enfouis dans la terre, ou plongeé dessous l'onde.*

*Riche de ce larcin s'enuolle haut en l'ar,
 Mais sa mere en sursaut se reueille au voler
 Par le siffte bruyant de son aile ébranlee :
 Apperçoit aussi tost de sa main potelee
 Ses ongles raccourcis, se courrouce aigrement
 Contre son fils Amour, qui trop effrontément
 Se mocque & se sourit de la promte colere
 Et des propos mutins de Cyprine sa mere.
 Mais (âsastre à l'Amour!) hachant à l'enuiron
 D'ailerons peinturez comme d'vn auiron
 Les campagnes de l'air (ô puissances diuines!)
 Laisse escouler, tremblans, de ses mains enfantines
 Le thresor qu'il portoit sur le sable perleux
 De l'Indois basané sous ses crespes cheueux.*

Or comme il est certain que de tous corps celestes

Rien ne se deperit, la retaille & les restes
 Des ongles de Venus furent aussi soudain
 Qu'ils tomberent en bas, recueillis de la main
 (Par le vouloir des Dieux) des Parques mesnageres,
 Qui changent aussi tost ces retailles legeres
 En pierre qui de l'ongle a le surnom encor,
 Ongle de la Cypris plus precieux que l'or.
 Ongle estant empierré, cerné d'une ceinture
 Vermeille blanchissante, ou de grise teinture
 Qui tire sur le noir, ou dessus le vermeil,
 Ou de l'ongle incarnat à nul autre pareil,
 S'il ha couleur de chair, on l'appelle Sardoyne :
 S'il retient de la corne, ou du miel, Carchedoyne.
 Mais toutes trois ensemble, ou bien separément
 Ont pouuoir d'appaizer le chaud affollement
 Ou les viues ardeurs de la molle Cyprine,
 Si pendentes au col flotent sur la poitrine.

L'Onyce hors ce pouuoir, comme ayant sentiment
 Et souuenance encor de son empierrément
 Qui fut par vn forfait commis sur la querelle
 D'un petit larronneau, ha la puissance telle,
 Que celui qui la porte est toujours quereleux,
 Triste, melancolic, refueur, & cauteleux,
 Plein de peur, comme Amour, qui déroband sa mere
 Surprise de sommeil, l'échaufa de colere,
 Cause que son larcin fut mis deuant les yeux
 Du grand Ciel estoilé la demeure des Dieux.

L'EMERAVDE.

A MADAME LA DVCHESSE DE NEVERS .

Il faut confesser que nous hommes
 Entre les animaux, qui sommes
 Les serfs imitateurs premiers
 De ce grand Artisan du monde,

Qui sous le frain la terre & l'onde
 Conduit de ses vistes courriers,
 Emprantons les sciences belles,
 Ou des peuples qui ont des âlles,
 Ou de ceux qui courent, dispos,
 Par les forests, & qui herissent
 Fauues ou noirs, ou qui blanchissent
 De laine ou de poil sur le dos.
 Les vns nous monstrent des racines,
 Les autres font des medecines,
 Naurez, qu'ils trouuent dans les bois :
 L'vn fait la toile, & l'autre file,
 Et de sa trame plus subtile
 Pare les Princes & les Rois.
 L'vn nous apprend la preuoyance,
 L'autre la legere inconstance
 Des Vents qui vont enflant la mer,
 Les autres par diuins augures
 Annoncent les choses futures
 Ou sur la terre, ou dedans l'ær.
 Ibis le ventre se nettoye
 De son bec crochu qu'elle noye
 Dans les replis de ses boyaux :
 Le Cerf nauré prend le Distame,
 Pour se saigner l'Hippopotame
 Chostt la pointe des roseaux.
 Et quoy? la Grue passagere
 De l'Aigle fuyant la main fiere
 Passant la montagne au Toreau,
 A fin qu'en volant ne caquette
 Dans le bec porte vne pierrette
 Craignant quelque allarme nouveau.
 La Perdrix, le Merle & la Griue
 Dégoustez, si le mal estriue,
 Mangent du Laurier : & si l'œil
 Des petits Couleureaux se rouille,
 Déustant leur vieille despoille,
 Se guarist mangeant du fenail.

D'où sçauons nous que ceste Pierre
 Soit exquisite, que par la guerre
 Que les Griffons pour elle font
 Contre la race ambicieuse
 Des Arimaspes monstrueuse,
 Qui n'a qu'un œil dessus le front?
 Comme si cet oyseau barbare
 Vengeant l'outréuidance auare
 Des hommes, eust le sentiment
 De déchirer de sa main croche
 La main qui du fond de la roche
 Veut tirer son auancement.

Mais y a-t-il en ce bas monde
 Soit en la terre, ou dessous l'onde
 Que la venteuse ambition,
 Ou l'Auarice ne s'efforce
 De rechercher à toute force
 Pour assouvir sa passion?

Outre les montagnes Riphees
 Y a des roches estouffees
 D'ombre espais, sans air, & sans iour,
 Où les neiges perpetuelles,
 L'huyer, & les nuits eternelles
 Dressent leur bruïneux seiour.

Roches non roches, mais nuages
 Gros de frimas, & bruns d'orages,
 Du Soleil fuyans la clairté,
 Sans receuoir la faueur bonne
 Ny du Printemps, ny de l'Autonne,
 Ny sentir les feux de l'Esté.

Pres de là sont les monts Scythiques
 Fort voisins des Asiaticques
 Fertiles de pierres, & d'or,
 Où l'Emeraude verdoyante
 Entre l'Or fin estincelante
 Se découure, & se trouue encor.

Plus noble que la Bactrienne,
 Laconiëne, ou Cyprienne,

Ou celle qu'on trouue où le Nil
 Dessus les campagnes haslees
 Au flot de ses eaux escoulees
 Attraine son limon fertile.

Pierre naïfue & verdoyante
 Ainsi que l'herbe rosoyante
 Sous la fraicheur d'un beau matin :
 Ny blemissante, ny haslee,
 Mais loing du Soleil reculee,
 Pres d'un ruisselet argentin.

Couleur qui rassemble & rallie
 La force des yeux affoiblie
 Par trop longs & soudains regards,
 Et qui repaist de flammes douces
 Les rayons mornes, las ou mouffes
 De nostre ail, quand ils sont espars.

Couleur belle & gayment brillante,
 Couleur en qui se represente
 Le fard qui raieunist les ans,
 Lors que les Graces par la pree
 Trouffent leur robe diapree
 Des honneurs d'un gaillard Printans.

Couleur dont iamais ne s'efface
 Le teint verdoyant ny la grace,
 Peignant l'air de son lustre beau,
 Qui n'affoiblist & ne s'offense
 De l'ombre ny de la puissance
 Des feux du celeste flambeau.

Couleur vrayment opiniastre,
 Qu'on ne peut domter ny combattre,
 Tant est constante en sa valeur :
 Couleur qui iamais ne s'altère,
 Mais tousiours qui demeure entiere
 En sa gaye & gente verdure.

Si platte ou creuse en est la glace,
 Elle rend l'image & la grace
 Comme le Crystal le plus beau :
 Et comme dans les eaux dormantes

On y voit les formes vivantes
 Empreintes comme en vn tableau.
Mais quand son esclat n'outrepasse
 Engourdy, foible, plein de crasse,
 Ou trop detrampé de verdure,
 Ou quand vne petite nuë
 S'y voit d'vn broüillas soufenuë
 C'est vn vice de la couleur.
Vice s'elle est & grasse & sombre,
 Dedans entrecourant vn ombre
 Comme vn air brun entreluisant,
 Qui poitrifit quelque espais nuage
 Pour enfourner vn grand orage
 Dans ses flancs qu'il va recuisant.
Les moindres de ces pierres fines
 Qui naissent dans le fond des mines
 De Cypre, où se trouue l'Airain,
 Ont des pailles & des filandres,
 Du grauois, du sel, & des cendres
 De plomb, qui souillent leur beau sein.
On dit que celuy qui la porte
 A toujours vne grace accorte,
 Propre & facond en son parlet :
 Qu'il peut sans ronds & sans figures
 Predire les choses futures,
 Et celles qu'on veut plus celer.
Bref, elle est si chaste & si sainte
 Que si tost qu'elle sent l'atteinte
 De quelque amoureuse action,
 Elle se froisse, elle se brise,
 Vergongneuse de se voir prise
 De quelque sale affection.
Propre contre le mal de teste,
 Et pour desfourner la tempeste,
 Mesme pour nous mettre en repos :
 Elle detrampe, elle modere
 La chaude & bouillante colere
 Qu'Amour recuift dedans nos os.

*En poudre ell'guarist les morsures
 Des Serpens, & toutes piqueures
 D'aiguillon qui poind & qui cuist :
 Propre pour donner allegeance
 Au ventre qui veut deliurance
 Pour le descharger de son fruit.
 Or pour conseruer sa teinture
 Et la remettre en sa nature,
 La faut tremper dedans le vin,
 La frotter ou tenir couuerte
 Quelque temps dedans l'huile verte,
 Pour luy rendre son lustre fin.
 Or va donc belle & chaste pierre
 Prisonniere en l'or qui t'enferme,
 Va trouuer la rare beauté
 De la Princesse qui t'honore,
 Et te portant, croistra encore
 Les honneurs de ta chasteté.*

LE SAPHIR.

A MADAMOYSELLE · D'ELBEVF
 MARIE DE LORRAINE.

*Ny les roches sourcilleuses,
 Ny les abyssmes profonds
 Des campagnes escumeuses,
 Ny l'horreur des plus hauts monts,
 Ny les haleines mordantes
 Du froidureux Aquilon,
 Ny du Libyen sablon
 Les coleres plus ardantes,
 N'empeschent que le Marchant
 Auare n'aille cherchant
 Pour redorer sa fortune*

Quelque butin riche & beau,
 Prisonnier en vn vaisseau
 Dessus le dos de Neptune.
 L'vn des minieres profondes
 Grain à grain tire l'Or fin,
 L'autre du plus creux des ondes
 La Perle au lustre argentin :
 L'vn du reply des entrailles
 De la Terre au large sein,
 Tire de songneuse main
 Cent sortes de minerailles :
 Ou soit que l'ardant desir,
 Ou quelque nouveau plaisir
 De voyager les y pousse,
 Ny la peur ny le danger
 Ne les sçauroit estranger,
 Tant le gain est chose douce.
 Tefmoin ceste pierre fine,
 Ce Saphir riche en couleur,
 Couleur celeste & diuine,
 Et de petite valeur :
 Mais la vertu qui surmonte
 L'aveugle debordement,
 Est celle ordinairement
 De qui l'on fait moins de conte.
 Et quoy? n'est-ce estrange cas
 Que chose on n'estime pas
 S'elle n'est fauorisee
 Ou de quelque affection,
 Ou bien de l'opinion,
 Qui seule en fait la prisee?
 Lors que la mer est armee
 De noirs & gros bataillons,
 Et de colere animee
 Par les venteux Aquilons,
 Elle pousse, liberale,
 Du profond de l'Ocean
 Sur le sablon Libyen

Le Saphir, pierre Royale :
Mais celuy que le Medois
Trouue, & celuy de l'Indois,
Est de couleur accomplie,
Plus brun & plus azurin
Que n'est pas le Saphistrin
Des arenes de Libye.

Pierre la plus precieuse
Qui se trouue dans le sein
De la Terre plantureuse,
Pierre qui du Ciel serain
Emprunte la couleur belle,
Et qui d'estrange pouuoir
Aux hommes se faisant voir,
Presque se monstre immortelle.
Et c'est pourquoy le renom
De sa force & de son nom
La fait surnommer sacree :
Qui fait, sainte, en la portant,
Du front qu'on n'aille heurtant
La fortune malheuree.

Qui les corps vains & debiles
De sueur ou de chaleur
Rend prompts, dispos, & habiles
En leur premiere vigueur :
Saphir ami de la vie,
Du sang, du foye & des yeux,
Qui le breuuage amoureux
Et tous les charmes delie.
Propre contre le pipeur
Qui d'un langage trompeur
A la bouche toute pleine :
Qui sous vn air empesté
Contregarde la santé,
Tant sa force est souueraine.
Bon pour domter la colere
Et les flammes de ce Dieu,
Qui, violant, nous altere

Et nous brusle de son feu :
 Contre la fraude & l'enuie.
 Bon pour addoucir la peur,
 Qui de pallissante horreur
 Glace le sang & la vie :
 Ami de la Pieté,
 De Paix & de Chasteté :
 Fauori de telle sorte
 Et des Graces & des Dieux,
 Qu'il rend toujours bien-heureux
 Cil qui chastement la porte.
 Quand vne petite nuë
 Comme d'un rouge pourprin
 Se voit au fond retenuë
 Dessous le teint azurin,
 De couleur aussi diuerse
 Que le Soufre peu à peu
 Qui commence à prendre feu,
 Et l'air de sa flamme perse
 Taché de petits grains d'or
 Brillans & luisans encor
 De leurs viues estincelles :
 Tel Saphir est le meilleur,
 Et de plus riche valeur
 Que ceux qui n'ont marques telles.
 S'il est vray qu'en ta puissance
 Se renforce le lien
 Et la fidelle constance
 De l'amoureux entretien :
 Si ta force au cueur des Princes
 Apporte & graue la Paix,
 Vien vien Saphir desormais
 Au secours de nos Prouinces,
 Et chasse l'inimitié
 Cruelle, qui sans pitié
 Contre ses propres entrailles
 Fait la guerre, & peu à peu
 Allume vn torrent de feu

*Hors & dedans nos murailles.
Garde les chastes honneurs
Et les celestes faueurs
De ma Princeſſe bien nee,
Fauoriſant & haſtant
Le iour, & l'heur qu'elle attend
Sous les flambeaux d'Hymenee.*

LA TVRQVOISE.

A MADAME LA MARESCHALE DE REZ.

*Tout ce qu'enfante la Nature,
Quelque ferme ou ſtable qu'il ſoit,
Eſt ſuget à la pourriture.
L'arbre qui ieune ſtoriſſoit
Vieilliſſant tombe, & la vermine
Luy perce & ronge la poitrine :
Les rides, la gomme & les ans
Soüillent l'honneur de ſon Printans :
L'homme aſſoibli mourant griſonne,
Qui ieune eſtoit auparauant,
Comme les feuilles de l'Autonne
Qui tombent ſous vn petit vent.
L'Acier, le Marbre & le Porphyre
Et le Bronze Corinthien
Bronchent moiſſonnez ſous l'empire
Du Faucheur qui n'eſpargne rien :
Les Pyramides orgueilleuſes,
Et les Colomnes ſourcilleuſes
De cuiure, de laſpe, ou d'Airain
Ont ſenti les coups de ſa main.
De la mort la vie eſt bornee
Au fil courant de ſon Deſtin,
Vieilliſſant toute choſe ne*

*Seruiteur fidelle & loyal,
 Pensant, heureux, mon aise croistre
 Malheureux fis croistre mon mal,
 Perdant au seruite fidelle
 Qu'humble faisois à ma Cruelle,
 Le temps, l'esperance, & le bien
 S'escoulant, qui finist en rien,
 Ne tirant de ma playe ouuerte
 Que le pus & le desespoir,
 Et pour l'interest de ma perte
 Vn fascheux & mauuais vouloir.*

*Si son porteur deuiet malade,
 Elle deuiet malade aussi :*
*S'il porte couleur iaune ou fade,
 Elle a le teint morne & transi :*
*Quelquefois mesme se creuace,
 Perdant les beautez de sa face,
 Le turquin & le lustre beau
 Qui farde l'honneur de sa peau,
 S'imprimant, tant elle est humaine,
 De son porteur l'affection :*
S'il est sain, la Turquoise est saine :
Malade, elle est en passion.

*Hà vrayment ingrate Nature
 Qui a de sentiment humain
 Animé cette pierre dure
 Plus que l'homme, de son prochain
 En rien qui ne se passionne,
 Soit fortune mauuaise ou bonne,
 Si ce n'est pour le trauailler
 Au lieu, d'humain, le consoler :*
*Maudite inuention des hommes
 L'auarice & l'ambition,
 Et la guerre où plongez nous sommes,
 Faute d'humaine affection.*

*Hà bon Dieu fay donc que nos Princes
 Espoints de quelque sentiment
 D'amitié, gardent nos Prouinces*

De ruïne & de changement :
Et fay que de villes en villes
Ne rampent les flammes ciuiles,
Mais y fleurissent à iamais
Les honneurs d'vne douce paix,
A fin que l'orage s'accoise
Entr'eux, s'alliant tout ainsi
Qu'avec son porteur la Turquoise,
Qui se perd pour garder autruy.
Trouue donc ceste ame agreable
Pleine d'honneur & de bonté,
Rare en sçauoir, rare en beauté,
Present du Ciel trop fauorable.

L'AGATHE.

A MADAMOYSELLE DE SVRGERES.

Les Heures filles immortelles
Du Soleil, compagnes fidelles
Du Temps, trepignoyent à l'entour
De la couchette ensafranee,
De la belle Aube encourtinee
D'vn pourpre où couuoit le beau Iour.
Lors que la Royne de Citheres
Du bord de ses lentes paupieres
Secouant la sorciere humeur
Du sommeil, s'eueille, & ses filles
En pié se vestirent gentilles,
Prestes pour seruir sa grandeur.
La Beauté pleine d'alaignesse,
Dame d'honneur de la Princeffe,
S'aproche, & de sa blanche main
Luy fait careffe, la mignotte,
Luy baille sa chemise où flotte

L'yoire blanc de son beau sein.
 La vest d'une cotte pourpree
 De mille fleurs diapree,
 Teinte de cent & cent couleurs,
 Ainsi que les vertes prairies
 Au printemps se monstrer flories
 Sous vn bigarrement de fleurs.
 Cent petits Cupidons à l'heur
 A l'entour de sa cheueleure
 Branloyent leurs ailerons mollets,
 Et les bouchetes Zephyrines
 Fricotoyent ses blondes crespines
 En cent tortillons annelets.
 Les Graces de leurs mains d'Albâtre,
 Semoyent sa perruque folastre
 De gros Rubis estincelans,
 Et paroissoit sa teste belle,
 Comme vne Nuiet qui estincelle
 Au rayon des Astres brillans.
 Là se treuuent les Mignardises,
 Les Attraits, les Ris, les Surprises,
 Les Rufes de son fils Amour,
 Les Plaisirs, les douces Malices,
 Les Soupirs, les Pleurs, les Delices,
 Suite ordinaire de sa Cour.
 Ce iour, la Deesse Cyprine
 Alloit visiter sa cousine
 La fille du grand Ocean,
 Thetis, esperdument esprise
 De la ieunesse bien apprise
 Du grand Theffale Peleau.
 Si tost que Venus la doree
 Arriue richement parée
 Au palais de sa deité,
 Les Naiades & les Phorcides
 Honorent de baisers humides
 Les leures de sa maiesté.
 L'une, de ses mains yuoirines

D'un gros carquan de Perles fines
 Couronne l'honneur de son front :
 L'autre sur la peau delicate
 De son beau sein pend vne Agathe,
 Qui portoit figure d'un rond.
 Rare chef-d'œuvre de Nature,
 Qui sans art, burin ny sculpture
 Y graua le cheual volant,
 Qui sur la croupe tant connuë
 Ouurit de sa pince cornuë
 La source du ruisseau parlant :
 Où s'esleuoit à double pointe
 D'Helicon la montagne sainte,
 Et la brigade des neuf Sœurs
 De Iupiter race immortelle,
 Qui ceint de la branche pucelle
 Le docte front des bons sonneurs.
 Chacune portant en la dextre
 L'instrument dont elle est adextre,
 La Trompette à l'ecelatant son,
 Les Chalumeaux & la Musete,
 La Harpe, le Luc, l'Espinette,
 La Guitterre, & le Violon.
 Plus haut, le Dieu aux blondes tresses
 Qui sur ces Filles chanteresses
 Retient l'empire souuerain,
 Portoit sa perruque enlaffee
 De Laurier, & l'aube pliffée,
 Sa Lyre & l'archet en la main.
 Venus admirant la merueille
 De ceste Agathe nonpareille,
 La monstre à la troupe des Dieux,
 Qui de vertus & graces belles,
 Outre ses beautez naturelles,
 La douerent à qui mieux mieux.
 L'un voulut qu'on veist en sa glace
 Viuement empreinte la face
 D'hommes, & d'animaux diuers,

*La terre, le ciel, les estoiles,
La mer grosse de vents & voiles,
Monts, rochers, fleuves & bois vers.*
Je veux (dist le faconé Mercure)
Que le porteur qui prendra cure
De la tenir dedans son sein,
Ait la langue prompte & diserte,
L'ail bon, & trafique sans perte
Suyuant le fil de son dessein.
Je veux (dist Phebus) qu'elle garde
Des morsures de la Lezarde,
Et du venin du Scorpion,
Qui va trainant enuenimee,
Escaille sur escaille armee
L'aiguille sous le cropion.
Je veux (dist Bacchus le bon pere)
Que dans la bouche elle modere
La soif ardante du sieureux.
Pallas à celuy qui la porte
Donne grace & prudence accorte :
Venus le souhait amoureux.
On dit que les marques sanguines
Que lon voit en ces pierres fines,
S'imprimerent du sang des Dieux,
Quand Saturne broüillant l'empire,
Le Ciel mutiné se retire
De l'orage seditieux.
Car voulant estoufer la Terre,
A dos courbé prompt il desferre
Hors des gons les cercles roulans,
Demembre les sommiers qui ziennent
Le Ciel doré où se souffiennent
Les gros ballons estincelans.
Mais l'air s'opposant à la cheute,
Les Dieux à ceste chaude émeute
Tous coleres viennent aux mains
Si fierement, que de la playe
Le sang dessus la Terre ondoye

Flots sur flots dont les champs sont teins.
Mais la fatale Destinee
Ne voulant pas que chose nee
Dedans le Ciel coulant çà bas
(Comme le sang des Dieux) s'altere,
Veut que la Parque mesnagere
Le garde, & ne le perde pas.
Ce qu'elle fist : Car elle serre,
Le pourrissant avec la terre,
Que les rayons du beau Soleil
Echauffez soudain empierrent,
Et les taches y demeurèrent,
Ainsi que d'un pourpre vermeil.
Voyla l'Agathe bigarree,
L'Agathe à Venus la doree :
Mais n'est-ce un estrange malheur
Pour estre commune & vulgaire,
Qu'il faut qu'elle altere sa gloire,
Perde sa grace, & sa valeur ?
Mais tu dois estre trop contente,
Si celle à qui ie te presente,
Agathe, te voit d'un bon ail :
C'est vne ame toute accomplie
D'honneur & de vertu, remplie
De graces, & de doux accueil.

LE IASPE.

A MA DAMOYSELLE DE BRISSAC.

Amour de ses doigts mignards
Retastoit si tous ses dards
Auoient le fil & la pointe,
Youlant, ainsi que ie croy,
Tenter par un coup d'essay
Combien forte en est l'atteinte :

*Mesme sur le Roy des Dieux,
Qui ramparé dans les Cieux
Auecques la troupe sainte,
Des Rebelles triomfant,
Se moquois de cet enfant,
Qui nú, sans yeux, & sans armes
Vouloit sa force egaler
A sa main qui dedans l'ær
Forge des venteux alarms,
Et les esclats foudroyans,
Qui bruslerent poudroyans
Les piez-serpentins gendarmes.*

*Mais Desastre inesperé:
Car sur vn trait asseré
Il se pique, & de la playe
Goute à goutte se respand
Ainsi qu'un torrent, le sang,
Qui flot dessus flot ondoie :
Amour, or' que furieux,
N'eut recours qu'à ses beaux yeux,
Des larmes là douce proye,
Qui gros & noirs de douleur
Addoucirent la rigueur
Qui tenoit l'ame faisie
Et les forces de ce Dieu,
Qui s'escouloyent peu à peu
Auec le sang & la vie,
Sans Apollon qui soudain
Laisse le Ciel, & la main
De l'Archerot a guerrie.*

*Or le sang qui cheat en bas
Du coup, ne se perdit pas,
Comme estant d'essence pure :
Car tombant donna couleur
Au Iaspe, qui de verdeur
Portoit la gzye teinture :
Mais qui depuis, liberal,
Pour marquer le iour fatal*

*De ceste mesaventure,
 Nous a serui du secours
 Qu'il a d'estancher le cours
 Du sang pourpré qui ruiselle
 De la bouche ou des nazeaux :
 Seicher & tarir les eaux,
 Et l'humour qui s'amoncelle
 Entre le cuir & la chair,
 Ayant pouuoir d'estancher
 Toute piqueure mortelle.
 Cherche ce diuin esprit,
 Iaspe, que la Muse apprit
 Dés sa naissance à connoistre
 La Vertu sainte, & l'Honneur
 Qu'elle a graué dans le cœur,
 Comme à l'œil le fait paroistre.*

LA COUPE DE CRYSTAL.

*Chante qui voudra les faueurs,
 Les mignardises, les douceurs,
 Les soupirs, les plaintes cruelles,
 Les pleurs & les soucis mordans,
 Les charmes, & les traits ardans,
 De l'Amour les troupes fidelles.
 Enste sous l'ombre des ormeaux
 Qui voudra les tendres rouseaux,
 Ou de Mars les fieres batailles,
 Ou chante les flammes de l'ær,
 Ou les peuples qui dans la mer
 S'armet de conques & d'escailles :
 Quant à moy ie ne chanteray,
 Et rien plus ie ne vanteray
 Que ceste Coupe crystaline,
 Qui pleine de la douce humeur*

Du Dieu qui nous met en fureur,
 Me va rechauffant la poitrine.
 Coupe gentille où le secours
 De ma vie & de mes amours
 Motté de fioureuse colere,
 De leure seiche beuuotant,
 Gargarizant & suçotant
 Se détrampe, & se desfaltere.
 O riche & bien-heureux Crystal,
 Plus precieux que le metal,
 Dont Iupiter pour couuerture
 Et pour masque, fist vne fois
 De larmes d'or baignant les tois,
 A ses amours prompte ouuerture.
 Crystal poli dessus le tour
 Arrondi de la main d'Amour,
 Animé de sa douce haleine :
 Crystal où la troupe des Dieux
 Du nectar pressuré des Cieux
 Va trompant sa soif & sa peine.
 Crystal enté mignardement
 Sur vn pié qui fait iustement
 La baze d'vne collonnette,
 Où regne pour le chapiteau
 A fueillage vn triple rouleau,
 Le seur appuy de la cuvette.
 Croystal que iamais on n'a veu
 Que promptement on n'y ait beu
 La liqueur qui plus nous recree,
 Tu connois celle en s'y mirant
 Seulement, qui va desfrant
 D'y mouïller sa leure sucree.
 Leure douce où la chasteté,
 La douceur & la priuauté,
 Les baisers & les mignardises
 Ont choisi leur benin seiour,
 Le siege d'Honneur & d'Amour,
 Et des Graces les mieux apprises.

L'vn vantera le Diamant,
 L'autre la vertu de l'Aymant,
 L'Ambre, la Perle, & la Topasse,
 Et moy ce verre Cryftalin
 Où flotte le germe diuin
 Le secours de l'humaine race.
 Ce n'est pas le vase trompeur
 De Circe au langage pipeur,
 Qui brassant de nouveaux meſlanges
 Dedans vn breuuage sorcier,
 Eschangea le troupeau guerrier
 D'Ulyſſe en mille corps eſtranges.
 Les vases d'or ne me ſont rien,
 Ny le bronze Corinthien,
 Ny tous les emaux de Fagence :
 J'aime trop mieux dedans la main
 Voir iuſqu'aux bords ce verre plein,
 Que tous les ſceptres de la France.
 C'eſt toy donc qui rens addouci
 L'aigre-fiel de noſtre ſouci :
 C'eſt toy qui romps & qui deſtie,
 Par vn ſecret enchantement
 Le naud, qui ſerre eſtroitement
 Le fil courant de noſtre vie.
 C'eſt toy c'eſt toy, Cryſtal gentil,
 Qui plein d'air fumeux & ſubtil
 Nous mets, reſueurs, en allaigreſſe
 Toy qui nous plantes ſur le front
 Les cornes qui braues nous font,
 Quelque pauureté qui nous preſſe.
 Le luſtre du Vin eſt ſi beau
 Sur la glace de ce vaiſſeau,
 L'vn & l'autre honneur de la Terre,
 Qu'ailladant ce vineux eſprit
 Ondoyant, vous diriez qu'il rit
 Dedans le Cryſtal qui l'enſerze.
 Ou ſoit qu'il nous ſille les yeux
 D'vn ſommeil doux & gracieux,

Ou soit qu'en l'amoureuse proye
 Nous soyons poussez de son feu,
 Si tost qu'en ce Crystal l'ay beu
 Mon cœur va sautelant de ioye.
 Jamais ne se puisse casser,
 Esclater, feller ou froisser
 De ce Crystal la glace belle :
 Mais tousiours pres de mon soulas
 Comble de vin ou d'hippocras
 Demeure compagne fidelle.
 En doux & gracieux repos,
 Loin de tous médisans propos,
 Et toutes coleres dépités,
 Comme de l'orage mutin
 Qui porta le trouble au festin
 Des Centaures & des Lapithes.

 LA CORNALINE.

Ce petit archerot Amour
 Bauolant s'esgayoit vn iour
 Dedans les vergers de Cytheres,
 L'arc au poing fait d'iuoire blanc,
 En escharpe la trouffe au flanc
 Grosse de cent fleches legeres.
 Mais (malheur) volant dans ce parc
 De branche en branche, de son arc
 Rompt le bout, & perd l'encornure,
 Depité retranche le cours
 De son aile, & sans le secours
 De sa mere, il mouroit à l'heure.
 Humaine, qui pour l'appaiser
 L'ayant caressé d'un baiser
 De sa bouchete couraline,
 Luy donne en ce nouveau courrons

Pour soudain encorner les bouts
 De son arc, vne Cornaline.
 Qui depuis ha tousiours cet heur,
 D'assopir & fondre l'aigreur
 De l'homme eschaufé de colere :
 En memoire que cet enfant
 Appaisé se veit trionfant
 Du malheur, par l'heur de sa mere.
 Ceste pierre en poudre, des dens
 Tire la rouille, de nos ans
 Marque veritable & non vaine :
 Estanche les coulans ruisseaux
 Du sang qui roule des naseaux,
 Ou des rameaux d'une autre veine.
 Elle est d'incarnate couleur,
 Languisant d'un peu de palleur :
 La vraye & la naïfue est celle
 Qui sans nuage se fait voir,
 Pure & nette, sans rien auoir
 Qui ternisse sa face belle.

LA PIERRE D'AIGLE,

ditte Ætités.

A MA DAME DE VILLEROY.

O prompte & fidele courriere
 De Iupiter, seule heritiere
 Du foudre, qui deffous ta main
 D'ongles & d'esperons armee
 Couue sa colere animee
 Vengeresse du sang humain :
 N'estoit-ce assez porter les armes,
 Estre compagne des allarmes
 De ce Dieu rougissant d'esclairs,

Auoir l'œil & l'aile plus forte
 Qu'autre oiseau qui noüant se porte
 Parmi l'air, d'aïrons legers :
 Sans auoir ceste preuoyance,
 Pour mieux faire éclore l'engeance
 Hors l'auf, de tes petits Aiglons,
 Chercher errante & vagabonde
 Ceste pierrette creuse & ronde
 Iusques aux Indiens sablons ?
 Pour estre garde à la nichee,
 Qui beante attend la bechee,
 Lors que tu planes dedans l'ær
 Et ton œil espion s'employe
 Sur le hazard de quelque proye
 A celle fin de l'en gorger ?
 Aussi dit-on que de nature
 Ell' chasse la mesauenture
 Qui peut tomber dessus les nids
 De l'Aigle : & pource preuoyante
 La laisse en l'aire croupissante
 A fin de garder ses petits.
 Cette pierre retient enclose
 Vne pierre dont elle est grosse,
 Que l'on sent bouger au dedans,
 Comme vne femme en sa grossesse
 Sent remuer la petiteffe
 Du fruit qu'elle porte en ses flancs.
 Elle rend son porteur aimable,
 Sobre, vaillant, courtois, affable :
 Et fait aisé l'accouchement
 De la femme, quand assaillie
 Du trauail d'enfant on luy lie
 Sur le bras gauche estroitement.
 On découure aisément par elle
 Le larron qui mussé & recelle
 Dedans la terre son larcin.
 Elle est de face rondelette,
 Au ventre creux, vn peu grossette,

*Portant le teint escarlatin.
 Que tu tiens encores de choses
 Dedans ton large sein enclofes
 Sans nous les decourir, Seigneur!
 Faisant à bon droit plus de grace
 Aux animaux qu'à nostre race
 Trop indigne de ta faueur :
 Mais, Seigneur, que ta bonté face
 Ouuir le thresor de ta grace,
 A ceste ame qui souspirant
 Apres tes promesses plus seures,
 En ces petites creatures
 Va tes ourages admirant.*

LA PIERRE DV COQ,
 ditte Gemma Aleatoria.

A LA FRANCE.

*Oyseau qui de garde fidelle
 Dessillé fais la sentinelle
 Sous le filence de la nuit,
 Réueillant d'une voix hardie
 La troupe de somme engourdie
 Et de paresse, à ton haut bruit.
 Oyseau à la creste pourpree
 Compagnon de l'Aube doree,
 Trompette des feux du Soleil,
 Qui te perches à la mesme heure
 Qu'il plonge en mer sa cheueleure
 Pour se rendre alaigne au traueil.
 N'estoit-ce assez que l'arrogance
 De vostre ail domtist la puissance
 Et l'ire des Lyons plus fiers,
 Sans que pour la vaillance acquerre*

*S'endurcist encor ceste pierre
 Au ventre creux de vos gesciers?
 Testmoin ce luteur indomtable,
 Ce fort Milon inexpugnable,
 Qui remparé de la vertu
 De ceste pierre, pour sa gloire
 A tousiours gagné la victoire,
 Quelque part qu'il ait combatu.
 On dit plus, que cil qui la porte
 A l'esprit net, la grace accorte
 De bien dire, & qu'en rechaufant
 La froide glace de son ame,
 Des fieres rigueurs de sa Dame
 En fin demeure trionfant.
 Dedans la bouche elle modere
 La soif qui bruslant nous altere :
 Elle est noirastre, ou de couleur
 De crystal : & point ne s'en treuve
 Qui retienne plus qu'une febue
 Ou de longueur ou de grosseur.
 Fay que la race surnommee
 De ton nom, dont la renommee
 Est esparse par l'Vniuers,
 N'altere iamais la puissance
 Qu'elle a quise par sa vaillance,
 Par force & par assauts diuers.*

LA PIERRE D'ARONDELLE,

dicté Chelidonium lapis.

A MA DAMOISELLE DE BELLEVILLE.

*Et toy qui d'aile passagere
 Voies pour estre messagere
 Du gaillard & nouveau Printemps,*

Qui d'une cotte parsemee
 De fleurs, & d'odeurs embasmee
 Fait rire les bois & les champs :
 N'auois-tu pas assez de gloire
 D'auoir honoré la memoire
 Et de ta race & de ton nom,
 Quand dessus la table funeste
 De Teré tu vengeas l'inceste
 De la fille de Pandion ?
 Sans que tu sois or' recherchee
 Pour vne pierrette cachee
 Au fond de ton ventre petit,
 Thresor funeste & dommageable
 A son hostesse miserable
 Qui meurt pour vn si noble fruit ?
 Car il faut que cil qui desire
 De l'auoir, cruel, te déchire
 Membre à membre & l'ouure le flanc :
 Il faut que plein de violence
 Il trempe & souille l'innocence
 De ta race en son propre sang.
 Comme toy quand pour l'homicide
 De ton fils, de main parricide
 Trenchas ses membres innocens.
 Et croy qu'en memoire eternelle
 De l'emprise fiere & cruelle
 Ce malheur vient à tes enfans.
 Ceste pierre en couleur diuerse
 Est tantost rousse, est tantost perse,
 Quelquesfois brune de noirceur :
 Sa laideur & sa petiteffe
 N'empesche pourtant la hauteffe
 De sa force & de sa valeur.
 Car en la main gauche portee
 Dans vn mouchoir enuelopee
 Rend l'affaire en heureux succez
 Du porteur : donne au lunatique
 D'appaiser l'humeur frenetique :

*Aux grands feur & facile accez.
 Refroidist les chaudes coleres,
 Les rigueurs, les menaces fieres,
 L'aigreur des Princes & des Rois :
 Que pleust à Dieu que ceste pierre,
 De France peust chasser la guerre
 Sur l'Arabe ou sur le Medois.
 Qui l'aura, pierre d'Arondelle,
 Ce sera vous garde fidelle
 Des honneurs de la chasteté :
 Car en vous les bontez extrêmes,
 Les vertus & les graces mesmes
 Ont basti leur felicité.*

LA PIERRE D'ONCE,
 ditte Lyncurium.

*Onces mouchetez sur le dos,
 A l'œil subtil, au pié dispos,
 N'estoit-ce assez que la Nature
 Fist des pierres sous le caueau
 Des mines, sans que de vostre eau
 Celle-cy prist sa nourriture ?
 Car où vostre vrine s'espand
 Aussi tost se caille & se prend
 Dessous la poussiere menuë,
 Qu'en gratant vous amoncelez
 Sur l'humeur que vous recelez
 A fin de n'estre reconnuë.
 Cuidant en courrant ce thresor
 De courrir l'anarice encor
 De l'homme par vostre industrie.
 Mais qu'y a-t-il dessous les cieux
 Qu'il ne recherche, ambitieux,
 Pour suruendre sa mercedie ?*

*Aucuns disent estre les saurs
 De Phaëton, qui de leurs pleurs
 Firent ceste gomme paillete,
 Apres que ce nouuedu Cocher
 Dans le Po se veit trebucher
 Brustant vif dedans sa charrete.
 L'Ambre aussi porte la couleur,
 La grace, la force & l'odeur
 De ceste pierre, qui attire
 A soy la fueille & le festu,
 Retenant la mesme vertu
 Du basme que l'Ambre soupire.
 Propre contre les pasmoissons,
 La colique, & les trenchaissons,
 Et les toilettes de la veuë :
 Propre pour remettre en couleur
 La peau qui de morne palleur,
 Ou de iaunisse est corrompue.
 Jamais ne se puisse pasmer
 (Si ce n'est de trop bien aimer)
 La Maistresse à qui ie te donne,
 Es que le frais de son beau teint
 De fieure ou de l'amour atteint
 N'offense sa grace mignonne.*

LA CARCHEDOINE.

*Toute chose qui prend naissance
 Est esclave de l'ordonnance
 De ce grand Dieu puissant & fort :
 Tout ce que la Nature enferme
 Dans le sein fecond de la Terre
 Se rend prisonnier de la mort.
 La Terre est la mere nourrice
 Du bien qui plus nous est propice,*

Comme du mal, qu'elle produit :
 C'est elle qui retient celee
 Des Serpens la race escaillee,
 Et du metal qui plus nous nuit.
 Elle ha des plantes souueraines
 Pour empescher les morts soudaines
 Qui suruiennent par le poison :
 C'est elle qui fait le breuuage
 Des venins, dont le prompt vsage
 Nous pouffe en la noire maison.
 Au printemps les plantes verdissent,
 Puis croissant peu à peu fleurissent :
 Mais atteintes de la chaleur
 Aussi tost penchent languissantes
 Defus la terre pallissantes,
 Sans ius, sans force & sans odeur.
 Sans plus ces brillantes pierrettes
 Au ply des ans ne sont sugettes,
 Ny se corrompent vieillissant,
 Leurs vertus restent immortelles,
 De mesme effect & tousiours telles
 Qu'elles paroissent en naissant.
 Tousiours vne beauté compagne
 De leur vertu les accompagne,
 Et mal en elles n'y a pas,
 Ains qu'aux plantes empescees
 Qui de leurs poisons tventees
 Nous plongent es eaux de là bas.
 Les plantes n'ont plus grande force
 De fleur, de racine, ou d'escorce
 Que les pierres, & n'y a moins
 De pierres, que de plantes belles,
 Propres pour les playes cruelles,
 Et pour le secours des humains :
 Ains que ceste pierre dure
 Qui prend du Ciel sa nourriture,
 Sa force & son accroissement,
 N'estant assez digne la terre

De renfermer en ceste pierre
 Tant de vertus ensemblément.
 Car on tient que la Garchedoine
 (A la graueure mal idoine)
 Naïst d'une pluye, tiedement
 Qui trempe la terre allumee
 De chaleur, qui la rend germee
 De ce diuin enfantement.
 On dit qu'elle est fort souveraine
 Contre le Démon qui nous peine
 De songes au fort de la nuit,
 Contre la peur & la colere
 Qui trop fumeuse nous altere
 Des vapeurs d'un gros sang recuit.

L'HELIOTROPE.

Sous les faueurs d'Amour & de ma Calliope
 Je chante les regrets de mon Heliotrope,
 Qui belle me changeoit & rendoit furieux
 Ainsi qu'elle vouloit & plaiſoit à ses yeux.
 Ce n'est pas celle-la, qui, de l'Amour outree,
 Et la vie & la voix perdit elangouree,
 Faisant neuf iours entiers confite en ses douleurs
 Sa pauvre ame escoulee au torrent de ses pleurs.
 Triste sans se mouuoir ne bougeoit d'une place,
 Seulement se tournoit pour aillader la face
 Du Dieu qui la dédaigne. Hé qu'il est malheureux,
 En trop haut lieu d'honneur qui deuiet amoureux !
 Son corps dedans la terre en racine s'estalle,
 Son chef se tourne en fleur de couleur iaune & palle,
 Qui regarde, importune, & couchant & leuant
 Ce Dieu au crin doré qu'elle va poursuiuant.
 Mais celle que ie chante est vne autre Deesse,
 Qui, belle, enforcela la fleur de ma ieunesse :

Elle changeoit le cours des argentins ruisseaux,
 Et des flancs des rochers faisoit soudre les eaux :
 Tiroit du ciel voûté la Lune enforcée,
 Ternissoit du Soleil la lumière estoilée,
 Donnoit parole aux morts, & de nerfs empruntez
 Les guindoit sur les vents légèrement portez,
 Faisoit ouvrir la terre, & des bieres poudreuses
 Rallumoit des corps morts les cendres paresseuses,
 Begayant, murmurant, du souterrain caueau
 Inuoquoit de la Nuit l'effroyable troupeau :
 Puis arrosé de lait, coy le faisoit retraire
 Dans le palais fatal du tenebreux repaire.
 Aux iours les plus ardens de la belle saison
 Couuroit les champs vestus de negeuse toison,
 Seule domtoit l'orgueil & l'apparence fiere
 Des mâtins affamez de la triple courriere,
 Seule sçauoit au vray les secrets Medéans,
 Et par ius distilez raieunissoit les ans.
 Mais la troupe des Dieux trop aigrement marrie
 De se voir imiter par humaine industrie,
 Encor qu'Heliotrope onques n'eust abusé
 De l'art dont on pensoit qu'elle eust par trop usé,
 Dépitez & ialoux aussi tost la changerent,
 Et en ce dur caillou sa figure estrangerent :
 Luy laissant toutesfois tous les effets premiers
 Que vivante elle auoit par ces charmes sorciers.
 Sans plus elle perdit la parole & la grace
 Que ses rares beautez monstroyent dessus sa face,
 Et ses yeux messagers des allechans attraits,
 Où nichoyent les Amours bien armez de leurs traits.
 Je le sçay quant à moy, qui nauré de leurs pointes
 En porte dans le cœur les piqueures empraintes :
 On le voit à mon front, on le voit à mes yeux,
 Gros & pleins du venim qui me fit langoureux.
 On la trouue dans Cypre, ou dans l'Ethiopie,
 Ou és sablons menus des deserts de Libye
 De couleur verdoyante, ainsi que lon voit peints
 De l'Emeraude fine & la face & le teint.

Elle a dessus la peau comme petites veines
 De vray pourpre sanguin rougissantes & pleines.
 Ayant tant de pouuoir, que mise en vn bassin
 Plein d'eau iusques aux bords (ô miracle diuin !)
 Elle rend du Soleil la face venerable
 Rouge & teinte de sang, tant elle est admirable :
 Le tournant, le changeant, & luy donnant couleur
 Telle comme il luy plaist, ou rougeur, ou palleur,
 Brunissant d'espaisseur & de nue cendree
 De ce Dieu radieux la perruque doree :
 Espreignant & tirant des sponges de l'air
 La pluye, le broüillas, le tonnerre, & l'esclair :
 Faisant sourdre à bouillons d'escume blanchissante
 L'eau dedans le bassin qui dormoit languissante,
 Contr'imitant la mer, quand les fiers Aquilons
 Vont bourfoustant le dos des venteux tourbillons,
 Restant espouuantez ceux qui de ceste pierre
 Reconnoissent à l'ail les secrets qu'elle enferme,
 Tant ce Dieu grand & fort dedans ces petits corps
 Manifeste, puissant, ses effets grands & forts.
 Et comme en vn miroir s'imprime la lumiere
 Des rayons du Soleil, ainsi sur la liziere
 De ceste pierre belle aisément on peut voir
 Le iour où le Soleil en eclipse veut choir.

Et quoy ? cil qui la porte, a pouuoir sans augur
 D'ailes, ou de geseurs, sur les choses futures :
 A pouuoir d'arrester le flux qui va coulant
 Sans tréue & sans repos le boyau trauaillant :
 A pouuoir rendre sain le corps foible & malade,
 Descouurir du poison la secrette embuscade,
 Se guarir de la peur, s'honorer d'vn beau nom,
 Favoriser ses ans d'vn immortel renom,
 N'estre iamais pipé, n'estre point de nature
 Pour se laisser gagner de legere imposture.
 Voyla d'Heliotrope & la force & l'effet
 Des miracles diuins, que sacree elle fait.

LA PIERRE LVNAIRE,

ditte Selenités ou Ἀρροδιανός.

Et toy pierre, qui vas croissant,
 Raieunissant & vieillissant,
 Ainsî que la viste courriere
 En ses déguisemens nouveaux,
 Qui meine au galop ses moreaux
 Au ciel, par la noire carriere,
 Resteras-tu sans quelque honneur ?
 Non non, ie seray le sonneur
 De tes vertus, pierre gentille,
 Et diray en mes vers comment
 Par vn secret enfantement
 De la Lune on te pense fille.
 Car si dessous vn air serain
 La Lune a le visage plein,
 Ceste pierre est pleine & entiere :
 S'elle est en son croissant nouveau,
 La pierre croist, enfle sa peau :
 Cheute en decours, elle s'altère.
 Or on conte que de l'humeur
 De l'escume & de la sueur
 De la Lune, elle prist sa vie,
 Lors qu'en Latmie s'escartant
 Ses baisers alloit departant
 Au dormeur qui l'auoit rauie.
 Puis ce qui renaist de la mer,
 Du feu, de la terre, & de l'air,
 Est vne entrefuitte eternelle :
 Rien ne perit, tant seulement
 Par vn secret eschangement
 Reprend vne forme nouvelle.
 La terre se détrempe en eau,
 Dont le plus net & le plus beau

*Se fait air, ce qui se peut traire
 De l'air plus subtil se fait feu,
 Puis s'espaisist, & peu à peu
 Retourne en sa masse ordinaire.
 De là se retrame le cours,
 Et l'ordre qui roule toujours,
 Des corps, que ceste mesnagere
 Nature défait & refait,
 Tant seulement change le trait
 Et l'air de l'image premiere.
 Bref, au monde rien ne se pert,
 Tout s'y mesnage, tout y sert :
 De la mort vient la renaissance,
 L'un de l'autre emprunte le corps,
 Puis mourant, par nouveaux accors
 Recherche nouvelle alliance.
 Or ceste pierre a le pouvoir
 De faire aisément concevoir
 L'amour d'une maistresse belle,
 S'on la porte en nouveau croissant
 On dit qu'elle va guerissant
 Et le poulmon & la ratelle.
 Elle est blanchissante en couleur
 Dessous vn petit de rouffeur,
 Elle est en fueillage estendue,
 Son lustre est clair & transparent,
 L'Arabe la va retirant
 Du fond de l'arene menuë.*

LA PIERRE INEXTINGVIBLE,

ditte Asbestos.

*Je chante la pierre sacree,
 Qui deuant Venus la sucree*

*Flamboye en son temple diuin,
 Sans que point elle diminue,
 Mais qui nuit & iour continue
 Bruflant sans iamais prendre fin.
 Feu que la tempeste cruelle,
 La pluye, le vent, ny la gresle
 Iamais n'esteint, quand vne fois
 D'autre flamme elle a pris amorce,
 Toujours arđant sans que sa force
 Se consume ainsi que le bois.
 De tel feu mon cœur & mes veines
 Au lieu de sang sont toutes pleines :
 C'est vn feu qui bruste toujours,
 Vn feu couuert qui prend croissance,
 Et qui de nerf en nerf s'auance
 Comme s'auancent mes amours.
 Mais mon ardeur est si couuerte,
 Que pour mieux publier la perte
 Et le dechet de mes beaux ans,
 Fust-ie d'une roche ardente
 Pour rendre ma flamme euidente
 Aux yeux des mal-traitez amans.
 On la fouille dans la rochade
 Des monts sourcillaux de l'Arcade,
 Qui s'en sert comme d'un flambeau :
 Elle est de couleur brunissante,
 Comme vne lame pallissante
 De l'acier teint en couleur d'eau.
 C'est trop serui ceste Deesse,
 Va te ranger pres la maistrisse
 Qui me dérobe le beau iour :
 Va, Pierre, & rechaufe son ame
 Qui s'echaufe de toute flame,
 Hors-mis de celle de l'Amour.*

LE BERIL.

*Le Beril que ie chante, est vne pierre fine,
Imitant le verd-gay des eaux de la marine,
Quand les fiers Aquilons mollemenz accoisez
Ont fait place aux Zephyrs sur les flots reposez.
Quelquefois le Beril a la face doree
Comme liqueur de miel fraichement espuree,
Dont le lustre est foiblet s'il n'est fait à bizeau :
Car le rebat de l'angle haulse son lustre beau,
Autrement languissant, morne & de couleur paille,
Sans les rayons doublez que luy donne la taille.*

*Le meilleur est celuy dont le visage peint
De l'Emeraude fine imite le beau teint :
Seul le riuage Indoïs le Beril nous enuoye,
Soit ou verd ou doré : pour les durtez du foye
Et pour le mal des yeux il est fort souverain,
Les sospirs trop hastez il appaise soudain,
Le hoquet & les rots : entretient le mesnage
De l'homme & de la femme es loix de mariage :
Il chasse la paresse, & d'un pouuoir ami
Il rabaisse l'orgueil d'un cruel ennemi.*

*Beril, ie te suppli, si telle est ta puissance,
Chasse nostre ennemi hors les bornes de France,
Trop le peuple François a senti les efforts
De son bras enyuré du sang de tant de morts.*

LA PIERRE AQVEVSE,

ditte Ἐρυθρός.

*C'estoit vne belle brune
Filant au cler de la Lune,
Qui laissa choir son fuseau
Sur le bord d'une fontaine,*

*Mais courant apres sa laine
 Plonge la teste dans l'eau,
 Et se noya la pauvette :*
*Car à sa voix trop foiblette
 Nul son desastre sentis,
 Puis assez loing ses compagnes
 Parmi les vertes campagnes
 Gardoyent leur troupeau petit.
 Hâ trop cruelle aduventure !
 Hâ mort trop fiere & trop dure !
 Et trop cruel le flambeau
 Sacré pour son Hymence,
 Qui, l'attendant, l'a menec
 Au lieu du lit, au tombeau.
 Et vous Nymphes fontainieres
 Trop ingrates & trop fieres,
 Qui ne vinstes au secours
 De ceste ieune bergere,
 Qui faisant la mesnagere
 Noya le fil de ses iours.
 Mais en souuenance bonne
 De la bergere mignonne,
 Esmeus de pitié les Dieux,
 En ces pierres blanchissantes
 De larmes toujours coulantes,
 Changent l'émail de ses yeux.
 Non plus yeux, mais deux fontaines,
 Dont la source & dont les veines
 Sourdent du profond du cuer :
 Non plus cuer, mais vne roche
 Qui lamente le reproche
 D'Amour, & de sa rigueur.
 Pierre toujours larmoyante,
 A petits flots ondoyante,
 Seurs tesmoins de ses douleurs :
 Comme le marbre en Sipyle
 Qui se fond & se distile
 Goutte à goutte en chaudes pleurs.*

*O chose trop admirable,
 Chose vrayment non croyable,
 Voir rouler dessus les bords
 Vne eau viue qui ruiſſelle,
 Et qui de courſe eternelle
 Va baignant ce petit corps.
 Et pour le cours de ceſte onde
 La pierre n'eſt moins feconde
 Ny moins groſſe, & vieilliffant
 Sa peſanteur ne s'altere :
 Ains touſiours demeure entiere
 Comme elle eſtoit en naiſſant.
 Mais eſt-ce que de nature
 Pour ſa rare conteſture
 Elle attire l'air voiſin,
 Ou dans ſoy qu'elle recelle
 Ceſte humeur qu'elle amoncelle
 Pour en faire vn magazin ?
 Elle eſt de rondeur parfaite,
 D'vne couleur blanche & nette,
 Agreeable & belle à voir :
 Pleine d'humeur qui ballotte
 Au dedans, ainſi que flotte
 La glaire en l'auf au mouuoir.
 Va pleureuſe, & te ſouuienne
 Du ſang de la playe mienne
 Qui coule & coule ſans fin,
 Et des plaintes eſpandues
 Que ie pouſſe dans les nues
 Pour adoucir mon deſtin.*

LA GAGATE.

*C'eſt trop vanté les honneurs de l'Agathe,
 Je veux chanter maintenant la Gagate,
 De ſon odeur qui chaſſe le ſerpant,
 Deſſus le ventre & gliffant & rampant*

*Pli dessus pli de son alleure torte
A dos courbé, voguant de mesme sorte
Qu'une galere, ou comme on voit en mer
Flot dessus flot les ondes s'animer,
Friezant, crespant d'une ondoyante suite
Dessus les bords leur escume despise.*

*Donc ceste pierre a si mauuaisse odeur,
Que les poulmons yures de sa vapeur,
Par les nazeaux ayant prise & humee
Ceste fascheuse & puante fumee,
Perdent le vent & bouchent les esprits
De ceste odeur estouffez & surpris.*

*Donques premier que vanter cette pierre,
Et la senteur qu'en ses flancs elle enferre,
Ma chere Muse, arrose de ton eau
L'ancre sacré, & les vers de Belleau,
Arrose luy les temples & la face
Du doux parfum qui coule de ta grace.*

*Or la Gagate est de noire couleur,
Tendre, fragile, & presque de l'odeur
Du soulfhre vis, & de forte teinture,
De poix legere, & d'esfrange nature.
Car dedans l'eau aussi soudain prend feu,
Et dedans l'huile elle meurt peu à peu.*

*Recuite en vin elle est fort souueraine
Au mal des dents : de sa puante haleine
Elle prouoque, & fait couler les fleurs
Sans se purger qui font mille douleurs.
Mise en onguent avec cire nouvelle
Elle guarist & purge l'escroüelle.
S'il doit escheoir ce qu'on desire auoir
On dit pour vray qu'elle ne peut ardoir.
Bonne est l'odeur pour le mal de la mere,
Bonne à sçauoir si la vierge est entiere,
Bonne à iuger l'homme melancholique
Et decourir le cerueau lunatique.*

*Elle se trouue au Lycien riuage
Et dans les eaux du grand fleuve de Gage,*

*Dont elle emprunte & la gloire & le nom,
Et les vertus d'un immortel renom.*

LA SARDOYNE.

*Je chante la fortune & l'heur de ce Pirate,
La gloire de Samos, ce tyran Polycrate,
Qui voulant esprouner par l'infelicité
Les contraires effets de la prosperité,
Enyuré de plaisir, n'ayant oncq en sa vie
Fait preuve du malheur, ny des traits de l'enuie,
Fait voile en haute mer, allumé d'un desir
De braver son bonheur de quelque desplaisir.*

*L'anneau qu'il aimoit mieux que thresor ny cheuance
N'autre chose de pris qu'il eust en sa puissance,
Plonge, meu de colere, au plus profond de l'eau,
Sans iamais esperer de reuoir son anneau.*

*C'estoit vne Sardoine artivement grauee,
Et dont luy mesme auoit mille fois esprounee
La force & la vertu : mais (l'heur de ce malheur !)
Il fut pris vn poisson d'une extreme grandeur,
Qui nay pour le tyran, & donné pour viande,
Et pour nouuel appas de sa bouche friande,
Portoit enseuéli dans le pli du boyau,
Dans sa cuisine ouuert, la Sardoyne & l'Anneau
Qu'il rendit à son Roy. Ainsi fut recouuerte
Par vn nouveau hazard la chance de sa perte :
Tant la main de Fortune a sur nous de pouuoir
Tournant & reuirant le monde à son vouloir.*

*Ceste Sardoine donc a couleur incarnate,
Resemblant à la chair qui viennent esclate
Sous l'espeffeur de l'ongle, elle a comme vn cercean
De couleur blanchissante à l'entour de sa peau.
Elle est blanche noirastre, & de couleur pourpree
Comme le vermillon, ou l'aire bigarree
De Parc qui ceint le ciel, empruntant en couleur
De l'Onyx, de la Sarde, & la grace & l'honneur :*

*Et bref toutes les trois sont vne mesme pierre,
 Mais l'Onyce est obscure, & l'autre ainsi que verre
 Est claire & pellucide, & voit-on au trauers :
 Ceinse confusément de trois cercles diuers
 Elle rend l'homme chaste, & plein d'humble careffe
 Rabaisse de l'orgueil la superbe hauteffe.
 La Sardoyne se trouue és riuages Indoïs,
 Et l'Arabe la trouue en son riche grauois.*

LA PIERRE D'AZVR,

dicte Lapis l'Azuli.

*Puis donc que ma Maïstresse porte
 La parure de mesme sorte,
 Et de mesme couleur que toy,
 Pierre d'Azur, ie te veux dire
 Trois petits vers de mon martyre,
 Et de mon amoureux esmoy.
 C'est que plus ie fais conte d'elle
 Plus vers moy se monstre rebelle,
 Plus ie la suy, & plus me fuit :
 Plus pour elle saigne ma playe,
 Plus de l'ouuir elle s'effaye :
 Plus l'abandonne, & plus me suit.
 Mais Pierre ne fois babillarde,
 Contente toy que ie te garde
 Pour seur tesmoin de sa rigueur :
 Bien te veux assureur qu'au reste
 Ma Maïstresse est toute celeste,
 Ainsi que tu l'es en couleur.
 Mais pour decouuir ta nature,
 Comme le laspe tu es dure,
 Tu reçois taille ainsi que luy.
 La plus riche est la Scythienne,
 L'Egyptienne & Cyprienne
 La vont secondant à l'enuy.*

*La plus rare & plus estimee,
 Est celle qu'on voit sursemee
 De poudre d'or estinceller,
 Ainsî que par la nuit ombreuse,
 On voit de la troupe estoilleuse
 La flamme viuement briller.
 Elle est de couleur Saphirine,
 Plaisante, celeste, azurine
 Comme le ciel en temps serain.
 Pour purger la melancholie,
 Et guarir la veuë affoiblie
 L'ysage en est fort souuerain.
 Elle arme la foible ieunesse
 Pendue au col, de hardiesse,
 Contre les soulears de la Nuit :
 Et fait bien, tant elle est humaine,
 Que la femme accouche sans peine
 Et se descharge de son fruiët.
 Va Pierre, va trouuer Madame,
 Et l'assure que ma pauvre ame
 Pour elle est en piteux arroy :
 Et si peux domter sa furie,
 Tu feras par ton industrie
 Pour elle beaucoup, & pour moy.*

LA PIERRE SANGVINAIRE,
 dictë Hæmatités.

*Ce nom de sang ne m'est point agreable,
 Il m'est funeste & l'ay pour execrable,
 Voyant les bourgs, les villes & les ports
 Rouges de sang & palles de corps morts.
 Desjà vingt ans ont couru leur carriere
 Que nostre France & guerriere & meurdriere
 Endure, & voit, de ses propres boyaux
 Faire curee aux loups & aux corbeaux.*

Mais, ô Seigneur, desfourne ta vengeance
 Et ieste l'ail dessus ta pauvre France,
 Qui t'en supplie, & d'un visage doux
 Trampe Faigreur de ton iuste courroux.
 Fay fay, Seigneur, que les fureurs ciuiles
 N'attisent plus le feu dedans nos villes,
 Et que les cœurs de nos Princes sacrez
 Soyent tous vnis, alliez & serrez
 De tel lien, que le temps ny l'enuie
 Ny la rancueur, l'heur, ny la ialoufie
 Ne puisse rompre, ains demeure à iamais
 Et ferme & fort sous vne douce paix.
 Asez & trop auons preuue certaine
 Des grands effets de ta main souueraine,
 Si de long temps tu n'as fillé les yeux,
 Mesmes aux grands, qui dedaignent les cieux,
 Ne connoissant par les puissances hautes
 Le lac comblé du bourbier de leurs fautes,
 Viuant, soustant, & marchant à taton,
 Auengles-nez, contrefaits, auortons,
 Qui ne sentez les pointes que nous darde
 Son bras vengeur, qui nous tue & nous garde
 Comme il luy plaist, maniant sous le frain
 De l'vniuers & le vuide & le plain.

Que pleust à Dieu, que ceste pierre belle
 Eust pris en soy toute Phumeur cruelle
 De nostre France, à fin de la purger
 Du sang meurdrier où se va replonger.

Car ceste pierre, ores que sanguinaire
 De nom sans plus, est douce & debonnaire,
 Mise ici bas pour le secours humain,
 Et pour seruir la Nature au besoin,
 Non pour esprendre & le sang & la vie
 Au fer tranchant d'une troupe ennemie :
 Propre à domter & l'ire & la fureur,
 Auoir des grans la grace & la faueur,
 Tirer le feu des yeux & des paupieres,
 Miner la chair qui croist sur les vlceres,

*Propre à celuy qui crache le sang pur,
 Bonne à purger toute mauuaise humeur :
 Et dit on plus, que dedans la vessie
 Elle dissout la pierre rendurcie,
 Si mise en poudre avec vn peu de vin
 Fort detrampee, on la boit au matin :
 Le flux de ventre elle arreste benine,
 Elle guarist de la dent serpentine
 Le mors cruel, chasse l'air ombrageux
 Du voile espais qui flotte sur les yeux :
 Elle amortist le feu de toute playe,
 Et ramollist les duretez du foye :
 Bonne au combat pour demeurer vainqueur,
 Et pour iamais n'auoir faute de cuer.
 Elle se trouue es sablons recelee
 Des champs hallez de l'Afrique brulee :
 Hors & dedans elle est rouge en couleur,
 C'est d'Hematite & la force & l'honneur.*

LA PIERRE LAICTEVSE,

dicte Galaçités.

*Je serois trop ingrat, ayant tiré ma vie
 Des serres de la mort qui me l'auoit rauie
 Sans le secours du lait, si du lait ne chantoy
 La puissance & l'effect, dont i'ay fait preuue en moy.
 Je ne veux commencer par la trace laicteuse
 Qui paroist dans le ciel, lors que l'ombre nuitense
 Decouure en temps serain les feux qui sont aux cieux,
 Droit chemin pour entrer dans le palais des Dieux :
 Qui fut lors que Iunon par le ciel vint espandre
 Comme vn torrent de lait, quand de la leure tendre
 Honteuse retira le bout de son tetin
 D'vn bastard supposé qu'on nommoit Herculin.
 Car le vouloir chanter, c'est charge trop pesante*

Pour le dos affoibly de celuy qui le vante :
 Mais s'il peut vne fois rendre force à ses ners,
 Le te iure, deuot, par l'ame de mes vers,
 Et par le Delien qui sa fureur m'inspire,
 De te chanter, ô Lait, sur les nerfs de ma lyre.
 Car si quelque soupir reste encor dedans moy
 Pour viure ou pour chanter, à toy seul ie le doy.
 Seulement ie diray les vertus de la pierre
 Qui derobbe ton nom, & dans ses flancs enferre
 Comme vn poudreux amas, qui trampé dedans l'eau
 Se caille & se blanchist comme le lait nouveau,
 Retenant sous le frais de sa pierreuse escorce
 Vne vertu secrette, vn pouuoir, vne force,
 Qui seroit, n'estant veuë, incroyable aux humains,
 Si de la voir à l'œil ou toucher de leurs mains
 Ou d'esprouuer sa force ils n'auoyent cognoissance.
 Hommes outrecuidez, enyurez d'ignorance,
 Qui pensans tout sçauoir, ne recognoissent tous
 La moindre des vertus qui naissent entre nous,
 Soit au ciel, soit en l'air, sur terre, ou dans les ondes,
 Ou és boyaux dorez des minieres profondes :
 Et disent estre faux ce qu'ils ne sçauent pas,
 Impudens, efrontez, mendieurs de repas,
 Qui souls & bien gorgez se mocquent de leur hoste,
 Médisant de celuy qui n'a rien qui ne s'oste
 Pour traiter, liberal, l'imposture & l'erreur
 De ce fat qu'il admire, & n'est qu'un imposteur.

Or ceste pierre donc qu'on appelle Laitense
 Fait enster le tetin de l'humeur gracieuse,
 Qui arrose en maillot la leure des enfans,
 Et qui les nourrissant fait accroistre leurs ans.
 Car si lon recognoist que ceste humeur tarisse
 Comme il aduient souuent au sein de la nourrisse,
 La beumant detrampee à ieun, sortant du bain,
 Elle deuiet feconde, & rend son tetin plein.

Ou fant percer la pierre, & d'un cordon de laine
 Prise dessus le dos d'une brebis ia pleine,
 L'enfiler proprement, & te la pendre au col

*Nourrice, & tu verras ton tetin flaque & mol
Soudain gouste de lait, & sentiras esandre
La peau qui flestriffoit & commençoit à pendre.*

*Si tu veux que le pis de ton ieune troupeau
Ne tarisse iamais, & que de lait nouveau
Il foisonne en tout temps, il faut que tu nettoyes
Et laues bien le test : & puis que tu poudroyes
Le fond de sel menu, alors que le Soleil
Redore le matin de son pourpre vermeil :
Puis broyant ceste pierre & la mettant en poudre
Avec eau de fontaine, à fin de la dissoudre,
Tourné vers le levant arrose bien le test,
Tu verras ton troupeau gras & gouste de lait,
Et qui plus est encor, ô chose trop celee,
Bien purgé du pourri & de la claucele,
Bien reuesu de laine, & fecond & gaillard,
Franc des regards sorciers, & tout autre hazard.*

*S'il est vray ce qu'on dit (chose digne de gloire)
Que d'vn mauvais vouloir tu trompes la memoire,
Et que cil qui te porte en la bouche n'a plus
Souuenance du mal, de cervelle perclus :
Pleust à Dieu que ceux-là qui ne sont en la France
Que pour se souuenir de meürdre & de vengeance,
Te portant sous la langue eussent entierement
La memoire égaree avec le sentiment.*

*Le Nil & l'Achelois grands fleuves de la terre
Dans leur sein limonneux nourrissent ceste pierre,
De couleur blanchissante & de mesme saueur
Que le lait, des enfans le pere nourrisseur.*

FIN DES AMOVRS

ET NOUVEAUX ESCHANGES

DES PIERRES PRECIEVSES.

DISCOVRS
DE LA VANITÉ,
pris de l'Ecclesiaste de Salomon



A MONSEIGNEVR

FILS ET FRERE DE ROY.

MONSEIGNEVR, il y a trois ans passez que le feu Roy vostre frere estant à Fontainebleau me commanda luy faire lecture des quatre premiers chapitres du Discours de la Vanité, où il prist tant de plaisir qu'il se les fist relire plusieurs fois apres, me commandant tresexpressément que i'eusse à paracheuer le reste : Ce que plustost i'eusse fait n'eust esté sa mort inesperee, & vne griefue maladie qui m'a tenu en langueur deux ans entiers. Depuis le recourement de ma santé i'ay pris peine à le parfaire le mieux que i'ay peu, en deuotion de vous le presenter, esperant que prendrez plaisir en la contemplation de si graues & si sages propos, pour l'affection que vous portez à la vertu, & à toutes choses dignes d'vn vaillant & magnanime Prince tel que vous estes, qui désire com-

poser la félicité de sa vie & entretien de sa grandeur,
à l'exemple & imitation de ce grand & sage Roy,
auteur de ce discours. A Paris ce 30. Iuillet 1576.

Vostre tres-humble,
& tres-obeissant seruiteur
REMY BELLEAV.

AVDIT SEIGNEVR.

*Autre ne puis choisir pour sacrer mon labeur
Que vous, qui d'un grand Roy receuſtes en partage,
Favorisé du Ciel, la force & le courage,
La grace, la façon, la vaillance & l'honneur.
Puis l'aauure est d'un grand Roy, qui fils & successeur
Des vertus de son pere, eut le surnom de Sage :
Vous frere & fils de Roy, naissant priſtes l'image
Du pere & de l'ayeul, l'esprit & la grandeur.
Iouissez donc, heureux, des graces immortelles
Que vous auez de Dieu, recognoissant que d'elles
Vient le doux entretien de la prosperité :
Tirans de ce Discours, que le cours de la vie
N'est qu'une passion, qu'un desir, qu'une enuie
De trauailler soymesme, & pure vanité.*

R. BELLEAV.





DISCOURS DE LA VANITÉ.

PRIS DE L'ECCLESIASTE

DE SALOMON.

CHAPITRE I.

**Tout ce qui est sous le Soleil, n'est que
Vanité. La trop curieuse recherche
des choses, Vanité.**

*De pure Vanité la terre est toute pleine,
Tout n'est que vanité des vanitez tres-vaine :
Mais quel heur plus benin sent l'homme des travaux
Qu'il prend sous le Soleil, qu'un orage de maux ?
Toute chose prend fin, l'autre vient en sa place,
Nouvelle renaissant, pendant que l'autre passe :
Mais la Terre immobile & seure en ses contours,
Dure eternellement & demeure toujours
Ferme comme un theatre, où de l'humaine vie
Se iouë tour-à-tour la vaine Comedie :
L'un faisant le Berger, l'autre le Bucheron,
Le Prince, le Marchant, l'autre le Vigneron.
Le Soleil dans la mer la nuit venant se couche,
Puis se leue au matin de son humide couche,
Tournoyant & roulant, gauche par le trauers*

De l'écharpe animée en ce grand Vniuers.

*Le vent souffle au midi, puis aussi tost retourne
Aux bouches d'Aquilon, où en soufflant se tourne
Balloyant terre & mer de son aile qui bruit,
Puis s'accoisant reuient en son mesme circuit.*

*Tous les fleuues courans, les torrens, les riuieres
Dressent dedans la mer leurs humides carrieres,
Et pour ce grand amas ne regorge la mer,
Puis dedans leurs canaux ils se vont renfermer :
Ainsi vont & reuont, & de plus viste course
Roulent es flots marins, puis recherchent leur source.*

*Tout ce qui sous le Ciel soupire, & prend vigueur,
Est trop plus difficile, & de plus grand labour
Qu'on ne peut conceuoir, & l'œil qui veut apprendre
N'est iamais soul de voir, ny l'oreille d'entendre.*

*Tout cela qui doit estre est ce qui a esté,
Qui fut, & qui sera reconneu, inuenté,
Desja fait & refait, subiet à l'entresuiste,
Qui renaist en mourant par certaine conduiste :
Bref la viue clarté du Soleil pur & beau
Ne voit rien sous le Ciel, qui soit fait de nouveau,
Et n'y a chose au monde ou si rare, ou si belle,
Que l'on puisse iuger estre chose nouvelle :
S'elle semble nouvelle à nos siecles derniers,
Desja la connoissoyent nos peres deuanciers.*

*Des choses aduenir, & des choses presentes,
Qui furent, & seront & viues & absentes,
La memoire se perd, & les ourages tous
De ceux qui ont esté, & seront apres nous :
Tout s'escoule en fumee, & se glisse & se plonge
Sous les flots de l'Oubli, & se perd comme vn songe.*

*J'ay porté d'Israel le sceptre dans la main,
J'ay pressé sous le ioug les ondes du Iourdain,
J'ay fouillé, j'ay cherché pour sçauoir & conneître
Toute ame qui soupire, & qui viuant prend estre
Sous la voûte du Ciel, pour sçauoir les raisons,
Le tour & le retour des temps & des saisons,
Ouurant le sein fecond de la mere Nature,*

Qui donne le tetin à toute creature :

*Et croy que ce grand Dieu tranſmiſſe ce vain deſir
Dans le cuer des humains, non pas pour le plaifir,
Mais pour les trauailler, & les tenir en crainte,
Alterez de ſçauoir ſous honneſte contrainte.*

*J'ay diſcouru, ſçauant, des Aſtres radieux,
Et des cercles dorez qui roulent dans les Cieux,
J'ay fouillé dans le creux des ondes emperlees,
Et meſuré le fond des plaines eſtoiles,
Entendu le iargon des prophetes oyſeaux,
Des Princes & des Rois les accidens nouveaux :
Eſpluché grain à grain les ſemences fertiles
Des plantes, en naiſſant qui reueſtent gentiles
La terre de verdure la bigarrant de fleurs
Sous l'émail contrefait de cent & cent couleurs :
Recherché, curieux, les cauſes plus ſecretes
Du flot & du reſlot, la courſe des Planetes,
Et ſous les flancs cauez des hauts monts ſourcilleux
Les ſouffles animez de ſoupiraux venteux :
Deſcouuert les threſors & les veines dorees,
Du ventre de la Terre auarement tirees :
Les poutres, les cheurons, les neiges, les frimas,
Les tourbillons rouans, & le greſteux amas
Rebluſté dedans l'air, en pelottes menuës,
Et le Soufre eſclattant empierré dans les nuës,
Les fantomes de l'air, les Cheures, les Dragons,
Et le feu menaçant de l'Aſtre aux cheueux longs,
Les images clonées dans la voûte azuree,
Les troupeaux eſcaillez de l'humide contree,
De la Terre & du Ciel les accidens diuers,
Et bref ce qui ſe braſſe en ce grand Vniuers :
Mais en fin j'ay trouué eſtre choſe inutile,
Vn labeur mal choiſi, vne peine ſterile,
Et vn tourment d'eſprit. Ce qui eſt mal poli
Raboteux & tortu, ne peut en autre pli
Se tourner ou dreſſer : Tout cela qui ſe monte
Et court à l'infini, ne ſe peut mettre en compte :
La ſeule Maieſté du grand Dieu tout puiſſant*

*Est par tout infinie, & son bras rougissant
De tonnerre & d'esclair, retient dessous la bride
De ce grand Vniuers & le plein & le vuide.
Ce qui est corrompu & banni du sentier
De ce commun voyage, en son estre premier
Ne retourne iamais, or' que de ceste vie
Toufjours se corrompant, la fin soit infinie.*

*Je disois en mon cueur, Je suis fait vn grand Roy,
Surpassant en grandeur tous ceux qui deuant moy
Dessus Ierusalem ont eu quelque puissance,
Soit en gloire d'honneurs, science, ou preuoyance :
Je me suis traouillé pour connoistre & sçauoir
Tout cela par labeur que peut l'humain pouuoir,
Employant sans repos, les beaux iours de ma vie
Pour sçauoir bien & mal, & prudence & folie,
Mais en fin i'ay conneu que c'est pour verité
Affiction d'esprit, & pure vanité.*

*Car pour trop de sçauoir l'ame deuient fascheuse
Et pleine de chagrin, chetifue & langoureuse,
Et qui veut achepter le sçauoir par labeur,
Aux plaisirs de sa vie il adiouste douleur :
Ne pouuant embrasser tant de sçauoir ensemble,
Que traouail sur traouail en se rongeanr n'assemble.*

CHAPITRE II.

En trop de delices, Vanité. En bastimens superbes, iardinages, complants, richesses superflues, Vanité. Mesme fin & mesme euenement du sage preuoyant, & du fol mal-aduifé.

*Sus (disois-ie) mon ame il te faut esprouuer
Les douceurs de la vie, il te faut abreuuer
Au lac de volupté : Auant, il te faut suivre
Les pas & les appas du miel qui nous enyure
Et nous plonge en liesse : Arriere desplaisir,
Or' ie me veux gorgier & noyer de plaisir,*

*Et charmer le souci qui ses griffes allonge
Acharné dessus nous, & sans trefue nous ronge.*

*Esprouuant ce discours, j'ay conneu clairement
Que le plaisir n'est rien que vain enchantement,
Affectant que le ris n'est qu'une frenaisie,
Qu'un charme, qu'une erreur, troublant la fantaisie,
Et que la volupté n'est qu'un vain aliment
Qui trompe nos esprits d'une amorce de vent.*

*Alors ie proposé traittant la Sapience,
Retirer, desbordé, ma chair de l'indulgence,
Du vin & du plaisir du tout me bannissant
Pour trouuer bienheureux, où gist l'heur fleurissant
Et le bien souuerain, que les enfans des hommes
Vont ainsi recherchant sous le Ciel où nous sommes.*

*J'ay fait des actes grands, & des œuvres parfaits,
J'ay fait rougir le Ciel de superbes palais,
J'ay planté, j'ay semé, j'ay fait le iardinage,
Dressé complant nouveau, choisi le pasturage,
Gras, fertile & fécond, enté dans mes vergers
Toutes sortes de fruits, Orangers & Figuiers,
Les vns pour le Prinsemps, les autres pour l'Autonne
Qui de raisin muscat son beau chef enuironne :
Sous le soc argenté fait geindre les toreaux,
Marié de ma main aux branches des ormeaux
Le reiet tendre & mol des vignes ondoyantes,
Qui leur serroyent le flanc, & de leurs mains rampantes
A petits doigts crochus sur les branches grimpoient :
Puis la saison venue, ensemble ils esfruioyent
A qui se chargerait, & sembloit que Nature
Prist quelque doux plaisir en mon agriculture.*

*J'ay fait des réservoirs, & canaux & ruisseaux,
Pour tenir le pié frais des ieunes arbrisseaux,
Qui dedans mes iardins en tout temps reuerdissent,
Et pour mes beaux vergers qui sans cesse florissent :
J'ay tenu sous ma main suite de seruiteurs,
J'ay tenu court ouuerte à tous les grands Seigneurs,
J'ay nourry plus de beufs, & de troupes vestus
De laine sur le dos, plus de cheures barbuës,*

Que tous ceux d'Israel, qui seigneurs deuant moy
 Ont retenu l'empire, & puissance de Roy.
 J'ay songneux amassé l'auoir & la richesse,
 Pour soulager les maux, compagnons de vieillesse :
 J'ay fait fondre & tailler cuues, & vases d'or,
 J'ay suant espargné le plus riche chrefor
 Que pourroyent desirer & les Rois & les Princes,
 Et les Seigneurs plus grands des auares Prouinces.
 Je me suis ordonné Chantres de toutes parts,
 Chanteresses aussi, qui de leurs sons mignards
 Enchantoyent mes ennuis, j'ay gousté les delices
 Des enfans de la Terre, & les douces blandices
 Des esclaves de choix prises en guerroyant.
 Je me suis fait grand Roy, sur terre me voyant
 Plus auancé de biens, d'honneurs & de cheuance,
 Que tous les autres Rois : Aussi la Sapience
 M'a si bien commandé, hostesse de mon cueur,
 Que sur tout Israel ie demeuray Seigneur.

J'ay de tous les plaisirs que les yeux scauroyent prendre
 Rendu les miens contens, & mon oreille tendre,
 Sans point leur refuser ce qu'ils ont desiré :
 J'ay donné à mon cueur ce qu'il a soupiré
 Sans rien luy dérober de plaisir ou de ioye,
 Le soulant des appas de l'amoureuse proye,
 Et douces voluptez. Ainsi doncques mon Cueur
 A iouy bienheureux du fruit de son labeur :
 Et ceste iouissance, a resté le partage
 Du traual que j'ay pris en cet humain voyage,
 N'ayant rien de plus cher ny de plus precieux
 Remarqué sous le Ciel, que repaistre nos yeux
 Affamez de plaisir, & rechauffer nostre ame
 Froide & palle d'ennuy, de quelque douce flame.

Lors voyant à par moy l'effect de mes desfains,
 Et l'ouirage acheué du traual de mes mains,
 J'ay reconnu, cherif, que cela n'est que peine,
 Qu'affliction d'esprit, & vanité tres-vaine :
 Et que dessus la terre il ne se trouue en fin
 Chose qui soit durable, & ne trouue sa fin.

Apres i'ay trauaillé les beaux iours de ma vie
 Pour coupler la sagesse avec la frenaisie
 Et la gaillarde humeur de la folie aussi.
 Mais qu'est-ce que de l'homme, & mesme de celui
 Qui voudroit imiter, ambitieux, Pouurage
 Formé de ce grand Dieu, pour l'humain auantage ?
 Apres Dieu, sont les Rois qu'on ne peut imiter,
 Soit à prendre plaisir, ou soit à l'inuenter :
 Es qui veut essayer de leurs plaisirs le moindre,
 Il ne luy reste en fin qu'un regret pour se plaindre.

Or comme la lumiere esparse dans les cieux
 Est plus belle cent. fois, & plus douce à nos yeux,
 Que n'est l'obscurité : Ainsi la Sapience
 Apparoist plus cent fois que l'aveugle Imprudence.
 Car le Sage ha deux yeux attachez sur le front,
 Et le Fol chancelant ne connoist pas où vont
 Ses piez malasseurez : car il marche en tenebres,
 Sans discerner du bien les accidens funebres :
 Si sçay-ie bien pourtant que tous également
 Courent mesme fortune, & mesme euenement.
 Et pourtant mille fois i'ay dit dedans mon ame,
 Puis qu'il me faut, contraint, ourdir la mesme trame
 Que le fol, que me sert auoir tant trauaillé
 Pour estre le plus sage & le mieux conseillé ?
 Puis i'ay dit en mon cueur, que ce labeur extrême,
 N'estoit rien que du vent, & la Vanité mesme :
 Car du sage & du fol en mesme monument
 La memoire & le nom dort eternellement
 Et meurt enseuelie : & ce qui est en estre
 Sera mis en oubly, sans plus iamais parestre
 Sur terre, dedans l'air, ny sous le marbre mol :
 Car le plus sage meurt tout ainsi que le fol.
 Cause que ie veux mal aux beaux iours de ma vie :
 Car tout ce qui se brasse, & viuant se manie
 Sous le cresppe doré de ce Dieu radieux,
 Me vient à contrecueur, & desplais à mes yeux,
 N'estant que vanité, & meche qui enflame,
 Affliction d'esprit, & tourment dedans l'ame.

*Le porte haine aussi mesmes à mon labeur,
 Dont iouist apres moy vn nouveau successeur.
 Hé qui sçait si celuy sera ou fol ou sage,
 Qui viendra possesseur à mon riche heritage ?
 Toutesfois, bienheureux, il iouira seigneur
 De l'or de mon espargne, & de tout ce labeur
 Que viuant i'ay souffert, & de ceste sagesse
 Qui m'a serui de guide au cours de ma ieunesse
 Iusques au poil grison, reconnoissant aussi
 Que cela n'est que vent, que peine, & vain souci.*

*Dont reuenant à moy, ie m'osté ceste enuie
 De iamais trauailler, voulant tramer la vie
 D'vn homme de plaisir, sauorant le beau iour,
 Pour me rendre contant en cet humain seiour.
 Car l'homme or' qu'il ait pris, armé de sapience,
 Tant de labeurs guidez d'adresse & de prudence,
 Si laisse-t-il la part où il a tant veillé,
 A celuy qui iamais n'y aura trauaillé :
 Ce qui est vanité, & mal insupportable.*

*Hé qu'ha l'homme ici bas de l'espoir lamentable
 Et de l'passion qu'il nourrist en son cueur ?
 Les iours fascheux & longs ne luy sont que doleur,
 Le Soleil luy desplaist, & quand la nuit est close,
 Au lieu de reposer son ame ne repose :
 Ce qui n'est rien que vent, & vaine passion.
 Car l'homme n'a de bien en ce monde, sinon
 De boire & de manger, faire iouir son ame
 Du fruit de son labeur : ce qui vient, & se trame
 De la grand main de Dieu. Mais quel Prince, ou quel Roy
 A gousté le plaisir plus doucement que moy ?
 Il donne à qui luy plaist & le sens & la vie
 Pour se donner plaisir : au malheureux, l'enuie
 De tousiours assembler, recueillir, amasser
 Or, argent, & cheuance, & biens qu'il faut laisser
 A celuy qui à Dieu est du tout agreable,
 Qui prend sans trauailler l'heur de ce miserable :
 Ce qui n'est rien encor que pure Vanité,
 Trop fidele compagne à nostre infirmité.*

CHAPITRE III.

Toutes choses croissent & perissent
en leur temps.

*Toute chose qui croist, qui vit, & qui soupire;
Naissant & vieillissant sous le celeste empire
De la voûte du Ciel, ha sa propre saison :
Tout cela qui se range à l'humaine raison,
Qui se fait, qui se brasse, & qui se délibere,
A son cours limité, & sa iuste carrière.*

*Temps de naistre en ce monde, & de mourir aussi :
Temps de prendre plaisir, & de prendre souci :
Il y a temps prefix & certaine ordonnance
D'ensemencer la terre, & cueillir sa semence,
De planter, d'arracher : de tuer, de guarir :
De ruiner le vieil, & de nouveau bastir :
Temps de pleurs, temps de ris, de ioye & de tristesse,
De sauter, de gaudir, de se mettre en liesse :
Temps de ietter la pierre, & temps de l'amasser :
Temps propre d'embrasser, & temps de s'en passer :
Temps d'acquérir des biens, & temps de les despendre :
Temps de cueillir les fruits, & temps de les espendre :
Temps de coudre, & descoudre, & temps de déchirer :
Temps propre de se taire, & temps propre à parler :
Temps de haine, & d'amour, temps de paix, temps de guerre.
Qu'a l'homme dauantage en ceste basse terre,
Suant, & trauaillant, entre tant d'accidents
Qu'il prend sous le soleil, que le cours de ces temps ?
P'ay songneux regardé sous le Ciel où nous sommes,
Ce labeur journalier, que Dieu aux fils des hommes
A prudent ordonné : Car pour les trauailler
Il a fait & basti tout beau, & bien entier,
Chacun en sa saison, nous laissant vne flame,
Vn poignant aiguillon, qui va piquant nostre ame
D'vn desir importun d'apprendre, & de sçauoir
Ce qui est hors de nous, & de nostre pouuoir.*

*Car des œuvres de Dieu les raisons sont cachees,
Mesme à ceux qui de pres les ont plus recherchees,
L'esprit ne pouuant pas comprendre tant soit peu
L'œuvre & le bastiment qu'a dressé ce grand Dieu
Dès le commencement iusqu'à la fin dernière.*

*Dont sage ay rapporté connoissance tresclaire,
Qu'il n'est rien de meilleur en ce grand Vniuers
Que s'esjouir heureux de passetemps diuers,
Faire bien en sa vie, & que l'homme reçoive
Le fruit de son labeur, si qu'il mange & qu'il boyue
En se donnant plaisir, sans espargner le sien :
Car c'est vn don de Dieu de iouir de son bien.*

*L'œuvre de ses saints doigts, que nous voyons parestre,
Est tel, & sera tel, & retiendra son estre,
Autant qu'il luy plaira : car l'homme n'a pouuoir
D'oster ou d'adiouster de ses diuins ouurages,
Cause qu'espouuantez de ses diuins ouurages,
Le genoil recourbé luy faisons les hommages
Deuz à sa maiesié, en esleuant aux Cieux,
Admirant sa grandeur, & la teste, & les yeux.*

*Ce qui est for-banni du sentier de la vie
Retourne vne autre fois, & sa course finie
Par Peschange ordonné qui se fait en la mort
A son tour reuiendra : Car Dieu puissant & fort
Par vn nouveau rappel retire, & fait renaiître
Ce qu'il auoit chassé & banni de son estre.*

*Pour redoubler encor ces inconsfians labeurs,
J'ay veu l'iniquité, & cent nouveaux malheurs
Regner entre les grands, & au lieu de Iustice
Souffrir l'impieté, Perreur & l'iniustice,
L'homme de bien moqué, le mechant caressé,
Sous la main des plus forts l'innocent oppressé :
Lors ie dis en mon cueur : Dieu iugera le iuste
De iuste iugement comme il fera l'iniuste.*

*Soudain ie repensé sur le fait des humains,
Que Dieu les a faits grands, excellents, neantmoins
Pour domter leur orgueil ne veut pas qu'ils dédaignent
Aux brutes qui çà bas viuant les accompagnent,*

*Faire comparaison : car presque également
S'assigent sans raison, viuant ensemblement.
Et vraiment quant au corps ils sont comme la beste :
Ce qui tombe sur l'vn, il tombe sur la teste
De l'autre, ayant semblable & pareille action,
Tous ont mesme soupir, & mesme passion :
L'esprit commun leur donne & sentiment, & force,
Et mouuement pareil : & sous la viue escorce
De ce tige mortel, l'homme ne sçauroit voir
Qu'il ait dessus la beste auantage ou pouuoir.
Tout ainsi que l'vn meurt, l'autre meurt, & n'a l'homme
Rien de plus precieux que la beste : & en somme
Tout n'est que vanité, tout court en mesme lieu,
Tout s'en retourne en poudre, & se fait peu à peu
Ce qui estoit alors que sa lente matiere
Trempoit confusément en sa masse premiere,
Despouillant en la mort le mesme accoustrement
Qu'il auoit pris naissant de son propre element.*

*Mais qui sçait si l'esprit de l'humaine semence
Vole au Ciel, & celuy des animaux s'eslance
Sous les flancs de la terre ? Il n'y a rien meilleur
Que iouir bienheureux du fruit de son labeur :
Et ceste iouissance est l'ynique partage,
Et le fruit mieux choisi de ce commun passage.
Doncques ne trouuant rien, ny plus cher, ny plus doux
Que iouir de ce bien qui coule iusqu'à nous
Par les auares mains de quelque miserable,
Viuons viuons heureux, rien n'est au monde stable.
Hé qui ramenera l'homme pour reuenir
Iuger apres sa mort ce qui doit aduenir ?*

CHAPITRE III.

Les miseres & afflictions des innocens, le labeur
des hommes ambitieux, vain & inutile :
mesme de celuy qui vit seul & soli-
taire, sans heritier & sans ami.

*Puis détournant les yeux sur les maux ordinaires
Que souffrent ici bas les bons, de leurs contraires,*

Haletant & soufflant sous les fieres rigueurs
 Des hommes violens, j'ay veu les chaudes pleurs,
 Les torts & les ennuis, les sanglots & les plaintes
 Du peuple soupirant sous les fieres contraintes
 Des grands, & nul d'entr'eux eschaufé d'amitié
 N'auoit de son malheur tant seulement pitié,
 Ingrat & plein d'orgueil qui pas ne le console
 Pour flater son malheur d'vne douce parole.
 Car ceux qui sous le ioug le fouloyent inhumains,
 Esjoyent ceux qui la force auoyent entre leurs mains.
 Ainsi nul se trouuoit sous ceste violence,
 Aux pauures affligez qui donnaist allegeance :
 Estimant plus heureux cent & cent fois les morts
 Que les viuans, subiets à si cruels efforts :
 Et plus heureux encor cent & cent fois quiconques
 Sous vn air desastre auorté ne veit oncques
 Toutes les malheurtez qui au monde se font,
 Et qui mourant n'a veu les outrages qui vont
 Menaçant nostre chef. J'ay bien veu d'auantage
 Iettant l'œil sur l'emprise & le commun ourrage
 De l'homme de travail, qui ne tafche qu'à fin
 D'auancer sa fortune, & nuire à son voisin.

Autres époiçonnez de contraire folie
 Viuent sans traualier, & traualient leur vie,
 De paresse engourdis, mornes d'oïfueté,
 Rongeant leur propre chair d'extrême pauureté,
 Ennemis de labeur, & disent à chasque heure,
 Jambes & bras croisez, que la vie meilleure
 Est celle qui se prend sans peine, & sans sueur,
 Plus douce estant la mort, que viure par labeur,
 Ne faisant cas entre eux de celle que l'on prise,
 Si pour se traualier elle doit estre acquise :
 Disant qu'vn petit bien dans le creux de la main
 Est trop plus sauoureux, pour appaiser la faim,
 Que d'auoir par labeur l'vne & l'autre main pleine.

J'ay remarqué encor vne chose plus vaine,
 C'est de l'homme seulet, qui se pert & se rompt
 De traual & de peine, & n'ha point de second,

*Veuf de frere & d'enfans, & tout autre lignage,
 Pour venir successeur à son riche heritage,
 Seulement vn ami luy manque, & le souci
 Pourtant ne l'abandonne, ains le tourmente ainsi
 Que si par le travail qui le mine & le sonde,
 Il deuoit enrichir, & nourrir tout vn monde.
 Et si l'argent ny l'or, ny le bien qu'il attend,
 Ne pourroyent satisfaire à le rendre content,
 Tant il est miserable, & ses deux yeux auares
 Ne peuuent estre soulds de richesses barbares,
 Sans qu'il pense en soymesme, Hé pour quel successeur
 Trauailé-ie mon ame, en la priuant de l'heur
 De goustier le doux fruit du labour de ma vie?
 Ce qui est vanité, & pure frenaisie :
 Car il ne faut iamais tant estimer le bien,
 Que l'on mette en oubli & soymesme, & le sien.*

*Il vaut doncques trop mieux d'amitié mutuelle
 Faire chois d'un ami, qui soit ferme & fidelle,
 Tel qu'on le peut choisir pour en auoir secours,
 Et couler doucement le fil de nos beaux iours :
 Si l'un d'eux bronche bas, l'autre prompt le releue,
 Mais s'il tombe estant seul, compagnon il ne treuue
 Qui luy donne secours, & luy preste la main,
 Tant il est miserable, & se traueille en vain.*

*Malheureux est celuy qui n'ha l'adresse prompte
 D'un ami bien choisi, pour déguiser sa honte :
 Et qui durant la nuit contregarde songneux
 Que le mordant hyuer ne luy soit outrageux,
 Le defendant, benin, des malheurs ordinaires
 Où sont reduits en fin les hommes solitaires.*

*Celuy qui dort seulet n'ha force ny chaleur,
 Il n'ha pour compagnon que le Songe & la peur .
 Aussi deux en vn lit prenans repos ensemble,
 S'echauffent aisément. La force qui s'assemble
 De deux hommes contre vn, est plus forte beaucoup
 Que celle de celuy qui seulet n'ha qu'un coup :
 La corde à trois cordons n'est pas si tost rompue.*

L'enfant qui de plaisir n'ha l'ame corrompue

*Estant & pauvre, & sage, est plus heureux cent fois
Que le Roy fol & vieil, qui mesprisant les lois
Dedaigne son conseil. Il aduient qu'un estrange
De serf deuienne Roy, & par nouuel eschange
Prenne le sceptre en main : & cil qui est nay Roy
Mesme dans son Royaume aille chercher dequoy
Trainer sa pauvre vie, & meure miserable.*

*J'ay veu l'ambitieux qui d'un pié fauorable
Marche deuant les Grands, suiure le premier fils
Qui deuoit successeur au Royaume estre mis
Après la mort du Pere : on le suit, on le presse,
Chacun luy fait la court, le prise & le careffe,
Nombre de seruiteurs ne luy manque iamais :
Il aduient toutesfois que ce nouueau succès
Dechet avec le temps, comme celuy du pere,
Bref il tombe en mespris : la puissance s'altère
Et du ieune & du vieil, l'une & l'autre à son tour :
Le vieil perd son credit, le ieune a le bon iour
Et la faueur de tous, en fin en decadence
S'escoule avec le temps la Royale puissance.
Ce qui n'est rien encor que vaine ambition,
Qu'affliction d'esprit, & vaine passion.*

*Quand tu voudras, deuôt, entrer dedans le temple
Du Seigneur tout puissant, voy de pres, & contemple
L'honneur que tu luy dois : Car luy doux & benin
De ton humble priere est toujours bien voisin.
Il te voit, il te sent (ô diuine merueille!)
Il s'approche de toy, & te preste l'oreille,
Tant il est amoureux de nous pauvres humains,
Qui ne sommes rien plus que l'aure de ses mains.*

CHAPITRE V.

*Ne faut parler ny promettre legerement
à Dieu : ny s'esbahir de l'oppression
des pauvres.*

*Sois sobre de la langue, & ton cueur ne s'auance,
Trop hasté, de parler deuant Dieu, dont l'essence*

Reside dans le Ciel, toy qui es ici bas
 Citoyen de la Terre : Et pource il ne faut pas
 De babil importun traualier sa hauteffe.
 Car le trop de langage est la source & l'hostesse
 Des songes mensongers : puis en trop de babil
 Le fol se manifeste, & se monstre inutil.

Si tu promets, deuôt, de chasement apprendre
 Quelque vœu deuant Dieu, haste toy de luy rendre :
 Car aux fols & menteurs Dieu son plaisir n'a mis.
 Rend luy donques les vœux que luy auras promis.
 Car mieux vaut ne vouër, & trop soudain promettre,
 Que faillir à son vœu. Garde toy de permettre
 Que ta bouche en parlant face pecher ta chair :
 Et ne t'excuse point deuant l'Ange trescher
 Qui sonde tes pensers, & marque ton offense
 En tes propos legers, que soit par ignorance.
 Car Dieu, nostre secours & l'entretien commun,
 Se courrouce, irrité de babil importun :
 Bref de trop de langage, ainsi que de vains songes,
 Ne s'engendrent finon vanitez & mensonges.

Crain donc pauvre chetif la main de ce grand Dieu,
 Trembler sous sa fureur il nous faut en tout lieu,
 Et ranger nos desseins à sa grand' providence,
 Excusant le defaut de l'humaine impuissance.

Si tu vois d'auanture en ce grand Vniuers
 L'auarice des Grands, & leurs maux descouuers,
 L'oppression du peuple, & au lieu de iustice
 Regner l'iniquité, la force, & l'iniustice,
 Ne t'esbahis pourtant des saintes volontez
 Du Seigneur, qui du Ciel marque les cruautez
 Des hommes d'ici bas, & d'enhaut les regarde,
 Trop plus haut esteué, que ceux qui sous sa garde
 Commandent sur la terre : Où n'y a rien plus seur
 Qu'auoir vn peu de bien, & le mettre en valeur,
 Auoir le champ fertile, dont la motte feconde
 Peut nourrir son seigneur, du fruit dont elle abonde
 Qui cet heur a conquis pour les siens, & pour soy,
 Celuy vit plus content, & plus heureux qu'vn Roy

*Quiconque aime l'argent, iamais ne reffasie
Ses poulmons alterez de ceste frenasie,
Et qui veut amasser tousiours or dessus or,
Iamais n'est iouissant du fruit de son thresor.*

*Quel bien'tire celuy de ses terres fertiles,
Sinon voir de ses yeux cent bouches inutiles
Gourmander tout le sien ? Car où sont les Seigneurs
Riches & opulents, là sont force mangeurs.*

*Le sommeil de celuy qui ses membres trauaille
Est doux & gracieux, soit qu'à son ventre il buille
Trop ou peu de viande. Et l'Or traistre en couleur,
Desfrobe le repos sans fin à son seigneur.*

*N'est-ce sous le Soleil vn autre mal estrange
De l'auoir superflu, qui plus souuent se change
Au peril de celuy qui en est possesseur,
Tout son or perissant es mains d'vn dispenseur,
Qui le fond & l'employe en vn mauuais mesnage,
Pour luy ny pour les siens ne luy restant l'vsage
(Tant il est malheureux) d'vn seul morceau de pain
Pour couvrir sa misere, & pour tromper sa faim ?*

*Comme il est sorti nû du ventre de sa mere,
Tout ainsi s'en retourne en la masse premiere
Dont il estoit issu, sans que de son labeur
Remporte auecques soy tant soit peu de bonheur.
Mais n'est-ce vn grand regret qu'il faut que l'homme sorte
Ainsi qu'il est venu, sans que rien il'emporte
Pour auoir trauaillé soupirant & viuant,
Et que tout son labeur s'enuole avec le vent ?
Ores qu'il ait traint les beaux iours de sa vie
Tous confits de rigueur, de colere & d'enuie ?*

*Doncques ce que l'ay veu de bon sous le soleil,
C'est de boire & manger, & iouir du traueil
Qu'on a pris en sa vie : estant la part meilleure
Qui nous reste en viuant, & en mourant demeure.
Aussi c'est don de Dieu de scauoir bien iouir
Des graces qu'il nous donne, & viuant s'esjouir
Du fruit de nos labeurs, rire, manger & boire.
Celuy qui vit ainsi, viuant perd la memoire*

*Du malheur de son temps, de Dieu ayant cet heur
D'avoir toujours lieffe & plaisir en son cuer.*

CHAPITRE VI.

La miserable vie du riche avaricieux : La
différence du sage & du fol.

*Autre malheur i'ay veu sur la terre où nous sommes,
Qui tourmente sans fin, & trauaille les hommes,
C'est de cil à qui Dieu a départi du bien,
Gloire, faueur, richesse, à qui ne defaut rien
Des plaisirs que son ame & desire & pourpense,
Seulement luy defaut l'heureuse iouissance
Et bonne volonté d'en vouloir bien vser :
Puis l'estranger en fin alteré d'épuiser
Le fond & le thresor de cet insatiable,
En sera l'heritier, mal vrayment incroyable.*

*Quand l'homme de son tige auroit fait cent enfans,
Chargé son poil grison d'un fort grand nombre d'ans,
Sans auoir de son bien rendu sa vie heureuse,
Son corps n'estant pressé sous la lame poudreuse,
Gisant nu sans tombeau, ie dy que l'abortif
Est cent fois plus heureux que ce pauvre chetif
Qui naist en vanité, & retourne en tenebres,
Son nom enseveli sous les cendres funebres.
Pource que l'abortif n'ayant veu de ses yeux
Ny senti la clarté du Soleil radieux,
Dort en plus doux repos, que celuy qui le vice
A viuant embrassé, de bruslante auarice,
Sans auoir sauouré de son bien tant soit peu.
Puis ne courent-ils pas tous deux en mesme lieu ?*

*Le labeur que prend l'homme est pour nourrir sa vie,
Et son ame pourtant n'est iamais assouie.
Le riche n'a rien plus que cil qui doucement
Conduit ses actions, & qui modestement
Pauvre entre les viuans chemine, & se comporte,
Viuant du profit que sa main luy rapporte.*

*Mais le riche dira qu'il est plus doux à voir
 Vn thresor en espargne & tout contant l'auoir,
 Qu'esperer l'incertain, & d'esperance vaine
 Se repaistre affamé, & viure de sa peiné.
 Il s'abuse pourtant, car compter & peser
 Vn grand nombre d'escus, est la flamme attiser
 De l'auare desir qui brusle & qui entame
 Le cueur iusques au vis, & iusqu'au fond de l'ame :
 Ce qui n'est rien en tout que pure Vanité
 Et passion d'esprit. Ce qui est, a esté
 Nommé de mesme nom, & deuant la naissance
 L'homme tire du Ciel son nom & son essence,
 Trop foible contre Dieu ne pouuant guerroyer,
 Qui le peut d'vn clin d'ail abatre & foudroyer.*

*La Vanité prend cours en beaucoup de paroles,
 Et se multipliant rend les choses frivoles.
 Si tant de vanitez en ce monde ont le cours,
 Qu'a l'homme de plaisir au plus beau de ses iours ?
 Mais sçait-il de quel bien durant sa pauure vie
 Il a plus de besoin, & de quel heur suyuié
 Est la course à ses iours, trop vainement rouleé ?
 Sçait-il ce qu'il luy faut en ses iours, escouleé ?
 Et passez comme en l'air passe l'ombre legere ?
 Sçait-il ce qu'il doit estre, apres que sa paupiere
 Sera close vne fois d'vn dur & long sommeil,
 Banni des beaux rayons du clair-voyant Soleil ?*

CHAPITRE VII.

Ne faut embrasser choses plus grandes
 que la force ne peut porter.

*Mieux vaut la suaue odeur de bonne renommee
 Que du plus doux parfum la senseur embasmee,
 Et le iour de la mort est cent fois plus heureux
 Que le iour où l'on naist sous vn air malheureux.*

*Trop meilleur est aller en la maison de larmes,
 De soupirs, de sanglots, qu'en celle où sont les charmes*

*Des douces voluptez, la dance & le festin :
Car en l'vne, de l'homme est la dernière fin,
En l'autre, vn vain espoir de prolonger sa vie.*

*Plus doux est le chagrin & la melancolie
Que le ris desbordé : car le triste regard
D'vn visage abaissé rend l'esprit plus gaillard.
En la maison de pleur les bien sages resident,
En celle de plaisir les ignorans president.*

*Plus doux est le tancer du sage mille fois
Que le chanter du fol : car son ris & sa vois
Bruit ainsî que le son des espines mordantes
Craquant sous le chaudron dans les flammes tremblantes :
Ce qui est vanité. L'iniure & le dédain
Troublent la douce humeur du cerueau le plus sain,
Et font perdre le sens : le present fauorable
Trompe & gaigne le cuer : cent fois plus desirable
Est la fin de nos iours, que le commencement.*

*L'homme est trop plus heureux qui vit modestement,
Que l'orgueilleux hautain. Ne sois prompt à colere,
Qui fascheuse toujours repose familiere
Dans le giron des foux. Ne dy point en ton cuer
Que de nos peres vieux le siecle fust meilleur
Que celui de present : c'est imprudence vaine
Se plaindre de son temps. Car c'est chose certaine
Que les siecles passez, que nous crions heureux,
Tout ainsî que le nostre, ont esté malheureux.*

*Pendant que du Soleil la lumiere agreable
Se decouure à nos yeux, la Vertu remarquable
Du sage est mieux seante avec vn peu de bien,
Qu'elle n'est à celui qui mendiant n'a rien.
Le secours de vertu, sont les biens, la richesse
Est le seul entretien & l'appuy de Sageffe,
Pour la faire paroistre il faut auoir dequoy :
La Sageffe pourtant a d'excellent en soy
Qu'elle donne la vie à celui qui la garde,
Viuant apres la mort. En admirant regarde
L'œuvre de ce grand Dieu : redresser on ne peut
Ce qu'a plié sa main, si puissant ne le veut.*

Sois sage de façon qu'en saison opportune
 Sous le vent gracieux de la bonne fortune,
 Ton ail soit preuoyant le temps d'aduerfité,
 Que Dieu a fait compagne à la prosperité :
 Affaisonnant ainsi d'un malheur necessaire
 Nostre heur empoisonné tousiours de son contraire,
 A fin qu'on ne trouuast hors luy rien de parfait,
 Et l'homme reconneust comme il est imparfait
 Pendant la vanité des beaux iours de sa vie.

Fay remarqué le iuste accablé de l'enuie
 Perir en sa iustice, & i'ay veu le mechant
 Plus heureux que le bon, prosperer en pechant.

Pour viure heureusement, ne faut estre trop sage,
 Trop iuste, ny trop bon : ne fay iamais outrage,
 N'autre folle entreprise, à fin qu'auant le temps
 Ne tranches, malheureux, le cours à tes beaux ans.

Donques pour euites les trauerses du monde,
 Il faut craindre ce Dieu, ce grand Dieu qui nous sonde
 Jusques au fond du cuer : Car qui craint le Seigneur,
 Heureux peut aisément euites tout malheur.

Le Sage est plus puissant que dix des plus grans Princes,
 Et des plus grands Seigneurs qui tiennent les prouinces :
 Mais on ne trouue point en ce terrestre lieu
 Homme qui face bien, & qui n'offense Dieu.

Ne preste point l'oreille aux bauars qui deuisent,
 Et destourne ton cuer des propos qui se disent
 Des hommes langagers, à fin de n'ouir point
 Mesme ton seruiteur, qui mesdisant te poind,
 Reconnoissant en toy qu'en pareille impudence
 As vsé quelquefois de mesme médisance.

Fay tenté tout cela esperant par le temps
 La Sageste acquerir, mais trop loin de mes sens
 Elle s'est esgaree : aussi c'est chose vaine
 De la penser trouuer, car elle est trop lointaine.

La Sapience en fin est vn gouffre de mer,
 Vn abysme profond, qu'on ne scauroit sonder :
 J'ay tourné, j'ay viré pour la penser conneistre,
 Espié pour scauoir, & rechercher son estre :

*Trouvé l'invention de sçavoir par labeur
Et le bien & le mal, la sottise & l'erreur :
Mais en fin j'ay trouvé & conneu dans mon ame
Que plus fiere, & plus dure, & plus aigre est la Femme
Mille fois que la mort : son cueur est de laçons,
Ses yeux seruent d'appas, & ses mains d'ameçons.
Celuy seul pourra bien eschapper de ses ruses
Qui est bon deuant Dieu, qui ses graces infuses
Depart comme il lay plaist : mais le pecheur (hclus!)
Pipé de ses attraits sera pris en ses laqs.*

*Voyla que j'ay trouvé en ce mondain empire,
Recherchant la raison que mon ame desire,
Et qu'elle cherche encor, sans auoir eu cest heur
De la pouvoir trouver, pour resoudre mon cueur.*

*J'ay retrouvé sans plus entre mille vn preud homme,
Mais vne preade femme onc ne trouvé, en somme
Le sçay que Dieu a fait les hommes droits & bons,
Mais ils ont recherché beaucoup d'inventions,
Beaucoup de vains discours, & raisons vray-semblables,
Dont ils se sont rendus eux-mesmes miserables.*

CHAPITRE VIII.

**Qu'il faut prendre garde aux paroles des
Rois : obeir aux Princes, & aux Magi-
strats, viure ioyeusement. Que les
œuvres de Dieu sont incogneues
aux hommes.**

*Rien n'est à comparer aux paroles profetes
Du sage qui connoist des choses plus secretes
La cause & la raison, la Sapience en fin
Addouciß le visage & le rend plus benin.*

*Mon fils si tu me crois, songneux tu prendras garde
Aux paroles du Roy, & paresseux ne tarde
De rendre deuant Dieu ce qu'a promis ta foy.*

*Ne t'absente, hastif, des faueurs de ton Roy,
Et ne retiens ton ame en actions mauuaises :*

Car il fait ce qu'il veut, & fant que tu luy plaises.

*La parole du Roy s'anime de pouuoir,
Et de puissance armee, haute veut apparoir.
Hé qui seroit celuy qui voudroit entreprendre
Luy dire, Que fais-tu? & qui l'osast reprendre?*

*Quiconque gardera les saints commandemens,
Ne fera point de mal : le Sage sçait le temps
Qu'on punist les mechans : Ce qui se delibere,
A temps & iugement : mais grande est la misere
De l'homme qui n'a pas en viuant ce bonheur
De cognoistre son mal, & preuoir son malheur,
Ignorant des raisons, & des choses futures.*

*Mais dites ie vous pry, par quels diuins augures
Peut-il, sage, preuoir les choses aduenir?
Ainsi que l'on ne peut contraindre ou retenir
Le vent dedans la main : Aussi l'homme sur terre
N'a pouuoir sur la mort : la mort est vne guerre
Dont le plus grand guerrier ne peut estre vainqueur :
La force sur la mort n'a pouuoir ny faueur.*

*J'ay conneu tout cela, & recherché les choses
Qui sont sous le Soleil secretement encloses :
Mais tousiours par le fort le foible est oppressé,
Le moindre par le grand tousiours est offensé.*

*Puis j'ay veu les mechans iusqu'à la sepulture
Viure heurieux & contens : & ceux qui en droiture
Et saintes volontez, & crainte du grand Dieu
Auoyent, bons, cheminé, & hanté le saint lieu,
Desdaignez & moquez dedans la cité mesme
Où ils auoyent vescu d'vne iustice extrême.
Or que soit vanité. Les iuges paresseux
D'executer soudain le iugement de ceux
Qui sont souillez de crime, ou d'autre malefice,
Sont cause de nos maux, à faute de Iustice :
Qui fait que les enfans des hommes ont le cueur
Plus prompt à faire mal, & plus duit au malheur.*

*Or si la main de Dieu en grands honneurs auance
Et prolonge les ans du mechans qui l'offense
En vices desbordé, si sçay-ie bien pourtant*

*Qu'il sauuera celuy qui le va redoutant,
Et qui tremble, craintif, sous les traits de sa face.*

*Au pecheur, au mechant il denira sa grace,
Et comme ombre legere escouleront ses iours
Tranchez & raccourcis au plus beau de leur cours :
Car il ne craint de Dieu la force espouventable.*

*Vne autre vanité sur la terre habitable
Se fait de iour en iour, C'est qu'il aduient au bon
Ce qui deust aduenir au mechant pour guerdon,
Et mesmes il eschet bien souuent à Finiuste,
Mechant & reprouué, selon l'auure du iuste :
Ce que j'ay dit encor n'estre que vanité :*

*Estimant dessus tout l'honneſte volupté.
Car sous le Ciel voüſté n'y a rien d'agreable
Que boire & que manger ioyeuſement à table,
Et se donner plaisir, & cela pour le moins
Reſte pour tout le fruit du labeur des humains,
Qui trainent ici bas la trame de leur vie,
Que Dieu benin & doux, à tous a departie.*

*Plus cherchant j'ay trouué que l'homme curieux
D'estre grand en ſçauoir, n'a repos en ſes yeux
Soit de iour soit de nuit : & ſi ſçay dauantage
Quant aux œures de Dieu, meſme que le plus ſage
N'en peut rendre raiſon, ores que ſur ce point
Il ſe traueille en vain, & ne le trouue point :
Et ſi de le ſçauoir il ſe vante, il ſ'abuse :
Car Dieu ſeul qui le ſçait aux hommes le refuse.*

CHAPITRE IX.

L'homme ne peut cognoiſtre par ſes œures
ſ'il eſt aimé de Dieu ou non. Meſmes ac-
cidents aux bons & aux meſchans,
quant aux paſſions cor-
porelles.

*J'ay mis tout mon traueil pour ſainement apprendre
Ces beaux ſecrets, à fin de vous les faire entendre,*

*C'est que l'ame du Iuste, & du Fol importun
Est en la main de Dieu, qui depart à chacun
Les graces qu'il luy plaist, & ne sçait pourtant l'homme
S'il est aimé ou non, ne connoissant en somme
Ce qui prouient de Dieu, tant il est ignorant.*

*Le iuste & le mechant ensemble vont mourant,
Courant l'accident mesme, & la mesme fortune :
Egalement la mort à tous deux est commune,
A cil qui sacrifie, & à celuy aussi
Qui de sacrifier au Seigneur n'a souci.*

*Le bon, & le mechant, & le iureur infame,
Et cil qui de iurer a crainte dedans l'ame
Sont de condition & d'accident pareil.
Rien n'est franc de la mort, le pis sous le Soleil
Est qu'il aduient à tous euenement semblable.
Aussi l'homme est chargé de mal insupportable,
Et n'a rien que malheur & trauail en son corps
Iusques à tant que mort il dorme entre les morts :
Mais viuant il espere, & passe en esperance
Le mort, banni d'espoir d'amender son offense :
Comme le Chien qui vit est plus fort en valeur,
Que n'est le Lyon mort. Les viuans pour le seur
Sçauent bien qu'ils mourront, & les morts rien ne sçauent
Ignorans oubliez, puis les viuans les brauent
Ne faisant plus cas d'eux, aussi tout leur honneur
Est mort enseueli avecques leur labour :
Plus on ne parle d'eux, leurs beaux noms & leur gloire
Sont en mesme tombeau avecques leur memoire.
Ils sont priuez d'honneur & de tous biens demis,
Priuez de sentiment, d'amis & d'ennemis,
Et n'ont plus de partage en ce qui reste au monde :
Car rien n'est pour les morts sous la machine ronde.*

*Tien toy doncques gaillard, en paix mange ton pain,
Boy doucement ton vin, viuant ioyeux & sain :
Car telle œuure est à Dieu agreable & parfaite.*

*Ta chemise soit blanche, & ta vesture nette
Quelque temps que ce soit, & ton cheueu retors
Soit tousiours emmusqué & dedans & dehors*

*De quelque doux parfum, & ioyeux t'accompagne
De la femme que Dieu te donna pour compagne,
Pendant la vanité du plus beau de tes iours,
Iours pleins de vanité trop haitez & trop cours :
Estant le vray loyer de la peine infinie
Et labeur familier qui trauaille ta vie.*

*Ce qui te suruiendra pour estre mis à fin
Trouuant l'occasion, fay-le soudain, à fin
De n'attendre le temps d'une courbe vieillesse
Qui te traine au tombeau, où ne se trouue adresse,
Sapience, industrie, art, mestier, ny sçauoir.*

*Recherchant, curieux, cela qui se peut voir
De beau sous le Soleil, j'ay connoissance bonne
Que le viste courrier, n'est cil à qui l'on donne
La course pour courir, ny les meilleurs guerriers
Ne sont iamais choisis pour estre cheualiers,
Ny moins pour commander : j'ay veu mesme le Sage
Avoir faute de pain, & faute d'heritage,
De faueur, de moyen, & les meilleurs esprits
Mocquez & dedaignez & tenus à mespris :
Mais à tous le bonheur ou le malheur s'adonne
Comme le cours du temps ou fortune l'ordonne.
Car l'homme ne connoist l'heure de son trespas
Non plus que le poisson qui cherchant ses appas
Se prend à l'hameçon, ou la troupe legere
Des oyseaux peinturez surpris à la pantiere :
Ainsi suruient la mort doucement pas à pas,
Qui, fine, nous surprend, & nous meine au trespas.*

*Sous le flambeau doré du Soleil venerable
J'ay veu vne autre chose & vraye, & remarquable :
Vne petite ville, & peu forte au dedans,
De peu d'armes munie, & de bien peu de gens,
Fut ceinte d'un grand Roy, qui la bat, & l'assiege
D'un camp puissant & fort : Il y dresse le siege
Employe son effort, dresse de toutes pars
Des gabions flanquez de tours & de rempars.
Se trouue en ceste ville vn pauure homme, mais sage,
Qui sauua la Cité de sac & de pillage,*

*Vn pauvre homme sans nom, sans moyen, inconnu,
Et qui pour ses vertus n'estoit pas reconnu.*

*Donques la Sapience ores que mesprisee,
Vaut trop mieux mille fois que force autorisee.
La parole du Sage & ses diuins propos
Sont trop mieux entendus & en plus de repos,
Que l'importun babil d'un Roy, ou d'un fol Prince.*

*La Sageste vaut mieux pour l'heur d'une prouince,
Que le fer ny l'airain, coutelas ou pauois,
Que morions grauez, ny lances, ny harnois :
Toutesfois le mechant, qui le Seigneur offense,
Est cause de grands maux par sa folle imprudence.*

CHAPITRE X.

Peu de folie perd l'honneur & la renommee de
l'homme. La difference du sage & du fol.

Heureux le Royaume où commande
vn Roy sage & craignant Dieu.

Qu'il ne faut mesdire de
son Prince.

*Comme vn amas bruyant de mouchès engluées
Dans vn onguent confit de senteurs emmusquées,
Enyuré de parfum, gaste & corrompt l'odeur,
Et fait comme vn crousteau de mauuaise senteur
Sur la paste gommeuse : Ainsi peu de folie
Fait sans y penser vne fois en la vie,
Gaste & perd de celui le renom & l'odeur
De sage auparauant qui remportoit l'honneur.*

*Le cuer de l'homme Sage est tousiours en sa destre,
Et le Fol tient le sien tousiours en la senestre,
Et quelque part qu'il aille il porte dans le sein
L'arrogance, l'orgueil, l'enuie & le desdain :
Et comme si luy seul en ce monde estoit sage,
Se mocque de chacun, le dédaigne & l'outrage.*

Or si de commander il te vient quelque ardeur
 Qui te hausse le vent, & t'allume le cueur,
 Ne delaisse aisément la premiere entreprise,
 Ny le premier degré où ta place auois prise.
 Car celuy qui retient en main ses volonteꝝ,
 Euite bien souuent beaucoup d'aduersitez.

Puis vn malheur est grand qui vient de l'insolence
 Du Prince mal nourri, & de son imprudence.

Les fous ont des honneurs les charges sur les bras,
 Et le sage est assis au ranc du peuple bas :
 Le valet est monté sur vn cheual adestre,
 Et bien souuent à pié marche le pauure maistre.

Qui premier fait le piege, y tombe volontiers :
 Qui effarte, & qui rompt les espineux halliers,
 La couleuvre le mord : Qui les pierres remuë,
 S'y blesse & s'y offense, & bien souuent s'y tuë :
 Qui fend à coups de coing, ou de hache, le bois,
 Dessous le fer trenchant se coupe quelquefois :
 Si le fer est moussu, le plus fort aura peine
 De le mettre en esclats : La vertu souueraine
 De la Sapience est, ce qui est malaisé
 Le rendre promptement facile & bien aisé.

Celuy ressemble en tout, qui mesdit de son proche,
 Au Serpent recelé dans le creux d'vne roche
 Qui mord coy sans fister. Ce que le Sage dit
 A grace, mais le fol qui plaisante & mesdit,
 Par le trop de babil des leures se deuore :
 Car le commencement du parler qui se dore
 Dans sa bouche n'est rien que folie, & la fin
 Que pure frenaisie, & dangereux venin.

Le bauard parle tant qu'on ne scauroit apprendre
 Vn mot de ce qu'il dit, ne se faisant entendre,
 Tant s'en faut que de luy l'on puisse recueillir
 Chose pour le futur : Qui le fait affoiblir
 Et qui plus le transporte, est qu'il n'a l'industrie
 De se rendre ciuil és beaux iours de sa vie.

Malheureux le país qui a vn ieune Roy,
 Et où les Princes grands, & ceux qui ont de quoy

*Mangent au point du iour. O terre bien heureuse
Où le Roy craignant Dieu, de race genereuse
Commande au peuple bas, & les Princes en temps
Mangent à leur repas, & non pour passetemps,
Ny moins pour yrongrner, ains pour la seule enuie
Qu'ils ont d'entretenir les forces de la vie.*

*Par paresse le taict & le mur se dement :
Par paresse la pluye, & la gresle, & le vent
Font breche à la maison, & tombe en decadence.*

*La viande, le vin, le banquet, & la dance,
Le trop d'or & d'argent, l'excès, l'aisiueté
Plongent l'homme en erreur, appas de volupté.*

*Garde toy de mesdire, & mesme en ta pensee,
De ton Roy souuerain, ny de race auancee
En grandeur plus que toy, ou des Princes plus forts,
Mesme dedans la chambre où libre & seul tu dors.
Car les oyseaux du ciel, s'autre ne le peut dire,
Rediront tes propos, s'il t'aduienz d'en medire.*

CHAPITRE XI,

Qu'il faut departir de son bien aux pauures :
Remettre toutes choses en pro-
uidence de Dieu.

*Si tu iettois ton pain dans le coulant des ondes,
Voire dedans le creux des mers les plus profondes
Departi par aumosne, assenre soy pourtant
Qu'en fin le trouueras multiplié d'autans.*

*Fay part à l'indigent des biens que la fortune
T'a departis, à fin qu'elle qui est commune
Egallement à tous, ne te moleste point
Du malheur familier, qui les hommes estreint,
Et qui dessus leur chef pend tousiours ordinaire :
Car Dieu dedans le Ciel t'en garde le salaire.*

*Quand l'air est plein d'humeur, aussi tost la respand
Sur la terre, de soif qui beante l'attend.
Quelque part que le fruit tombe meur de la branche,*

*Soit deuers le midy, soit du vent qui s'espanche
Des Ourseaux Aquilons, hommes se trouueront
Pour appaiser leur faim, qui le recueilleront.*

*Qui trop songneux regarde au vent, iamais semence
Ne fera qui profite : & qui sous l'inconscience
De l'air se veut regler espiant les saisons,
Iamais ne iouira de fertiles moissons.*

*Comme l'on ne sçait pas, par quel moyen se lie
L'esprit avec le corps, s'altere, & se meslie,
Ny comme de l'enfant & les nerfs & les os
Se reueissent de chair, estant au doux repos
Du ventre de la mere : Ainsi n'as connoissance
De ce que Dieu conduit, fait, dispose & pourpense,
Et si n'en peux sçauoir la cause ny l'effect,
Tant ce qui brasse est grand, admirable & parfait.*

*Seme donc au matin, & tes mains esbourdies
Ne chomment sur le soir de paresse engourdies,
Ne sçachant pas au vray si le grain du matin
Ietté sur le fillon, aura meilleure fin
Que celui qui du soir sera semé sur terre.*

*Dous est voir la lumiere, & le soleil qui erre
Tout à l'entour de nous, & remarquer des yeux
Les beaux rayons dorez de son feu precieux :
Ce pendant s'il aduient qu'heureux tu puisses viure
Quelque grand nombre d'ans sain, gaillard & deliure
De toute passion, te souuienne du temps
Des tenebreuses nuicts, & des courses des ans
Qu'il faut que sans soleil, & banni de lumiere
Tu dormes en repos sous la noire fondriere :
Car lors bien aduisé tu iugeras soudain
Tout ce qui est au monde estre inutile & vain.*

*Doncques eshouy toy pendant que la ieunesse
Te rechauffe le sang, & de gente alaignesse
Passo ton beau Printemps, enyurant de plaisir
Ton cueur, & ne refuse à tes yeux de choisir
Ce qu'ils auront à gré : Mais aussi te souuienne
Que de tes actions, & que de l'auure tienne
Il te faut rendre compte au Seigneur tout-puissant.*

*Vy dispos & gaillard, loing de toy banissant
 La colere & le vice, & iamais le mal-aise
 Ne trauaille ta chair, mais vy tousiours à l'aise
 En ta ieune saison : car ce qui reste apres
 De meilleur de nos ans, va tallonnant de pres
 La misere & la peur, qui ont pour compaignie
 La Vanité qui suit le fil de nostre vie.*

CHAPITRE XII.

Qu'il faut craindre & reconnoître Dieu dès
 la ieunesse, sans attendre les maux & in-
 commoditez de la vieillesse. Descri-
 ption de l'homme vieil. Que la Sa-
 pience vient de Dieu, & non
 de l'estude.

*Donques souuienne toy des graces du Seigneur,
 Pendant que ta iouuence est en sa prime fleur,
 Auant que les douleurs d'une courbe vieillesse
 Te chargent sur le dos vne morne paresse,
 Lors que tu n'auras plus en viuant de plaisir,
 Et les iours te seront regret & desplaisir :
 Auant que du Soleil la lumiere doree
 Se soit de tes yeux morts par les ans esgaree :
 Auant que du grand Ciel les flambeaux radieux
 Soyent voilez d'epaisseur, & le feu de tes yeux
 Soit mort enseuéli sous vn espais nuage :
 Auant que la clairté de la Lune s'ombrage.
 Ce qu'alors aduendra quand les deux mains qui sont
 Gardes de la maison, foiblettes trembleront
 Sans force & sans chaleur, & les soldats habiles
 A soustenir le char se courberont debiles :
 Quand morte la chaleur le languissant portier
 De l'aliment commun bouchera le sentier :
 Quand les deux espions qui font la sentinelle
 Par deux petits caueaux de leur flamme iumelle,
 Ne pourront plus rien voir, & les portes seront*

Clofes de la grand rue, & plus ne chanteront
 Les meules qu'à vois basse, & casse, & alteree :
 Quand au cri de l'oiseau à la creste pourpree
 L'homme s'euillera, sans donner tant soit peu
 De repos à ses yeux, d'ans & de maux recreu :
 Quand muettes seront les filles chansereffes,
 Et chancelant de piez, & surpris de foibleffes
 Il craindra de marcher mal assurent ses pas
 Par les lieux raboteux, & par hauts & par bas,
 Toujours tremblant de peur, de frayeur & de crainte :
 Alors que l'Amandier aura la teste peinte
 De blanchiffantes fleurs, ayant foible la voix
 Comme le Sautereau enroué par les bois :
 Alors que l'appetit, & le ventre inhabile
 A cuire l'aliment, sera froid & debile,
 Signes certains & vrais qu'il nous faut desloger,
 Et qu'en autre contree il nous faut ramager,
 Compagnons de la nuit, de pleurs & de tenebres,
 Puis on fera le dueil, & les pompes funebres.
 Auant le iour dernier que la chaisne d'argent
 Se rompe desechee, auant qu'entierement
 De ceste esguiere d'or la liqueur engraissee
 Coule de toutes parts, quand la cruche versee
 Se casse à la fontaine, & la roué en esclas
 Tombe sur la cisterne, & le poudreux amas
 Retourne dans la terre, & l'amé s'en retourne
 A Dieu, qui dans le Ciel à tout iamais seiourne.

O vanité tres-vaine ! ô estrange malheur !
 Tout n'est que vanité, dist le sage Prescheur,
 Qui passant en sçavoir les sages de son âge
 A voulu enseigner, & laisser en partage
 La Science aux humains, la faisant escouter
 Aux peuples ignorans, pour mieux les inciter
 A l'engrauer dans l'ame, estant les ordonnancés
 De ses graues discours & diuines sentences
 Comme clous afferrez, ou pointes d'aiguillon :
 Car les propos diuins de ceux qui ont le don
 De sageffe & prudence, & leurs parolles saintes

*S'impriment en nos cueurs, où viuement empreintes
Allument dedans nous la paresseuse humeur
Qui nous tient engourdis & nous glace le cueur :
Aussi c'est le vray don de Dieu pasteur vnique,
Qui pour en faire part benin leur communique.*

*Soy constant de ce peu : car le trop long discours,
Mon fils, n'a point de fin, & s'enfile tousiours,
Et bref, le trop escrire & la trop longue estude
Attraine avecques soy vne grand^e seruitude
Pour travailler le corps. Or tu sçais maintenant
Quelle est la fin de tout, qui sous le firmament
En se mouuant soupire, & se brasse, & se trame.*

*Ayez donc du Seigneur la crainte dedans l'ame,
Garde de point^e en point^e ses saints commandemens :
Car c'est luy qui benist & prolonge nos ans,
Et qui vrayment heureux nous rend apres la vie.
Et ne pense iamais que ee qui se manie
Des hommes en secret, luy soit clos ou couuert :
Il voit tout, il sçait tout, tout luy est descouvert,
Et le bien & le mal, mesme ce que l'on pense
Estre le plus caché, vient à sa connoissance.*

FIN DV DISCOVRS

DE LA VANITÉ.



ECLOGVES SACREES,

PRISES DV

CANTIQUE DES CANTIQUES

de Salomon



A LA ROYNE.

M

ADAME, n'ayant rien de plus propre, ny de mieux seant à vostre chaste & modeste grandeur, que ces petites chançons pastorales que i'ay tirees du Cantique des Cantiques de Salomon, i'ay bien osé vous les presenter, & leur donner iour sous la faueur de vostre nom. Mais parce qu'en icelles ne se chante que d'amoureuses passions, & que par aduventure quelques vns les pourroyent interpreter à leur aduantage, & selon leur affection particuliere, à fin de ne tomber en ceste erreur, i'ay bien voulu les aduertir, que c'est vn amour tout diuin & tout spirituel, par lequel on peut iuger l'heur, la felicité, & le souuerain bien, qui prouient d'estre estroittement vni par viue & ardente amour avec l'Eglise & IESVS-CHRIST, figuré sous le nom de l'Espous, & l'Eglise sous le nom de l'Espouse : discourant ensemble humainement de la douceur de leurs baisers, de leurs chastes & parfaittes amours, embrassemens, graces, & de leurs rares & immortelles beautez,

comme vous pourrez voir plus aisément, par les petits arguments que i'ay mis sur chacune Eclogue, où n'y a rien qui ne soit saint & diuin, & digne des chastes oreilles d'une grande Royne, telle que vous estes : Vous suppliant tres-humblement

MADAME, prendre plaisir à la lecture d'icelles, & les reconnoistre d'aussi bon œil, que de tres-humble & tres-obeissante volonté ie les vous presente.
A Paris ce XII. d'Aoust M. D. LXXVI.

Vostre tres-humble, & tres-obeissant seruiteur & subiet
REMY BELLEAV.





ECLOGVES SACREES

PRISES DV

Cantique des Cantiques
de Salomon.

ECLOGVE I.

L'Eglise diuinement esprise d'amour spirituel, souhaitte iouir de la presence de IESVS-CHRIST son cher espous, desirant recueillir les souefues odeurs des baisers de sa bouche : & pour le fuyure, le pris d'estre enseignee & guidee de sa parole sainte, à fin de ne fouruoyer de la droite voye, & ne tomber en erreur.

L'ESPOUSE.

*Donques mon cher Espous, mon mignon, ma chere ame
En fin est de retour : que sa bouche de basme
Me donne promptement pour ma flamme appaiser,
Le nectar ensucré d'un amoureux baiser :
Ton amour est plus doux, & plus douce ta grace,
Que le vin muscatel, encores qu'il surpasse*

*Les plus souefues odeurs, & les baisers mignars
Animez de soupirs, qu'en baisant tu depars,
Mieux fleurans que le thym, que la rose espanie,
Et tout l'air emmusqué des parfums d'Arabie.*

*Ton nom m'est aussi doux que l'odeur qui s'espand
D'un vase de Crystal, plein de musq qui se fend
En pieces & morceaux, ou froissé d'une pierre,
Ou par trop eschaufé, ou versé contre terre :
Aussi doux que le basme, aussi doux que le miel
Qui s'escoule espuré des grand's ruches du Ciel :
Ou comme au Renouveau le gracieux ramage
Du Rossignol tapy sous vn espais bocage :
Cause que le troupeau des filles de Sion
Va recherchant ta grace, & reclame ton nom.*

*Sus donc, mon cher Espous, sus auant qu'on me tire
Après toy, que mon ame esperdûment soupire :
Toft toft que l'on me monte en mon char azuré,
Pour te suiure au galop en ton palais doré :
Sans toy ie ne puis rien, c'est ton œil qui me guide,
Ton œil qui ma raison tient serue sous la bride.*

*Ce Prince entend ma vois, & dedans son ferrail
Me conduit pour tromper mon amoureux traual :
Mes flammes appaisant de douces mignardises,
Flammes aux chauds rayons de ses beaux yeux éprises.*

LES FILLES DE SION.

*Nymphetes de Sion nous nous esouirons
Maintenant à bon droit, & gayer chanterons
Pour marque memorable, & pour la souuenance
De vos chastes amours, l'heureuse iouissance :
Amours, dont la douceur & l'honneur immortel
Surpasse la liqueur du raisin muscatel.*

L'ESPOUSE.

*Ie suis noire vrayment, vous le voyez, Filletes,
De la sainte Cité citoyennes Nymphetes,
Mais ce teint brun pourtant n'efface la beauté,*

Qui relaiſt ſur ma face en graue maieſté.
 Il reſemble en couleur aux tentes baſanees
 Du peuple Cedrean, aux toiles courtinees
 Des pauillons tendus en Poſt de ce grand Roy,
 De ce grand Salomon, qu'il conduit apres ſoy.
 Doncques ne me blaſmez, ſi ie ſuis trop brunete,
 Errant parmi les champs vagabonde & ſeulete,
 Le Soleil radieux de ſa viue chaleur
 A changé mon beau teint, & tanné ma couleur :
 De ſes rayons plus chauds la face il m'a bruſtee,
 Reſtant comme voyez toute noire & haſtee.
 Les enfans de ma mere animez contre moy
 Me chaſſerent, ialoux de l'honneur que i'auoy :
 D'une vigne champêtre me firent gardienne,
 Que pas ie ne gardé, ores qu'elle fuſt mienne.
 Mais ie te pry, mon Cœur, dy moy en quels couſtaux,
 Sous quels antres mouſſus, & pres de quels ruiſſeaux,
 Repouſſant de l'Eſté les chaleurs alterees,
 Tu retire' à l'eſcart les troupes eſgarees
 De ton petit beſtail? & en quelles forêts
 Broûtent ſur le my-iour pour y prendre le frez?
 A fin qu'en te ſuyuant ſeule ie ne fouruoye
 Errante par les bois : car ne tenant la voye
 Courant deçà delà, ie pourrois arriuer
 Entre tes compagnons, ſeul te voulant trouuer.

L'ESPOVS.

Belle, dont la beauté ſeule fait que ie meure,
 Si tu ne ſçais au vray le lieu de ma demeure,
 Deſſous quels antres frais, en quel bois, ſur quels monts
 A la chaleur du iour repairent mes moutons,
 Marche, & de ce troupeau ſuy la voye tracee,
 Il guidera tes pas où tire ta penſee,
 Il connoiſt le chemin, puis range tes cheureaux
 Pres l'ombrageux ſeiour des autres paſtoureaux.
 Que puis-ie comparer à tes graces, M'amie,
 Que le front aſſeuré de ma cheualerie,
 Ondoyant, flamboyant, marchant en eſcadron

*Entre les chars dorez de ce grand Pharaon?
Le teint frais & douillet de ta face vermeille
Rougist escintelant sous deux pendans d'oreille,
Tout ainsi que l'Aurore : & l'ivoire poli
De ton col blanchissant se presente anobli
De perles, de rubis, & de pierres exquises
Dans le fond d'un carquan naïvement assises.*

*Je te donray encor un autre riche attour,
Qui sera pour iamais tesmoing de nostre amour :
Deux bracelets d'or fin taillez en Damasquine,
Vne chaisne, un carquan, & de soye plus fine
Un tissu marqué de beaux gros boutons d'or
Mis en aurre d'espargne, & des bagues encor.*

L'ESPOUSE.

*Si tost que mon ami entre dedans sa couche,
Et pour prendre un baiser entre mes bras se couche,
Un gracieux parfum part & coule de moy,
Qui parfume le lit, & la chambre, & mon Roy.
Mon ami reposant entre mes mammelettes
M'est aussi odoreux que les branches tendrettes
Et les rameaux couplez de myrrhe bien fleurant :
Il ressemble en douceur & parfum odorant
Au raisin Cyprian, que la vigne muscade
Nourrist sur le coupeau des montagnes d'Engade.*

L'ESPOUS.

*O diuine beauté, l'esmail de tes beaux yeux
Resemble aux yeux mignards des Pigeons amoureux!*

L'ESPOUSE.

*Que ton visage est beau & plein de bonne grace!
Auance toy, mon Cœur, & vien choisir ta place
Pres de moy, mon souci : nostre lit est dressé
Sur le coussin mollet d'un amas entassé
De feuilles & de fleurs, de mousse & de branchage,
Basti dessous le frais d'un verdissant bocage :*

*Que ce palais rustic ne te vienne à mespris,
Il est fait de Cyprés, de Cedre est le lambris,
De fucilles & de fleurs nostre chambre est parée,
De nos chastes amours la retraite assuree.*

ECLOGVE II.

L'Eglise se vante estre belle comme la fleur, fraische
comme la rose, tendre comme les lis qui croissent au
fond des vallees, desire ardemment prendre son repos
sous l'ombre des ailes de IESVS-CHRIST son espous.

L'ESPOUSE.

*Je suis la ieune fleur qui belle par les champs
Croist l'esmail de la pree, & l'honneur du Printemps,
Ou le lis tendre & mol aux fucilles argentees
Qui blanchist dans le fond des secretes vallees.*

L'ESPOVS.

*M'amour paroist ainsi sur celles de Cedron
Excellente en beauté, que le ieune fleuron
Au leuer du Soleil, ou la rose pourprine
Dans le fort espineux de la ronce aiglantine.*

L'ESPOUSE.

*Comme vn pommier enté, entre les sauvageons,
Ainsi paroist mon Roy entre ses compagnons.
Hé que j'aime à dormir sous le touffu branchage
De cet arbre fecond, qui rend si doux ombrage!
Hé que j'aime à gousser de son fruit gracieux,
A la bouche agreable & plaisant à mes yeux!
Il me prend par la main, me conduit & me guide
Doucement pas à pas au lieu frais & humide,
Où se garde le vin, puis me iette à l'entour
De la bouche & des yeux le voile de l'Amour.
Hé que diray-ie plus? souffenez moy ie pasme,*

*Apportez moy du vin pour rafraischir mon ame,
Et des pommes aussi, ie tombe en pasmoison,
Fillettes ie languis d'amoureuse poison:
Las! ie meurs, ie transis, secourez (ie vous prie)
Celle qui pour l'Amour abandonne sa vie.*

*Mais, mon Dieu! quel plaisir, quel rafraichissement,
Quand sous mon chef lassé il coule doucement
La main gauche, & la dextre au dessous de l'esselle,
Pour plus fort embrasser son Espouse fidelle?*

L'ESPOUSE.

*Filles ie vous supply par les ieunes Brocars,
Par les Cerfs de ces bois, & par les Daims fuyars,
Par le long poil frisé de mes Cheures barbues,
Par les Fans mouchetez de ces forests chenues,
Ne faites point de bruit, & retenez la vois
De vous & de vos chiens, à fin que leurs abois
Ne troublent le repos de celle qui ma vie
Resient dedans ses yeux mollement endormie.*

L'ESPOUSE.

*L'enten de mon Ami la parole & la vois,
C'est luy mesme c'est luy, il brosse par les bois,
Et bondist sautelant sur le haut des montagnes
Alaigre trauersant les pierreuses campagnes,
Viste comme vn Cheureuil, ou vn Fan marqueté
De taches sur le dos, du Limier euenté.*

*C'est mon ami, c'est luy, il est en eschaugnette
Derriere la paroy de nostre maisonnette,
Il se cache, il se monstre à trauers du chassis,
Par les treillis barrez, par les fentes de l'huis,
Tournoyant çà & là à fin que ie l'appelle.
C'est luy mesme c'est luy, ie voy sa face belle,
Il est triste & pensif, & n'ose se monstre:
Il se cache, & s'enfuit, & voudroit bien entrer.
Mais l'enten qu'il m'appelle, hà l'enten sa vois douce,
Qui me presse d'aller où nostre amour le pousse.*

L'ÉPOUSE.

Maistresse leuez-vous, sus donc hastez le pas,
 Ma Colombe, mon cœur, mon miel, mon doux appas,
 Venez avecques moy, suyuez moy à la trace.
 L'Hyuer morne de froid, blanc de nege & de glace
 S'est derobé de nous, & l'Astre pluuiieux
 Se plongeant a fait place au printemps gracieux :
 La Terre de couleurs & de fleurs bigarree
 Descouure son beau sein, & sa robe pourree,
 Espandant ses thresors : c'est la belle saison
 Qu'il faut tailler la vigne, & laisser la maison
 Pour habiter les champs : desja la Tourterelle
 Dessus cest arbre sec redouble sa querelle :
 Desja sur le figuier la figue s'engrossist
 Pleine & gonfle de lait, & le vent s'adoucist :
 Les vignes sont en fleur, dont la fleurante haleine
 Embasme de parfum l'air, les monts, & la plaine.
 Leue toy donc ma Belle, auant despesche toy,
 Haste le pas M'amour, & vien avecques moy,
 Ma Colombe, mon cœur, vien sous ces pierres dures,
 Ou sous les flancs cauez de ces vieilles mesures :
 Monstre moy de ton sein le petit mont iumeau,
 Et le teint vermeillet de ton visage beau :
 Vien dessous ces degrez, & prompte fais entendre
 La douceur de ta voix à mon oreille tendre.
 Car ta voix est mignarde, & les attraits mignars
 De ta face, mon Cœur, & plaisans tes regars.

L'ÉPOUSE

Prenez les Renardeaux, car leur dent venimeuse
 Ronge & perd du bourgeon l'esperance vineuse,
 Maintenant que la grappe en sa prime verdeur
 Espand le doux parfum de sa gentille fleur.
 Mon Espous est tout mien, & ie suis toute sienne,
 Je sçay qu'il m'aime aussi, & que son ame est mienne
 Il vit entre les fleurs, & paist ses ieunes ans
 De la tendre moisson des beaux lis blanchiffans.

*Retire toy, mon Cœur, ia la lumiere belle
De Vesper au crin d'or, pour l'aanser l'appelle :
Demain au plus matin que le iour renaissant,
Des ombres de la nuit au voile brunissant
Aura chassé l'horreur, & que l'Aube dorée
S'esueilleant sortira de sa couche pourpree,
Retourne ici M'amour, viste comme vn cheureuil,
Que l'admire ta grace, & contente mon ail.*

ECLOGVE III.

L'Eglise sous la figure de l'ame pecheresse, estant pressée du sommeil d'ignorance, & sommeillant es tenebres de peché, cherche IESVS-CHRIST au hasard & danger de sa vie.

L'ESPOUSE.

*Le sommeil doux & lent sous ses plumes legeres,
Tenoit les bords cousus de mes lasses paupieres,
Je dormois en mon liest, quand i'estens (mais en vain)
Pour trouver mon amy, & l'vne & l'autre main,
Pour retrouver celuy que mon ame desire,
Que mon ame poursuit, que mon ame soupire :
Je taste çà & là, mais las ! ne trouuant point
Celuy qui de ses yeux trop viuement me poind,
Je me leue en surfaul, puis quand ie fus vestuë
De mon manteau de nuit, errante par la rue
Je cours de toutes parts, & n'y eut ny canton,
Ny place, ny marché, qui n'entendist son nom.
Mais ayant tracassé par toute la contrée,
Et ne trouuant celuy qui m'a si fort outree,
Je rencontre le Guet, moy pleine de fureur
Des gardes de la nuit n'ayant peur, ny frayeur,
Armée de l'Amour, leur demande hardie
S'ils auyent veu celuy qui commande à ma vie.
Passant outre, sans plus rien esperer, soudain
Trouue mon cher Espous, que ie pren par la main,*

*Et ne l'abandonnay iusqu'à tant que le veiffe
Dedans le cabinet de ma chere nourrice,
Ma mere, & le retiens, mais presque maugré soy,
Ou il faignoit, mauuais, de s'eschapper de moy,
Pour tousiours eschauffer le feu dans la fournaise
De mes poulmons enfléz, qui iamais ne s'appaise.*

L'ESPOVS.

*Je vous pry par les Daims qui courent sur ce mont,
Par le troupeau ramé de branches sur le front,
Fillettes de Sion, n'esueillez pas Mamie,
Dedans son pauillon mollement endormie,
Tenant les yeux fillez d'un gracieux sommeil,
Laissez-la reposer iusques à son reueil.*

LES FILLES DE SION.

*Mais qui est celle-là qui court par le trauers
De ces monts sourcilleux pour monter aux desers,
Et d'ambre, & de parfum soueuement embasmee ?
Ainsi que parmy l'air vn long trait de fumee
Qui vague se respand, quand on verse dedans
Des branches de Cyprés, du Myrrhe ou de l'Encens,
Ou le plus doux parfum, ou la plus fine poudre
Pour emmusquer la peau, que l'on sçauroit dissoudre ?*

*Or voyci l'appareil du riche pauillon
Où pour se rafraischir ce grand Roy Salomon
Va prendre son repos : Il a sa garde armee
De soixante Soldats des plus forts d'Idumee,
Aux armes bien adroits, bons & vaillans guerriers,
Des bandes d'Israël les meilleurs cheualiers,
Portans tous aux costez leurs trenchantes espees
Encontre le danger des ieunes eschapees
Qui suruiennent de nuit, tous faisant tour à tour
Et la garde & le guet iusques au point du iour.*

*Or ce grand Salomon a fait vn édifice
Magnifique, orgueilleux, & de grand artifice
Pour y faire la feste, & celebrer l'Hymen :
Les poutres, les cheurons sont des bois du Liban,*

*Les colonnes d'argent artistement grauees,
Sur vn plancher d'or fin richemens esleuees :
Le ciel est d'escarlatte, où triomphe au milieu
L'honneste Chasteté, honneur de ce beau lieu,
Mise pour honorer sous ces tentes royales
Des vierges de Sion les dances nuptiales.*

*Sus donc troupeau sacré, sus filles de Sion,
Sortez & venez voir ce grand Roy Salomon,
Que tant de maieité & de grace environne :
Venez voir sur son chef la royale couronne
Que sa mere luy mist le iour qu'il espousa,
Le iour qui de son cueur les flammes appaisa
Sous les liens d'Amour, ce beau iour qui rassemble
Tant de faueurs du Ciel, & de plaisirs ensemble.*

ECLOGVE IIII.

En ceste Eclogue sont naïfvement descriptes les graces immortelles & beautez particulieres de l'Eglise sous vne infinité de comparaisons rustiques, mais admirables.

L'ESPOVS

*Que de rares beautez sur ta face Mamie!
M'amour que tu es belle, & de grace accomplie!
Sous ton poil gredillé en menus crespillons
Estincellent tes yeux comme ceux des Coulons,
Et paroissent ainsi les tresses vagabondes
De tes cheueux retors, & repliez en ondes,
Que la molle toison de ce ieune troupeau,
De ce troupeau barbu qui nourrist sur sa peau
Le poil blanc & frisé d'ondoyantes crespines
Sur les tapis herbus des croupes Galadines,
Lors que sur le my-iour il cherche les forêts
Alteré de chaleur pour y prendre le frez.
L'yoire blanchissant de tes dens bien couplees,
Ainsi que le troupeau des brebis despoillees*

De leur robe de laine, en reuenant du bain,
 Le poil blanc & poly des ondes du Iourdain,
 Qui fecondes toujours portent d'vne ventree
 Deux petits aignelets à la peau bigarree,
 Sans qu'vne seulement d'entre elles ait le flanc
 Ou sterile ou brehain : Ainsi sont ranc à ranc
 Les deux rampars iumeaux de tes dens agencees,
 D'vne egale blancheur iustement compassees.
 Les deux bords rougissans de tes leures, mon Cœur,
 Semblent en polliceure & naïfue couleur
 A vn ruban tissu de soye cramoisine,
 Vn peu large & grosset : Ta parole diuine
 Plus douce que le miel, fraîchement espuré :
 Sous les flocons dorez de ton poil esgaré,
 Le vermeil delicat de tes ioues mignardes
 Se monstre tout ainsi que le teint des Grenades
 Rougissant au milieu de la fente, où le grain
 Dans le pourpre sanguin se monstre tout à plain.

Ainsi que de la Tour iusqu'au Ciel esteuee,
 Ouvrage de Dauid, de tous costez flanquee
 De bastions armez, pendent sur le dehors
 Les targues, les boucliers, despoilles des plus forts :
 Ainsi de ton beau col, comme vn nouveau trophée,
 Pend vne chaisne d'or richement étoffée
 De Perles, de Rubis à l'esclat rougissant,
 Ornement precieux de ton col blanchissant,
 Qui de couleur naïfue, & de lueur brillante
 Esblouissent les yeux de la troupe beante
 Apres tant de beautez, qui de crainste & de peur
 Se reglace le sang, & rechauffe le cœur.

De ton sein releué l'enfleure aboutissante,
 D'vne framboise tendre, à demi rougissante
 Est pareille en douceur aux petits Fans iumeaux
 Que la mere nourrist entre les fleurons beaux
 Des Rosés, & des Lis, tant est lisse & douillette
 La mollette rondeur de sa peau tendrelette.

Demain au plus matin que l'Aurore à son tour
 Aura de ses longs doigts entamé le beau iour,

Et chassé Pombre espais de la nuit sommeilleuse,
 L'iray dessus les monts, où l'escorce gommeuse
 Des hauts Cyprés larmoye, & le myrrhe, & l'encens,
 Qui parfume d'odeurs & les bois, & les champs.
 Or en toutes beantez M'amie est toute belle,
 Et sans tache, & sans fard, & n'y a rien sur elle
 Qu'on puisse blasonner : car tout y est parfait,
 Et n'y a que reprendre en ce corps si bien fait.

Vien du mont du Liban, vien ma chere compagne,
 Laisse ce lieu desert, laisse ceste montagne,
 Sur les coupeaux d'Hermon tost il vous faut venir
 Pour voir les hauts sommets d'Amant & de Senir :
 Ces lieux sont plus plaisans, que ces forets desertes,
 De hauts Pins chevelus & de buissons couuertes,
 Outre que les Lyons, les Pardes, & les Ours,
 Pour se mettre en repos, y repairent tousiours.

Ma Nymphete ma sœur, vne amoureuse flame
 Qui sort de ce bel ail, m'a brusté dedans l'ame
 Et desrobé le cueur : c'est cet ail amoureux,
 Cet ail gauche ma Sœur, qui me rend languoureux :
 C'est ce poil d'or frisé qui flottant se replie
 Autour de ce beau col, qui tient serue ma vie :
 C'est ce carquan brillant sur ton beau sein, ma Sœur,
 Qui m'altere le sang, & me fait playe au cueur :
 Ton haleine est plus douce, & plus douce ta face,
 Ton sein plus délicat, & plus douce ta grace,
 Mon espouse, ma sœur, que le nectar sacré,
 Mieux fleurante cent fois que le vin pressuré
 Du raisin muscatel : & l'odeur souefue & bonne
 Qui sort des menus plis de ta robe, Mignonne,
 Plus douce mille fois que le parfum plus dous
 Qui se pourroit confire excellent dessus tous :
 Le miel frais espuré des ruchetes gaufrees,
 Disile, saoureux, de tes leures sucrees :
 Sous ta langue mignarde vn ruisseau doucelet
 S'escoule gracieux & de manne, & de lait :
 La senteur du Liban n'est point si gracieuse,
 Ny plaisante à sentir que l'odeur precieuse

Et le parfum qui sort de ton accoustrement.

*M'amie est vn iardin entouré proprement
D'vne enceinte fort haute, elle est la source viue,
Dont mesmes les Bergers ne connoissent la riue,
Secrete, recelee, & dont le clair ruisseau
Est enclos & sellé à la marque d'vn seau.*

*Le Verger de M'amie est de plantes exquisés,
C'est vn vray paradis de pommes, de cerises,
En tout temps florissant de tous arbres fruitiers,
D'orangers, grenadiers, de canfre, de figuiers,
D'aspic & de safran, de cyprés, de murtelle,
De lauande, de thym, de basme, & de canelle :
Et bref de tous les bois, qui moittes de sueur
Distilent ou l'encens, ou quelque autre liqueur.*

*M'amie est du iardin la viue fontainette,
Le puits de viue eau qui sourd argentelette
A petits flots ondez des cymes du Liban.*

*Sus donc laisse cet air, orage Borean,
Ruine du Printemps, & des fleurs tendrelettes :
Vien Soulerre au doux flair, & d'ailes plus molletes
Au mignard euentail sous vn soufle benin
Euenta promptement les fleurs de mon Iardin,
A fin que son parfum & son odeur gentile
Sur moy son cher Espous de toutes parts distile.*

L'ESPous.

*Si de mon iardinet la fleur & le fruit dous
Te plaist comme tu dis, descen mon cher Espous,
Vien manger de son fruit, qui meurissant se panche,
Et ia prest à cueillir iaunist dessus la branche.*

ECLOGVE V.

IESVS-CHRIST vient au secours de son Eglise, inuitant toute ame fidelle à l'aimer, & s'enyurer de sa parole, à fin de tenir la porte ouuerte & tousiours preste à le receuoir, quand il nous fera la grace de s'y presenter.

L'ESPOVS.

*Or ie suis descendu à ta vois douce & lente,
Dedans ton iardinet, ma Sœur, ma chere amante,
Où i'ay fait la moisson des fleurantes odeurs
De Myrrhe, de Cyprés & de mille senteurs :
Où i'ay mangé, friant, la gaufre caneele,
Où se confist le miel, & se caille en gelee,
Où i'ay pris, bien-heureux, & beu à mon souhait,
Le vin plus delicat, & la cresse, & le lait.*

*Doncques mes chers Amis, mangez ie vous supplie,
Et beuez la liqueur, qui les soucis deslie,
De ce vin muscatel : sus donc enyurez-vous,
Cueillez de ce iardin le fruit plaisant & dous.*

L'ESPOUSE.

*Le sommeil paresseux tient ma paupiere close,
Et mon corps trauaillé sous ses ailes repose :
Mais las ! pour mon Ami, & pour l'amour vainqueur,
Sans trefue & sans repos tousiours veille mon cuer.
Penten de mon Ami la voix prompte & accorte,
Il m'appelle, il me huche, & frappe à nostre porte.*

L'ESPOVS.

*Ouure moy tost, mon ail, mon espouse, ma sœur,
Ma chere ame, mon tout, ma grace, ma douceur,
Ouure à ton cher Espous, ma perruque arrosée,
Pour te chercher la nuit, est moitte de rosée :
Ie suis tout trapercé, M'amie auance toy,
Sus leue toy, M'amour, sus m'amour ouure moy.*

L'ESPOUSE.

Comment puis-je mon Cueur, honorer ta venue ?
 Comme te puis-je ouvrir ? hé ie suis toute nuë !
 J'ay les piés blancs & nets, ie les ay fait lauer
 Ce soir en me couchant, & s'il me faut leuer
 Ie les pourray souiller : hé ie suis au list ores,
 Comment me vestiray-je vne autre fois encores ?

Pendant que ie paresse, il auance soudain
 Par la fente de l'huis sa belle & blanche main :
 A ce bruit doux & lent, tout promptement ie meure
 Si mon cueur ne tressaut, & si ie ne demeure
 Presque toute esperdue, vne froide sueur
 Coule dedans mes os, toute tremblant de peur.

Estant en ce frisson, & presque demi-morte
 Ie me leue soudain, à fin d'ouvrir la porte
 A mon loyal Espous, lors du myrrhe plus dous
 Distilerent mes doigts, qui dessus les verrous
 Et dedans le ressort de la serrure coule,
 Qui fait que dans le gond plus aisément se roule :
 Bref s'ouure à mon Ami, mais le pensant trouver
 Ie ne le trouue point : puis en l'oyant parler
 Ainsi qu'il passoit outre, & se mettoit en fuite
 Pour eschaper de moy, ma pauvre ame despitée
 Et noire de courroux se distile & se fond.

Courant ie le poursuy d'un pié leger & prompt,
 Par toute la cité ie le cherche & l'appelle,
 Venez à moy, mon Cueur, & ne fuyez pas celle
 Qui vous cherche & vous suit, & qui vous aime mieux
 Mille fois que sa vie, & cent fois que ses yeux :
 Mais il ne respond point, & fait la sourde oreille
 A celle qui n'eut oncq en amour sa pareille.
 Le Guet qui pour la nuist fait garde sur les murs
 Me rencontre baignee & de pluye, & de pleurs :
 Il me meurdrist de coups, il me frappe, & m'outrage,
 M'oste le crespé noir qui couuroit mon visage.

Nymphes le seur appuy & l'unique secours,
 L'enseigne & le guidon de mes chastes amours,

*Si de mon cher Espous sçauvez quelque nouvelle,
Secourez ie vous pry son Espouse fidelle,
Et m'enseignez au vray le canton & la part
Où il s'est retiré pour se mettre à Pescart :
Car ie languis d'Amour, nourrissant pour sa flame
La glace sur le front, & le feu dedans l'ame.*

LES FILLES DE SION.

*Mais qu'a plus ton Ami, ô Belle entre cent mille,
Ou de rare, ou de beau, ou grace plus gentille
Que les autres amans ? a-t'il plus de beauté,
Plus de perfections, ou plus de maïesté,
Pour adiurer ainsi toutes les troupes belles
Des filles de Sion, tes compagnes fidelles ?*

L'ESPOUSE.

*Le teint de mon Ami est blanc, frais, & douillet,
Delicat, tendre & mol, vn petit vermeillet,
Choisi entre cent mille, & vaillant, & honneste :
Il porte enrichi d'or & le front & la teste,
Il a les cheveux tors, recrespez longs & beaux,
Noircis de la couleur que portent les Corbeaux.
Ses yeux sont tout ainsi que ceux des Colombelles,
Sur le Printemps nouuean quand sur les riuées belles
Du coulant argentin de quelques ruisselets
Ils vont faisant l'amour & se lauent de lait.
Vn petit cresse noir en se frisant cotonne
Autour de son menton, & fait vne couronne
A l'vne & l'autre ioué, aboutissant ainsi
Que les bords d'vn iardin sursemé de Souci,
De thym, de mariolaine, & de fleurs embasmees
De main industrieuse artiquement semées,
Dont l'amas bigarré d'vne moisson de fleurs
Va parfumant nostre air de leurs souefues odeurs.
Le coral soupirant de ses leures mollettes,
Ainsi que le bouton des roses vermeillettes
A l'œil à demi clos, qui s'entr'ouure au matin,
Le sou-ris de l'Aurore, & l'honneur du iardin,*

*Ou le Lis espani, dont la fucille embasmee
Va distillant le Myrrhe en sa bouche sucrée.*

*Ses beaux doigts delicats, potelez, ronds & longs,
De pierres de valeur en cent & cent façons
Assises en or fin sur la molle iointure
Se monstrent à mes yeux, chef-d'œuvre de nature.*

*Son ventre est aussi blanc que l'ivoire poli,
Marqué sur le milieu d'un Saphir embelli,
Douillet & potelé : Ses grêues compassees
Comme de marbre blanc deux colonnes dressées,
Et mises proprement sur vne baze d'or :
Sa façon gracieuse, & son regard encor,
Son port, sa maiesié, sa taille haute & droite
Apparoist dessus tous de grace aussi parfaite
Que le tronc haut & droit d'un Cedre verdissant,
Qui sur le mont Liban va le chef herissant.*

*Sa bouche & son palais ne parlent rien que roses,
Ne soupirent que Lis & fleurettes écloses :
Bref, il est tout parfait, & n'y a rien en luy
Qu'on puisse desirer, tant il est accompli.
Aussi c'est mon Espous, mon cueur, ma chere vie,
Mon mignon, mon desir, qui m'a l'ame ravie :
C'est mon ami c'est luy, fillettes de Sion,
Bien vous le connoissez & sçavez bien son nom.*

LES FILLES DE SION.

*Mais où s'est-il perdu ? ô Belle entre les belles,
Dy nous en quel destour, ou en quelles ruelles
Il s'est si promptement derobé de tes yeux ?
Où il s'est escarté, quelle part, en quels lieux ?
Nous irons avec toy, te ferons compagnie,
Pour chercher l'Amoureux qui se perd de s'Amie.*

ECLOGVE VI.

IESVS-CHRIST descend vne autrefois au iardin odoriferant de son Eglise, se paist du gracieux parfum de sa parolle : puis estant assure de son Amour, fait vne naïfue description de ses beautez.

L'ESPOUSE.

*Nymphes, mon cher Espous est entré ce matin
Au petit point du iour seules en mon iardin,
Non ne le cherchez plus, il vient cueillir les roses
Dans ce parc emailé de mille fleurs écloses,
Dans ce iardin fleuri, qui d'un air souef & dous
Nous parfume, odoreux, & nous embasme tous :
A fin qu'en ce verger plaisant & delectable
Il se paisse à souhait de ce fruit desirable,
Et pille, bienheureux, de ses beaux doigts polis
L'odorante moisson des Roses & des Lis.*

*Je suis sienne, il est mien, & d'une mesme flume
Doucement dedans nous bruste l'une & l'autre ame :
Il se paist, amoureux, de la ieune blancheur
Des beaux Lis sursemez d'une souefue douceur.*

L'ESPOVS.

*M'Amie ha plus de grace en son port venerable
Que Thirse la gentille, elle est plus honorable,
Et porte sur le front trop plus de maiesté
Que n'eut oncq de Sion la superbe cité :
Elle ha dedans ses yeux vne force arimee,
Telle que la fureur d'une vaillante armee
Qui marche rang à rang en escadrons quarrez,
Enseigne desployee, & soldats bien parez.*

*Hà ie bruste d'Amour! Hà ie bruste, ma Belle,
Destourne tes beaux yeux, qui font que ie chancelle
Esbloüy de leur grace & de leur viue ardeur,
Tant me rendent honteux, & m'abaissent le cueur.*

Ton cheueu crespé & long en tresses blondissantes

*Resemble au poil frisé de ces Cheures paissantes
Ensemble d'un beau rang sur le mont Galadin :
L'yoire de tes dens, à ce troupeau benin
Qui marche flanc à flanc, quand reuenant de l'onde
Il porte la toison nette, pollie, & blonde,
Ayant de fans iumeaux tousiours le ventre plein,
Sans que iamais il soit ou sterile ou brehain.*

*Sous les flots annelets de ta blonde crespine
S'entreuoit sur ta face vne couleur pourprine,
Ainsi qu'une Grenade au premier temps nouveau
Porte un blanc detrampé de rouge sur la peau.*

*Fay dedans mon Serrail quatre vingts Concubines,
En leur ieunesse tendre & belles & poupines,
Et des Roynes soixante en leur premiere fleur,
Belles comme le iour : L'ay des filles d'honneur
Un nombre non fini, mais ma Sœur toute belle
Est la perfection, l'ynique colombelle,
La grace de sa mere, & le chois plus parfait
De celle dans le bers qui luy donna le lait.
Les filles de Sion ont veu mon amoureuse,
Les Roynes l'ont prisee, & dite bien-heureuse,
Les femmes l'ont vantee, & luy faisant honneur
Toutes ensemblément ont loué sa grandeur.*

LES FILLES DE SION.

*Mais dites ie vous pry, dites nous qui est celle
Qui paroist à nos yeux, & se monstre aussi belle
Que l'Aurore qui sort de ses rideaux pourprez
Pour allumer le iour de ses rayons dorez?
Aussi belle en son teint que la chaste Courriere
Qui court au grand galop par la noire carriere?
Exquise en ses beautez, & en son teint vermeil,
Autant qu'au plus beau iour les rayons du Soleil?
Graue en sa maiesté, en port, & en parolles,
Ainsi qu'un escadron foarny de banderolles,
D'enseignes, de guidons, & de soldats guerriers,
La gloire de l'armee, & le pris des lauriers?*

L'ESPOUSE.

Or ie suis descendue en ce lieu de plaisance
 Au iardin amoureux, pour voir la ieune enfance
 Des boutons auancez, & voir si le bourgeon
 Auoit laissé sa bourre & ietté son cotton :
 Pour voir si le reiet de la vigne mollette
 Pouffoit sa belle fleur, si la branche tendrette
 Des ieunes Grenadiers floriffoit boutonné
 Pres ce ruisseau, de fleurs & d'herbes couronné :
 Mais voulant approcher vne voix redoublée
 Comme de mon Ami, m'appellant m'a troublée
 Et rompu mon dessein, lors ie double le pas
 Pour retrouver celuy qui de ses doux appas
 A mon ame charmée, & pleine d'alairesse
 Le cours deçà delà d'aussi prompte vifesse
 Que les coches dorez de rouë, & de limon
 Du Roy Aminadab, roulent sur le sablon.

L'ESPOUSE.

Retourne Sulamithe, & me monstre ta face,
 Que ie contemple, heureux, & tes yeux, & ta grace.

LES FILLES DE SION.

Es yeux de Sulamith' que verrez-vous finon
 La guerriere fureur, comme d'un bataillon
 Ondoyant tout ainsi qu'une troupe assemblée,
 Qui trepigne en dansant d'une douce meslee ?

ECLOGVE VII.

En ceste Eclogue est vne autre description des particu-
 lieres beautez de l'Eglise, enrichies de comparai-
 sons rares & diuinement appropriées aux perfections
 d'icelle.

L'ESPOUSE.

Noble & gente Princeffe, & de beauté diuine,
 Que ton alleure est graue & ta chauffe poupine

*Affise proprement dedans ton escarpin,
A Vendroit du genoil où la cuisse prend fin !
La iointure est si iuste, & si bien emboitee,
Qu'on diroit proprement estre vne œure taillee
De quelque grand ouurier, tant elle est au mouvoir
Et mignarde, & gentille, & gracieuse à voir.*

*Ton nombril delicat, qui sert comme d'un centre
Sur vn arc arrondi, marque de ce beau ventre,
Resemble à la rondeur d'un vase fait au tour,
Toujours plein de parfum & de fleurs à l'entour.*

*Ton ventre potelé, douillet, grasset, ressemble
Au monceau de fourment en rondeur mis ensemble,
Rempare tout autour de beaux Lis blanchissans,
Qui couronnent ce rond haussé entre deux flancs.*

*Le petit mont iumeau de tes deux mammelettes
Semble deux petits Fans, qui parmi les fleurettes
Folâtrant à l'enui. L'uyoire blanc & mol
Qui flotte à menus plis par dessus ton beau col,
Est semblable à la tour en rondeur esteuee,
Toute d'uyoire blanc richement acheuee.*

*De tes yeux languissans le clair & doux rayon
Resemble au beau crystal des fontaines d'Hesbon,
Qui vont lechant mouillant la porte plus secreete
Des murs de Bathrabln, d'une onde argentelete.*

*Le profil de ton nez est semblable à la Tour
Affise au mont Liban, qui découure à l'entour
La ville de Damas & les champs de Syrie.*

*Ton chef paroist ainsi que la cyme florie
D'oluiers pallissans du grand mont Carmelin.*

*Comme les bords frangez d'un bord escarlatin
Ton poil est recrespé en tresses vagabondes,
Ondoyant tout ainsi que le coulant des ondes,
Qui court par les replis de ses canaux retors.*

*M'amie est toute belle & dedans & dehors,
Ce ne sont que plaisirs, ce ne sont que blandices :
Qu'amitié, que douceur, que beautez, que delices :
Sa taille haute & droite est comme vn grand Palmier
Sur la foret branchue haut esleué dans l'air :*

*Ses tetins pommelez d'une enfleure iumelle
 Sont douillets tout ainsi qu'une grape nouvelle :
 La bonne odeur qui part de tes leures, mon Cueur
 Aussi douce à sentir que la plaisante odeur,
 Et le flair doucereux, que rend la pomme franche
 Sans feuilles iaunissant meures dessus la branche.
 Le nectar sauoureux qui coule de ta vois
 Est comme la liqueur de ce bon vin Gregeois,
 Que l'on donne à l'ami, & qui la leure tarde
 Et pesante des vieux, rend souple & babillarde.*

L'ESPousE.

*Je suis à mon ami, & mon ami est mien :
 Son plaisir est le mien, & le mien est le sien.
 Sus donc mon cher Espous, sortons, il n'est que d'estre
 Estonné de la ville en quelque lieu champêtre,
 Demeurons au village, & nous leuons matin
 Pour mieux prendre le frais, entrons dans le iardin
 Pour voir si le bourgeon de la vigne tendresse
 Auance d'espanir sa petite fleurette,
 Comme le Grenadier, & voir en ce temps beau
 De la terre & des bois l'enfantement nouveau.
 Là de mille baisers ie souleray ton ame,
 Là ie te donneray, prodigue de ma flame,
 De mon sein blanchissant l'un & l'autre tetin,
 Et l'honneur florissant de mon petit iardin,
 Là ie te donneray & fleurs & fruits encore.
 Desia deuant nostre huis florist la Mandragore
 Et respand ses odeurs sous les tiedes soupirs,
 Et le doux euentail des ailes des Zephyrs.
 J'ay des pommes aussi & vieilles, & nouvelles,
 Que ie garde pour toy, iaunes, grosses & belles :
 Si ce present au moins, comme de petit pris,
 Mon Ceur, mon cher Espous, ne te vient à mespris.*

ECLOGVE VIII.

En ceste Eclogue l'Eglise desire IESVS-CHRIST estre comme son ieune frere, à fin qu'auèques plus de liberté elle puisse estre instruite de sa parolle.

L'ESPOUSE.

*Fusses tu mon Espoux, comme mon petit frere,
 Suçant dans le giron le tetin de ma mere,
 A fin que plus souuent pour ma flamme appaiser,
 Je peusse deuant tous librement te baiser,
 Pour n'estre blasonnee, & qu'une belle excuse
 Tint nostre feu couuert sous vne douce ruse :
 Lors tu viendrois content & libre en la maison
 De ma mere, enseigner ma premiere saison
 Des graces que la Vierge en sa ieunesse tendre
 Doit suyure bien apprise, & chastement apprendre.
 Là de ce vin confit tu beurois, amoureux,
 Et de mon Grenadier le surmouft sauoureux :
 Là sous mon chef lassé souuent ta main fenestre
 Douce se glisseroit, m'embrassant de la destre.*

L'ESPOUS.

*Ce pendant que M'amie est en son doux repos,
 Et que pour mieux le prendre elle tient les yeux clos,
 Filles ie vous supply que point on ne l'esueille
 Du sommeil doux & lent, iusqu'à tant qu'elle vueille.*

LES FILLES DE SION.

*Mais qui est celle-là sous ces ombrages verts,
 Pleine de doux parfum qui monte des deserts
 Dessus son cher Espous mollement appuyee ?*

L'ESPOUS.

*C'est dessous ce Pommier que ie t'ay réueillée,
 Dessous l'ombre duquel ta mere te conceut*

*Et accoucha de toy : Pommier gentil, qui fut
Le fidele tesmoin de nos flammes secretes,
Et des baisers mignars de nos leures mollettes.*

*Graue moy dans ton cœur comme vn image beau
Mignonnement taillé dans le fond d'vn anneau,
Ou le brasselet d'or qui ton bras enuironne.
Car ainsi que la Mort, l'Amour entiere & bonne
Ha la main dure & forte, & sur nous ha pouuoir
Des hommes le vainqueur. Comme vn sepulcre noir
Qui nous embarque tous, dure est la Ialoufie :
C'est vn brasier ardent, c'est vn feu qui prend vie,
Et s'amorce, & s'allume, & s'accroist peu à peu.
L'eau ne sçauroit esteindre ou amortir ce feu.
Les grands flots de la mer, ny les eaux des riuieres
Ne le pourroyent noyer, tant sont fortes & fieres
Les flammes de l'Amour, l'Amour ne cede à rien :
Si quelqu'vn me donnoit sa cheuance & son bien,
Il n'auroit pas de moy l'amour que ie soupire,
L'aurois mesme à desdain le sceptre d'vn Empire.*

L'ESPOUSE.

*Nous auons vne sœur petite & ieune d'ans,
Qui ne découure encor la fleur de son Printemps,
N'ayant point de tetin, mais ieune, tendre & belle :
Lors que viendra le iour qu'on tiendra propos d'elle
Pour luy donner espous, qu'en ferons-nous, ma Sœur ?*

LES FILLES.

*Si c'est vn mur d'airain ferme, fort, & bien seur,
Vn beau palais d'argent edifrons sur elle :
Et si c'est vn portail, d'vne planche immortelle
De Cedre bien choisi, nous la fortifrons.*

L'ESPOUSE.

*Je suis le mur d'airain, mes tetins beaux & ronds
Comme petites tours, aussi dans la lumiere
De ses yeux languissans ie suis l'auancourriere,
Et celle qui au monde a retrouvé la paix.*

*Ce grand Roy Salomon est seigneur pour iamais
Dedans Bathalamon d'une vigne tres-belle
Qu'il a baillee en garde, & chacun doit pour elle
Mille pieces d'argent à payer chacun an.*

L'ESPOVS.

*La vigne est toute à moy, & mon ail gardien
Toujours veille sur elle, & l'a prise en sa charge,
I'y commande toujours & l'ay dessous ma targe.*

LES FILLES.

*Aussi pour le raisin tu reçois tous les ans
Mille pieces d'argent, & les Gardes deux cens.*

L'ESPOVS.

*Belle, de ce Verger gardienne fidelle,
Par les sons redoublez de ta voix immortelle
Tu as derobé l'ame à ce peuple voisin,
Fay donc que ie l'entende, & que ce beau iardin,
Ces plaines, & ces monts, & ce touffu bocage
Ne s'anime sinon de ce plaisant ramage.*

L'ESPOVSE.

*Fuy tost mon bien aimé d'un pié prompt & leger
Aussi viste qu'un Daim ou un Fan bocager,
Brossant, fuyant, courant, par ces forêts ramees,
De Cedre & de Cyprés aux gommés embasmees.*

FIN DES ECLOGVES

SACREES.



LES
APPARENCES CELESTES,
LES PROGNOSTIQUES
ET PRESAGES D'ARAT
Poëte Grec.



LES APPARENCES

CELESTES D'ARAT

Poëte Grec.

*Par le grand Iupiter il nous faut commencer,
Jamais sans estre dit ne le deons laisser
Nous hommes d'icy bas, la grande & large plaine
De l'ecumeuse mer de Iupiter est pleine :
Les Cours & les marchez de Iupiter sont pleins,
Les chemins & les ports, & nous pauvres humains
Toujours auons besoing du secours de sa grace
Quelque part que soyons, car nous sommes sa race.
Il est doux & benin, c'est luy qui prend le soing
Aux hommes de monstres ce qui leur est besoing.
C'est Iupiter, c'est luy qui rueille & radresse
Les peuples au trauail languissans de paresse,
D'un froid morne engourdis, leur faisant souuenir
Qu'il faut en trauaillant nourrir & soustenir
Ceste mortelle vie, & que la nourriture
Est le seul entretien de l'humaine nature.
C'est ce grand Iupiter qui la course des ans
Retranche par saison, & remarque les temps
Pour accoupler les boufs, casser la motte oyseuse*

*A grands coups de hoyau, clorre de haye viue
Et dechauffer l'entour des petits arbrisseaux,
Et quand il faut semer : Par luy les astres beaux
Sont fichez dans le Ciel de si iuste ordonnance,
Qu'ils donnent des saisons certaine cognoissance.*

*Puis songneux ordonna que les flambeaux espars
Des estoiles du ciel de l'an fissent les pars,
Qui monstrent aux humains les saisons annuelles,
A fin que tout renaisse en suites eternelles,
Fermement assurez sans iamais varier,
Et pource on le reuere & premier & dernier.*

*Pere, merueille grande, exauce ma priere,
Grand secours aux humains : toy la race premiere,
Pere ie te salue : & vous salue aussi
O Muses, vous priant de prendre le souci
D'accompagner mes vers, & de finir l'emprise
Que sans vostre faueur iamais ie n'eusse prise :
Et douces permettez, ne refusant mes vauz,
Que ie puisse chanter les estoiles des cieuz.*

*Or la plus grande part des estoiles luisantes
Se trainent dans le Ciel de toutes parts roulantes,
Et par diuers sentiers se tournent tous les iours,
D'vn mouuoir eternel continuant leur cours :
Mais l'essieu ne se bouge, & iamais ne se tourne,
Ains serrément fiché en mesme point se iourne,
Et sans point se mouuoir ny locher tant soit peu,
Mouuant tout, il demeure immobile en son lieu,
Tenant de tous costez en rondour amassée
La terre egalement au milieu balancee.
Le Ciel autour de luy porte les astres beaux,
Et les tire avec soy, deux polaires flambeaux
De l'vne & l'autre part luy sont borne & limite :
L'vne iamais ne se voit, & l'autre à l'opposite
Directement assis du costé Borean,
Se voit haut esleué par dessus l'Ocean.*

Les Ourfes.

Tout à l'entour de luy deux Ourfes estoilees

Roulent ensemblement, pource sont appelees
 Par vn autre surnom des Grecs, les Chariots :
 L'une & l'autre tousiours se soustenant du dos
 Becheuet sur les flancs les testes abaissees,
 Espaulle contre espaulle à rebours renuersees.
 S'il est vray que dans Crete elles furent és cieux
 Du vouloir de Iupin mises entre les feux
 Des astres flamboyans, car par leur diligence
 Fut celé Iupiter encor en son enfance :
 Et mis au plus profond de l'ancre Dictéan,
 De l'ancre bien fleurant pres le mont Idean,
 Où par le cours d'un an les Dictéans Curetes
 Nourrissant cest enfant, les emprises secretes
 Tromperent de Saturne, & pource le surnom
 De l'une est Cynosure, & l'autre prend le nom
 D'Helice, dont les Grecs pour seulement conduire
 Dessus les flots marins le cours de leur nauire,
 Prennent grande assurance, & la Phenice gent
 Suit l'autre & se conduit par elle seulement :
 Se confiant du tout en sa flamme eskoilee
 Pour trauerfer sans peur la grand' plaine salee.
 Mais Helice plus grande apparoißt sur la nuit,
 Son lustre est pur & net & clairement reluit :
 Et l'autre est plus petite & plus lente & debile,
 Mais aux sages nochers plus seure & plus vile,
 Toute d'un moindre tour elle va s'estançant.
 Et le Sidonien dessus la mer dressant
 Vn voyage lointain, ne vogue que par elle,
 La retenant tousiours pour sa guide fidelle.

Le Dragon.

Entre ces deux on voit, ainsi que le coulant
 D'un fleuve recourbé va son onde roulant,
 Le Dragon en longueur presque non mesuree
 Trainer à longs replis son eschine doree,
 Merueille espouuentable : or de son ply glissant
 D'un & d'autre costé les Ourfes vont naissant,
 Qui du noir Ocean craignent l'onde écumante :

*L'vne il tranche du bout de sa queuë ondoyante,
 Puis entrecoupe l'autre en ses plis tortument
 Où le bout de sa queuë aboutist droitement,
 Et finissant repose à la teste d'Helice.
 Cynosure a le front où ce Dragon se plisse,
 Puis autour de la teste il tourne flamboyant,
 Et glisse iusqu'au pié de l'espine ondoyant :
 Puis reprenant sa course il refuit en arriere,
 Et non en ceste part seulement sa lumiere
 D'vne estoile reluit, ny dessus le sourcy,
 Mais sur les temples deux, & deux belles aussi
 Brillent dedans ses yeux, & vne autre plus basse
 Le bout de la machoire en ses rayons embrasse
 De ce monstre hideux, qui la teste du tout
 Recourbe encontre bas, & la met sur le bout
 De la queuë d'Helice, & de trauers la couche :
 Mais tout le costé droit du temple & de la bouche
 Dessus le mesme bout est droitement es cieux
 Où la teste se baigne & se pert de nos yeux :
 De ceste part aussi le leuant peste-meste
 Ensemble le couchant s'entresuyuant se meste.*

L'Agenoillé.

*Voisin de ce Dragon vn image estoilé,
 Figurant le portrait d'vn homme trauaillé,
 Et pressé sous le faix se retourne & se vire,
 Son vray nom proprement on ne sceut iamais dire,
 Ny moins l'occasion qui cause le malheur,
 Qui tousiours le retient suant sous le labeur :
 Le vulgaire pourtant l'Agenoillé l'appelle,
 Courbé sur ses genous, comme cil qui chancelle
 Et qui boiteux flechist le iarret en marchant,
 Nous le voyons chesif les deux mains espanchant
 De l'vne & l'autre espaulé estendant la brassée
 Tant qu'ell' peut çà & là au ciel estre eslançee,
 Puis du bout du pié droit va le milieu froissant
 De la teste au Dragon en cent plis tortissant.*

La Couronne.

*En ce mesme canton, voy comme la Couronne
La marque de Bacchus flamboyante rayonne,
Et le beau lustre d'or de sa flamme respand :
Voy comme elle se tourne, où l'espaule s'estend
Sur le dos recourbé de l'image lassée,
Le fidele tesmoing d'Ariadne laissée
Pour gage de ce Dieu, qui la fist dans les cieuz
Luire de ses amours vn flambeau radieux.*

Le Porte-serpent.

*Donques ceste couronne est voisine & s'arreste
Au dos du Genoiller, qui le haut de sa teste
Pose droit sur le front du grand Porte-serpent :
Par elle cognoistras que sa flamme il espand,
Et qu'il la montre au ciel claiemens apparante :
Puis l'une & l'autre espaule apparoit rayonnante
Sous la teste courbee, ainsi que le flambeau
De la Lune se montre en son croissant nouveau :
Mais ses mains ne sont pas entierement egales,
Et n'ont pas à souhait les flammes liberales,
Mais lentement courans se montre leur splendeur
Foible, lente, & debile, & de petite ardeur.
On les voit toutesfois, & ne sont si legeres
Qu'ils ne montrent au Ciel leurs petites lumieres.
Le Serpent les travaille, & de ses plis retors
Du grand Porte-serpent ceint le milieu du corps,
Qui ne tremble pourtant, mais plein de hardiesse,
Fermement assure, des deux piés foule & presse
De l'ardant Scorpion, montre vraymens hideux,
A grands coups redoublez l'estomach & les yeux.
Par l'une & l'autre main le Serpent s'entortille
Et se glisse en roulant, mais la dextre gentile
Le serre au plus menu où il va finissant,
Et la gauche à l'endroit où il va grossissant :
Puis va bechant le bout de ses larges machoires
La Couronne estoilee : & sous les traces fieres*

*De ses plis ondoyans, chercheras esendus
Les piés du Scorpion, grands & longs estendus,
Qui ne paroissent point, car leur flamme escoulee
Se couue sous les plis du Serpent recelee.*

L'Ourse-gardant.

*Au derriere d'Helic' voy pais l'Ourse-gardant,
Ressemblant au cocher qui son char va guidant :
On l'appelle Bouvier, parce qu'il suit la course
Et qu'il semble trainer le chariot de l'Ourse.
On le voit tout entier, mais vn astre plus grand
Sur les autres reluit & roule sous le flanc
A l'endroit proprement où se ioint sa ceinture :
Cest astre dans le Ciel est surnommé l'Arture.*

La Vierge.

*Sous les pieds du Bouvier, voy la Vierge sacree,
La Vierge à l'œil benin noble race d'Astree,
Qui bransse dans sa main vn espy flamboyant
A la teste doree & au crin ondoyant :
Ou que du vieil Astré soit sa race premiere
Qu'on vante auoir esté des vieux astres le pere :
Ou que d'une autre part soyent ses premiers ayeux,
En repos assuree elle habite les Cieux,
Humble, tranquille & douce, encores qu'on la tienne
Auoir fait quelquefois sa demeure ancienne
En ceste terre basse, & n'auoir dedaigné,
Deesse qu'elle estoit, d'auoir accompagné
Les hommes en tous lieux, leur estre secourable,
Venir au deuant d'eux, se rendre compaignable
Aux femmes, aux vieillars, & en toute douceur
L'equité & la loy leur engrauer au cœur :
Librement se meslant en la troupe mortelle,
Encores que de race elle fust immortelle.
On l'appelloit Iustice, elle de toutes pars
Dedans vn carrefour assembloit les vieillards,
Au milieu d'une ruë, hors & dedans les villes,
Et au peuple ignorant monstroit les loix ciuiles.*

*Celuy vrayment estoit en ce bel âge d'or
Trois & trois fois heureux qui ne voyoit encor
Ny discord ennemi, ny procts, ny querelle :
La pallissante peur, ny la peine cruelle,
La rage & la fureur, le trouble & les débats
N'animoient point encor les mutins aux combats :
Chacun viuoit heureux, car le fer ny l'enueie
Ne troubloit le repos des douceurs de la vie.*

*On n'auoit point encor à force de ramer,
Roulé dessus les flots de l'écumeuse mer,
Ny fouillé dans le sein des mines non trouuees,
Des hauts Pins esbranchez les tronches my-cauees
Encor n'auoyent trainé le pallissant nocher
A combatre l'orage, ou les flancs d'un rocher,
Ou pour se prendre aux flots dans la nef voyagee,
A fin de butiner sur la riue estrangere.*

*On n'auoit iamais veu monstres dedans les eäux,
Encores sous le ioug ne souffloyent les toreaux,
Ny le soc argenté ne fillonnoit la plaine
Qui de son gré portoit sa cheuelure pleine
De beaux espics crestez, & seconde en tout temps
Se monstroit à nos yeux grosse d'un beau Printemps.
Donc en ce siecle d'or, ceste sainte Deesse,
Le fidelle entretien & l'unique maistresse
Du peuple & des citez en chacune saison,
Liberale versoit aux hommes à foison
Toutes sortes de biens, comme celle qui donne
Iustement ce qu'il faut à chacune personne,
Et demeura çà bas tant que l'âge honoré
Nourrit dedans son sein ce beau tige doré.*

*Mais depuis que la terre alterant sa nature
De ce noble metal eut changé la teinture
Pallissante en argent, plus ne voulut hanter
Les Cours ny les Citez, moins encor frequenter
Ainsi qu'elle souloit ceste race seconde,
Et plus ne se rendoit familiere en ce monde,
Mais bien peu se monstrant pleuroit les heritiers
Auoit si mal suyui la trace des premiers.*

En cest Age pourtant sa face venerable
 Se monstroit quelquefois au peuple favorable,
 Mais non pas si souvent, & la maligne gent
 Du tout n'abandonnoit en ce siecle d'argent.
 Quelquefois sur le soir lors que la nuit muette
 Auoit couuert les champs sous son aile brunette,
 Solitaire & pensue ayant la larme à l'œil,
 Venoit d'une montagne ou du haut d'un escueil,
 Et de voix effroyable accusoit la malice
 Des hommes desbordez à l'abandon du vice,
 Et noire de courroux, le sourcy rabaisié,
 Le visage couuert, du beau siecle passé
 Regretoit les vertus, se meslant en la presse
 Sans luy porter faueur ny luy faire caresse.
 Puis si tost qu'elle auoit de propos irrité
 Comblé de toutes parts les plus grandes Citéz,
 Triste les accusoit de leur meschante vie :
 Plus vous ne me verrez, ores qu'ayez enuie
 (Disoit-elle en pleurant) bien souvent de me voir,
 Et de baiser mes pas à fin de me r'auoir.
 Hà Dieux que vostre race est vrayment empiree
 Depuis que ie laissé seulement la doree.
 Faut-il qu'en empirant tout doïue ainsi marcher
 Forcé par le Destin qu'on ne peut retrancher ?
 Les bons peres dorez que j'honore & ie vante,
 Apres eux ont laissé vne race mechante,
 Vn siecle depraud tel que nous voyons or,
 Et vous en laisserez vn autre pire encor.
 Lors la guerre cruelle armera les Prouinces,
 Armera les Citéz & Princes contre Princes.
 Lors naistront les douleurs & les meurdres nouueaux,
 Et de sang ennemy couleront les ruisseaux.
 Puis ayant dit ces mots, retournoit forcenee
 Se cacher dans les monts la face destournee
 Seulette s'esgarant du peuple qui çà bas
 Beant la regardoit, à l'œil suyuant ses pas.
 Or si tost que de mort la fatale ordonnance
 Les eut mis au tombeau, autres prindrent naissance

*Pires que les derniers, car en naissant soudain
 O cruel changement! naquit l'âge d'airain.
 Alors le fer tranchant sur l'enclume forgerent
 Et la meurtrière lame en estoc allongerent,
 La lame voyagee, & leurs sanglantes mains
 Trancherent en morceaux le support des humains
 Les toreaux laboureurs, pour leurs bouches gourmandes,
 Et pour souiller l'apprest de leurs tables friandes.
 Depuis ceste Deesse a conçu dans son cœur
 Encontre les mortels la haine & la rancœur,
 Et vola dans le Ciel despit & desdaigneuse,
 Choïssant sa demeure, où par la nuit ombreuse
 Aux hommes se fait voir entre les Astres beaux
 Voisine du Bouvier aux lumineux flambeaux.*

*Elle a d'vn astre beau les espaules dorees
 Deuers le droit costé des ailes peinturees
 Qu'elle a dessus le dos : C'est l'Auant-vandangeur,
 De lumiere pareille, & pareille grandeur
 Que celle qui se voit par la noire carriere
 Sur la queue d'Helice espendant sa lumiere.
 Ceste espoille est ardante, & les autres aussi
 Qui sont voisines d'elle, & voyant celles cy
 Des autres ne l'enquiers, car vne autre s'enflamme
 Au deuant de ses pieds, qui va iettant sa flamme,
 Grande, gentille & belle : vne autre luit dessous
 Son espaule, vne aux flancs, vne sous les genous.
 Toutes les autres ont leurs flammes languissantes
 Dessous vn voile obscur moyennement luisantes,
 Comme troupe inutile, ayant peu de splendeur,
 Et roulent dans le ciel sans tiltre & sans honneur.*

Les Iumeaux.

*Puis les astres bessons des Iumeaux font leur course,
 Et tiennent leur sentier à la teste de l'Ourse.*

Le Cancre.

Et le Cancre escaillé se courbe sous ses flancs.

Le Lion.

Et sous ses pieds fourchus les feux escincelans
 Du Lion herissé viuement apparoissent,
 Où les sentiers plus chauds, & les traces renaiſſent
 Du Soleil flamboyant, quand les fillons tous nus
 Se monſtrent deſpouillez de leurs épics grenus,
 Alors que le Soleil par l'ardante colere
 Du Lion aux longs crins fait ſa courſe legere.
 Volontiers en ce temps ſur les flots écumeux
 Les vents Eteſiens d'haleinemens fumeux
 Peſte-meſte accouplez & pourſuiuant leur route
 Courent, bruyant, ſiſſant de violence toute.
 Et lors n'eſt aſſeuré dedans les creux vaiſſeaux
 A doubles auirons ramer deſſus les eaux :
 Et voudrois en ce temps pour deſtourner la charge
 D'vn orage mutin que mon vaiſſeau fuſt large.
 Le Pilote s'en garde, & qu'il tienne ſouuent
 La main au gouuernail, ferme contre le vent.

Le Charton.

Puis s'il te plaiſt de voir la flamme qui reſide
 Belle dedans le ciel, du Charton porte-bride,
 Du Charton eſboilé, pour bien la conceuoir
 De la Chéure il te faut la ſouuenance anoir,
 Et des petits Chéureaux, qui de face hayneuſe
 Regardent les nochers ſur la mer eſcumeuſe
 Palliſſans de frayeur, ſur les flots eſtendus
 Les vaiſſeaux affondrez & les hommes perdus.
 Ce Charton ſe voit tout à face deuoilée
 Vers le gauche coſté des Iumeaux aualee,
 Se clinant contre bas, & tourne vis-à-vis
 De la hure d'Helice où ſon viſage eſt mis.
 Sur l'eſpaule gauche il retient attachee
 Le flambeau conſacré de la Chéure panchee,
 De celle qui donna gracieuſe à teter
 De ſa mammelle douce à ce grand Iupiter :
 Les Souprophetes ſaints l'appellent Olenie.

*Elle est fort apparente, & de lustre garnie,
Mais au ioinct de la main la lumiere & le feu
Des Cheureaux obscurcis ne paroist que bien peu.*

Le Tureau.

*Plus cherche du Tureau la figure attachee
Pres les pieds du Charton, sur le ventre couchee
Il porte furieux deux cornes sur le front,
Cornes à pointes d'or, qui terrible le font.
Par beaucoup de moyens tu le pourras cognoistre :
Car par les clairs flambeaux il se fait apparostre
Haut la teste leuee, & marquee en cent lieux
D'un & d'autre costé de flambeaux radieux,
Qui roulent à l'entour, & figurent l'audace
De ce Tureau courbé, & de sa belle face.
Les Hyades ont nom, on les cognoist assez
Par tout cest vniuers, car les feux ramassez
Sur le front du Tureau aux cornes flamboyantes,
Les font voir dans le Ciel clairement apparantes.
Vne Estoile sans plus sur le gauche costé
Tient le bout de la corne, & sur elle est planté
Le pié droit du Charton, qui ensemble se roule :
Seulement le Tureau en descendant se coule
Plus viste en Occident, & se haste inegal,
Mais tous deux au leuer marchent d'un pas egal.*

Cephé.

*Je ne tairay pourtant la race miserable
De l'Asin Cephé, car son nom venerable
Et sa noble maison vint le Ciel habiter,
Comme race cousine à ce grand Iupiter.
Il est contre le dos de l'Ourse Cynosure,
Estendant les deux mains, & la mesme mesure
Qu'on voit depuis le bout de la queue en longueur,
S'estendre iusqu'aux pieds, est pareille en largeur
A l'espace qu'on voit mesurer la passée
De l'un à l'autre pié iustement compassee.*

Cassiope.

Puis t'esloignant vn peu de son large baudrier,
 Du Dragon ondoyant verras le ply premier :
 Puis auançant les yeux, Cassiope dolente
 Aux pieds de son Cephé chetiue se tourmente :
 Son lustre est foible & rare, & lentement reluit
 Lors que la Lune pleine espanche par la nuit
 Ses beaux rayons dorez, car sa flamme est petite
 Et petite l'ardeur qui dedans elle habite,
 Et les feux mal rangez des estoiles qui font
 Sa figure obscurcie, & qui enceinte l'ont.
 Et tout ainsi qu'on voit d'vne porte bien sure
 Par le dedans garnie à double fermeture,
 L'vn & l'autre corail, & les gonts se forcer
 A la rencontre fiere, & tous deux repousser :
 Ces estoiles ainsi çà & là respandues
 Figurent son image, espauls estendues
 Et les mains dans le Ciel, on diroit à la voir
 Que pour sa fille encor elle veut se douloir.

Andromede.

En ceste mesme part se retourne offensée
 De tristesse & douleur sous sa mere agencee
 L'image d'Andromede, & ne prens grand soucy
 Pour de nuit conceuoir son beau lustre esclarcy :
 Car sa teste se voit claire luisante & belle,
 Des espauls aussi la carreure iumelle,
 Et de son vestement les replis ondelets,
 Et le bout delicat de ses pieds tendrelets :
 Elle estend les deux mains, dont le lien se traine
 Encore dans le Ciel seur tesmoing de sa peine,
 Où seront pour iamais en signe de ses plaints
 Ses bras d'vn fort lien estroitement contrainsts.

Le Cheual.

Sur le chef d'Andromede on voit haut esleuee
 Du Cheual monstrueux la figure engrauee

Jusques au bas du ventre : vn bel astre commun
 La teste & le nombril du Cheual ioint en vn.
 Il porte à ses costez trois estoiles roulantes
 Jusques dessus l'espaule egalement distantes,
 D'vn feu luisant & beau & de iuste grandeur.
 Il a la teste morne, & de peu de splendeur,
 Et le trait brunissant de sa longue encolure
 Ne se voit qu'enfumé d'vne lumiere obscure :
 Mais la derniere estoile allume son flambeau
 Sur sa machoire ardante, aussi luisant & beau,
 Et de lustre aussi net que les quatre premieres
 Qui versent dans le Ciel leurs gentiles lumieres.
 Or ce Cheual sacré, en ses vistes retours
 Ne fait des quatre pieds sa carriere & son cours.
 Car jusques au milieu sa figure portraite
 Se finist au nombril & se voit imparfaite :
 Si dit-on toutefois que ce fut ce Cheual
 Qui de son pié cornu fist rouler contreal
 Du plus haut d'Helicon vne belle & claire onde
 A petits flots ondez d'vne source seconde.
 Car du haut de ce mont iamais n'eussent coulé
 Les ruisseaux argentins, si ce Cheual aél
 N'eust frappé du pié droit ceste roche alteree,
 Qui beante aussi tost poussa l'onde sacree
 Qu'elle eut senti le coup, & furent les pasteurs
 Qui vanterent premiers ces iazardes liqueurs,
 La fontaine au Cheual, la gentile fontaine,
 Qui distile & qui sourd de la roche hautaine.
 Le peuple Thesprien habite ce coupeau,
 Et n'est point estlongné de ce coulant ruisseau :
 Mais ce Cheual au ciel va secoüant ses aëles
 Et se tourne au milieu des flammes immortelles.

Le Bellier.

Pres de ce My-cheual tu verras le sentier
 Et les vistes retours que passe le Bellier,
 Pres des cercles plus longs, poussé de telle course
 Qu'en tournant n'est en rien moins paresseus que l'Ourse.

*Il a peu de clairté, & son lustre obscurci
Est lent, bran & tardif, & parest tout ainsti
Que font les astres beaux, lors que la Lune entiere
Va redorant le Ciel de sa belle lumiere.
Mais marque son espaule aupres du ceinturon
De la triste Andromede, il est à l'environ
Appuyé deffous elle, où trauerfant il fraye
Au milieu du grand Ciel sa brunissante voye,
La part mesme où lon voit les bras du Scorpion
Finir, & se tourner l'estreinte d'Orion.*

Deltoton.

*Sous la mesme Andromede est mis vn autre signe,
Proprement agencé de trois costez infigne :
Dont les deux sont egaux iustement, l'autre non.
Cet image est des Grecs surnommé Deltoton.
Du costé raccourci, les flammes plus Australles
Ainsti que du Bellier n'estant brunes & palles
Se trouuent aisément, se retirant vn peu
Vers le mesme costé où se monstre leur feu.*

Les Poissons.

*En ce mesme canton sous les cours de Boree
Voy des Poissons couplez la lumiere doree :
Toutesfois l'vn des deux est plus noble & plus beau
Que l'autre, & de plus pres oit l'orage nouveau
De ce venteux Boree : ils sont tous deux ensemble
Estroitement couplez d'vn lien qui s'assemble
De l'vne à l'autre, queuë, & qui se ioint en vn.
Ce lien est marqué d'vn bel astre commun,
Grand, clair, luisant & beau, & de lumiere belle :
Et ceste liaison sous-couarde s'appelle.
L'espaule d'Andromede en son gauche costé
Te soit pour tout iamais vn vray signe arreste
Du poisson Borean, qui tourne & qui chemine
Vers le Septentrion, & de pres l'auoisine.*

Persee.

*Les deux pieds d'Andromede enseignent son espous
Persee qui se tient planté sous le deffous*

*Des talons, qui sans fin les espauls luy pressent.
 Mais ses feux les plus grands dessus tous apparence
 Du costé de Boree, estendant le bras droit,
 Hardi l'espee au poing, iustement à l'endroit
 Où se sied Cassiope, & de plante legere
 Se haste tout poudreux dedans le Ciel son pere.*

Les Pleiades.

*Pres de son iarret gauche, on peut voir le troupeau
 Des Pleiades ferré en vn petit monceau.
 Elles sont à les voir de petite apparence,
 Mais entre les humains de fort grande puissance.
 On les surnomme icy les sept chemins des Cieux,
 Or' que fix seulement paroissent à nos yeux.
 Car iamais d'icy bas estoile ne s'est veue
 Qui se soit hors du Ciel desrobée ou perdue,
 Aumoins depuis le temps que nous auons appris
 Leur premiere naissance & que tels noms ont pris :
 Alcyone, Celene, & Electre, & Merope,
 Mais la venerable & Tayette & Sterope.
 Voila les noms des sept : & est songe auancé,
 Dire que la septiesme eust le Ciel delaiissé.
 Petite est leur clairté, & sont comme en tenebres,
 Leurs beaux noms toutefois ici bas sont celebres,
 Parce que se leuant le matin & le soir
 Et tournant dans le ciel aux hommes se font voir.
 Iupiter est l'autheur de leur vertu connue,
 Qui leur a commandé d'aduouer la venue
 Et d'Hyuer & d'Esté, & remarquer le temps
 Qu'il nous faut trauailler à labourer les champs.*

La Lyre.

*On voit en mesme lieu petitement reluire
 Cela que façonna Mercure en vne Lyre
 Estant dans le berceau, auparauant sans nom,
 Mais qui la fist au ciel d'vn immortal renom.
 L'image qui se sied dessus sa hanche ernee,
 Du genoil gauche atteint ceste Lyre doree,*

*Et le haut de sa teste & de son lustre beau
Se tourne clairement vis-à-vis de l'oyseau,
Rendant dedans le ciel sa lumiere diuine
Entre l'Agenoillé & la teste du Cygne.*

Le Cygne.

*Cet oiseau peinturé de plumes bigarrees,
Va courant dans le Ciel en ces mesmes contrees.
Il a le teint couuert de brunette espeffeur
D'une part, mais de l'autre il a viue couleur,
Portant l'aile femee & aspre & raboteuse
D'astres petits, mais beaux de clairté lumineuse.
A voir planer au ciel ce plumage nouveau
D'un vol doux & serein, il ressemble vn oyseau :
Il se porte de queue enuers l'autre partie
Où tombe le Soleil, au lieu où se manie
La dextre de Cephé, qu'il va contre-abordant
Du bout de l'aile dextre à plein vol s'estendant,
Puis l'ongle du cheual se courbe sous l'autre aile.*

Le Verseau.

*Les Poissons vont pressant ce Cheual qui fantelle
D'un & d'austre costé, & la main du Verseau
Pres la teste au Cheual, estend son lustre beau :
Il se leue toujours apres le Capricorne.*

Le Capricorne.

*Ce signe en se leuant panche & courbe sa corne
Vers Austre, où le Soleil tourne & flechist son cours.
Ne te mets point sur mer en ce mois, où les iours
Sont si courts & fascheux, & la mer orageuse,
Par trop longues les nuicts, l'Aurore paresseuse,
Or que tremblant de peur tu l'appelles souuent
Cruellement traité de la nuict & du vent.
Car en ceste saison les vents & la tourmente
S'eslancent furieux sur la mer ecumante
Et pleine de fureur, au temps où le Soleil*

*Se tourne en Capricorne : vn froid le nompereil
Venant de Iupiter, alors tranfist & gelle
Le palle nautonnier qui fremist & chancelle :
Toutesfois en tout temps de cent perils nouveaux,
La mer trouble noircist deffous les creux vaiſſeaux.
Et comme les plongeons les mariniers regardent
Du tillac çà & là les vents qui les retardent
D'aborder, mais en vain ſe tournent vers le port,
Et vn petit de bois les defend de la mort.*

L'Archer.

*Or en ce premier mois ayant couru Fortune
Sur le dos eſcumeux des vagues de Neptune
Garde toy bien encor, quand ſur l'arc eſtendu
Et ſur le Tireur d'arc le Soleil eſpandu
Aura ſes feux dorez, venant le ſoir retire
Soudain, & n'y faux pas, ſur le port ton nauire,
Sans te fier en rien à l'horreur de la Nuit.
Le ſigne de ce mois & du temps qui le ſuit
Sera le Scorpion qui ſur l'heure derniere
De la nuit eſpandra en naiſſant ſa lumiere
Comme enuiron le iour, où lon voit approcher
Pres de ſon aiguillon le grand arc de l'Archer :
Mais quelque peu de temps auant le Sagitaire,
Le Scorpion ſe lève & le voit on retraire
Et monter dans le Ciel haut eſteué ſoudain.*

*On voit au meſme temps & de fort viſte train
Au plus fort de la nuit la teſte à la grande Ourſe
Se porter dans le Ciel d'une treſhaute courſe.
Alors meſme Orion au petit poinct du iour
En tombant ſe perd tout dans le marin ſeiour.
Cephé depuis la main iuſques aux flancs s'y iette.*

La Sagette.

*Là, plus outre s'eſlance vne ardante ſagette
Toute ſeule & ſans arc, & pres d'elle voiſin
Le Cygne eſtend ſon vol, mais il eſt plus Auſtrin.*

*

Le Dauphin.

*Pres de là le Dauphin chemine sur la corne
Et sur le dos courbé de ce grand Capricorne.
Ce Dauphin est petit, & à demi obscur,
Mais il a deux-à-deux, & de gentile ardeur
Luisantes sur le front quatre Esboiles fort belles :
Et diriez que ce sont quatre belles prunelles
Esparses çà & là droit entre le fillon
Du Soleil vagabond & le froid Aquilon.*

Orion.

*Entre Auton, & le trac du Soleil, Orion
Obliquement se tourne, & biaiçant se plie
Sous les pieds du Toreau. Qui le passe & l'oublie,
Estant belle la nuit, & ne voit esclairez
Son feu haut estendu, point ne doit esperer
Iettant les yeux au ciel de voir les autres signes
Qui sont plus excellens & beaucoup plus insignes.*

Le Chien.

*Sous son dos esteud apparoit le grand Chien
Marchant dessus deux pieds, son fidelle gardien :
Il est tout moucheté, non toutefois qu'il entre
Tout cler dedans le ciel, car par dessous le ventre
Il tire sur le pers : mais vn astre de nom
Violent & bruslant luy ard sur le menton.
Il seiche & grille tout, & pourtant on l'appelle
L'astre qui bruste & ard d'une viue estincelle.
Quand avec le Soleil il monte en sa chaleur,
Les arbres mal fueillus, & qui ont peu d'humear
Ne le trompent iamais, car d'une estrange force
Il penetre au dedans, & des vns perd l'escorce
Du tout, des autres non : car il les va gardant
Et benin les meurist des feux qu'il va dardant :
Nous le sentons de loing quand il fait sa descente.*

*Le reste rend clairté plus legere & plus lente,
Et tourne pour marquer & rendre seulement
Tous les membres entiers de ce chien proprement.*

Le Lieure.

*Sous les pieds d'Orion d'une course legere
Le Lieure toujours fuit, & le Chien par derriere,
Tous ainsi qu'un Chasseur, le haste & le poursuit
Et se leue auant luy, & en tombant les suit.*

Argon.

* * *





LES PROGNOSTIQUES ET PRESAGES D'ARAT

Poëte Grec.

*Donques ne vois-tu pas, quand la Lune nouvelle
Du costé d'Occident ses cornes renouvelle,
Qu'elle enseigne du mois la naissance en croissant?
Et qu'aux premiers rayons qu'elle va estanzant
Sur les corps d'ici bas, iusques à faire ombrage,
Court iusqu'au iour quatrieme? & puis, que son visage
Se monstre demy plein, sur le huitieme iour,
Mipartissant le mois, s'elle a rempli son tour?
Bref, en quelque façon qu'elle tourne sa face,
Elle monstre du mois le quantieme se trace.*

*Puis les signes partis en douze egalement,
Monstrent la fin des nuits & le commencement :
Signes iusqu'au grand an, posez de façon telle,
Et tellement rangez de la main immortelle
De ce grand Iupiter, qu'ils descouurent les temps
Commodes pour planter & labourer les champs,
Commodes pour prevoir sur la mer escumeuse,
Pour la volante nef la tempeste orageuse :
Au moins s'il te souvient de ce Bouuier mutin,
Et des astres naissans, & puissez au matin,
De l'humide Ocean, aussi de la lumiere*

De ceux qui sur le soir dorent la nuit première :
Car le Soleil les passe, & trace vn long sentier
Tirant vn grand fillon, pour rouler l'an entier.
Puis il approche l'yn, & soudain l'autre touche,
Quand en montant se leue, & en tombant se couche,
Et puis vne autre estoile, & vne autre à son tour,
Regarde les rayons du premier point du iour.

Tu le cognois assez, car par tout lon te sonne
Les cercles dix & neuf du Soleil qui rayonne,
Et combien par la nuit se tournent d'astres beaux
Depuis le ceinturon, iusques aux clairs flambeaux
Du dernier Orion, & iusques à la trace

De son chien courageux, qui les hommes menace.

Doncques exerce toy, & remets ton souci
Aux astres de Neptune, & de Iupin aussi,
Et voy diligemment, comme leur cognoissance
Rapporte le presage en seure experience
Aux mortels d'ici bas : Sois aussi soucieux,
Lors que voudras en nef courir aduantureux,
Des signes deuant dits, pour les venteux orages
Et pour la cruauté des mariniers naufrages.
Le labour n'est pas grand, mais certes le sçauoir
Vtile & profitable, à cil qui peut preuoir
Le malheur aduenir d'une songneuse garde.
Il fait premierement qu'en seurté il se garde,
Puis il peut ce pendant aduertir son amy,
Et luy donner secours pour le temps ennemy :
Et mesme quelquefois deffous la nuit seraine,
Espiant sur la mer, que le matin atraine
Quelque grand fortunat deffus son pauure chef,
S'arme contre l'orage, & sauue ainsi sa nef :
Quelquefois le malheur iusques au iour quatrieme
Tient la bride à son cours, quelquefois au cinquieme,
Et quelquefois aussi il nous prend sur le pas :
Mais las! pauvres chetifs, encor ne sçauons pas
De ce grand Iupiter pleinement toutes choses,
Il en reste beaucoup dedans son sein encloses :
Or vueille quelquefois nous les faire sçauoir.

*Il est doux & benin, & par tout se fait voir
Le secours assuré de nostre pauvre race,
Et nous versant du Ciel les faueurs de sa grace,
Nous monstre apertement les signes découuers
De tout ce qui se tourne en ce grand Vniuers.*

*Voy donc songneusement quand la Lune est partie
En son croissant premier, puis quand elle est remplie
D'vn & d'autre costé, & quand vne autre fois
Elle fait son croissant sur le decours du mois.
Ou quand le Soleil monte en sa coche doree,
Ou qu'il se couche au soir sur la nuit estoilee .
Ainsi pourras sçauoir de la nuit & du iour
Les signes aduenir, l'vn par l'autre à leur tour.*

Ce qui doit suyure ceci a desia este mis cy dessus par l'Autheur en la II. iournée de la Bergerie [pages 60-67], sous les titres d'Apparences de la Lune & du Soleil. Et s'enfuit.

*Que te diray-ie plus des presages certains
Qui sont assez cogneus icy bas des humains ?
De la neige aduenir vn signal pourras prendre,
Quand dedans le foyer s'amoncelle la cendre,
Ou qu'on voit tout autour des rougissans nazeaux
Du lamperon huileux, comme petits mouceaux
De semence de mil : Puis c'est signe de gresle,
Quand le charbon viuant d'vne ardante estincelle,
Rougissant sur le bout, son milieu va bordant
D'vne petite nue, & dedans est ardent.*

*Le Chesne bien chargé, & la noire Lentisque,
Ont de monstrier l'hiuer mesme quelque pratique.
Le paisant voit à tout, craignant que la moisson
N'escoule de sa main à la chaude saison.
Si de glan fort espais le Chesne prend vesture,
Il monstre de l'hyuer vne extreme froidure.
S'il n'est pas trop chargé, les trop grandes chaleurs
Feront que les fillons ne s'arment d'espics meurs.*

Du Lentisque trois fois la fleur prend sa naissance,
 Et son fruit trois fois l'an prend nouvelle accroissance,
 Et chaque accroissement nous montre la saison
 De prendre la charrue, & en quelle achoison.
 Car il faut trois labeurs, & trois façons entieres,
 Pour donner ce qu'il faut aux terres nourricieres.
 Doncques le premier fruit du Lentisque profond
 Te dira le premier, puis apres le second
 La seconde ensuyuant, le dernier, la derniere :
 Et s'il est fort chargé en la saison premiere,
 La moisson sera bonne & fertile en espis :
 Mais si moyennement il se charge de fruits,
 Moyennement aussi nous aus esperonrance
 De moyenne moisson, & moy ennesemence :
 S'il se charge fort peu, fort peu aurons aussi
 A recueillir le grain de si plaisant souci.
 Or comme luy trois fois florissante est la Scylle :
 Et d'elle on peut prevoir sur la moisson fertile
 Comme on fait du Lentisq', car c'est mesme argument
 Pour iuger des saisons & de leur changement,
 Et tout mesme signal au Laboureur rustique,
 Scylle à la blanche fleur, & la noire Lentisque.
 Or tu pourras prevoir la froidure cuisante,
 Si deuant le leuer de la troupe luisante
 Des Pleiades on voit sur l'Automne vn amas
 De bourdonnans freflons, s'amasser en vn tas,
 Tel rond & tel monceau en ces guespes se tourne.
 Ou quand de son manger la truye s'en retourne,
 La cheure, & la brebis, & dedans leur pourpris
 Les femelles sautant saillent sur leurs maris :
 Ainsi que des freflons, d'elles on coniecture
 Les rigueurs de l'hiver, & poignante froidure :
 Mais s'en saison tardiue, on les voit accoupler
 Montant l'un dessus l'autre, & en vain se mesler,
 L'homme trop malheureux & transi de froidure,
 Mal chauffé, mal vestu, de quelque bien s'assure :
 Car c'est signe certain de l'an plaisant & beau,
 Quand bien tard en chaleur se rue le troupeau.

Or le bon Laboureur & sage en son affaire,
 Se resjouït de voir la Grue se retraire
 Bien tost en la saison, quand il est diligent :
 Mais celuy-là qui est tardif & negligent
 S'ell' ne reuiet bien tard, ne prend resjouissance,
 Car ainsi que la grue, ainsi l'hyuer commence.
 S'en troupe ell' reuiet tost, l'hyuer vient tost aussi,
 S'ell' retourne plus tard, l'hyuer vient tout ainsi :
 Bref, s'elle est paresseuse, & qu'en troupe ell' n'arriue,
 La saison de l'hyuer en sera plus tardive.
 Mais l'hyuer plus tardif aussi porte cest heur,
 Qu'il garde sa faueur pour le dernier labour.

Quant & bœufs & brebis sur la fin de l'Automne
 Fouillent la terre aux pieds, & leur teste se donne
 Contre le vent Boré, soudain en descendant
 La Poussiniere estoile, en terre va dardant
 Vne tempeste horrible, & vn froid importable :
 Et s'ils fouillent beaucoup, ell' sera dommageable
 Et cruelle ennemie aux arbres & au grain.
 Doncques le Laboureur qui veut son grenier plein,
 Et qui veut s'esjouir d'une moisson fertile,
 Doit souhaiter la neige, aux bleds verts tres-vtile :
 Si trop haute n'estoit, si qu'ell' vint à froïsser
 L'herbe encore tendrette, & pressant l'offenser.
 Doit souhaiter aussi que la brigade errante
 Des estoiles du Ciel, semblablement luisante
 Se regarde tousiours, sans qu'on voye par l'air
 Vne, ny deux, ny plus des Estoiles briller,
 Qui portent sur le front vne espesse criniere
 De longs cheveux ardans, esendus par derriere :
 Car s'ell' ont cheueleure, esperer il nous faut
 Que l'an doit estre sec extremement & chaud.

Outre le Laboureur n'a plaisir voir descendre
 Des Isles les oiseaux en grand troupe, & se rendre
 Dessus la terre ferme, aux premiers iours d'Esté :
 Car il craint que son bled des chaleurs offensé
 Ne trompe son attente, & la moisson s'en aille
 En lieu d'espics grenus en estrain & en paille.

*Le Cheurier au contraire en ce temps s'esfouist
Du retour des oiseaux, car tousiours il iouist
Par les grandes chaleurs, d'une bonne esperance
Pour auoir l'an entier laitage en abondance.
Ainsi pauvres chetifs, errans, & malheureux,
Viuons diuersement, les vns estans heureux
Par le malheur d'autrui, preuoyans les augures
De ce qu'est à nos pieds sur les choses futures.*

*Mesmement les bergers iugent par leurs troupeaux
La tempeste aduenir, quand leurs petits aigneaux
Courrent plus asprement pour trouuer la pasture;
Ou quand hors du troupeau le Bellier s'aduature
De choquer de la corne avec les aignelets :
Ou quand par les chemins, & sentiers verdelets,
Les vns des quatre pieds d'une gente allaignesse
Ruant foulent la terre, & les vieux, de paresse
Comme les plus pesans, ne sautent seulement
Que des pieds de deuant : ou quand ensemblement
Retournant sur le soir de la verte prairie,
Ne rentrent que contrains dedans la bergerie,
Ou quand ils mordent l'herbe, à peine le berger
A force de cailloux les chasse du manger.*

*Mesme le Laboureur & le Bouvier champestre
Ont cogneu par leurs beufs quand l'orage doit naistre.
Quand la corne du pié dessous l'espaule enté,
Ils lechent de la langue, ou sur le droit costé
Ils s'estendent sur terre, alors c'est vn presage
Qu'il est temps de tarder encor le labourage.
Ou quand dessus le soir en troupe s'amassant
Se rendent à la creche, ensemble mugissant,
Ou qu'on voit la genisse au retour de la pree
Gourmande se remplir, comme toute attristee,
Ayant peur de l'orage, ou qu'on voit se bouter
Par les buissons la Cheure, & gloutement brouter.
Ou qu'on voit le pourceau qui se touille & se meste
Dans le bourbier fangeux, & le chaume en iau!le
Çà & là par les champs esparpille du groin.
Ou quand le loup seulet, pour appaiser sa faim*

Abandonne le bois, & d'une longue haleine
 Hurler parmi les champs, & descend en la plaine,
 Audacieux & fier, approchant le labour,
 Et l'ouvrage entrepris du pauvre laboureur
 Pour se mettre à couvert, & trouver couche sure,
 Semblable à celui-là qui cherche couverture.
 Auant qu'il soit trois iours il te faut esperer
 Vne tempeste horrible, & aussi t'asseurer
 Des signes deuant dits, pour faire le presage
 Ou des vents aduenir, ou de pluye, ou d'orage,
 Dessus le mesme iour, car l'orage en est pres,
 Ou vrayment du second, ou du troisieme apres.

Et mesme les vieillards ont pris songneuse garde
 Escoutant la souris, quand d'une voix criarde
 Elle chante à mi-iour, & s'esgaye en sautant
 Plus qu'elle n'a de coustume, & va presque imitant
 Le sauter d'un bouffon : & le bruyant tonnerre
 Le chien va presentant, quand il gratte la terre
 Des deux pieds de deuant : & en issant de l'eau
 Le Cancre preuoit bien tout orage nouveau,
 Cherchant la terre ferme, & la plaine assuree :
 Et de ses pieds crochus la Ratte appriuoisee
 Renuersant la paillasse, & recherchant le list,
 Augure assurement que l'orage s'ensuit.
 Car en toute saison ceste petite beste
 Preuoit assurement la future tempeste.

Or de ce que j'ay dit ne prens rien à mespris,
 Car c'est vn beau fuiet, & digne d'estre appris,
 De sçauoir bien iuger de l'un par l'autre signe,
 Mais l'espoir plus certain, & la chose plus digne
 Pour y adiouster foy, quand deux ensemblement
 Aduiennent en vn temps, mais plus assurement
 S'il en vient trois au coup, & puis le nombre assemble
 Des signes que verras, les conferant ensemble,
 A ceux de l'an passé, songneux à obseruer
 Si le coucher du iour est pareil au leuer :
 Car tel qu'il est auant les estoiles luisantes,
 Tel il doit estre apres les estoiles couchantes.

*Il est commode aussi voir du mois finissant,
Et de celuy qui vient apres luy renaissant,
Et l'une & l'autre quarte, ayant la fin dernière
Et de l'autre ensuyuant la nature première.
Car l'air est incertain, par les huit iours entiers
Que la Lune ne court par ses vagues sentiers,
Ne paroissant au Ciel, à faute de lumière.
Donques si d'air en an deument tu considère
Tout cela que i'ay dit, tu pourras preuenir
Par les signes de l'air aux choses aduenir.*



LA
RECONNVE,
COMÉDIE



ARGUMENT

DE

LA RECONNVE.

Av sac de Poitiers vn Capitaine fait butin d'une ieune Damoiselle, de bonne grace & de bon lieu, & qui peu de temps auparavant avoit esté professe en vne Abbaye de filles : toutesfois se sentant de la nouvelle religion, avoit changé d'habit prenant l'accoustrement de bourgeoise. Ce Capitaine fort amoureux d'elle, appelé au service du Roy pour le recouvrement du Haure, la laissa en la ville de Paris, en la maison d'un sien confin Aduocat en la Court, desia vieil & ancien & sans enfans. Pendant l'absence de ce Capitaine, cest Aduocat en devint amoureux, sa femme desesperément ialouse, & vn autre ieune Aduoca à marier, amoureux aussi. Or ce vieillard pour haster son entreprise & manier son fait plus couertement, feint avoir entendu pour vray la mort de ce Capitaine a la prise du Haure, & resoult avec sa femme, que le meilleur estoit & le plus expedient de marier ceste

fille à son Clerc, qu'il auoit desia pratiqué sous promesse de quelque petit office. Ce ieune Aduocat surpris de mille passions nouuelles, l'empesche tant qu'il peut, la fille hors d'esperance de ce qu'elle attendoit du Capitaine qu'on auoit fait mort, & de pouoir iamais pretendre à l'alliance du ieune Aduocat estant encor en tutelle, & elle reputece comme estrangere, delibere d'accepter le mariage de ce Clerc, & est maintenant que lon doit faire les fiançailles : Toutesfois estans prests à se mettre à table, ce Capitaine qu'on auoit fait mort, arriue, & trouble tout : à l'instant mesme vn gentilhomme de Poictou pere de ceste Damoiselle, aduerty par vn sien Solliciteur que son procès estoit sur le bureau, vient à la maison de cet Aduocat pour entendre de ses affaires, trouue qu'il auoit gagné son procès : deuisant ensemble, iette l'œil sur ceste fille & la reconnoist sienne, s'enquiert de ce ieune Aduocat qui luy faisoit l'amour, luy promet en mariage vn office de Conseiller ou cinq cens liures de rente, & bulles expediees pour la dispense ; promet à ce Capitaine vne sienne niepce & vas place d'homme d'armes : donne à son Aduocat les despens du procès, à l'Aduocate cent escus pour ses espingles, le Clerc iouist de son benefice, & tous demeurent contents. Ainsi s'accorde iuesperement le mariage entre ceste ieune Damoiselle & ce ieune Aduocat.

LES ACTEVRS.

Monfieur l'Aduocat.
Madame l'Aduocate, *fa femme.*
Maître Iehan, *le Clerc.*
Iehanne, *la Chambriere.*
La voisine.
L'Amoureux, *son fils.*
Potiron, *son laquaiç.*
Anthoinete, *l'amoureuse.*
Le Capitaine Rodomont.
Bernard, *son vallet.*
Le Gentilhomme de Poictou.





LA RECONNVE,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

IANNE, CHAMBRIERE. M. IEHAN, LE CLERC.

Ianne.

*Ha que malheureuse est qui sert
Maintenant, & seruant qui pert
Son bien, sa peine & sa ieunesse!
Et quoy? seruir vne maistresse
De Paris, i'aimerois autant
Mourir cent fois : si ie fay tant
Que sortir hors de la maison,
Voisa Madame en venaison,
En bon point, grasse, & bien refaite,
Ialouse, fascheuse, & sugette
A son auertin, qui soudain*

Se met en son aigre leuain
 Pour crier apres moy trois heures.
 » Ha que les rentes sont mal seures
 » Du seruice de ces Messieurs.
 Sus mon Dieu quelquesfois ie meurs,
 Quelquesfois ie meurs quand i'y pense.
 Si Monsieur n'a traitté sa panse
 Des presens d'un pauvre plaideur,
 Tout le iour il sera refueur,
 Morne, triste, melancolique,
 Toute la nuit ou sa colique,
 Ou sa migraine le tourmente,
 Et Madame qui perd l'attente
 Du bien que donnent les maris
 Soupire de son amarris,
 Et crie que personno n'entre,
 Qu'ell' a des trenchaisons au ventre,
 Comme s'ell' vouloit accoucher.
 Monsieur ne fait rien que cracher,
 Touffer, emutir, & m'appelle,
 Ianne debout, de la chandelle,
 Hastez-vous & prenez vn peu
 De ce fagot, faites du feu,
 Mettez ces deux tizons ensemble.
 La pauvre Ianne est là qui tremble
 Deuant deux charbons qu'elle astise
 Toute la nuit en sa chemise,
 Pendant que Monsieur se pourmeine,
 Pendant que Monsieur prend halcine,
 Pendant que ce gentil Monsieur
 Veut appaiser son mal de caur.

Maistre Iehan.

Il y a trois heures entieres
 Que i'escoute icy les coleres
 De Ianna à toute heure qui bruit,
 Elle a eu quelque male-nuit
 Pour la colique de Monsieur :

*Nous pourrions bien dîner par cœur
Ou bien tard, puis qu'elle est en quinte,
Elle beura tantost sa pinte
A fin d'aualer ce courroux.
Mais il faut parler bas & doux
Pour ouyr comme elle caquette,
Ianne parle toujours seulette,
Redit tout, & ne celle rien,
Vrayment elle en conterra bien,
Ianne est maintenant en ses gogues.*

Ianne.

*Maîtres & maîtresse sont si rogues
Et si fiers, qu'ils ne seroyent pas
Pour me secourir vn seul pas :
L'vn me dit, Ianne frôte moy,
L'autre me dit, Approche toy
Et me haulse ce traouersin,
Ianne apporte moy ce bassin,
Mon orge mondé est-il fait ?
Que l'on mette au frais mon Iuillet,
Mon lait d'amandes, qu'on le passe.
Et voyla comme ie trespasse
Cens mille fois toutes les nuits.*

Maître Jehan.

*Ianne raconte les ennuis
Qu'elle a soufferts ceste nuitée
De Madame, aussi mal traitée
Aumoins de son mari grison
Que parente de sa maison,
Et femme qui fait en sa race.*

Ianne.

*Cela fait, ie vais, ie tracasse,
Cà & là, puis me faut aller
Au marché, au retour filer,
Balier, faire le lexique,*

*Et ne trouue ny fonds ny riue
 Ny le moyen de m'en tirer :
 Encor me faut il endurer
 Mille vergongnes sur le front
 Que tous deux ensemble me font.
 Puis ay-ie bien fait tout cela,
 Il me faut suyure çà & là
 Madame, & frotter haut & bas,
 Me rompre mains, iambes & bras
 A tourmenter vne escabelle,
 Vn banc, vne table, vne escuelle,
 A celle fin que son airain,
 Son cuire, son fer, son estain,
 Reluise iusqu'au lamperon
 Et iusqu'au cul du chauderon.*

Maitre Iehan.

*Ianne me donne des atteintes,
 Je n'ose faire mes complaints,
 Fen sçay trop plus que ie ne veux
 Elle en dit assez pour nous deux.*

Ianne.

*Hà Dieu que ne me fis-tu naistre
 Serue de quelque homme champestre,
 Ou de quelque bon laboureur
 Sans m'asseruir à ce Monsieur.*

Maitre Iehan.

*Ianne dit vray, l'affection
 Luy fait plaindre la passion
 Qui la tourmente, & sur mon ame
 S'il me falloit ourdir sa trame,
 J'aimerois mieux avec la peine
 Ne manger que du son d'aucine,
 Gardant les boucs & les brebis,
 Et ne manger que du pain bis,
 Que d'endurer dedans ces villes*

*Choses indignes & serviles,
Et plus qu'on ne sçauroit penser :
C'est toujours à recommencer.*

Ianne.

*Mais mon Dieu ie voy ma maistresse
Qui reuient desta de la messe,
Mon pot n'est pas encore au feu :
Je m'en vay souffler peu à peu
Ces trois charbons que j'ay par conte.*

Maistre Iehan.

*Ianne, si sa quinte luy monte
Vous aurez tantost vn assaut.
Si me fache t'il bien qu'il faut
Si tost au Palais retourner
Trouuer Monsieur, sans desfeuer
Je ne puis plus long temps attendre,
L'appetit commence à me prendre.*

SCENE II.

MADAME L'ADVOGATE, IANNE.

Madame l'Aduocate.

Ianne.

Ianne.

Madame.

Madame l'Aduocate.

*Qu'auons-nous
d'isner ?*

Ianne.

*Du lard & des chous,
Vne andouille, & vn hochepot,
Et le reste de ce gigot
Pour faire vn hachis.*

Madame l'Advocate.

C'est assez.

Ianne.

Ianne.

Madame.

Madame l'Advocate.

*Ramassez
Ceste cendre au feu qui se pèrt :
Le pot est toujours descouvert,
S'il bouit, & couiert s'il escumé :
Mais ie sçay c'est vostre coustume,
Jamais ne fistes autrement.
Repliez cet accoustrement,
Et reportez mon chaperon
Pour represser. Quoy? ce chaudron
Est-il bien là, & ceste escuelle,
Ceste chaire, ceste escabelle?
Que tu es paresseuse : brique
J'ay vne espingle qui me pique
Justement sur le drois costé,
Mon attiffet va de costé.
Hé mon Dieu que ie suis mal faite!
Ma verdugade s'est defaite
Pendant que j'estois à l'Eglise,
Et si j'ay deffous ma chemise
Dedans le dos ie ne sçay quoy :
Ie te pry Ianne accoustre moy,
Et me dy si nostre Antoinette
Couue point quelque amour secrette,*

T'en at-elle iamais parlé ?

Ianne.

*Je ne pense pas tant celer,
Vous me cognoissez bien, Madame,
Et puis ie ne suis qu'une femme
Vaisseau percé de tous costez :
Mais de vous mesmes évenez
Si auez quelque sentiment,
Si nostre homme secretement
Luy fait l'amour, & sur ma foy
L'en ay conneu ie ne sçay quoy.*

Madame l'Aduocate.

*Je n'en suis que trop assuree :
Et qui me rend desesperée
C'est cela, mais ie voudrois bien
Trouuer quelque gentil moyen
Pour m'en tirer.*

Ianne.

N'y pensez point.

Madame l'Aduocate.

*Je ne puis, car cela me point
De si pres, que ie ne fais pas
Ouurage, repos ny repas,
Cent fois le iour que ie n'y songe.*

Ianne.

*C'est le vis-argent qui vous ronge,
Es qui me fait toujours tancer :
Et sans autrement y penser,
Sus mon Dieu ie m'en suis doutée.*

Madame l'Aduocate.

Ha vieille carcasse odieuse,

Je vous y prendray vieil refueur.

Ianne.

*Vrayment c'est vn beau laboureur
Pour trainer là ceste charrue.*

Madame l'Aduocate.

*Il n'y a femme en ceste rue
Plus malheureuse que ie suis :
Hâ s' i' estois : mais ie ne puis ,
Je vous les ferois bien porter
Puis que vous me voulez traiter
En ceste sorte.*

Ianne.

*Mais la fille
Vous aime, puis elle est gentille :
D'elle ie n'auray iamais peur.*

Madame l'Aduocate.

*Toutefois ie tiens pour le seur
Et des yeux me l'a fait entendre,
Que s'elle vouloit entreprendre
Elle s'y porteroit si bien,
Que iamais on n'en sçauroit rien.
Car i'apperceu bien l'autre iour
Que pour dissimuler l'amour
Elle seroit assez finette.*

Ianne.

*Elle est mignarde, elle est saffrette,
Fort bien apprise, & sur mon Dieu
Elle doit estre de bon lieu
Et noble, ou ie suis abusée.*

Madame l'Aduocate.

S'elle seit vn peu plus rusée,

*Il n'y a fille dans Paris
Qui trouuast plusost cent maris
Qu'elle, s'elle en auoit besoin.*

Ianne.

*Elle est modeste, elle prend soin
De son fait, bonne mesnagere.*

Madame l'Aduocate.

*Je m'en vay trouuer ma commere
A fin de descharger mon cœur,
Je n'en puis plus : & si Monsieur
Reuient du Palais, qu'on m'appelle.
Mais Ianne soyez moy fidelle :
Car ie veux matter ce vilain,
Je le feray mourir de faim,
De soif & de mauuaise chere.*

Ianne.

*Madame est bien en sa colere,
Je l'ay mise en son ver coquin.
Mais ie ne fais rien ce matin
Autre chose que babiller,
S'il me faut-il tost habiller
A disner pour nostre Monsieur :
Par ma foy il n'est plus resueur
Depuis qu'il deuiant amoureux,
Il est gentil, doux, gracieux,
Et n'y a parfum qu'il ne porte.
Antoineste, amant que l'on sorte
Descendez & dressez la table.*

SCENE III.

ANTOINETTE. IANNE.

, Antoinette.

*Ne suis-je pas bien miserable ?
 Ne suis-je pas bien fortunee ?
 Je pense que ie ne suis nee
 Que pour endurer du malheur !
 Si i'ay tant soit peu de bon-heur
 Qui me face esperer en mieux,
 Seulement en tournant les yeux
 Il me laisse & soudain s'enfuit :
 C'est vn desastre qui me suit
 Et qui iamais ne m'abandonne.
 Si i'ay Fortune qui me donne
 Quelque moyen de m'auancer,
 Je ne sçay quoy sans y penser
 Se vient ietter à la trauerse,
 Qui brouille, tracaſſe, & renuerſe,
 Me tire & arrache des mains
 Le succès de tous mes deſſains.*

Ianne.

*Ceſte fille eſt bien mal-traitee.
 Mon Dieu quelle langue aſſetee,
 Comme elle parle, elle dit d'or,
 L'en voudrois bien ſçauoir encor,
 N'eſtoit qu'il me faut appreſſer
 Noſtre diſner & le haſſer.
 Je m'en vay trouuer ma cuiſine,
 Mais i'ay peur que ceſte couſine
 Ceans n'attraîne avecques ſoy,
 Sans y penser, ie ne sçay quoy.
 Mon cœur en fait mauuais preſage,
 Je crains fort que ce couſinage*

*Ne vienne d'un autre costé.
Ce beau Capitaine tuenté,
Cousin germain de nostre maistre,
La laissa en passant pour estre
Avec Madame, pour sçauoir
Et le seruice & le deuoir
Que font les filles de maison.*

Antoinette.

*Pen auray tousiours ma raison,
Il m'aime, & sçay qu'il est de race
De gens de bien, puis vne place
Ne luy peut manquer chez le Roy :
Aussi il m'a promis la foy
Qu'il me prendroit en mariage :
Ie l'ay trouué homme si sage,
Si tres-bon & si tres-honneste,
Qu'ayant puissance sur ma teste,
Iamais & non plus que sa seur
Ne me pressa de mon honneur :
Vray est que bien fort volontiers
A la surprise de Poitiers
Ie me rendis sa prisonniere,
Reconnoissant à sa maniere
Qu'il estoit quelque homme de bien :
Si ne sçait-il encores rien
Du tout que i'aye esté nourrie
Nonnain dans vne moinerie
Par l'espace de sept bons ans.
Mais ie pers icy bien mon tems
A discourir de ma fortune,
Ce n'est pas ce qui m'importune
Pour le present, c'est le souci
Que i'ay de me tirer d'icy,
Et de sçauoir toutes nouvelles.
Mon Dieu s'elles esloyent cruelles,
Et que l'on me dist qu'il est mort
Au Haure en assaillant le fort,*

*Que ferois-tu pauvre Anchoinette!
 Tu demourrois serue & sujette,
 Veufue d'amis & de secours!
 En ce monde ie n'ay recours
 De frere, de seur ny de mere.*

*De me retirer chez mon pere
 Ayant delaiſſé le couuent,
 Et puis changé d'accouſtrement,
 Ie ferois fort bien arriuee :
 Il n'est pas de la reformee,
 Il me renuoiroit bien chez moy.*

*De demeurer icy, & quoy ?
 D'un coſté ie fais tourmentee,
 Et de l'autre folicitée :
 Mon Dieu ! tout me vient à rebours,
 Ayde moy, tu es mon ſecours,
 Mon fort, mon tout, mon eſperance.
 Mais las ! mon Dieu t'heure s'auance,
 Et moy ie ne m'auance pas.
 Pentez Madame d'ici las.*

SCENE III.

MADAME L'ADVOGATE LA VOISINE.

Madame l'Aduocate.

Adieu voiſine.

La Voifine.

Adieu mon cœur.

Madame l'Aduocate.

Ie ſens venir noſtre monſieur.

La Voifine.

Il porte le gand parfumé

*Maintenant qu'il est allumé
D'un feu qu'il ne sçauroit eſteindre.*

Madame l'Aduocate.

*Qu'il a de peine à ſe contraindre
Pour ſe faire de belle taille.
Adieu, il faut que ie m'en aille,
Ce ſera pour vne autrefois.*

La Voifine.

*S'ell' ne fait rendre les abbois
A Monsieur, ie veux qu'on me tonde :
Il n'y a femme en tout le monde
Qui ſe faſche plus aigrement :
Ell' le rendra doux comme vn gand,
Et ſouple comme vn marroquin :
S'ell' ne luy met le brodequin
De trauers, ie veux qu'on me pende
La voifine eſt aſſez frianda
Pour luy dreſſer vn bon appas,
Et ſi ne ſ'en doutera pas,
Encor decourant l'entrepriſe,
Elle eſt ſecrete & bien appriſe
Pour fort bien déguifer vn fait.
Et ſ'il le galland contrefait
L'amoureux, hâ qu'elle eſt ruſee
Pour déuider vne fuzeé,
Et tirer dedans & dehors
Le filet d'un fuzeau retors.*

*Auſſi ce n'eſt pas la façon
Qu'un vieillard face le garçon,
Abuſant la ieuneſſe rendre
D'une femme qui peut apprendre
A faire tout ainſi que luy.
Encor en la maiſon d'autruy
Il y auroit quelque apparence,
Mais de le faire en la preſence
De ſa femme, & en ſa maiſon*

Il n'y a ryme ny raison.
 Puis pendurer, j'aurois mieux
 Cent fois qu'on me creuast les yeux,
 Et qu'on me bruslast toute viue.
 J'atten que nostre fils arriue,
 Il fait l'amour, ie le sçay bien.
 Mais ie croy que nous n'auons rien
 Pour disner, ie n'y pensois pas,
 Aussi ne luy faut-il grand cas,
 Il se paist de chose legere.
 Que Dieu pardoint à feu son pere,
 Il auoit ce bon naturel :
 Celuy de maistre Iehan n'est tel,
 Que ie voy venir droit à nous,
 Il ne peut plier les genoux
 Tant il est affoibli de faim,
 A le voir il a mieux besoin
 De disner cent fois que de rire.
 Maistre Iehan triomphe de dire,
 Mais c'est quand il a les piez chauds,
 Ou qu'il a quelques vieux defaux
 A taxer contre sa partie.
 Maistre Iean dresse vne sortie.

SCENE V.

MAISTRE IEHAN.

Sur mon Dieu ie ne viens iamais
 Toft ou tard de nostre Palais,
 Que ie n'apporte la famine :
 Je croy que c'est là qu'elle affine
 A tous les ongles & les dens,
 Ouy sur mon Dieu c'est là dedans
 Que l'on s'affame, & qu'on pratique
 A faire passer la colique
 Et bien toft par l'ame d'un sac.

*Si vous auez dans l'estomac
 Quelque chose mal digerée,
 Euentez la mine alterée .
 De quelque maigre chiquaneur,
 Il n'y a si grand mal de cœur,
 Ny de ventre, qui ne se passe :
 Ses yeux haues, ses mains, sa face,
 Son ventre & son foye d'aimant
 Cuisent l'or & le diamant :
 Ses paroles sont de sansues,
 Ses doigts de glus, ses mains crochues,
 Ce qu'il parle & ce qu'il soupire
 N'est rien qu'un esprit qui attire,
 Et qui par son attraction
 Fait suyure la digestion.*

*Ce sont caresses attrayantes,
 Ce ne sont qu'espines mordantes
 Qui font laisser le poil à tous,
 Il y a de l'aigre & du doux,
 Il y a du mol & du dur
 Dedans le sac d'un chiquaneur :
 Il est l'amorce & l'hameçon,
 Et vous vous estes son poisson :
 C'est l'ambre, vous estes la paille :
 C'est l'aymans, & vous la limaille
 De fer, ses mains sont des gluaux,
 Et vous, vous estes ses oyseaux :
 Nostre Palais est la pantiere,
 La glus, le rapeau, la filiere,
 Le ré saillant, le feu, la vois
 Où toute la France vne fois
 Tous les ans se prend au files.*

*C'est là c'est là que le caquet
 Se vend aussi cher comme crème,
 Iamais le fourment ne s'y seme,
 Ny l'herbe, & en toutes saisons
 On y fauche, & fait on moissons.
 C'est là que naissent les minieres*

D'or, d'argent, de toutes manieres
 Et toutes sortes de metaux :
 C'est là que coulent les ruisseaux
 Qui trainent l'arcene doree :
 C'est là qu'on prend à la pipee,
 En faisant consultation,
 Vne bonne succession.
 Les piliers, les bancs, & les portes,
 Bref tout y mord : là les peaux mortes
 Font mourir les hommes viuans.
 C'est là qu'on ronge à belles dents
 Cu de Poitou, ou de Solongne,
 Tousiours quelque vieille charongne.
 Aussi nostre Palais n'est beau
 Que pour escorcher vne peau
 Et regratter vn parchemin.
 Si ie traîne mon escarpin
 Le long de ce paut glissant,
 Ie reuien soudain pallissant
 De faim, de soif, & de colere,
 C'est ce barreau qui nous altere,
 Et qui nous effime le flanc.
 Si ie frotte contre le banc
 De quelque Procurent notuveau
 Le petit bord de mon manteau,
 Me voila mis en appetit :
 Ou si ie demeure vn petit
 Debout en la chambre doree,
 Me voila remis en caree
 Pour courir apres vn grand cerf.
 Sans plus me desplaist d'estre serf
 A ce monsieur qui m'importune
 Iour & nuit changer de fortune,
 Et parle de me marier :
 Encores me dist-il hier,
 Si l'accepte ce mariage,
 Qu'il me fera grand aduantage,
 Qu'il me donra ou vne office

*De Sergens, ou le bénéfice
 Qu'il tient de long temps en mon nom.
 L'ayant, qu'en feray-te sinon
 De bon argent pour me meubler?
 Hâ si ie pouvois assembler
 Cinq ou six cens escus ensemble,
 Je serois riche ce me semble.
 Mais ce pendant ie disneray,
 Et en disnant i'y penseray.
 Je suis las, il y a trois nuits
 Que sans me reposer te suis
 A faire l'extraic d'un procès
 En droit & matiere d'excès,
 D'un gentilhomme de Poitou :
 S'il vient i'en array fer ou clou,
 Quand il seroit ferré à glace,
 Mais ce pendant le temps se passe,
 Je m'en vay prendre mon repas.*

ACTE II.

SCÈNE I.

L'AMOUREUX.

*Hâ que celui est malheureux
 Auiourd'uy, qui vit amoureux!
 Amour porte tousiours en croupe
 Quelque malheur qui donne en poupe,
 Pour elancer nostre vaisseau
 Contre vn rocher ou dessous l'eau.
 Amour porte tousiours en queue
 Quelque maladie inconnue,
 C'est vn mal qu'on ne peut guarir,*

*Vn mal qu'on ne peut secourir
 En temps qui soit, le mal d'aimer
 Est vn mal qu'on ne peut charmer,
 Vn esprit qu'on ne peut contraindre,
 Vn malheur qu'on ne sçauroit peindre,
 Vn froid qu'on ne peut eschauffer,
 Vn feu qu'on ne peut eshouffer,
 C'est vn tourment, c'est vn erreur,
 Vn doux mal, vn plaisant malheur,
 A qui ius, drogue, ny racine
 Ne sçauroit faire medecine.*

*Amour est fertile de miel,
 Amour est fertile de fiel,
 Il iette le miel en la bouche,
 Le fiel iusques au cœur nous touche,
 Il porte le doux & l'amer :
 Amour est semblable à la mer,
 Qui douce & calme nous inuite,
 Puis nous tenant toute dépite
 Vomist & crache dessus nous
 Sa rage & son aigre courrous.*

*Puis outre les maux de l'Amour
 J'ay vn tuteur qui nuit & iour
 Ne parle que de me pousser
 A ce barreau, de m'auancer :
 D'autre costé j'ay vne mere
 Qui tousiours me dit, Feu ton pere
 Faisoit ceci, faisoit cela,
 Alloit deçà, alloit delà,
 Pour auoir pratique au Palais.
 Hà que Dieu luy pardoint, iamais
 Ne reuint en quelque saison
 La bourse vuide à la maison.
 Ce pendant, au lieu de gouster
 Le plaisir, il faut escouter
 Ces propos & ne dire rien :
 Je sçay que nous auons du bien,
 Mais quoy? quel bien si ie n'ay point*

*Moyen de me tenir en point ?
 D'auoir la chemise froncée,
 Le collet, la cappe doublee
 De taffetas ou de satin,
 D'auoir la mulle; l'escarpin,
 Et quelque chausse de couleur,
 Quelque rubis, quelque faueur
 Pour donner à mon Antoinette,
 Dont le souuenir me sagette,
 Me trouble & m'altere le sang,
 Et me fait soupirer le flanc ?
 Ce beau teint, ce front, cette face,
 Ce tetin, cette bonne grace,
 Ce parler accort, & ces yeux
 Me font deuenir furieux.
 Et puis il faut que la Ieunesse
 Se rende serue à la rudesse
 Ou d'un pere, ou d'un precepteur,
 Ou d'une mere, ou d'un tuteur.
 J'aurois mieux mourir cent fois
 Que me ranger dessous leurs lois,
 Et d'asseruir ma liberté,
 A leur graue seuerité :
 Et vous promets qu'une partie
 Se fera à ma fantaisie
 Pour ce coup, & j'en seray creu.
 Je ne voy rien & n'ay rien veu
 Au monde que ie puisse suyure
 Qu'Antoinette, qui me fait viure,
 Desbournant ses yeux doucement,
 Et puis mourir en un moment.
 Aussi ie n'aime point ma vie,
 Sinon que pour la seule enuie
 Que j'ay de luy donner mon cœur
 Pour humble & loyal seruiteur.
 J'auray tantost quelque nouvelle,
 Car j'ay laissé en sentinelle
 Potiron, à fin de la voir*

*Expressément, & de sçavoir
De Ianne comme elle se porte.
Jamais ne vient qu'il ne m'apporte
L'esperance, ou le desespoir :
Je sçay bien pourtant son vouloir,
Seulement si ce Capitaine
Eſtoit mort, ie suis hors de peine,
Je seray choisi entre tous,
L'abbatray aisément les coups
Et de monsieur & de son clerc.
I'oy Potiron, il parle cler,
Il a quelque chose à me dire.*

*Il vaut mieux que ie me retire
Icy pour sçavoir le discours
Et le secret de mes amours :
Potiron est sur ses complaints,
S'il ne me donne des atteintes
Bien aigrement, ie veux mourir.
Oyez, vous aurez du plaisir.*

SCENE II.

POTIRON. L'AMOVREUX.

Potiron.

*Hà que pleust à Dieu que mon maistre,
Mon ieune advocaceau, peust estre
Vne fois aussi diligent
Au Palais à gagner argent,
Pour bien y faire son deuoir,
Qu'il est diligent de sçavoir
Des nouvelles de sa maistresse.
Luy ou moy nuit & iour sans cesse
Nous sommes là, pour demander
S'elle voudroit rien commander :
C'est son eslude, son barreau,*

*Son sac, ses pièces, son bureau,
 Bref il ne pense en autre chose.
 Dieu sçait si Potiron repose,
 Et s'il a seulement loisir
 De boire un trait à son plaisir,
 Pendant que monsieur escarmouche
 A toutes heures cette mouche,
 Qui lay poinçonne le cerveau.
 S'il y a quelque cas nouveau,
 Toujours quand le dîner s'apreste,
 Potiron, sus avant en queue,
 Potiron il vous faut trotter,
 Potiron il faut eunter
 Soudain si la beste est en prise,
 Ou si c'est nouvelle entreprise
 Et qu'il faille courir expres,
 Potiron sus, allez apres,
 Cela n'est que mon ordinaire.
 Ce pendant ie ne puis tant faire
 Que venir à temps pour dîner,
 Et ce n'estoit le d'escueuer,
 Voila Potiron bien trotté,
 Potiron aussi mal traité
 Qu'un vieil potiron au vinaigre.*

L'Amoureux.

*Potiron que tu seras maigre
 S'il faut viure en ceste façon.*

Potiron.

*Plustost serois aide à maçon
 Que de servir ces langoureux,
 Ces aduocaceaux amoureux,
 Qui ne vendent que les fumées
 De leurs parolles parfumées.*

L'Amoureux.

*Voila comme ces paillardaux,
 Ces petits coquins friandeaux*

*Deuisent ordinairement
De leurs maistres publiquement,
Puis mettez là vostre segret :
Le n'ay tant seulement regret
De luy auoir dit mon affaire.*

Potiron.

*Pay Potiron, il vous faut taire,
Je le voy bien là qui m'attend,
Jamais n'aura ce qu'il pretend :
Car il a trop forte partie.*

SCENE III.

L'AMOVREUX. POTIRON.

L'Amoureux.

Est bien?

Potiron.

*Elle n'est pas sortie,
Monsieur estoit encore à table.*

L'Amoureux.

Et Ianne?

Potiron.

*Ianne secourable
De Potiron & de sa faim,
Aussi tost qu'elle a veu de loin
Potiron, la voyla plantee
Sur la porte toute atristee,
Elle nous en a bien conté.
Monsieur n'est pas trop desgousté.*

L'Amoureux.

Amoureux.

Potiron.

*Mais de quelle sorte!
Il n'y a faueur qu'il ne porte.*

L'Amoureux.

Mais dy Potiron ie t'en prie.

Potiron.

*Si ie le dis, sans menterie,
Cela vous fera mal au cueur.*

L'Amoureux.

Dy Potyron.

Potiron.

*C'est ce refuseur
Qui brasse quelque amour segrette,
Comme dit Ianne, à Antoinette,
Et voudroit bien trouver manteau
Pour bien couvrir le feu nduveau,
Qui fait allumer le tison
Es cendres de ce poil grison.
La pauurete mal assuree
Est à demy desesperee :
Et pour l'auoir plus finement
Il pratique segrettement
Maître Iehan pour le marier.*

L'Amoureux.

*Ie sçay tout cela dès hyer.
Ianne ne dit elle autre chose ?*

Potiron.

*Elle en sçait bien, mais elle n'oze,
Comme elle dit, le deceler :
Puis on l'est venu demander,
Ainsi qu'elle parloit à moy.*

L'Amoureux.

Va disner, mais depeche toy.

Potiron.

*Et vraiment j'en ay bon besoin,
 Penrage de soif & de faim,
 Mes boyaux ronflent de colere,
 Ils contrefont la gibeciere
 De mon maistre, ils bâillent tousjours.*

L'Amoureux.

*Si ie ne sçay tout le discours
 Que monsieur a fait en disnant,
 Je seray tousjours attendant
 Dessus le sueil de nostre porte,
 Jusques à tant que Ianne sorte,
 Pour sçauoir d'elle, si ie suis
 Viuant ou si viure ie puis :
 C'est l'esperance de ma vie,
 C'est mon heur, c'est ma ialouche,
 Mon tout, mon ame, mon desir,
 Mon mil, ma grace, mon plaisir,
 Sans elle ie pourrois bien dire
 Qu'Amour exerce son empire
 De rigueur, d'ennuy, de mechef
 Maintenant sur mon pauvre chef.
 Sans elle ie serois en peine
 Nuit & iour à perte d'aleine,
 A force de trop soupirer :
 Je ne sçauois bien esperer
 Sans son aide, & sans son secours
 De mettre fin à mes amours.
 C'est ce monsieur, c'est ce brouillon
 Qui me veut donner l'éguillon,
 Afin de me mettre en martel.
 Hà mon Dieu que tu es cruel,
 Amour, & que tes mains cruelles
 Font sur moy de playes nouvelles !
 Au moins quelquefois pren soucy
 De moy, & me prens à mercy,
 Ou me fay perdre la memoire*

*De ses yeux, de sa dent d'ivoire,
De la belle & blonde crespine
De ses cheveux, de sa poitrine,
De sa taille, de son tetin,
De sa bouche qui sent le thym
Quand elle a les leures déclofes :
Des lis, des aillets, & des roses
Qui fleurissent dessus son sein :
De son front, de sa blanche main,
De sa douceur & de sa grace,
Qui toutes ces beautéz efface.*

*Pren donc pitié de mon malheur,
Et donne trêve à ma douleur,
Amour, & relasche à ma peine.
S'il disoit que ce Capitaine
Son cousin fuß mort à l'assaut,
Ce que pleuß à Dieu, il ne faut
Que cela seulement aduienne,
Si n'ay-ie pas peur qu'il reuienne,
Au moins s'il est en assaillant
Aussi braue & aussi vaillant
Que ie l'ay veu estant à table.
Mais que say-ie icy miserable !
Il vaut mieux que ie me retire
Dedans nostre sallette, & dire
A Potiron, qu'il vienne prest,
Et qu'il poursuyue l'intereß
De moy & de ma pauure vie,
Que l'ay maintenant afferuie
Pour vne beauté languissant
Chez ce monsieur à vingt pour cent.
Potiron.*

Potiron.

Monsieur.

L'Amoureux.

Sus auant

Que l'on se tienne icy deuant,

*Pour espier qui va, qui vient,
Qui sort, qui entre, & s'il advient
Que Ianne sorte, qu'on m'appelle.*

Potiron.

*Je ne suis plus que sentinelle,
Je ne sçay plus autre mestier :
Potiron dedans son cartier
A aussi bien porté les armes
Pendant qu'on donnoit les allarmes,
Qu'homme qui fust dedans Paris.
Potiron tout vestu de gris,
Ouy Potiron faisoit le braue
Dans la cuisine ou dans la caue :
Là dedans est mon lit d'honneur.
C'est là que ie veux que mon cœur,
Ma sallade & ma vieille espee
Soyent mis & pendus en trophée.
Mais il me faut parler pian pian,
Car voyla Ianne & maistre Iehan
Qui sortent, c'est à moy d'attendre
Ce qu'ils diront, & de l'apprendre.
Il sera tombé de l'orage,
Ianne est morne & triste en visage.
Ces yeux rouges, ce poil rebours
Font iuger qu'il y a trois iours
Qu'elle n'a mangé que moutarde :
Ell' n'a point la mine gaillarde,
Il y a quelque malencontre.*

SCENE IIII.

MAISTRE IEHAN. IANNE. POTIRON.

Maistre Iehan.

*Et vrayment son visage monstre
Qu'elle a son beguin à l'enuers :*

*Quelque chose va de trauers
Qui luy trouble la fantaisie.*

Ianne.

*Ce n'est rien qu'une ialousie
Qui luy altere le cerueau.*

Maistre Iehan.

*Son mal va bien outre la peau,
Il luy touche iusques au cœur.*

Ianne.

*Aussi il falloit que Monsieur
Luy donnaſt les occaſions
De la mettre en ces paſſions.*

Maistre Iehan.

*Il y a anguille sous roche :
Aussi tost que monsieur approche
D'elle, à fin de la careſſer,
Madame vient le repouſſer
Si fierement que c'est merueille.
S'elle n'a la puce en l'oreille
Je veus mourir preſentement.
Ianne dit vray, ce ſeul tourment
Luy feroit perdre la ceruelle.*

Ianne.

*Je ſçay bien comme elle chancelle
Et de la langue & de l'eſprit,
Quand' elle oit ſeulement le bruit
D'un voiſin, ou d'une voiſine,
Qui porte moudre ſa farine
Ailleurs que dedans ſa maiſon.*

Maistre Iehan.

A propos voyla Potiron.

Potiron.

Tous deux vous en contez de belles.

*Et bien dites moy des nouvelles,
 Qui a il? maistre Jehan sçait tout,
 C'est maistre Jehan qui tient le bout,
 Qui nous fait perdre la partie.
 Et bien, madame est auertie
 Du fait de monsieur, est-ce tout?
 J'ay entendu de bout en bout
 Vos propos.*

Maistre Jehan.

Ce sont de tes ruses.

Ianne.

*Potiron n'a iamais d'excuses,
 Potiron parle librement.*

Potiron.

*C'est la façon de maintenant,
 Le siecle & la saison le porte,
 Chacun en dit, chacun rapporte
 Cela mesme qu'il ne sçait pas :
 Mentir m'espargne mille pas,
 Mille courses, mille couruees,
 Sans les mensonges controuuees
 Mon escarpin deuiendroit tel
 Qu'vn mouuement perpetuel,
 Je serois tousiours en haleine :
 Et puis il n'y a point de peine
 Au seruice d'vn amoureux!*

Maistre Jehan.

*Potiron que tu es heureux
 Si tu le sçauois bien connoistre!*

Potiron.

*Je voudrois t'auoir veu vn maistre
 De ceruelle comme le mien,
 Pour auoir cet heur & ce bien.
 Mais Ianne vous estes resueuse,
 Hé vraiment vous estes facheuse.*

Ianne.

*Vous ne faites que lanterner,
Perdre temps, & balliuerner :
Mais que voulez vous que ie die?*

Maître Iehan.

*Potiron, ceste maladie
Ne la tourmente pas souuent.*

Potiron.

*Parbien, c'est quelque mauuais vent
Qui l'a frappee ce matin,
Et l'a mise en son auertin.*

Maître Iehan.

*Potiron, tréues de colere,
Laissons là Ianne. Quelle chere
Ce pendant que Monsieur contoit
Du Haure pris, & qu'il vantoit
L'heureuse & vaillante ieunesse
De nostre Roy, & la sagesse
Et l'heur de la Royne sa mere,
Lors qu'il disoit que la main fiere
Es le cueur braue du François
Auoit mis & chassé l'Anglois
Hors des limites de la France :
Aussi tost Madame commence
Feignant de ne l'entendre pas,
A parler haut, à parler bas,
Puis iette les yeux contre terre.*

Potiron.

*Maître Iehan parle de la guerre
Ainsi que de son parchemin,
Maître Iean a l'esprit mutin.*

Ianne.

Hà Potiron laisse-le dire.

Maître Iehan.

Si Monsieur auoit faim de rire,

*Aussi tost elle rougissoit,
Aussi tost elle pallissoit.*

Ianne.

*Madame est en son pelisson,
Non, iamais en ceste façon
Ne la vey descontentancee.*

Potiron.

Ianne en dira sa ratelee.

Maître Iehan.

*Monseur est semblable à celui
Qui laboure le champ d'autruy,
Et laisse là le fen en friche :
C'est ainç que l'on denient riche.*

Ianne.

*Hé vrayment il a bonne grace,
C'est pour luy ceste soupe grasse,
Il s'en peut bien torcher le bec.*

Maître Iehan.

*Ianne, son moulin est trop sec
Pour y mouldre ceste farine.*

Potiron.

*C'est pour sa bouche qu'on l'astne,
Et pour le metre en appetit.*

Ianne.

*Potiron parlons vn petit
Plus bas, il est en la sallette.*

Potiron.

*J'ay peur que ceste amour secrette
Ne se brasse pour maître Iean.*

Maître Iehan.

Pour moy?

Potiron.

Ouy pour vous.

Maître Iehan.

Han han han

Je serois acheué de peindre.

Potiron.

*Si Monsieur vous vouloit contraindre
De l'espouser.*

Maître Iehan.

Moy, & pourquoy?

*Elle est trop mignarde pour moy,
Elle est de trop bonne maison.*

Potiron.

*Mais la liberté du grison
Sera de luy donner carrière.*

Maître Iehan.

*Il s'en peut bien tirer arriere,
Ce n'est pas pour vn tel montear,
Ce n'est pas pour vn tel picqueur
Vrayment que la lice est dressée.*

Ianne.

*Sa monture est trop harassée,
Il peut bien s'essayer ailleurs.*

Maître Iehan.

Il n'est pas du rang des plus seurs.

Potiron.

*La lance à Monsieur est gauchere
Pour tirer droit à la visiere.*

Ianne.

Ce n'est pas son fait de courir.

Maître Iehan.

Je voudrois bien le secourir.

Ianne.

Ouy pour appaiser sa furie.

Potiron.

*Ianne a serui à l'escarie,
Elle en parle assez proprement.*

Ianne.

*C'a donc esté en escurant
Mon chaudron dedans la cuisine.*

Maistre Iehan.

*Mais i'oy Monsieur qui se matine,
Le vais acheuer mon extrais.*

Potiron.

*Et moy ie m'en vais boire vn trait,
Car nous iourons vne premiere
A toutes restes de colere
Tantost mon aduocat & moy.*

Ianne.

Adieu tous deux.

Maistre Iehan.

*Adieu, ie voy
Antoinette qui se desfrobe
Avec Madame au garderobe.*

Ianne.

Adieu, ie vais à mon mesnage.

Maistre Iehan.

Nous en parlerons danantage.

Potiron.

Adieu.

Maistre Iehan.

Ceste nouvelle trame

*Mettra iusque à la haute game
Cet aduocat, ce fait le touche.*

SCÈNE V.

POTIRON.

*Je m'en vay bien ietter la mouche
Au cerueau de mon amoureux :
A ce coup il est malheureux,
Il peut bien quitter la partie,
Je m'en vay luy mettre l'ortie
Et l'éguillon dessous le flanc,
C'est à luy à quitter le ranc,
F'en ay descouvert l'embuscade,
Et s'il ne se donne de garde
On luy fera vn mauuais tour,
C'est vn ennemy que l'Amour,
Ce monsieur a cent vieilles ruses,
Cent couuertes, cent excuses
Pour ruiner ce ieune sot.
Mais si ie ne luy disois mot
De tout cela que i'ay appris
Ce seroit pour le rendre épris
Et surpris tousiours dauantage,
Ce seroit allumer sa rage
Et le rendre plus furieux
Que iamais, pourtant il vaut mieux
Dire tous & ne celer rien.
Car quand de moy il sçaura bien
Qu'on luy voudra ietter la poudre
En l'ail, il se pourra resoudre
Et reprendre le frein aux dens :
Il ne faut à ces ieunes gens
Qu'vne heure pour les faire sages,
Puis il dira que les orages*

*Ne viennent iamais que de moy.
 Si diray-ie tout par ma foy,
 C'est auure de misericorde
 De luy donner eschelle & corde
 Pour le tirer hors de prison,
 Où fureur surmonte raison,
 Et seule y commande la rage.
 Potiron est deuenu sage,
 Il philosophe maintenant :
 Il a repris son sentiment
 En beuant, la digestion
 Fait fumeuse operation
 Dedans sa petite ceruelle.
 Mais ie vay dire la nouvelle
 A mon aduocat qui m'attend,
 Il est sans cœur, s'il ne se pend
 Es s'il n'a maintenant enuie.
 D'honorer sa melancolie
 De quelque bien-heureuse mort,
 Plusost que d'endurer ce tort.*

ACTE III.

SCENE I.

MONSIEVR L'ADVOCAT.

*Vrayment il falloit bien qu'Amour
 Vint informer sur le retour
 Et sur le decours de ma vie
 De mon fait, se faisant partie
 Si aigrement encontre moy :
 Toutefois ce plaisant é moy,*

Or que ie sois vieil & cassé,
Me fait souuenir du passé,
Et me remet en l'allegresse
Où i'estois lors que la ieunesse
En la plus gentille saison
Versoit l'amoureuse poison,
Qui les cueurs doucement enflame
D'vne belle & gentille flame.
Mais s'il me plonge en cet accés
Ie crains de perdre mon procès,
Or que i'entende la matiere:
Car i'ay oublié la maniere
D'intenter en ces actions.
Ie n'ay griefs ny saluations,
Factons, responsifs, ny repliques,
Ie fourniray trop de dupliques:
Mais pour conclure en cet endroit
Ie n'ay pour soustenir mon droit,
Encor que i'eusse le bureau,
Iamais la faueur du barreau
Ne sera pour moy, la ieunesse
Ne fait iamais pour la vieillesse,
Amour n'est point pour les vieillars:
Toutefois ce sont des hasars,
Amour est oyseau de passage.
Car las! aussi tost que nostre âge
Se rend de l'hiuer compaignon,
Aussi tost s'enuolle mignon
Haut à l'effort, car sa nature
Ne peut endurer la froidure,
La vieillesse point ne luy plaist:
Toutefois point ne me déplaist
Qu'il m'affaille pour m'éprouuer,
Connoissant qu'on ne peut trouuer
Viande au monde plus exquise,
Plus delicate, & plus requise,
Et qui mieux retienne son miel,
Son goust, sa saumure, & son sel,

Qu'Amour en son aigreur extrême :
 Il fait sa sauce de luymesme
 Et luymesme porte son ius,
 Son sucre, son sel, son verius :
 C'est vne douce confiture.
 S'il a quelque chose trop dure
 A digerer il l'adouciß,
 Il Penaigriß, il la farciß
 De sucre dous & d'herbes fines :
 Si l'on y trouue des espines
 Il les couure s^ç finement
 Qu'on les aualle doucement :
 Et bref ie croy que rien ne plaiß
 Au monde si l'Amour n'y est,
 C'est luy c'est luy qui fait esprandre
 Remuans vne vieille cendre,
 La glace au plus fort de l'hiver,
 Et le feu mesme congeler.
 De moy i'en fay l'experience :
 Car dès le temps que ie commence
 A le maßer en mon breuusage,
 Encores que le poil & l'Age
 Ma bannissent de ce plaisir,
 Je me sens toutefois saisir
 Le cœur d'vne ieune allegresse,
 Je ne sens rien de la vieillesse,
 Mes membres sont gaillards & forts.
 Je n'ay rien dessus tout mon corps
 Qui me face monßtrer caduque,
 Que la dent noire & la perruque
 Et des fillons dessus le front,
 Qui vieillard & ridé me font :
 Au reste ie suis fort gaillard,
 Fay le parfum, le gand mignard,
 L'escarpin, la chauffe coupee,
 La gibeciere bien houpee,
 La robe faise à haut collet,
 Le clerc, le laquais, le mules :

*Bref ce que j'ay veu me desplaire
 Auiourd'huy commence à me plaire,
 Rien plus triste & fascheux ne m'est
 Et rien sur tout ne me desplais
 Que la colere violente
 D'une femme qui me tourmente,
 Qu'un ail qui m'espia & m'aguette,
 Qu'une langue qui me sagette,
 Qu'un regard hagard & ialoux,
 Qu'un visage plein de courroux
 D'une femme qui vit pour moy
 Cent fois plus que ie ne voudroy :
 Si faut-il pourtant que ie face
 Ou par finesse ou par menace,
 Par surprise, ou par action
 Qu'elP passe condamnation.
 Hd que ie la voy eschaufee,
 Encor qu'elle soit mal coiffee
 Si me faut-il la caresser :
 Mais s'elle denoit trespasser,
 Si faut-il pourtant qu'elle endure,
 Si la pillule estoit plus dure
 Qu'acier, si faut-il l'aualer.
 Vrayment le temps s'en va troubler,
 La Lune est fort rouge en visage,
 Ce vermillon est vn presage
 Qu'il courra quelque mauuais vent.
 Il vaut mieux aller au deuant
 Pour l'appaiser s'il est possible,
 C'est verser l'eau dedans vn crible,
 Et pescher les poissons en l'air,
 C'est courir les cerfs dans la mer
 De vouloir tirer ceste beste
 De l'amble qu'elle a dans sa teste.*

SCENE II.

MADAME L'ADVOCATE. MONSIEUR L'ADVOCAT

Madame l'Aduocate.

Le vous en feray bien mouller.

Monsieur l'Aduocat.

*Et bien où voulez-vous aller
Mon miel, ma douceur, ma careffe ?*

Madame l'Aduocate.

*Ton fiel, ta rigueur, ta destresse,
Je sçay bien dont ie suis venue,
Je ne suis point si peu connue
Et si n'ay point si peu de bien,
Que l'on ne me reçoïue bien,
Fay de bons parens Dieu merci.*

Monsieur l'Aduocat.

Ils ne sont pas de loing d'icy.

Madame l'Aduocate.

*A moy qui suis de bon lignage,
Et ma foy d'autre parentage
Et de meilleure part que vous.*

Monsieur l'Aduocat.

Tout beau, Madame, parlez doux.

Madame l'Aduocate.

*Allez faites vostre mesnage,
Je n'ay proposé dauantage
De demeurer avecques vous.*

Monsieur l'Aduocat.

*Vous serez toujours en courroux,
Il y a ia semaine entiere*

*Que vous tenez vostre colere,
Et si vous ne sçauetz pourquoy.*

Madame l'Aduocate.

*Pourquoy mercy Dieu? ie le voy
Et iour & nuit deuant mes yeux.*

Monsieur l'Aduocat.

*Ce ne sont que des enuieux
Qui vous donnent vn faux entendre.*

Madame l'Aduocate.

*Non non ie n'en veux plus apprendre,
Hé i'en sçay trop de la moitié.*

Monsieur l'Aduocat.

*Ou c'est nouvelle inimitié,
Ou quelque bauarde secrette
Vous a dit que l'aime Antoinette :
Et vous, vous aimez les menteurs,
Les flagorneurs, les rapporteurs,
Cela est vostre naturel.
Il n'est pas vray, ie ne suis tel
Et ne voudrois l'auoir pensé,
Et si ie me suis auancé
Quelquefois de parler à elle,
De la prendre par sous l'esselle,
De luy voir enfler le teton,
Passer la main sous le menton,
C'a esté en vostre presence.
Mais du depuis que ie commence
A me tenir vn peu en point,
D'estre gaillard, ne crier point,
Le soupçon & la ialousie
Vous ont troublé la fantaisie.*

Madame l'Aduocate.

*Rien ne me trouble finon vous
Qui me plongez en ce courroux,
Et m'eschaufez cette colere.*

Monfieur l'Aduocat.

*Venez approchez ma commere,
Et parlons doucement enfemble.*

Madame l'Aduocate.

Doucement?

Monfieur l'Aduocat.

*Voyez, il me femble
Que tous deux auons Dieu mercy
Du bien affez, & fans foucy
Que nous paffons viure aifément.*

Madame l'Aduocate.

*Eft-ce là le bon traitement?
Eft-ce l'amour & la douceur,
La courtoife, & la faueur,
Que vous promiffes de me faire?*

Monfieur l'Aduocat.

*C'est grand cas, ie ne vous puis plaire,
Tout ce que ie fay vous defplaiſt.*

Madame l'Aduocate.

*Ce que vous faites ne me plaiſt,
Et m'en donnez l'occafion.*

Monfieur l'Aduocat.

*Auez-vous eu affection
De collet, de drap, ou d'anneau,
De cotillon ou de manteau
Bandé de velours alentour,
Ou de quelque toile d'atour,
De chaisnes, de bracelets d'or,
Ou de quelque autre choſe encor,
Que n'ayez eu argent en main,
Pour l'acheter auffi foudain?*

Madame l'Aduocate.

Ie ne m'en ſuis meſcontentee.

Monfieur l'Aduocat.

Quoy donc? estes vous mal traittee?

Madame l'Aduocate. ●

*Vous fçauvez bien ce qu'il me faut,
Et pourquoy ie parle fi haut
Maintenant.*

Monfieur l'Aduocat.

*Or pour y mettre ordre,
Et pour ne voir plus ce defordre,
Sans qu'il y ait caufe ou raifon
De troubler l'eau de la maifon,
Il faut que vous feruiez de mere
A Antoinette, & moy de pere,
Et bref il nous la faut pouruoir,
A fin que n'ayez de la voir
Occafion, ny moy auffi.
Mais tirons nous vn peu d'icy :
Car s'il ne tient qu'à vous baifer,
Vrayment ie vous veux appaifer.*

Madame l'Aduocate.

*Le baifer ne m'appaise point,
Monfieur, Monfieur ce n'est le point
Qui m'esguillonne le cofte.*

Monfieur l'Aduocat.

Vofre mal eft plus haut monté.

Madame l'Aduocate.

Entrons, la porte n'eft pas clofe.

Monfieur l'Aduocat.

*Ce pendant gardez quelque chofe¹
Pour crier & tancer demain,
Ie vous veux dire le deffain,
Et le rétraintif que i'aprefte,
Pour guerir vofre mal de teffe.*

SCENE III.

L'AMOVREUX. POTIRON.

L'Amoureux.

Tu les as veus ?

Potiron.

Je les ay veus.

L'Amoureux.

Tous deus ensemble ?

Potiron.

Ouy tous deus.

L'Amoureux.

Tu sçais bien tout ce qu'ils ont dit ?

Potiron.

Ouy, ie sçay tout ce qu'ils ont dit.

L'Amoureux.

Quoy ? que monsieur aime Antoinette ?

Potiron.

Ouy, que monsieur aime Antoinette.

L'Amoureux.

Et qu'il pratique maistre Iehan ?

Potiron.

Ouy, qu'il pratique maistre Iehan.

L'Amoureux.

Pour brasser quelque mariage ?

Potiron.

Pour brasser quelque mariage.

L'Amoureux.

Et que madame le sçait bien?

Potiron.

*Et que madame le sçait bien,
 Je vous l'ay ia dit tant de fois :
 Et si vous auez droits, ou loix,
 Ou defenses pour l'empescher,
 Monsieur, il vous faut despescher.*

L'Amoureux.

*Mais auant que rien entreprendre,
 Potiron, il te faut attendre
 icy, si tu verras sortir
 Ianne, à fin de m'en aduertir :
 Je meurs d'une ialouse enuie
 De sçauoir ma mort ou ma vie.
 J'ay madame & Ianne pour moy,
 D'Antoinette ie sçay par quoy
 Elle n'accordera iamais
 D'espouser vn Clerc du Palais :
 Toutefois ce traistre Lutin
 Est si meschant, est si tresfin,
 Qu'il me donna vn croc en iambe,
 Si de fortune ie n'eniambe
 A grands pas dessus ses brisees.*

Potiron.

*Si les toiles sont bien dressees,
 J'espere de suyure à la trasse
 La beste en prise, que ie chasse,
 Et mettray monsieur en defaut.*

L'Amoureux.

*Potiron, c'est ainsi qu'il faut
 Prendre force, cueur & courage.*

Potiron.

*Si ie ne romps le mariage,
 Baste.*

L'Amoureux.

*Potiron, ie descouure
Ce bel amoureux, qui entrouure
La porte pour sortir dehors.*

Potiron.

Rentrez & faites vos efforts.

L'Amoureux.

Je m'en vais.

Potiron.

*Allez de par Dieu,
Car ie voy monsieur en ce lieu,
Et madame qui sort apres :
Je les espiray de si pres
Que ie vous mettray hors de peine.*

SCENE III.

MONSIEVR L'ADVOCAT.
MADAME L'ADVOCATE. POTIRON.

Monfieur l'Aduocat.

*Je sçay bien que ce Capitaine
Mon coufin, qui me la laiffa,
Ne viendra iamais pardeça :
Il est mort, & par fa vaillance.
Yn soldat de fa connoiffance
Retourné tout nouvellement,
Me le conta dernièrement :
Je ne l'ay voulu auancer
Si tost, de peur de l'offenser.
« Aussi la nouvelle fascheuse
« Ne peut estre trop paresseuse.*

Madame l'Aduocate.

Que la fille en sera marrie!

Monfieur l'Aduocat.

*C'est la breche & la batterie
Par où nostre malheur se paffe.*

Potiron.

*Il ne dit mot que ie donnaffe
Pour vn efcu d'or & de pois :
Mais il faut retenir ma vois,
Ils n'ont point les aureilles foudes,
S'ils ne fe donnent point de bourdes,
A ce coup mon maiftre eft heureux.*

Madame l'Aduocate.

*C'est vn mestier tres-dangereux
Que la guerre, à ce que ie voy.*

Potiron.

C'est pour vn autre que pour moy.

Monfieur l'Aduocat.

*Et fi m'affeura pour le feur
Qu'estant couché derriere vn mur
Dessus le ventre en embuscade,
Il furuint vne canonnade
Drois par dessus vn rauelin,
Qui prend le mur & le coufin,
Et les emporta pefle-mefle
Hachez menus comme la greffe.*

Madame l'Aduocate.

Je vous promets que c'est dommage.

Potiron.

*Mon maiftre a gagné l'auantage
Sur la partie pour ce coup.*

Monfieur l'Aduocat.

*Mais nous tardons icy beaucoup.
Le iour s'en va, conclufion
Pour vous tirer d'opinion,*

Il nous la faut pourvoir, m'amie.

Madame l'Aduocate.

Je n'en seray iamais marrie.

Monsieur l'Aduocat.

*Puis ce n'est que charge aussi bien,
Et si c'est par nostre moyen
Qu'ell' se marie, & qu'on luy donne
Vn bon present, c'est belle aumonne,
Rien mieux employé ne peut estre :
Puis elle est pour le reconnoistre
Or' qu'elle soit de pauvre lieu.*

Madame l'Aduocate.

*Comment ? vous sçauetz tout le ieu
De ce cousin qui l'enleua.*

Monsieur l'Aduocat.

*Je sçay bien comme tout en va,
Elle est toutefois de nature
Aussi douce que creature
Qui soit au monde.*

Madame l'Aduocate.

*On a toujours
Sur l'âge affaire du secours,
A toute heure, de ieunes gens.*

Monsieur l'Aduocat.

Que vous en semble t'il, ma femme ?

Madame l'Aduocate.

*Mais que ceste nouvelle trame
Ne m'ourdisse nouveau martel,
J'en suis d'aduis, il n'est rien tel
Qu'en descharger nostre mesnage
Par l'accord d'vn beau mariage.*

Monsieur l'Aduocat.

Je l'ay desja bien commencé.

Madame l'Aduocate.

Mais encore, à qui ?

Monsieur l'Aduocat.

J'ay pensé

*Que maître Ian estoit son cas.
Il y a cinq cens aduocas
Au palais, qui ne sçauoyent faire
Ce qu'il fait : Il sçait bien extraire,
Dresser appointemens en droit,
A la barre, hé il plaideroit :
Maître Ian est gentil garçon,
Maître Ian a bonne façon,
Maître Ian est fin & accort,
Maître Ian n'est pas vn brin sot :
Et bref maître Ian sans enuie
Gagnera aussi bien sa vie
Que solliciteur du palais.*

Madame l'Aduocate.

*Puis vous ne l'oublierez iamais,
Il nous a fait trop de seruice.*

Monsieur l'Aduocat.

*Puis ie le mettray en office
Ou de Clerc du Greffe, ou d'Huiffier.*

Madame l'Aduocate.

Il ne sçait que trop ce mestier.

Monsieur l'Aduocat.

Est-ce bien dit ? que vous en semble ?

Madame l'Aduocate.

*S'ils sont bien mariez ensemble
J'espere qu'ils feront du fruit :
La fille est bonne & a bon bruit,
La fille est douce & gracieuse,
Elle n'est fiere ny facheuse,
La fille n'est pas vn brin forte :*

*Je crains qu'elle soit huguenotte
Seulement, car elle est modeste,
En parolles chaste & honneste,
Et tousjours sa bouche ou son cœur
Pensent ou parlent du seigneur,
J'ay peur qu'ils ne s'accordent pas.*

Monfieur l'Aduocat.

*Hé tout cela n'est pas grand cas,
Sçachez seulement son vouloir.*

Madame l'Aduocate.

*Iy vais, & feray tout deuoir
De sçauoir bien secretement
Qui elle est, & quoy, & comment.*

Monfieur l'Aduocat.

*N'en faites ia trop grande enqueſte,
Vous luy pourriez mettre en la teſte
Ie ne ſçay quoy pour la faſcher.*

Madame l'Aduocate.

*Vrayment ie ne veux empescher
Quant à moy, vne œuvre ſi ſainte.*

Monfieur l'Aduocat.

*Allez, ie vay donner Patteinte
A mon Clerc ſuyuant ce deſſain.*

Madame l'Aduocate.

*Auiourdhy pluſtoſt que demain
Nous les accorderons enſemble.*

Monfieur l'Aduocat.

*N'ay-ie pas mis ma beſte à l'amble
Doucement & ſans la forcer ?
Il faut ſeulement amorcer
Vn peu ceſte beſte farouche
D'vn petit mors dedans la bouche,
Pour la tourner à toutes mains.*

*Je vais acheuer mes deffains :
 J'en auray, ou faudray à traire.*

SCENE V.

POTIRON, IANNE.

Potiron.

*Je suis alteré de me taire.
 Voilà Ianne. Et bien est-ce fait?*

Ianne.

*Potiron, vous estes du guet,
 Tu peux bien redire à ton maistre
 De point en point ce que peut estre :
 Tu l'as entendu comme moy.*

Potiron.

Ce capitaine est mort : mais quoy?

Ianne.

*Ce coup a coupé l'esguillette,
 Et rompu du tout la buchette :
 D'esperance ie n'en ay plus.*

Potiron.

*Mais mon Dieu! comme ce perclus,
 Ce vieux refueur, ce mitouin
 A contrefait le patelin.*

Ianne.

*Il l'a si bien mitouinée
 Et si bien empatélinée
 Qu'il a fait ce qu'il a voulu.*

Potiron.

Et quoy? Ianne..

Ianne.

*Ils ont resolu
Faire aujourdhuy le mariage.*

Potiron.

Auourdhuy?

Ianne.

*Voire, i'en enrage
Et si i'en creue de despit :
Cela se fera sans respit.*

Potiron.

Voyci mon malheur ou mon bien.

Ianne.

*Potiron, ils nous oiront bien :
Va t'en & chemine tout beau.*

Potiron.

*Encor tiennent-ils l'escheueau
Pour desmester leur entreprise.*

Ianne.

Gardons-nous de quelque surprise.

Potiron.

*Quelque chose que Ianne die
La toile n'est pas mal ourdie :
Si ceste nouvelle poursuite
Auourdhuy ne se precipite,
Posteray mon aduocceau
D'entre la pierre & le couteau,
Et mettray le tout à bon port :
S'il dit vray, ceste belle mort
Doit apporter & vie & grace
A mon aduocat qui trespasse
Pauurement, & qui meurt ainsi
Que meurt vn amoureux transi
Sous la rigueur d'une maistresse.*

*Mais ie vuy luy donner adresse,
Pour expedier promptement
Le souhait qu'il desire tant.*

ACTE III.

SCENE I.

ANTOINETTE.

*Entre les malheurs le malheur
Que plus ie craignois en mon cœur
M'est aduenu, malencontreuse,
Pauvre, chetifue, malheureuse,
Et fortunee que ie suis!
Rien plus esperer ie ne puis,
Puis que mort & malauanture
M'ont dérobé la creature
Au monde que j'aimois le plus,
En qui j'auois mis le surplus
Pour iamais de mon esperance,
En qui j'auois toute assurance,
En qui j'auois mis mon espoir,
Mon souhait, mon tout, mon auoir,
Et seul à qui j'auois enuie
De donner mon cœur & ma vie.
Mais que feray-je maintenant
Sinon de prier humblement
Le Seigneur de me secourir,
Si que ie ne puisse encourir
Ny mal, ny honte, ny diffame?
Monfieur l'aduocat, & madame,
Me pressent de me marier.*

Le ieune homme me fait prier
 D'attendre quelques iours encore,
 Je sçay qu'il m'aime, & qu'il honore
 Sur toutes choses la Vertu,
 Mais auant qu'il ait combatu
 Son tuteur, son oncle & sa mere,
 Et les parens de feu son pere
 A celle fin d'y consentir,
 Il n'en pourra iamais sortir :
 Puis on m'a dit ie ne sçay quoy,
 Qu'il auoit ia promis la foy
 A vne ieune damoiselle,
 Et qu'il plaide pour l'amour d'elle,
 Et sy croy mesme que monsieur
 En doit estre solliciteur :
 Cela seul m'en a destournee
 De confesser dont ie suis nee
 Je sçay bien que secretement
 Madame m'a voulu tenter,
 Et à fin de la contenter,
 J'ay dit que i'estois orfeline
 Fille d'un fañeur de marine,
 Qui estoit natif de Poitiers,
 Et qu'il y a dix ans entiers
 Qu'il estoit mort en vn voyage.
 Et sans me forcer dauantage
 S'est contentee, & croy de peur
 De me fascher, elle a bon cœur,
 Seulement elle m'a prie
 Si ie veux estre mariee,
 Je ne refuse le parti
 Que monsieur m'auoit assorti,
 Me promettant bon auantage
 Si j'accepte le mariage.
 J'ay dit que i'auois arresté
 De suyure en tout leur volenté,
 Et faire ce qui leur plairoit.
 Maisre Iehan n'est pas mal-adroit,

*Il est doux, & si a l'adresse
 En ce qu'il fait, puis la noblesse
 Auiourd'huy n'est que pauureté
 Je ne puis viure en liberté,
 En liberté de conscience
 Mieux qu'à Paris, la patience
 Sera mon espoir & mon bien.
 Puis ne pouuant esperer rien
 De ma maison, que puis-je mieux
 Sinon de m'eslongner de ceux
 Qui ne me voudroyent recognoistre?
 Possible le temps fera naistre
 Quelque nouvelle occasion,
 Pour nous mettre en possession
 Du bien que nous n'esperons point.
 Mais voyci Ianne tout à point,
 Ell' me dira tout le secret.*

SCENE II.

IANNE. ANTOINETTE.
 MADAME L'ADVOCATE.

Ianne.

*Je n'ay tant seulement regret
 Que de nostre pauvre amoureux :
 Mais ie croy que ces langoureux
 Ont oublié tout en vn iour.*

Antoinette.

*Ianne, vous parlez de l'amour.
 Qu'y a t'il?*

Ianne.

*Vous m'en donnez bien,
 Comme si vous n'en sçauiez rien :
 Vous serez auiourd'huy fiancée,
 Et demain matin espousee*

*A nostre Clerc, qui ne le sçait.
 Mais laissez moy faire mon fait,
 J'ay de la besongne taillee,
 Et n'ay point d'esguille enfilee.
 Il me faut aller acheter
 Des viandes, pour apprester
 A souper pour vos fiançailles.*

Antoinette.

Et quoy ?

Ianne.

*Deux perdrix & deux cailles,
 Vn connil, quelques hutaudeaux,
 Cardes, oranges, pigeonneaux,
 Si j'en puis trouver à bon pris
 Dessous la porte de Paris.*

Antoinette.

*Allez Ianne, & marchandez bien,
 Mais à fin qu'il ne manque rien,
 Achez pour l'amour de moy
 Outre cela ie ne sçay quoy,
 Voila vn escu que ie donne,
 Mais ne le dites à personne.*

Ianne.

*C'est donc le meilleur de le prendre :
 Qui veut gagner il faut despendre,
 De là vient vostre honnesteté,
 L'enten ceste ciuiliré.
 Mais qu'on se coiffe & qu'on se mire.*

Antoinette.

Et bien Ianne vous voulez rire.

Ianne.

*Allez, vous me ferez tancer,
 Allez donc pour vous aiancer,
 Et pour vous faire vn peu iolie.*

Antoinette.

*Madame est toute ramollie,
Monsieur l'a remise en son sens,
Je m'en vais.*

Ianne.

Adieu ie pers temps.

Ianne seule.

*Mon Dieu que ie plains ce repas,
Pauvre fille qui ne sçait pas
Que ceste liberalité
Se fait pour la commodité
Que monsieur espere en auoir :
Et madame qui peut sçauoir
Ce qu'il bastit en son cerueau,
Donne le drap & le cizeau,
Pour se tailler vne cornette.
Toutefois i'estime Antoinette
Tant sage & tant fille de bien,
Qu'en fin ce monsieur n'aura rien
De ce qu'il pretend, le mechef
Qu'il forge, cherra sur son chef.*

Madame l'Aduocate.

Ianne.

Ianne.

Madame.

Madame l'Aduocate.

Et allez donc :

*Pour babiller ie ne veis onc
Femme au monde qui vous ressemble.*

Ianne.

Fay cent mille affaires ensemble.

Madame l'Aduocate.

Rien ne sert de vous excuser.

Ianne.

Il ne faut iamais reposer.

Madame l'Aduocate.

*Elle caquette toute seule,
C'est vn claquet, c'est vne meule
D'vn moulin qui tourne tousiours.*

SCENE III.

MADAME L'ADVOCATE. LA VOISINE.

Madame l'Aduocate.

*Toutes les heures me sont iours
Si ie ne voy nostre voisine :
Mais ie la voy qu'elle chemine
Droit icy, & fort à propos,
Non ie n'auray iamais repos,
Si ie ne dis entierement
Comme s'est fait l'appointement
Entre mon bon mari & moy.
Et bien voisine?*

La Voisine.

Et bien, mais quoy?

Madame l'Aduocate.

*Vous ne sçauex pas des nouvelles?
Il y a tréues eternelles.*

La Voisine.

*Comment? qui a fait cest accord
Si tost?*

Madame l'Aduocate.

*Affeuré de la mort
Du capitaine son cousin,
Puis voyant le malheur voisin*

*Qui luy tomboit dessus la teste,
Pour m'oster le martel, arreste
D'accorder ce soir Antoinette
Avec son Clerc, c'est chose faite,
Nous l'auons ainsi resolu.*

La Voifine.

Mais pour le seur, est-il conclu?

Madame l'Aduocate.

Tout conclu.

La Voifine.

J'en crains vne fin.

Madame l'Aduocate.

Comment?

La Voifine.

Monsieur est caut & fin,

*Gardez bien qu'une vieille ruzé
Sur la fin du ieu vous abuse :
Toutefois il est sage & vieux,
Et croy qu'il fait tout pour le mieux.*

Madame l'Aduocate.

*Quant à moy ie le pense ainsi :
Et vous commere?*

La Voifine.

Et moy aussi.

Madame l'Aduocate.

*Bref au pis aller ie conclus
Lors que ie ne la verray plus,
Et qu'elle sera retiree
En son mesnage & mariee,
Poste au moins les occasions
De mes ialoufes passions.
Ce que ie voy me passionne.
En mon absence qu'il garsonne
Et face tout ce qu'il voudra :
Si ie l'apperçoy, il faudra
Qu'il ait bon pié & bonne main,*

*Si ie prens vne fois le frain
Que ie ne le mette à raison,
Et ne luy fais perdre l'arçon.*

La Voisine.

C'est donc ce soir?

Madame l'Aduocate.

Que vaut l'attendre?

La Voisine.

*C'est bien fait, il faut toujours prendre
Ces vieux resueurs tout promptement :
Car ils changent en vn moment
Et de fait & de volonté.*

Madame l'Aduocate.

*Si est il pourtant arresté ;
Ianne fait desia la cuisine.
Mais n'y faillez pas ma voisine,
Mais ie vous pry ny faillez pas.*

La Voisine.

I'iray.

Madame l'Aduocate.

*Nous n'auons pas grand cas,
Nous n'auons que nostre ordinaire.*

La Voisine.

*Ie vous pry, que voudriez-vous faire ?
Quoy que vous faut-il ?*

Madame l'Aduocate.

Nous rirons

*Mangeant ce peu que nous aurons,
Et vous conteray l'auantage
Que monsieur donne en mariage
A maistre Iehan.*

La Voisine.

Cela va bien.

Madame l'Aduocate.

Voisine, mais n'apportez rien,

Pour ce soir nous auons assez.

La Voisine.

*Bien bien : mais commere pensez
Que ie me doutois de l'affaire.
J'ay veu nostre fils se déplaire
Tout ce iour, il n'a point disné :
Potiron l'en a destourné
De ne sçay quoy qu'il luy a dit.
Il est fascheus, triste, depit,
Et quant à moy ie suis fort aise,
Encor que le fait luy déplaise.
Mais le temps luy fera passer
Bien tost cest amoureux penser,
Auant trois mois il l'oubliera :
Lors possible il estudira
Mieux qu'il n'a fait le temps passé.*

Madame l'Aduocate.

*Quant à ce point il est cassé,
Il peut bien ailleurs se pourvoir
En amours, & quant au vouloir
De la fille, ie sçay qu'elle aime,
Mais elle sçait bien que la treme
N'est pas pour ourdir cette toile.
Commere, nous y gagnons tous,
Faisant pour moy, i'ay fait pour vous,
Pensez que vostre fils n'eust peu
Se marier sans vostre sceu.*

La Voisine.

Il est tant leger à promettre.

Madame l'Aduocate.

*Encore il vous pouuoit remettre,
Comme il a fait, en desarroy.*

La Voisine.

*Ha commere, vous dites vray.
Encor n'en est-il pas dehors.*

Madame l'Aduocate.

*Dieu soit loué, puis que l'en sors
A mon honneur à cette fois.
A Dieu Commere ie m'en vois,
A Dieu il est temps que ie sorte,
Ie voy monsieur à nostre porte,
Qui m'attend, venez de bonne heure
Ce soir.*

La Voifine.

*Firay, ie vous assure
Sans mentir.*

Madame l'Aduocate.

*Mais ne faillez pas
D'amener vostre filz, Commere,
Plustost oubliera sa colere
Voyant son malheur deuant luy,
Que de l'entendre par antruy.*

SCENE IIII.

MONS. L'ADVOCAT. MAD. L'ADVOCAETE.

Monsieur l'Aduocat.

*Il me tarde qu'il ne soit nuit,
De peur que le malheur qui suit
Pas à pas la bonne fortune,
A son arriuer n'importune
De quelque fascheux déplaisir
Les douceurs de nostre plaisir.
Mon Dieu quel trouble, quel' allarme,
Maintenant si nostre gendarme
Arriuoit dispos & gaillard!
Puis ie crains ce petit paillard
Potiron, il est fin & caut,
Et sçait trop bien comment il faut*

Affaisonner vn bon broüet :
Il mettra mon Clerc au roüet
S'il peut, il n'a sens ny memoire,
Il est assez fol de le croire,
A cela il n'est point retif.
Et puis l'amour est inuentif
A guerir soudain les vlcères,
Qui prouiennent de ses coleres :
Il a ses emplastres tous prests,
Le basme & l'onguent tout expres
Pour reioindre ce qu'il entame.
Mais voicy arriuer ma femme,
M'auroit elle bien entendu?
Je m'en vay, c'est trop attendu.

Madame l'Aduocate.

Mais que dittes vous, mon amy ?

Monfieur l'Aduocat.

Je ne scay, ie suis endormy,
Je suis tout malfait.

Madame l'Aduocate.

Si faut-il

Rire ce soir, estre gentil,
Nous aurons bonne compagnee
Pour festoyer nostre accordee,
Si faut-il se mettre en pourpoint.

Monfieur l'Aduocat.

Nos voisins y viendront-ils point ?

Madame l'Aduocate.

Eux ? ils n'ont garde d'y faillir

Monfieur l'Aduocat.

Ce pendant ie vais affaillir
Vn gros procès, & le happer
Au poil, attendant le souper :
Et vous, ma femme, donnez ordre

*Qu'on ne face point de desordre,
Et que nostre souper soit prest
De bonne heure, & ce qui y est
Soit serui bien & nettement,
De broche en bouche chaudement.*

Madame l'Aduocate.

*P'y vais, & si feray si bien,
En tout qu'il n'y manquera rien.*

SCENE V.

MADAME L'ADVOCADE. IANNE.

Madame l'Aduocate.

Ianne.

Ianne.

Madame.

Madame l'Aduocate.

Approchez-vous.

Ianne.

Vous me debauchez à tous coups.

Madame l'Aduocate.

La viande est-elle lardee?

La volaille est-elle amandee?

Ianne.

*Tout est si cher que c'est pitié,
Tout est enchery de moitié :
Je ne vey iamais si cher tems,
Et croyez que les pauvres gens
Cest hyuer auront bien à faire.*

Madame l'Aduocate.

Ianne, parlons de nostre affaire,

*Le temps nous pourroit bien tromper.
Il vous faut haſter le ſouper
Ianne, & ne parlez d'autre choſe.*

Ianne.

*Laiſſez donc ceſte porte cloſe,
Et vous en allez hors d'icy :
Allez, n'ayez point de ſouci,
Je vous pry, ie feray bien tout,
Et ſi l'en viendray bien à bout
Dieu aidant, & me laiſſez faire.*

Madame l'Aduocate.

*C'eſt donc le plus court de me taire,
Il faut laiſſer Ianne ſeulette :
Pendant ie vay voir Antoinette
Et maître Ian, qui font l'amour.
Je croy que c'eſt le premier iour
Qu'ils parlerent iamais enſemble.*

SCENE VI.

L'AMOVREUX. POTIRON.

L'Amoureux.

*L'Homme, quand il naiſt en ce monde,
Eſt comme vn deſſain que lon fonde
Pour faire vn baſtiment nouveau :
Quand il eſt parfait, riche & beau,
Vn chacun de ſa grace belle
Prend le portrait, prend le modèle,
Pour en deſrober la façon.
Puis l'architeſte & le maçon
En tirent profit & louange :
Mais ſi vn locatif s'y range,
Mauuais meſnager, mal-fongneux,
Salle, ſans cœur, ord, pareſſeux,*

Le mur, le toit, le fenestrage
 Se sent de son mauuais mesnage :
 Ou il prend coup, ou se dement,
 Ou perd sa grace en vn moment :
 Vn vent se leue, vne tempeste,
 Qui rompt la tuille, abbat le feste,
 Puis la paresse du monsieur
 Laisse les cheurons & le mur
 Au vent, à l'air sans couuerture :
 Suruiens vne eau, vne froidure
 Qui pourrist lates, ensesteaux,
 Poutres, trauerfes, soliucaux :
 Et ainsi peu à peu se mine,
 A la fin tombant en ruine.
 Ainsi le bon pere qui sert
 D'ouurier, de maçon, & qui fait
 La muraille & les fondemens,
 Et le plancher à ses enfans :
 Les fait songneusement instruire,
 Les fait marchans, les fait escrire,
 Bref il en fait vn bastiment
 Pour exemple & pour ornement,
 Sans espargner ny chaulx, ny sable,
 Pour rendre la muraille stable.
 Mais quand ce maçon n'y est plus,
 Tout se gaste & deuiet reclus,
 Tout s'y pourrist, la nonchalance
 Le fait tomber en decadance.
 Je le sçay : car durant le temps
 Que la puissance des parens
 Me tenoit en obeissance,
 Je donnoy bien telle esperance
 De moy, que j'estois le premier
 Des plus gentils de mon quartier.
 Mais depuis que ceste tempeste
 Amour a plu dessus ma teste,
 Depuis que l'orage & le vent
 Ont corrompu ce bastiment

*Et qu'Amour s'en est fait le maistre,
 Il n'y a plus moyen d'y estre,
 Il pleut par tout, deuant derriere :
 Je ne suis plus qu'une goutiere,
 Tout est pourry, tout s'en va choir,
 Et n'y a ordre d'y pourvoir
 Qui ne voudroit pour me refaire
 Dessus le premier exemplaire,
 Me rebastir tout de nouveau :
 Je n'attens plus que le cordeau
 Pour donner tréues à ma peine.
 Voici Potiron hors d'haleine,
 Qui a til?*

Potiron.

*Il faudroit foncer
 Dix escus pour vous annoncer
 Le vray segret & la nouvelle
 Qui vous tire de la cordelle
 Du bourreau, qui vous tyrannise.*

L'Amoureux.

*Quoy? y a til quelque surprise,
 Ou quelque bon secours pour moy?*

Potiron.

Fort bon.

L'Amoureux.

*Je te promis ma foy
 Tu auras vn accoustrement.
 Mais dy doncques.*

Potiron.

*Tout promptement
 Je sçay que nostre capitaine
 Est bien mort, c'est chose certaine.*

L'Amoureux.

*Il est mort. Potiron va, brasse,
 Taille, recous quelque fallace,*

*Pour rompre & pour troubler la feste
 Du mariage qui s'appreste.
 Va, & dy qu'elle m'a promis,
 Affeure qu'vn de tes amis
 Auiourdhy mesme s'est fait fort
 Que le gendarme n'est pas mort,
 Et qu'il sera tost de retour.
 Si nous pouuons passer ce iour
 Pour empescher, ou pour attendre,
 La fièvre ne me peut reprendre
 Estant guery de cet accès.*

Potiron.

*Ainsi gaingne t'on son procès,
 Il faut gaingner madamoyselle
 Ou bien d'une robbe nouvelle,
 Ou d'une chaisne, ou d'un anneau,
 A fin d'estre sur le bureau :
 Pratiquer vn sollicitueur,
 Et surborner vn Rapporteur
 De quelque chose de grand pris.*

L'Amoureux.

*Mon Dieu que tu es mal appris!
 Il n'est pas temps de rencontrer,
 Maintenant il faut inuenter
 Quelque chose bonne pour moy,
 Quelque moyen, ie ne sçay quoy.
 Dy plustost qu'elle est mon espouse.*

Potiron.

*Il ne faut que cette ventouse
 Dessus la nuque du vieillart,
 Pour esteindre le feu qui l'ard :
 Sans plus ie crains l'aigre colere
 Et l'auertin de vostre mere,
 Elle creuera de dépit.*

L'Amoureux.

Pendant i'auray quelque repit

Pour donner ordre à mon affaire.

Potiron.

*Adieu monsieur, laissez moy faire :
Parbleu ie m'en vais brouiller tout.*

L'Amoureux.

*Va, Ianne tiendra bien le bout,
Elle est assez fine & rusée,
Pour deuider cette fusée.*

ACTE V.

SCENE I.

IANNE.

LE CAPITAINE. BERNARD SON VALET.

Le Capitaine.

*Ie hay ces ames casanieres,
Ie hay ces ames buissonnieres,
Ces soldats qui le plus souuent
N'osent mettre la teste au vent
Pour trouuer la bonne fortune.
La guerre est vne mer commune
Pour s'enrichir en vn moment :
Il ne faut qu'vn abordement,
Vn sac, vn dé, vne ruïne,
Vn trouble, vn assaut, vne mine :
Il ne faut qu'vne guerre encor
En France, pour se faire d'or,
Vn viel curé, vn riche moine,
Vn bon abbé, vn bon chanoine,
Ou quelque prieur bien nourry
Pour decouuir le pot pourry.
Bernard.*

Bernard.

Monsieur.

Le Capitaine.

N'es tu point las ?

Bernard.

*Parbieu ie n'ay iambe ny bras
Qui ne perde force & vigueur,
Ie n'en puis plus, mais vous monsieur ?*

Le Capitaine.

*Fay fait autresfois de grans traittes,
Fay dressé embusches segrettes,
Fay fait de approches de nuit,
Fay fait cent fois, oyant le bruis
Du tabourin, la sentinelle,
Fay miné, sappé, fait eschelle,
Et pour acquérir quelque nom
Fay fait à gorge de canon
A l'ennemy cent camifades,
Fay donné cent harquebusades,
Cent fois i'ay couru au defaut
D'un bataillon, ou d'un assaut,
Cent fois i'ay donné des allarmes,
Fay mille fois porté les armes
Trente six heures sans dormir,
Fay fait trembler, i'ay fait fremir
Cent fois l'ennemy en campagne :
Et en Piémont & en Espagne,
Trois fois combatu en camp clos,
Mille fois perdu le repos,
Mille fois couché sur la dure,
A l'air, au chaud, à la froidure :
Mais ie n'eu iamais tant de mal
Fust à pié ou fust à cheual,
Que i'ay eu pour gaigner Paris.*

Bernard.

Vos amours ne seront marris

*De vous voir en bonne santé,
 Monsieur, trançon de ce costé,
 Je vois porte & fenestre ensemble
 De vostre cousin, ce me semble.*

Le Capitaine.

Bernard.

Bernard.

Monsieur.

Le Capitaine.

Approche toy.

Bernard.

Que voulez vous ?

Le Capitaine.

Viença dy moy,

Que te semble de l'entreprise ?

Bernard.

*Si la ville n'eust esté prise,
 Et si Dieu n'eust esté François,
 Je ne fais doute que l'Anglois
 N'eust forgé & mis en ballance
 Les Angelots en nostre France,
 Ainsi qu'il a fait autrefois.*

Le Capitaine.

*Viença, Bernard, depuis trois mois
 Combien monte nostre butin ?*

Bernard.

*Monsieur vous n'êtes point mutin
 Pour entrer premier à la breche,
 Je ne suis qu'une pique seche,
 Mais ie suis toujours des premiers,
 Si lon me trouue des derniers
 Parbieu ie veux que l'on me berne.*

Le Capitaine.

*Ouy pour aller à la tauerne.
Bernard.*

Bernard.

*Ouy dea cela s'entend,
Mais pour estre braue ou vaillant
Vous n'estes point heureux en terre,
Allez sur mer, puisque la guerre
Ne vous peut en rien secourir.*

Le Capitaine.

Vive Poitiers pour s'enrichir.

Bernard.

Il vous en souuient Capitaine.

Le Capitaine.

Nous y tirasmes bien la laine.

Bernard.

*Ouy bien la greffe & la toison
Du troupeau de la grand maison.*

Le Capitaine.

Deux mille escus furent mon gain.

Bernard.

*Vous ne contez pas la nonnain
Que laissastes en ceste ville.*

Le Capitaine.

*Qu'elle est belle & qu'elle est gentille!
Mais elle est vn peu huguenotte.*

Bernard.

*Je croy pourtant que sous la cotte
Elle est de chair ainsi que nous,
Vous le sçauetz.*

Le Capitaine.

Vous tairez-vous

Bernard?

Bernard.

Il le faut bien celer.

Le Capitaine.

Je vous defens bien d'en parler.

Bernard.

Il ne faut ia me le defendre.

Le Capitaine.

*Tu sçais bien que j'ay fait entendre
Qu'elle estoit de mon parentage.*

Bernard.

*Mais s'on braffoit vn mariage
Sans vostre sceu?*

Le Capitaine.

On n'oseroit.

Bernard.

Non dea! Et qui l'empescheroit?

Le Capitaine.

Moy parbieu.

Bernard.

*Comment? les Abeffes,
Les seruantes & les profesfes
De vingt & cinq ans le font bien.*

Le Capitaine.

Est-il vray?

Bernard.

*Ha cela n'est rien,
Vrayment on fait bien autre chose.*

Le Capitaine.

*Paix-là Bernard, la bouche close,
Nous en dirons vne autre fois
Librement entre deux parois :
Je te pry voy tant seulement,
Si la chauffe & l'accoustrement,
Et le fourreau de mon espee
Et mon escharpe bien houpee
Sont bien en point, à celle fin
Que ie salue mon cousin
Et luy face la reuerence.*

Bernard.

*C'est là que dort vostre esperance
Antoinette vostre souci.*

Le Capitaine.

*Mais ie pense que c'est icy
Bernard.*

Bernard.

*Vous estes à la porte.
Frapperez-ie?*

Le Capitaine.

*De quelle sorte
Je suis amy de la maison.*

Bernard.

*Parbieu ie sens la venaison,
Pay le nez comme vn way limier :
On fait festin, c'est mor. mestier
De sçauoir si la broche tourne :
Et vrayment si ie m'en retourne
Sans souper, ie veux qu'on me pende.*

Le Capitaine.

Frappe frappe, que l'on t'entende.

Ianne.

Qu'est-ce là qui frappe si fort?

Le Capitaine.

Amis, Ianne.

Ianne.

Vous auez tort.

Le Capitaine.

*Ianne, ouurez, c'est le Capitaine.
Je suis né pour vous faire peine,
Toufours l'auez ainsi conneu.*

Ianne.

*Le Capitaine est-il venu?
Comment? on nous l'auoit fait mort.*

Le Capitaine.

*Ha parbieu l'on me faisoit tort,
Je n'y pensay onc en ma vie.
Mais viença, Ianne ie te prie,
Va t'il bien à nostre Antoinette?*

Ianne.

*Monfieur, entrez en la sallette,
Vous la trouuerez bien en point.
Vrayment monfieur n'esperoit point,
Ny elle, de iamais auoir
Ce bon heur que de vous reuoir.
Entrez, on se va mettre à table.*

SCENE II.

IANNE.

*Vray Dieu vray Dieu quelle meslee!
Vrayment la fesse est bien troublee,
Le brouët est bien respandu,
Si ay-ie pourtant despendu*

*Trois francs pour le moins en viande,
 Sera pour festoyer la bande
 Et bien veigner nostre cousin :
 Pleust à Dieu que nostre voisin
 Fust aduerti de l'auanture.
 Hé maistre Ian vostre monture
 Ne sera pas pour ce moulin.
 Et vous refueur vieux gobelin,
 Vous pouuez bien chercher à paistre,
 Puisque le musnier & le maistre
 Ce beau cousin est de retour.
 Antoinette viue l'Amour,
 A ce coup vous serez ramee,
 Encor que soyez reformee :
 Cela passe legeremens.
 Ouy, ouy, le simple accoustrement,
 L'ail triste & la face baissée,
 La coiffure mal agencée,
 Couue bien vne affection,
 Couue bien vne passion
 De la chair qui nous époinçonne.
 Mais n'y a-il icy personne
 Qui puisse entendre mon propos ?
 Il faut que Ianne entre les pos
 Parle de reformation :
 La nouvelle religion
 A tant fait que les chambrières,
 Les sauetiers & les tripieres
 En disputent publiquement :
 Ianne en parle assez librement.
 Mais Potiron est-il Prophette !
 Il auoit dit à Antoinette
 Tout maintenant, qu'il sçauoit bien,
 Et si croy qu'il n'en sçauoit rien,
 Que c'estoit vne chose vaine
 De croire que ce Capitaine
 Fust mort, & par ce faux langage
 Vouloit troubler ce mariage :*

*Et de fait, il auoit tant fait,
 Que tout estoit presque defait.
 Bref nostre monsieur est infame,
 Maistre Ian demeure sans fame,
 Pctiron gaigne son procès,
 Madame est hors de son accès :
 L'amoureux est dessus les erres
 De pouuoir tirer hors des serres,
 Et des pincés de ce hobreau
 Les plumes de ce ieune oyseau,
 A fin de se mettre en cuisine.
 Je voudrois que ceste cousine
 Vrayment & ce gentil cousin,
 Fussent bien loin en Limosin,
 Ou en chemin de la Floride.
 Il faut bien que monsieur preside
 A toutes ces responses fieres.
 Mais pour refroidir leurs coleres
 Ils ne mangeront rien que froid,
 Le souper se gaste, & faudroit
 Tout maintenant se mettre à table.*

SCENE III.

LE GENTILHOMME DE POICTOV. IANNE

Le Gentilhomme.

*Ha que celuy vit miserable
 Qui a procès : c'est vn grand cas,
 Aussi tost que ces Aduocas
 Nous ont empietez vne fois,
 Il nous font rendre les abbois.
 Ceste gent farouche & rebourse,
 Tire l'esprit de nostre bourse
 Subtilement par les fumees*

De leurs parolles parfumees :
Puis nous chaste à l'extremité
Des bornes de la pauvreté.
Hà que ie hay ces mangereaux,
Ces chiquaneurs procuraceaux :
Hà que ie hay ceste vermine,
La seule & presente ruine,
Et le mal commun de la France.
Mais quoy? creuer, ou patience.
Il y a seulement vingt ans
Que ie suis de ces pourfuyans
Qui bayent apres vn arrest :
P'eusse bien gaigné l'interest
Au double de mon action,
Si quelque condamnation
M'en eust tiré premierement.
Mais quoy? ils sont tous de serment
De n'estranger point le gibier,
Ny les pigeons du colombier.
Mais du depuis que ie traffique
Auecque messieurs, & pratique
Aux despens de ma pauvre vie
Comme le Palais se manie,
P'ay bien connu que la Faueur
Est le rampart d'vn bon plaideur.
Et pourtant gentille Deesse
Faueur, c'est à toy que j'adresse
Mon procès, mon sac & mes quilles :
Car mes raisons sont inutiles,
Mon bien, ma peine & mon labour,
Sans ton secours, gente Faueur.
C'est à toy, Faueur, que ie donne
Mon bien, mes vœux, & ma personne,
Sans toy ie n'espere iamais
De voir la fin de mon procès.
Sans toy ie n'ay plus d'esperance,
Sans toy ie pers la patience :
Car c'est toy qui tiens auiourd'huy

Notre bien & celui d'autrui :
C'est toy qui traites la iustice,
L'eglise, la court, la police :
C'est toy qui donnes les arrests,
Les honneurs & les interests,
C'est toy qui cours, & qui entame,
Qui gagnes le cœur de madame.
Ou d'une chaisne ou d'un bassin,
Ou d'une piece de satin,
A fin d'auoir vne audience :
C'est toy qui soustiens la ballance
Et qui donnes le contrepois
Des ordonnances & des loix.
Bref, c'est toy gentille Faueur,
Qui d'un maquereau & hableur,
D'un sot, d'un bouffon, d'un plaisant
Fais vn monsieur le suffisant,
Qui d'une humeur outreuidée
Et d'une langue marchandée
Feroit rougir les mieux appris :
C'est toy qui emportes le pris
Deffus les vertus de ce monde,
Et pourtant en toy ie me fonde,
Et pense que ces iours passés,
Tu auras vuidé mon procès :
Car ie t'ay porté des chandelles.
En sçauray tantost des nouvelles,
Car ie vais chez mon rapporteur,
Pour en sçauoir : si t'ay cest heur,
Fauray gagné avec l'attente
Sept ou huit cens liures de rente,
Sans les despens qui m'escherront.
S'ils sont taxez, ils monteront
A grans deniers, ie le sçay bien :
Mais ce pendant ie ne fais rien,
Et s'en va tard, or pour ce soir
Il suffit faire le deuoir,
Et faire entendre seulement,

*En suyuant l'adnertissement
De la lettre que j'ay receue,
L'heure & le temps de ma venue :
A fin qu'il entende la traitte
En moins de trois iours que j'ay faite
De Poitiers, où est ma maison.
Puis s'il se trouue venaison,
Demain ie luy en porteray :
Ie sçai bien que j'en trouueray,
A Paris tout pour de l'argent.
Il vaut micux frapper hardiment,
Voicy la porte.*

Ianne.

Qui est là?

Le Gentilhomme.

Ouurez mamie, ouurez, hola.

Ianne.

Ie ne veis iamais tant de gens.

Le Gentilhomme.

*Dites, Monsieur est-il ceans?
Ie luy veux donner le bon soir.*

Ianne.

Entrez.

Le Gentilhomme.

*Il sera de me voir
Bien fort aise, ie m'en assure.*

Ianne.

*Vous arriuez à la bonne heure,
Il est prest de se mettre à table,
Entrez. Hà pauvre miserable,
Pauvre plaideur mal-aduisé!
Pensez comme il sera traitté
Maintenant de nostre monsieur,*

Il est en son grand creuecœur :
Vrayment il pouuoit bien attendre
Iusques à demain pour entendre
Des nouvelles de son procès,
Il l'a surpris en son accés,
Et son clerc en sa chaude colle.
Mais mon Dieu, ne suis-je pas folle
De muser si long temps icy,
Mon rost se gaste, & puis voicy
Maistre Iehan qui soufle & soupire,
Par ma foy j'ai tant faim de rire
Que se n'ose pas l'accoster,
Pource il vaut mieux me retirer
Secrettement en ma cuisine :
Car ie voy ceste bonne mine
De Potiron, qui luy tiendra
Compagnie, & qui l'attendra,
Mais pour se mocquer seulement.

SCENE III.

POTIRON. MAISTRE IEHAN.

Potiron.

Et bien maistre Iehan, quoy? comment
Vous va, monsieur le marié?

Maistre Iehan.

Parbieu ie suis bien allié!
Ha vertu bieu du mariage.

Potiron.

Qui a t'il?

Maistre Iehan.

Ha par bieu j'enrage,
Le meurs & creue de despit.

Potiron.

*Quoy? n'y a-t'il point de respit
Pour passer ceste chaude allarme?*

Maistre Iehan.

*Comment? c'est ce vaillant gendarme
Ce braue soldat de Piémont
Qui tranche là du Rodomont :
Et diriez oyant son langage
Qu'on luy a fait vn grand outrage
D'auoir eschangé le vouloir
D'Antoinette, & de la pouruoir.*

Potiron.

Parbieu monsieur vaut bien madame.

Maistre Iehan.

*Je n'ay que faire d'yne femme,
L'en trouue trop pour de l'argent.*

Potiron.

*Mais quoy? cela n'est pas vrgent
Pour refuser si bon parti.*

Maistre Iehan.

*Vrayment ie serois bien sorti.
Comment? la petite affetee
Est là deuant ses yeux plantee,
Sans faire semblant de sçauoir
Qui ie suis, & diriez à voir
Sa contenance & grace bonne,
Qu'ell' ne conneut iamais personne.*

Potiron.

*Rufee & ingrate vrayment,
Qui celes le bon traitement,
Que tous ensemble t'auons fait.*

Maistre Iehan.

Monsieur est là qui contrefait

*Au coin de nostre cheminee,
Vne vieille idole enfumee,
Tout tranſi & tout eſperdu,
Et diriez qu'il eſt deſcendu
Soudain quelque eſclat de tonnerre,
Qui l'a mis & rué par terre.*

Potiron.

Et mon bon maïſtre que fait-il?

Maïſtre Iehan.

*Il eſt gaillard, il eſt gentil,
Et me ſemble qu'il ſoit bien aïſe
De ce trouble & de mon mal-aïſe.*

Potiron.

*Ouy, comme s'il y pretendoit
Quelque intereſt, ou s'il auoit
Enuie de ſe marier.*

Maïſtre Iehan.

*Tu ſçais bien qu'il m'a fait prier
Par toy meſme de me diſtraire
De ne pourſuyure ceſt affaire,
Et de chercher autre parti.*

Potiron.

*Ouy bien, mais il fut aduertit
Que vous faiſiez l'opiniâtre.
Mais quoy? ſe veulent-ils combattre
Là dedans? dites maïſtre Iehan.*

Maïſtre Iehan.

Le meurs de deſtreſſe & d'ahan.

Potiron.

Et de madame quelle chere?

Maïſtre Iehan.

*Madame eſt là, qui de colere
Ou de peur, n'oſe dire mot.*

Potiron.

*Et ce bragard, ce maistre sot
Se courrouce & fait là le braue?*

Maistre Iehan.

*Ny sa colere ny sa baue
Par bieu ne m'espouente en rien.*

Potiron.

Maistre Ian il vous orra bien.

Maistre Iehan.

*Je ne le crains ny mort ny vis,
Je n'ay pas le cœur si craintif,
Or que ie n'ais que l'escritoire,
Que j'aye peur de sa colere :
Son vallet l'a batu cent fois.*

Potiron.

Mais où allez-vous ?

Maistre Iehan.

Je m'en vois.

Potiron.

Quoy? n'entrer d'aujour'd'huy leans ?

Maistre Iehan.

*Il fait le maistre là dedans,
Et diriez à voir baguollet
Que monsieur n'est que son vallet,
Et madame sa chambriere.
Adieu.*

Potiron.

*Mais tréues de colere,
Ma foy vous attendrez vn peu.*

Maistre Iehan.

Non feray, ie quitte le ieu.

Potiron.

*Mais vrayment il est impossible
Que tout ne se face paisible,
Par quelque bon appointment
Qui surviendra soudainement
Sans y penser, il s'en va tard.*

Maistre Iehan.

*Quant à moy i'en quite ma part
Le m'en vais, ie n'y veu point estre.*

Potiron.

*Paix maistre Iehan, voicy mon maistre,
Qui nous dira toutes nouvelles.
Vrayment vrayment elles sont telles
Qu'il les desire, ie le voy :
Son marcher porte ne sçay quoy
De gaillard, ie le connois bien.*

SCENE V.

L'AMOVREUX. POTIRON. MAISTRE IEHAN.

L'Amoureux.

*Quoy? y a-t-il homme en ce monde
Qui viue plus heureux que moy,
Ny plus content aujourdhuy? quoy?
Les dieux m'ont donné ce me semble
Tant d'heur & tant de bien ensemble
Que ie me peux bien contenter
De ma fortune, & me vanter
Que i'ay conquis presque de rien
Cent fois plus d'heur & plus de bien
Que ie n'eus oncques d'esperance.*

Potiron.

Quelle nouvelle esjouissance?

Quoy? qu'y a-t-il?

L'Amoureux.

*Ha Potiron,
Seul tu m'as donné l'esperon
Pour galopper ceste entreprise.*

Potiron.

Mais quoy? la beste est-elle prise?

L'Amoureux.

*Mais toy? sçais-tu comme ie suis
Tant heureux que dire ne puis
L'aise que i'ay dedans mon cœur?
Sçais tu bien que tu es l'auteur,
Et le seul moyen de ma vie?*

Maître Iehan.

*La querelle est-elle finie?
Dites ie vous supply, Monsieur?*

L'Amoureux.

*Maître Iehan ie suis le seigneur
Et le mary à Antoinette.*

Potiron.

Comment.

L'Amoureux.

Tu as esté profette.

Maître Iehan.

Est-il vray?

L'Amoureux.

Comme il n'est qu'un dieu.

Potiron.

*Ie nè puis entendre le ieu
Si ne parlez plus claiemens.*

L'Amoureux.

*Faut entendre premierement
Pour bien sçauoir tout le fait, comme
Tout maintenant vn gentilhomme
De Poitou, est venu leans.*

Potiron.

*Je l'ay veu n'y a pas long temps
Ainsi qu'il frapport à la porte.*

Maître Iehan.

*Vous m'eslonnez de telle sorte
Que ie ne sçay presque où i'en suis.*

L'Amoureux.

Aussi c'est vn vray songe.

Potiron.

Et puis.

L'Amoureux.

*Comme il parloit de son affaire
A monsieur l'Aduocat, pour faire
Taxer les despens d'vn procez
Qu'il a gaigné ces iours passez,
De bien huit cens liures de rente.*

Potiron.

*Cela n'a raison apparante
Qui en rien touche nostre fait :
Vous resuez.*

L'Amoureux.

*Si tost qu'il eut fait,
Il veit & contemple la grace
D'Antoinette, ses yeux, sa face,
Sa taille, ses mains, & ses dois :
Et la regardant à deux fois
La remarque d'une brusleure
Qu'elle a sur l'œil, lors il assure*

*Après s'estre bien enquesté
 Du Capitaine, & éuenté
 Tout le fait : que ceste Antoinette
 Etoit sa fille, & la pauvette
 Soudain commence à resentir
 Le vray sang qui ne peut mentir,
 Blesmit, rougir, & le bon pere
 A peine à peine se modere
 De se pasmer en la baisant.*

Maistre Iehan.

*S'il est vray ce qu'il va disant,
 C'est bien le cas le plus estrange,
 C'est bien le plus nouuel eschange
 Qui iamais fut dit ny pensé.*

Potiron.

*C'est bien le mieux encommencé
 Pour agencer bien proprement
 Le plus vray semblable argument,
 De la meilleure comedie
 Que ie vis oncques en ma vie.
 Mais dites comme elle est tombee
 Entre les mains de ce soldard ?*

L'Amoureux.

*Ce bon pere, ce bon vieillard,
 Voyant trop griefuement chargee
 Sa maison de trop de maignee,
 Mist sa fille en religion
 Pour y faire profession
 Comme elle a fait depuis sept ans.
 Mais depuis que ce fascheux temps
 A mis en nostre pauvre France
 Et le trouble & la violance :
 Depuis que ce monde nouveau
 A changé de poil & de peau,
 Qu'vn d'homme de bien, & qu'vn certes
 Ont rendu nos villes desertes,*

*Ceste fille à ce premier vent
Laiſſa l'habit & le conuent :
Et ſuit l'opinion nouvelle
Prenant l'habit de damoiſelle,
Pour ſe mettre au rang des premiers.
Se trouua au ſac de Poitiers,
Où de malheur elle fut priſe
Comme priſonnere, & puis miſe
Entre les mains de ce ſoudard,
Qui commandoit, puis le hazard
Le contraignit de retourner
Toſt au Haure, pour y mener
Des ſoldats qu'il va ramaffant
Çà là, & puis en paſſant,
Preſſé, laiſſa en ceſte ville
De Paris, ceſte ieune fille
Entre les mains de ce couſin.*

Potiron.

*Je vous pry que diſ le voiſin
De ceſte nouvelle aduanture ?*

L'Amoureux.

*Mais ceſte pauvre creature
De Maiſtre Iehan ?*

Maiſtre Iehan.

*Je penſe bien
Que ce que vous dites n'eſt rien,
Et que ce ſont choſes reſuees
Ou bien menſonges controuuees :
Et qui Diable le croiroit ?*

L'Amoureux.

*Hà vrayment qui ne le verroit
Il ſeroit difficile à croire.*

Potiron.

*Mais acheuez voſtre memoire.
Et bien en ſin qu'ont-ils conclu ?*

L'Amoureux.

*Ce gentilhomme a resolu
 Apres auoir sceu d'Antoinette,
 Et de moy l'amitié secrette
 En presence de l'assistance,
 Ayant obtenu la dispense
 Du Pere saint premierement,
 Qu'on obtiendra pour de l'argent,
 De luy faire grand aduantage
 Si ie la prens en mariage :
 De fait s'oblige à me bailler
 Vn office de Conseiller,
 Ou quatre cens liures de rente.*

Potiron.

*Parbieu vous auez gaigné trente
 Sur la partie, ie le voy :
 Vous tous y gaignez fors que moy.
 Qui a demestlé l'escheueau.*

L'Amoureux.

*Tu auras part à mon gasteau,
 Ouy Potiron ie t'en assure.*

Potiron.

*Mais que ie viue ie n'ay cure
 De m'enrichir d'vn plus grand bien :
 Vn accoustrement, & puis rien,
 Sera pour dancier à la feste.*

L'Amoureux.

*Hà Potiron que tu es beste,
 Il laisse à monsieur les despens
 Du procès, cent escus contens
 Pour les espingles de madame.*

Maistre Iehan.

*Et moy qui ay perdu ma femme,
 Qu'auray-ie pour mon interest ?*

*Fay le double de son arrest,
Il faut bien que j'ays quelque chose.*

L'Amoureux.

*Sa bourse ne vous sera close.
Il a desja parlé pour vous.*

Maître Iehan.

Mais comment ?

L'Amoureux.

Conclu entre tous

*De vous donner ou yn office,
Ou vous laisser le benefice
Que sçavez, à fin d'en iouir.*

Maître Iehan.

Cela me fait tout resjouir.

Potiron.

Mais que deuiet ce Capitaine ?

L'Amoureux.

*Ce bon gentilhomme l'emmeint,
Luy promettant de luy donner
Sa niece à fin de l'espouser,
Et vne place de gendarme.*

Potiron.

*Il ne fut onc en tel allarme,
Ny si chaud s'il veut dire vray.*

Maître Iehan.

*La pauvre Ianne, dites moy
Qu'aura-t'elle !*

L'Amoureux.

L'accouffrement

D'Antoinette.

Potiron.

Vrayment vrayment,

*Elle a mérité doublement,
Jamais ell' ne vous fut contraire.*

L'Amoureux.

*Elle a conduit tout nostre affaire
Auecque toy, ie le sçay bien.*

Potiron.

*Ouy ouy vrayment, ie sçay combien
Elle a serui à la conduite
De ceste amoureuse poursuite.*

Maistre Iehan.

Tout ceci est vray.

L'Amoureux.

Pour le seur.

*Mais ie vais hastier mon tuteur,
Pour contracter le mariage
Et assigner sur mon partage
Le douaire qu'on luy veut donner.*

Maistre Iehan.

*Ie n'oserois y retourner
De peur qu'on se mocquast de moy.*

Potiron.

*Par bien ie meurs si ie ne voy
Monseur avec vn pié de nez,
Et ce soldat, ce Piémontez
Retiré comme vn limaçon.*

Maistre Iehan.

*D'Antoinette, elle a la façon
Fort gentille & fort asseuree.*

Potiron.

*Ie crains qu'ell' ne soit trop rusée,
Et que soyons de ces maris.*

Maistre Iehan.

Faits à la mode de Paris.

Potiron.

*Entrons ensemble librement,
I'y peux bien entrer maintenant
Que la querelle est accordee,
Puis ie sens d'icy la fumee
Du rost, on soupe, ie le sens,
Ie vous prierois d'entrer ceans
Si la salle estoit assez grande.
Mais adieu, ie me recommande,
Ce sera pour vne autrefois.*

FIN DE LA RECONNVE, COMEDIE.





APPENDICE.

I

A NICOLAS DENISOT

DV MANS, REMI BELLEAV,

ODE.

*Celuy qui fait de ses doigts
Rougir mesme la nature
Soit pour animer vng bois,
Ou bien la morte peinture,
Soit pour entonner vn chant
Qui de force pippereffe
Va le nocher alechant,
Souz sa voix enchanteresse :*

*Ne craigne iamais Peffort
De la darde iniurieuse
Que brandist la palle Mort
Sur le corps victorieuse :
Corps & nom par le trespas
Les Deesses filandieres
D'vn tel n'accableroient pas
Dessous leurs dextres meurdrieres.*

*C'est vn vray present des Dieux
 Que d'estre Peintre, & Poëte :
 Et d'autre part que des cieux
 Ne naist vertu si parfaite :
 Car de solide n'a rien
 Souz ceste voûte azurée :
 D'en-hault vient donques le bien
 Qu'ha nostre aage bien heurée.*

*Tes escriptz monstrent assez,
 DENISOT, comme la gloire
 Des biens du Ciel amassez
 Enrichist nostre memoire.
 Fuietz tenebres fuietz,
 Cachez vous dans l'onde coie :
 Et vous Corbeaux, espiez
 En autre lieu vostre proie.*

*Le suiet n'est point d'Amours,
 Le trait n'est point variable,
 Ny fabuleux le discours :
 Mais eternal & durable.
 Icy ne sont point chantez
 D'vn son pippeur les mensonges,
 Bois meuz, fleuves arrestez
 Ny d'vn mont cornu les songes.*

*Icy l'on voit seulement
 Descouertes les merueilles
 Du sacré Aduenement
 Digne des saintes oreilles.
 Sus DENISOT, de tes vers
 Comblant les terres estranges,
 Entonne par l'Vniuers
 De nostre Dieu les louanges.*

Par le même Belleau.

SONET.

*Ce double trait, dont l'un industrieux
Rauist nostre ail, l'autre dous, nostre oreille,
De ta main docte annonce la merueille,
Et de tes vers l'accent laborieux.
Mais ton esprit saintement curieux
A desseigner la beaulté nompareille
De cette nuit, plus que le iour vermeille,
Sur ton pinceau reste victorieux.
Car tes tableaux mourront, & la memoire
De plus saints doigtz emperlera la gloire
De nostre temps à l'antique egallé :
Et ton suget plus divin & plus stable
Que n'est l'Amour, le creon, ou la table,
Rompra les coups du vieil Faucheur ailé!*

*Gentille main qu'un Apelle pour sienne
En ce tableau hardiment aduouroit,
Gentille main, main qui surmonteroit
Par ses fredons la corde Thracienne.
Apelle vit pour son Idaliene
Faitte à demy, qui mesme enamouroit
L'ail estrange, quand ravy demouroit
En ailladant cette idole payenne.
Donques bon Dieu, de quel amour épris
Sera celui, apres auoir compris
Ce saint tableau que tu viens de peindre,
Veu qu'il excède en sa perfection
Celuy d'Apelle, & que la passion
D'amour diuin est autre que vulgaire?*

II

ODE

PAR R. BELLEAV.

*O Terre, en qui j'ay pris naissance,
 Terre qui ma premiere enfance
 Allaitas de ton cher tetin,
 Mais helas, qui ne me fus guere
 Ny mere nourrice, ny mere,
 Me trainant ailleurs le desfin.
 Toutesfois ie m'estime encore
 Heureux, que mon labour t'honore,
 En te rendant comme ie puis,
 Par vne si basse esécriture,
 Le paiement de la nourriture
 Qu'autrefois dedans toy j'ay pris.*

*O terre trois fois genereuse,
 Terre gentille & bien heureuse
 D'escouter tant de doctes vois,
 Qui chantent l'honneur de ta gloire,
 Et sus le marbre de memoire
 Engravent tes premieres lois,
 Et te font changer de visage,
 Depouillant ce masque saunage,
 Et ce langage forestier,
 Qui sensoit encor la rudesse
 De cette brutale vieillesse,
 Dont viuoit le siecle premier,
 Qui n'auoit esprouuè l'eschange
 D'Achelois, ny le doux mestange
 Du iust pourprè de raisins meurs,
 Ny veu Ceres à tresse blonde,
 Ny les flots ecumeux de l'onde,
 Ny de Mars les chaudes fureurs.*

Avant qu'Apollon, ou Mercure,
 Eussent mis nouvelle ceinture
 Aux flancs des premieres citez,
 Et touchans leur lyre cornuë
 D'vne musique non cognuë
 Eussent les marbres enchantez.
 Alors que la lyre Thebaine
 Attiroit les rochers sans peine,
 Et les cailloux en sautelans,
 Dessous le tremblement du pouce,
 Dançoient de gaillarde secouffe,
 En nouveaux murs s'amoucelant.
 Tant fut ceste entreprise braue,
 Qu'en peu de temps la mer qui laue
 Le Soleil mourant sur le soir,
 Et celle qui le voit renaisstre,
 De la loy virent apparoisstre
 Combien grand estoit le pouuoir,
 Et comme souz l'ombrageux voile,
 Puis vne, puis vne autre estoile,
 Puis mille & mille en vn moment,
 Ou comme l'heure printaniere
 Couure la terre nourriciere
 De mille fleurs diuersement.
 Aussi tost à ces loix ciuiles
 On vit les citez & les villes
 Croistre en palais audacieux,
 Tant que leur superbe apparence
 Sembloit porter vne arrogance
 De vouloir defier les cieux.
 Seule restoit nostre contrée
 De toutes, que la belle Afrée
 N'auoit imprimé de ses pas,
 Ne nous reglant de sa police,
 Ou pour nostre humaine malice,
 Ou pour ne la cognoistre pas.
 Mais aussi tost que Calliope
 Eut amené sa belle troppe

*Dans Nogent, & que souz le bruit
Du petit Ronne qui murmure,
Eut ballé dessus la verdure
De nos bords, aux rais de la nuit,
Lors Nogent se fit la montagne
De Parnasse, & non pas Mortagne,
Ny Bellefme, qui n'ont en soy
L'honneur d'auoir receu les Muses
Ny tant de costumes confuses
Rangé sous l'ordre de la Loy.*

III

A L'AMOUR.

SVR LES SONNETS DE C. D. B.

*Mais de quel tret as-tu nauré ce cueur,
Ce cueur, Amour, & ceste ame gentille
Qui deuant nous en larmes se distille,
Si doucement soupirant son malheur?
Tu ne pouuois employer la faueur
De tes attraits, ny la flâme subtile
De ton brandon, en suiet plus fertile
Pour en tirer vne plus belle ardeur:
Si ce n'est toy, sous humaine figure
Qui, descourant l'amoureuse peinture,
Nous monstre à l'mil toute autre affection,
Que ne causa la beauté de Cassandre,
Ny les beaux yeux de Laure, dont la cendre
Pleure au cercueil encor sa passion.*

IV

La France parle à l'ombre de son Roy Henri.

*Pren donques de bon cueur mes soupirs & mes plaintes,
 Pren ces larmes, mon Roy, pren ces larmes espraintes
 De mes yeux se fondans sur ton sort inhumain :
 Si le marbre te presse, ou le faix de l'airain,
 Le les veux amollir en charge plus legiere,
 Si le trop larmoyer ne seche ma paupiere.*

V

L'ADIEU

de R. Belleau à son papillon sur la verfion
 de P. Est. Tabourot.

*Le Tems est l'auteur & le maître
 De toutes choses qui fait naître
 Pour apres les détruire, afin
 Que tout ce qui viuant soupire
 Se range deffous son empire
 Et mourant trouue quelque fin.
 Le porfire, & son entaillure
 Pert sa grace & sa poliiffure
 Et du tems en fin est donté,
 L'eau qui distille goutte à goutte
 Lui fait perdre sa grace toute
 Et lui derobe sa beauté.
 La rouille mange, altere, & mine
 L'acier, & le bois la vermine,
 L'ormeau aux cheueux verdoyans,
 Se ride en vne vieille tronche,
 Bref rien n'est ferme qui ne bronche »*

Sous les cous de la faux du tems. »
Ce qui reste apres notre vie
Est l'odeur de la Poësie,
Qui nous parfume d'un renon
Que l'immortelle renommée
Respand sur la terre semée
Du basme de notre beau non.
Je le voi par experience,
Car ie pensois que sa puissance
Eut ia enseuely ton los,
Et retranché les courcelettes
Du crespé de ces allerettes
Que tu branles dessus le dos.
Je pensois que tu bauolasses
Deja dessus les riués basses
Du fleuve que iurent les Dieux,
Errant sous la forest myrthine,
Ou dessus la verte crespine,
Des lauriers aux chastes cheueux.
Certes ie pensois que l'audace
Du tems, t'eust fait changer de place
Te chassant au palle requoi :
Bref que les ombres te logeassent
Et que les hommes ne parlissent
Mignon, ni de moi, ni de toi.
Mais la languer de mon ourage
T'a presté un nouveau plumage
Iusqu'à tant que sois reuenn,
Si tu ne viens ie t'irai querre
Pour mourir en la douce terre
Qui t'a si chèrement tenu.
Va donq mignon, voi les ruines
D'Itale, en tes plumes latines,
Et vole aussi bien cette fois
Reuestu d'ailes estrangeres
Que tu as volé des premieres
Heureusement sous l'air François.

VI

A MADAME.

CHANT DE BELLEAV.

*Sus Vierges mignonnes des Dieux,
 Qui d'une dance mesuree,
 Egayez la troupe sacree
 Des deitez qui sont aux cieux,
 Sus Vierges chantez le merite
 Et les honneurs de MARGVERITE,
 Chantez Vierges ce nom fatal,
 Ce beau nom, qui fait que la France
 Viue tousjours en esperance
 De charmer ou guerir son mal.
 C'est desja la troisieme fleur
 De ce beau nom, qui renouvelle
 Des plis de sa robbe nouvelle
 Dedans la France le bon heur :
 Qui de son odeur bienflerante
 Repousse la troupe ignorante,
 Ainsj que sur le renouveau
 Les chaudes aleines soufrees
 Des Cerfs dans les fraisches valees,
 Chassent le petit couleureau.
 Viue donc & croisse tousjours
 Dessous la faueur liberalle
 Du ciel, cette perle fatalle
 Aux François pour benin secours.
 Et qu'un estranger hymenee
 Ne pille la grace bien nee
 De cette noble & tendre fleur,
 Mais qu'à iamais elle soupire
 Sous les vents molletz de Zephyre
 En France sa gentille odeur.*

VII

SONET.

*Je plains fort, mon Garnier, qu'en ce temps miserable
 Plein d'orage cruel & de ciuille horreur,
 Tu viennes souspirer la diuine fureur
 Qui couronne ton front de la branche honorable :*
*Je plains fort que le sang & le meurdre execrable,
 Les tragiques tançons & la palle frayeur,
 Exercent sans pitié leur cruelle rigueur,
 Du François eschaffaut le subiet lamentable.*
*Je plains encore plus que les diuins esprits
 Fertiles de discours & de doctes escrits
 Comme le tien, Garnier, languissent sous la cendre,
 Et que celuy sans plus qui mieux pique & mesdit,
 Desfrobbé les honneurs, mendiant à credit
 Ce que les mieux appris n'osent onq' attendre.*

VIII

ODE DE R. BELLEAV

Sur la version de Demetrius

PAR F. IAMOT.

*Celuy qui s'auance d'escrire
 Les entresuites d'un Empire
 Qui roule à la faueur des lois,
 Comme il fault que l'obeïssance
 Se rende serue à la puissance
 Du sceptre & de la main des Roys,*

Celluy qui dedans l'air liquide
 Recherche la cause du vuide,
 Le tour & le retour des ans,
 Et d'entreprises plus segrettes
 Remarque les courses profettes
 Du Soleil, du ciel & des tems :
 Celluy qui par diuins augures
 Predit les gauches auantures
 Par les regards des afres beaux
 Qui fait que l'errante Emperiere
 De la nuit, chemine courriere
 Au galop dessus ses moreaux,
 A mon aduis est fort louable,
 Et d'vne entreprise honorable
 Sont à prifer ces beaux esprits,
 Qui vont achetant ceste gloire
 Par la sueur, dont la memoire
 Vit immortelle en leurs escrits.
 Mais surtout grandement ie prise
 Celluy qui d'humaine entreprise
 Cherche cela qui est humain,
 Discourant de nostre nature
 Et de la noble architecture
 De ce cors, pour le rendre sain :
 Comme toy qui, à peine toute,
 Cherches les causes de la goutte,
 Qui s'escoule entre chair & peau,
 Et fait que d'vne main tremblante
 Et d'vne allure chancelante,
 Perclus, nous trouuons le tombeau :
 Comme toy qui des fleurs Attiques,
 Volant par les plaines antiques,
 As pris d'vn pouce ingenieux
 Le miel que l'auette gregeoise
 Gardoit pour la bouche Françoisse
 Par ton labour industrieux.

IX

A M. M.

*Depuis que ie baisay sa bouchette emperlee
 Et de son beau tetin le bouton rougissant :
 Depuis que ie baisay le crespé iaunissant
 En cent flocons retors de sa tresse anneelee :
 Depuis que ie baisay la nege amonceelee
 Sur sa gorge d'ivoire & son sein blanchissant,
 Depuis que ie baisay ce bel œil languissant
 Qui tient de ses attraits mon ame enforcleelee :
 Depuis ie n'eu repos, & les soucis mordans,
 L'esperance & la peur ont gaigné le dedans
 De mon cœur forbanni des faueurs qu'il desire.
 Ha ! qui vit malheureux, qui se travaille en vain
 Et qui sans esperer alonge de sa main,
 Et viuant & mourant, le fil de son martyre !*



X

SONET

SVR L'OLIMPE DE IAQVES GREVIN.

*Pendant, mon cher Gréuin, que la crespie ieunesse
 Graue dedans ton cueur cest amoureux deffain,
 Pendant que les amours couuent dedans ton sein
 Non les soucis mordans de la courbe vieillesse :
 Chante le chaste honneur de ta belle Maistresse,
 Son front, ses yeux, sa bouche, & sa grace, & sa main :
 Car ton feu lent ou mort, tu le voudras en vain
 R'allumer en tes vers de si gentille adresse.
 Trace donc le sentier, pour raurir sûr le mont
 D'Olympe, le loyer d'un braue & vaillant front,
 Ne permettant sur toy desfrober quelque gloire.
 Car s'il y reste encor' du sang audacieux
 De ces outrecuidez pour escheler les cieux
 Amour est trop puissant pour te donner victoire.*



NOTES



NOTES

1. LA SECONDE IOVRNEE DE LA BERGERIE, p. 1.

Voyez la fin de la note 103 du tome I^{er}, p. 342.

2. L'AMOUR AMBITIEUX D'IXION, p. 19.

Une copie de ce petit poëme, intitulée : L'AMBITION SOVREZ LES AMOURS D'IXION, se trouve au verso du feuillet 96 du manuscrit 1663 du fonds français de la Bibliothèque nationale dont nous avons déjà parlé. Voyez tome I^{er}, p. 334, note 67.

3. *Le guide droit au lieu où cest image feint*

L'attendoit pour tromper la rage qui le poind, p. 23, v. 35.

L'édition de 1572 donne *cest*, les autres *ceste* qui ne peut exister avec *feint*. Quant au genre donné ici à *image*, il ne faut pas s'en étonner, car Ménage qui, dans ses *Observations sur la langue françoise*, fait avec raison ce mot féminin, cite ce passage de l'ode 12 du livre V de Ronsard, où il est masculin :

*Elle dessus ton riuage
Ressemble à vn bel image
Fait de porphyre véneux,*

et ajoute : « les Gascons le font aussi masculin. » — La rime de *point* avec *feint* indique qu'on pouvoit prononcer *paint*, *peint*, ou quelque chose d'approchant. Voyez ci-après, p. 473, la note 48.

4. COMPLAINTS, p. 27.

Pièce publiée d'abord sous le titre de : *L'Innocence prisonnière*. Voyez la note 147 du tome I^{er}, p. 349-350.

5. *Escoutez donc la voix triste & dolente...* p. 28, v. 7.

*Escoutez donc la Deesse Innocence,
Qui fuy les pas d'un grand Prince de France,
Mais maintenant qui n'ay point de recours,
Pour me douloir, qu'à ces froids qui sont froids.*
(L'Innoc. pris.)

6. ... *chaste courage*, p. 28, v. 28.

... *haut parentage*. (L'Innoc. pris.)

7. ... *que je doy*,... p. 29, v. 4.

... *de mon Roy,*
Que l'ay gardé & garderay fidelle... (L'Innoc. pris.)

8. ... *de mon innocence*, p. 29, v. 13.

... *de moy Innocence*. (L'Innoc. pris.)

9. ... *l'eschine ernée*, p. 29, v. 18.

Ce mot, actuellement hors d'usage, a été très-clairement expliqué par les lexicographes du xvi^e et du xvii^e siècle. « *Arné*, Delumbis, elumbas, » dit, en 1539, Robert Estienne dans son *Dictionnaire francoislain*. — Léon Tripault est plus explicite dans son *Celt'-Hellenisme, ou etymologie des mots francois tirez du Græc*, publié à Orléans en 1580 : « *Arrené*, *Arné*, ou bien ainsi qu'aucuns escriuent *Errené*, ou *Erné*, pour celui qui a les reins offensés, le cuir du corps, ou l'espine mutilé. » Cette interprétation est confirmée par Nicot.

10. ... *des serpens*, p. 29, v. 19.

de serpens. (L'Innoc. pris.)

11. ... *vn erreur*, p. 29, v. 23.

... *vne erreur*. (L'Innoc. pris.)

12. ... *d'apparence*, p. 29, v. 30.

... *de maiefté*. (L'Innoc. pris.)

13. ... *mauuaise*, p. 29, v. 33.

... *meschante*. (L'Innoc. pris.)

14. ... *fermeté*, p. 29, v. 35.
... *maïesté*. (L'Innoc. pris.)
15. *Non non ma terre & ma sainte faueur... p. 30, v. 1.*
Non, non, ma terre & ma race & mon sang
N'ont point cherché de maintenir leur rang
Ny leur grandeur en si honteuse sortie :
La cruauté en sa naissance auorte. (L'Innoc. pris.)
16. *Ny le louët d'un langage trop vain, ... p. 30, v. 9.*
Ny le louët de si cruelle main,
Seure en ma foy l'abandonné soudain
Ce que plus cher t'estimois en ce monde,
Et par la France. (L'Innoc. pris.)
17. ... *le contoy*, p. 30, v. 13.
... *le comptoy*. (L'Innoc. pris.)
18. ... *vne faueur*, p. 30, v. 30.
... *quelque faueur*. (L'Innoc. pris.)
19. *Souïller l'honneur de mon chaste vouloir, ... p. 30, v. 37.*
Le tige sainct de son peuple abyssmer
Vient tout soudain de sa puissance armer
Et de son nom, sa dextre rougissante. (L'Innoc. pris.)
20. *D'un qui pour estre & libre & mieux à luy... p. 31, v. 3.*
D'un cueur mechani qui pour ne s'offenser
En son plaisir, ne veut Dieu confesser. (L'Innoc. pris.)
21. *En ruinant & iettant à l'enuers... p. 31, v. 7.*
Le dur effect d'un si cruel deffain :
Cruel vraiment car sa sanglante main
Nous a porté suffisant tesmoignage. (L'Innoc. pris.)
22. *Le ciel tesmoin de l'heur & du malheur, ... p. 31, v. 11.*
Le ciel s'en deult, l'air, la terre & les vents,
Soupire encor' le sang des innocents
Et se plaindra humble deuant la face
De ce grand Dieu, qui desta le menace. (L'Innoc. pris.)
23. *Garde les bons, & que l'ame innocente... p. 31, v. 21.*
Garde ton peuple, & mesme que les Princes
Sont tous subtils aux mordantes espines. (L'Innoc. pris.)

24. ... *d'un mauvais rapport.*

Sois donc, p. 31, v. 23.

... *d'un meschant rapport.*

Sois moy. (L'Innoc. pris.)

25. ... *fait*, p. 31, v. 31.

... *feil.* (L'Innoc. pris.)

26. ... *coulonne*, p. 31, v. 38.

... *colonne.* (L'Innoc. pris.)

27. CHANT DE TRIOMPHE, p. 32.

Pièce publiée d'abord sous le titre de : *L'Innocence triomphante.* Voyez la note 147 du tome I^{er}, p. 349-350.

28. *D'un doux*, p. 32, v. 30.

De son. (L'Innoc. triomph.)

29. ... *liedes*, p. 33, v. 20.

... *tendres.* (L'Innoc. triomph.)

30. ... *braue portant*, p. 33, v. 31.

... *elle portoit.* (L'Innoc. triomph.)

31. ... *tenant*, p. 33, v. 34.

... *tenoit.* (L'Innoc. triomph.)

32. ... *vn torrent plein*, p. 34, v. 2.

... *comme vn fleuve...* (L'Innoc. triomph.)

33. ... *menaçant*, p. 34, v. 4.

... *menaçoit...* (L'Innoc. triomph.)

34. ... *& de charme trompeur*, ... p. 34, v. 5.

... *dé menfonge & d'erreur*

Celuy qui fuit les traces du Seigneur. (L'Innoc. triomph.)

35. ... *orages*, p. 34, v. 7.

... *outrages.* (L'Innoc. triomph.)

36. ... *impofure*, p. 34, v. 11.

... *ignorance.* (L'Innoc. triomph.)

37. ... *malheurs*, p. 34, v. 14.

... *abus.* (L'Innoc. triomph.)

38. ... *an*, p. 34, v. 16.
... *d'vn*. (L'Innoc. triomph.)
39. ... *ayant la larme à l'œil*, p. 34, v. 18.
... *affls sur vn cercueil*. (L'Innoc. triomph.)
40. *L'Hypocrisie*, p. 34, v. 29.
L'Idolâtrie. (L'Innoc. triomph.)
41. ... *ses*, p. 36, v. 26
... *mes*. (L'Innoc. triomph.)
42. *D'vn cœur*, p. 36, v. 33.
De ces. (L'Innoc. triomph.)
43. *Le faux-rapport m'aguettoit pour m'estraindre...* p. 37, v. 1.
Ja les malins m'aguetoyent pour m'estraindre
En leurs liens, pour tremper & pour teindre
Dedans mon sang leurs trets. (L'Innoc. triomph.)
44. ... *trop vaine*, p. 37, v. 19.
... *pariure*. (L'Innoc. triomph.)
45. *Pour*, p. 37, v. 22.
De. (L'Innoc. triomph.)
46. ... *les doute*, p. 37, v. 30.
... *surmonte*. (L'Innoc. triomph.)
47. ... *tournant vers moy sa face*,
Me prodigua, p. 37, v. 33.
... *tourna vers moy sa face*,
Me prodiguant. (L'Innoc. triomph.)
48. *Qu'on voit à l'œil escouler de ses mains*
Nous seruiront de fidelles tesmoins, p. 38, v. 1.

Le grand Dictionnaire des rimes françoises... Cologne, Berjon, 1624, in-8°, tolère encore des rimes de ce genre; on lit sous la rubrique *ois* :

« Cette terminaison (de droit) ne se peut aparier à celle en *ois*, toutesfois à quelque grande necessité, on se pourra dispencer d'aparier deux monosyllabes, comme *main* avec *soin*, non toutesfois en deux vers ruyvants... car la rencontre si voisine fait trop descouvrir la difference de leur prononciation, mais en entremettant quelqu'vn parmy... Encore en faut-il accom-

moder la prononciation au plus pres qu'on peut. Il le faut faire rarement. » (Voyez ci-après, p. 485, note 90.)

49. ... *sureur*, p. 38, v. 16.
... *grandeur*. (L'Innoc. triomph.)
50. ... *permets que l'innocence*, p. 38, v. 35.
... *aumoins fay que l'enfance*. (L'Innoc. triomph.)
51. ... *que tresbon*, p. 38, v. 37.
... *qu'innocent*. (L'Innoc. triomph.)
52. *Comme tuteur*, p. 39, v. 2.
Ce noble sang. (L'Innoc. triomph.)
53. ... *m'entroit*, p. 39, v. 8.
... *m'entra*. (L'Innoc. triomph.)
54. ... *& douce le trespas*, p. 56, v. 5.

Il y a ainsi *douce* dans toutes les éditions, mais il faut probablement lire, comme l'a fait M. Gouverneur : & *foit doux le trespas*, ou mieux : & *doux foit le trespas*.

55. *Et moy qui n'a repos*, p. 59, v. 3.

Rien n'est plus commun à cette époque qu'un *qui* précédé d'un pronom de la première ou de la seconde personne et suivi d'un verbe à la troisième.

56. APPARENCES CELESTES DV SOLEIL, p. 60.

Ce morceau et les *Apparances de la lune*, p. 62, sont des fragments de traduction des *Prefages d'Aras*. Voyez ci-dessus page 325, et ci-après note 81. Dans l'édition de 1572 ces vers sont accompagnés de manchettes ainsi qu'il suit :

- En regard de : *Si vous auxz besoin...*
« La face du Soleil leuant claire, pure & belle. »
En regard de : *Et que son cercle...*
« Sans tache & sans macule, signifie temps serain. »
En regard de : *Si de mesme parure...*
« Le Soleil couchant sans nife espaisse, temps beau. »
En regard de : *Mais c'est & pluye & vent...*
« Le cercle du Soleil leuant comme creux, & ses rayons partis, pluye ou vent. »
En regard de : *S'il est rouge en visage...*
« Le Soleil rouge & pers, pluye. »

En regard de : *S'il est rouge sans plus...*

« Rouge, vent. »

En regard de : *Taché de rouge & noir...*

« Rouge & noir, pluie & vent. »

57. LARMES SUR LE TRESPAS DE MONSIEUR RENÉ DE LORRAINE, p. 68.

Cette pièce et la suivante ont été publiées pour la première fois en 1566, dans un recueil que nous avons décrit t. I^{er}, p. 348, note 142.

58. *Les tigres, les lions, les serpens esmaillez,
Et le troupeau muet des poissons escaillez;* p. 82, v. 8.

Ces sujets n'ont point de verbe; et, suivant M. Gouverneur, « il y a évidemment ici une lacune qui se reproduit dans toutes les éditions. » Je ne pense pas qu'il y ait, à proprement parler, de lacune; il y a une simple distraction, une négligence, qui se comprend d'autant mieux qu'ainsi que le remarque M. Gouverneur, cette pièce est « de celles trouvées en manuscrit après la mort de Belleau et publiées par ses amis, sans que l'auteur ait eu le temps d'y mettre la dernière main. » Mais le sens ne saurait être un instant douteux, et l'on supplée instinctivement le verbe *s'engourdir*, qui se trouve au vers précédent.

59. *Mais tant plus ie le fuy, plus yn espais nuage
De pensers orangez me trouble le cerneau;* p. 104, v. 11.

Il y a *troublent* au pluriel dans le texte, et nous aurions dû le maintenir. L'accord se fait avec l'idée *pensers orangez*, plutôt qu'avec le mot *nuage*.

60. *Sauteler dedans moy & debatre mon cœur;* p. 119, dernier vers.

Il y a dans le texte : *dans moy*, ce qui rend le vers faux. Nous avons, comme M. Gouverneur, remplacé *dans* par *dedans*.

61. EPITHALAME. AV SEIGNEUR SCEVOLE DE SAINTE-MARTE, p. 126.

M. le baron James de Rothschild a bien voulu nous communiquer avec une extrême obligeance un exemplaire, très-probablement unique, de l'édition originale de cette pièce de vers; il

se compose de quatre feuillets in-4° et a, en tête de la première page, le titre de départ suivant :



EPITHALAME SVR
LES NOSSES DE RENE
DOLV CONSEILLER ET TRESO

rier general de la Reine d'Escoffe &
de Denize Marcel à Paris XI.

jour de Iuillet

1569.

PAR R. BELLEAV.

En changeant ce titre et quelques vers, ainsi qu'on le verra dans les notes suivantes, Belleau, avant d'insérer cette pièce dans *La Bergerie*, a fait disparaître jusqu'à la moindre trace des circonstances, curieuses pour nous, dans lesquelles cette pièce avait été composée. C'était là du reste son procédé habituel.

62. ... *Marne*, p. 126, v. 9.
... *Seine*. (édit. orig.)

63. *Chantez la façon, & la grace...* p. 127, v. 5.
Chantez la façon bien aprise
Et l'honneur vierge de Denize
Son port, sa grace, & son œil doux. (édit. orig.)

64. *De son ferme & loyal Espoux*, p. 127, v. 10.
De Rene son loyal Espoux (édit. orig.)

65. ... *ses*, p. 128, v. 32.
... *ces*. (édit. orig.)

66. ... *violente*, p. 128, v. 34.
... *pallissante*. (édit. orig.)

67. ... *subtiles*, p. 129, v. 32.

L'édition originale porte : *futilles*, qui est à recueillir pour l'histoire de la prononciation.

68. *Les rares vertus des grands peres,*
Et qui portera des grand's meres, p. 130, v. 8.

L'orthographe du mot *grand* est plus conforme, dans l'édition originale, aux anciennes traditions de notre langue : *grans peres*, *grans meres*.

69. *A mesme heure, en mesme batteau*, p. 130, v. 16.

L'édition originale renferme deux strophes finales, supprimées dans le remaniement :

Et fay, Seigneur, que nos Prouinces,
Nos temples, nos feux, & nos Princes,
Se couplent d'un si doux lien
Que les murders & les ruines,
Et les querelles intestines
Courent sur le peuple Indien.

Afin qu'en toute eslouissance,
Voyons croistre l'heur de la France,
Et que nous puissions bien-heureux,
Sans guerre, sans peur, sans enuie,
Tirer le fil de notre vie,
Hors de ces troubles malheureux.

FIN.

R. BELLEAV.

70. COMPLAINTÉ D'UNE NYMPHE SUR LA MORT DE
IOACHIN DU BELLAY, p. 133.

Cette complainte forme la seconde partie du *Chant pastoral* publié en 1660, et dont nous avons donné la description t. I^{er}, p. 354, note 167. La place précise qu'elle occupe dans cet ouvrage est indiquée p. 357, à la fin de la note 185.

71. *Facent*, p. 135, v. 30.

Il y a *face* dans toutes les éditions. C'est une faute évidente.

78. LES AMOVRS ET NOUVEAVX ESCHANGES DES
PIERRES PRECIEVSES, p. 153.

Cet ouvrage a paru pour la première fois en 1576 dans un
recueil dont voici la description :

LES AMOVRS ET
NOUVEAVX ESCHAN-
GES DES PIERRES PRE-
cieufes : vertus & pro-
prietez d'icelles.

DISCOVRS DE LA VANITE',
PRIS DE L'ECCLESIASTE.

ECLOGVES SACREES,
PRISES DV CANTIQUE
des Cantiques.

PAR
REMY BELLEAV

A PARIS,

Par Mamert Patiffon, au logis de Rob. Estienne.

M. D. LXXVI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

In-4° 7 feuillets non chiffrés et 90 feuillets chiffrés.

En tête de ce recueil sont les pièces suivantes :

Au tres-chrestien Roy de France & de Pologne Henri III.
(Épître de Belleau reproduite aux pages 155 et 156 de notre
édition).

*Ad Henricum III. Gallia & Poloniae Regem, de Remigii
Bellaquæi lapidibus pretiosis Io. Auratus Poeta regius.*

Des vers Latins de M. D'Aurat. (Traduction anonyme, en vers
français, de la pièce latine précédente.)

In lib. Remigii Bellari de gemmis G. Valens Guellius PP.

Au peuple de France. (Sonnet signé : Scevole de Saintemartin.)

Au lieu du *Discours en vers et du Prométhée*, que nous avons reproduits pages 157-165, on trouve, dans cette édition, le discours en prose réimprimé ci-après. En marge de chacun de ses paragraphes est une note en manchettes qui en indique le sujet : Auprès du 2^o : *De la matiere des Pierres*; du 3^o : *Des couleurs*; du 4^o : *Leurs vices*; du 5^o : *De leur naïfueté*; du 6^o : *Leur différence*.

Discours des Pierres precieuses.

« Escrivant ce petit discours des Pierres precieuses, l'ay bien voulu fuyre, avec toute religion, l'opinion des anciens auteurs qui nous ont laissé par leurs doctes & divins écrits, les vertus & proprietés particulieres d'icelles, comme prouenant des Planetes & de l'influs celeste des Estoiles, encores que la plus part des Philofophes subtils & diligens chercheurs des causes plus secrettes de Nature, soyent d'opinion contraire, remettant telle vanité, comme ils disent, à la superstitieuse religion, loix & ordonnances des Prestres Caldees, qui nous ont pu de telle folle & legere creance : Toutesfois ne voulant faire tort aux cendres, & precieux restes de la venerable antiquité, comme d'Orpheus & autres, ie me suis proposé les ensuyure, non pour vous deguïser le faux sous vne apparence de verité, mais pour toujours admirer les œuvres de ce grand Dieu, qui a divinement renclois tant de beantez & de perfections en ces petites creatures : remettant le tout à l'experience de la force & vertu d'icelles, & discretion du lecteur.

« Aucuns des Philofophes parlans de la matiere des Pierres, disent que celles qui ne se peuvent dissoudre par le feu & se faire liquides, se font d'une vapeur, ou d'une exhalaison seche & ignee : S'il estoit ainsi, il aduiendroit qu'elles se formeroyent plus communément en la haute region de l'air, qui n'est que feu, que dedans la terre. Parce que le mouvement & conuersion des Astres plus viste & plus hasté eschaufferoit la vapeur, & la defecheroit plus tost beaucoup que dedans la terre. Aussi s'il estoit vray ce que d'autres assurent, que tout ce qui naist en terre est ou terrestre ou aqueux : aqueux, comme les metaux d'or, d'argent & autres : terrestre comme les pierres, il s'ensuyuroit necessairement qu'il n'y eust pierre precieuse qui fust transparente & pellucide. Car celles qui sont transparentes sont composées d'un suc & d'une humeur aqueuse, dedans laquelle y a

de l'eau qui gagne & surmonte la terre de sa pesanteur : les autres qui ne sont pellucides, sont véritablement plus terrestres qu'aquéuses, étant composées d'une fange & d'un limon detrampé. Doncques la vraie matière des pierres précieuses est une terre detrampée de quelque humeur, comme fange, ou bourbe limoneuse, que les Latins appellent *lutum*, dont naissent celles qui sont obscures, & non transparentes. L'autre est une humeur mêlée, plus aqueuse que terrestre, qui s'appelle *succus*, congelée par un grand froid, ou recuite par une chaleur tempérée dedans la terre, dont naissent celles qui sont pellucides. Ce que nous voyons ordinairement advenir es rongnons & vessies des animaux, où les pierres se forment de trop de chaleur, endurent l'humeur visqueuse, dont se fait la pierre & le graois : Tout ainsi que le feu violent d'un fourneau à potier, cuit & endurent l'ouvrage de terre auparavant molle & limoneux, la chaleur ayant chassé l'humide, n'y restant que le sec, cause que les pierres sont sans odeur & sans vie, ne pouvant recevoir aliment comme les plantes. Il y a une autre matière qui fait les pierres, qui est la racleur des pierres mêmes, ou ce qui saine & distille des métaux : car ce que le flot violent d'une eau courante a fappé, racé & rongé au fray de son cours, étant raffiné au fond de l'eau se calle & devient pierre, de façon que la pierre engendre la pierre.

« Quant aux couleurs, elles sont telles que la matière dont elles tirent leur naissance, pour ce nous voyons une même pierre avoir couleurs différentes, pour être composée d'une matière mêlée & diversément bigarrée, outre que la chaleur, cause efficiente des pierres, donne teinture à la matière, ayant puissance d'éclaircir celles qui sont obscures, & obscurcir celles qui sont claires & transparentes, & semble que le froid ait peu de puissance de changer & alterer les couleurs de la matière. Mais après qu'elles sont formées, étant un long temps humides & detrampées, puis deséchées, elles prennent teinture selon l'affiette des terres & des minières d'or, d'argent, cuivre, fer, étain, où elles naissent le plus souvent. Es lieux où le Soleil bat ordinairement se font les pierres vertes & noires, aux lieux sombres & ombreux les rouges. Le Crystal est fait d'un suc, ou d'une humeur très-pure, pour ce qu'il est très-clair; l'Iris d'une humeur moins claire, le Diamant d'une humeur plus brune, pourtant il est plus brun que le Crystal. Le suc verd fait les Emeraudes, le celeste le Saphir, le rouge le Rubis, le violet pourprin l'Améthyste & le Hyacinthe, le doré le Chrysolithe, le suc mêlé l'Opalle & l'Agathe : les autres qui ne sont transparentes, mais seulement

luisantes par le dessus, sont faites d'un suc obscur terreux, espais & non transparent.

« Les vices des Pierres precieuses sont quand la matiere n'est de mesme couleur, dont il aduient qu'elles portent un ombre, ou un petit nuage. Quand on y apperçoit des pailles, filandres, ou qu'elles sont gendarmees, ou qu'on y voit de petits durillons ainsi qu'il se rencontre dedans le marbre, qui sont comme petits clous de matiere diuerse, ou du sel, ou de la mine de plomb.

« On fait preuue de leur bonté, quand la lime ou la queux ne peuvent mordre, ny prendre sur icelles, comme sur les contrefaittes, encores qu'il y en ait des vrayes & naturelles qui ne peuvent souffrir ny l'une ny l'autre, estans tendres & molles da leur nature.

« On découure les contrefaittes à la veuë, au poix & au toucher, outre la lime & la queux : à la veuë, quand le fard & le lustre de la pierre n'est pur & net, ny agreable à l'œil : au toucher, quand elles sont bossues, aspres, scabreuses & grameleuses : au poix, quand elles sont plus legeres que les nassues.

« Voyla le Recueil que j'ay peu faire des vertus & proprietes des Pierres precieuses, pris de la meilleure part de ceux qui en ont escrit, tant pour honorer leur memoire que pour vous faire participans de mon petit labeur. Je ne doute point qu'aucuns ne trouvent estrange la façon dont j'ay vsé en la description d'icelles, m'assurant toutesfois qu'en les lisant, ceux-là mesmes y prendront plus de plaisir que si ie les eusse simplement descriptes, sans autre grace & sans autre enrichissement de quelque nouvelle inention. »

A la suite de ce discours vient la description des vingt-et-une premières pierres (pages 165-242 de notre édition). Les dix dernières, à partir de l'*Heliotrope* (p. 242), n'ont été publiées qu'après la mort de l'auteur. Le recueil renferme ensuite les autres ouvrages annoncés au titre, sur lesquels nous reviendrons dans les notes suivantes.

73. *Choïst la pointe des roseaux*, p. 213, v. 26.

Ainsi dans presque toutes les éditions. Cependant celle de 1576 porte : *choïst et rouseaux*. Belleau a de la sorte remplace plus d'une fois les diphthongues *oi* et *ou* par la voyelle *o*, la voyelle *o* par la diphthongue *ou*, et la diphthongue *ai* par la voyelle *a*. On trouve p. 218, v. 10 et p. 352, v. 13 : *Songneuse*; p. 270, v. 13 : *sauorant*; p. 222, v. 15 : *esclarci*. (Voyez la note 26.)

74. *Et c'est pourquoy le renom
De sa force & de son nom
La fait surnommer sacree*, p. 219, v. 16.

Il y a dans le texte *font* et non *fait*, et je crois, toutes réflexions faites, que j'aurais dû ne rien changer, pour le motif que j'ai indiqué plus haut, note 59.

75. *C'est toy qui romps & qui deslie*, p. 232, v. 21.
Il faudrait *deslies* à la seconde personne, mais Belleau a mis une apostrophe à la place de l's pour faire mieux rimer ce mot avec *vie*. Cette petite particularité n'a pas été exactement rendue dans notre édition où une faute typographique a remplacé l'apostrophe par une virgule.

76. *Tu verras ton troupeau gras & gonfle de lait*, p. 258, v. 13.

« *Goufle* pour *gonfle*. i. (id est, c'est-à-dire) enflé, *gonfle de lait*. Belleau. » (*Le grand dictionnaire françois-latin. Recueilli des observations de plusieurs hommes doctes : entre autres de M. Nicod. Paris, chez Joseph Cottureau, MDCXIII.*)

77. *DISCOVERS DE LA VANITÉ, pris de l'Ecclesiaste de Salomon*, p. 259.

Publié pour la première fois en 1576 aux feuillets 51 et suivants du recueil décrit dans la note 72.

78. ... *sauorant le beau iour*, p. 270, v. 13.

Voyez la note 73.

79. ... *L'iniure & le dédain
Troublent la douce humeur du cerueau le plus sain,
Et font perdre le sens*, p. 281, v. 13.

Il y a *fait* dans toutes les éditions; mais il nous a paru impossible de concilier cette forme avec *troublent* au pluriel, nous avons donc substitué *font* à *fait*.

80. *ECLOGUES SACREES...* p. 295.

Publiées pour la première fois en 1576 aux feuillets 15 et suivants du recueil décrit dans la note 72.

81. *LES APPARENCES CELESTES, LES PROGNOSTIQUES ET PRESAGES D'ARAT...* p. 325.

« Ce qui est de traduit d'Aratus (sinon ce qu'il en a inferé

dans la 11^e Journée de la Bergerie, touchant les apparences du Soleil & de la Lune pour prevoir la disposition du Temps n'a peu recevoir la dernière lime de l'Autheur. » (Au lecteur, t. I, p. xviii de notre édition.)

82. ... *sa hanche ernée*, p. 341, v. 33.

M. Gouverneur a changé *ernée* en *ornée*, qui ne présente aucun sens, Voyez ci-dessus p. 470, note 9.

83. ... *monceaux*, p. 348, v. 19.

Mouceau pour *monceau* comme plus loin (p. 457, v. 12), *s'amoucelant* pour *s'amoncelant*.

84. LA RECONNEVE, COMEDIE, p. 355.

Il est probable que cette pièce n'a pas été représentée. C'est un des ouvrages qui n'ont été imprimés qu'après la mort de Belleau. (Voyez t. I, p. xviii.) Il y est même resté un certain nombre de vers isolés auxquels Belleau se réservait, sans aucun doute, d'en ajouter d'autres pour rimer avec eux. Tels sont les suivants :

Je m'en vay prendre mon repas, p. 377, v. 18.

A toute heure, de ieunes gens, p. 406, v. 17.

Je sçay bien que secretement, p. 412, v. 18.

N'est pas pour ourdir cette toile, p. 419, v. 21.

Sans mentir. — Mais ne faillez pas, p. 420, v. 8.

Qu'ils parlerent iamais ensemble, p. 423, v. 15.

Entreç, on se va mettre à table, p. 433, v. 16.

De gaillard, te le connois bien, p. 443, v. 13.

Mais dites comme elle est tombee, p. 446, v. 19.

Ce fera pour vne autrefois, p. 451, v. 9.

85. *Volla*, p. 361, v. 8.

Notre édition porte *voifa*. C'est une faute d'impression.

86. *Que l'on mette au frais mon Iuillet*, p. 363, v. 19.

C'est-à-dire *mon julep*. Jeanne n'estropie pas ce mot autant qu'on pourrait le croire, car au chapitre cct des *Observations de*

monſieur Ménage ſur la langue françoïſe, Paris, Barbou, 1675, intitulé : *S'il faut dire jullet ou jullep*, nous liſons : « Il faut dire *jullet*, conformément à l'usage, et non pas *jullep*, conformément à l'étymologie. »

87. *Ne ſuis-ie pas bien miſerable ?*
Ne ſuis-ie pas bien fortunee ? p. 370, v. 1.

Dans toutes les éditions anciennes le ſecond de ces vers eſt incomplet. Il y a ſeulement :

Ne ſuis-ie pas fortunee ?

M. Viollet-le-Duc, éditeur de l'*Ancien théâtre françois* dans la *Bibliothèque ciſéviriennne* (t. IV, p. 350), a ainſi complété :

Ne ſuis-ie pas infortunée ?

trouvant ſans doute que *fortunée* ne pouvait pas être conſidéré comme un ſynonyme de *miſerable*. M. Gouverneur, mieux inspiré, a fait la correction que nous avons adoptée et que nous trouvons la ſeule acceptable. *Ne ſuis-ie pas bien fortunée ?* ſignifie : Ne ſuis-je pas bien expoſée aux caprices, aux coups de la fortune ? Cette acception du mot *fortuné* ſe trouve confirmée par un autre paſſage de la même pièce (p. 411, v. 7.) :

Pauvre, chetiſue, malheureuſe,
Et fortunee que ie ſuis !

Elle était encore en uſage au xvii^e ſiècle, comme le prouve cette Remarque de Vaugelas :

« Tantotſt *fortuné* ſignifie *heureux* & tantotſt *malheureux*; quand il ſignifie *heureux*, il eſt plus noble que le mot d'*heureux*, & n'eſt pas tant du langage familier. On dit *vn Prince fortuné*, *vn Amant fortuné*, *les iſles fortunées*. Mais dans la ſignification de *malheureux*, il eſt bas comme *ce pauvre fortuné*. »

88. *Ceans n'attraîne avecques ſoy*, p. 370, v. 26.

Il y a *avec* dans toutes les éditions. M. Viollet-le-Duc et M. Gouverneur y ont ſubſtitué *avecques*, pour la meſure du vers. Je les ai ſuivis en cela. On pourrait auſſi ne rien changer et regarder *ai* comme diſſyllabe dans *attraîne* : *attraîne*;

mais dans ce cas il faudrait qu'il y eût sur l'*i* un tréma qu'on n'y trouve point.

89. *Ayant delaisfé le couuent*, p. 372, v. 7.

Il y a bien *couuent* dans le texte. *Conuent*, qui est cependant la forme la plus ancienne, ne paraît que dans l'édition de 1604.

90. *Tant il est affoibli de faim,*
A le voir il a mieus besoin, p. 374, v. 16.

et plus loin, p. 384, v. 1 :

Et vrayment l'en ay bon besoin,
Penrage de soif & de faim.

Voyez ci-dessus, p. 473, note 48.

91. ... *là les peaux mortes*
Font mourir les hommes viuans, p. 376, v. 9.

Il veut parler des parchemins sur lesquels étaient écrites toutes les pièces de procédure.

92. *Et qui nous effime le flanc*, p. 376, v. 22.
Effime ou *exime*, atténuée, diminuée.

93. *Amour porte toujours en queue*
Quelque maladie inconnue, p. 377, v. 25.

Cette rime n'aurait déjà plus été admise au commencement du xviii^e siècle. On lit dans *Le grand Dictionnaire des rimes françoises*, p. 190, sous la rubrique *eue* où se trouve le mot *queué* : « Cette terminaison veut qu'on garde en sa penultieme la prononciation de la diphthongue *eu*, non point qu'on la face sonner comme *u* simple. »

94. *Pour moy? — Ouy pour vous. — Han han han*, p. 390, dernier vers.

J'ai ajouté, pour le vers, un *han* qui n'est pas dans le texte.

95. *Je vous en feray bien mouller*, p. 398, v. 1.

En arracher. en mouller, dans l'argot des écoliers du xvii^e siècle, c'est être battu, recevoir le fouet : « Tu en as bien arraché ; il

n'en a pas seulement arraché, mais il en a bien moulé; il sera basculé. » (Mathurin Cordier, *De corrupti sermonis emendatione.*)

96. *Tous deus ensemble?* — *Ouy tous deus*, p. 402, v. 2.

Comme *ensemble* et *ouy* sont dits par deux personnes différentes la dernière syllabe d'*ensemble* ne s'élide pas et compte dans le vers.

97. *Qu'il me donra vn croc en lambe*, p. 403, v. 19.

« Tu accourcira... (le dis en tant que tu y fera contraint) les verbes trop longs, comme *donra*, pour *donnera* .. » (Ronsard, *Abrégé de l'Art poétique.*)

En 1647, Vangelas ne constate l'existence de cette forme et d'une autre encore plus bizarre que pour les blâmer : « *Donray*, ou *dorray*... sont des monstres dans la langue. » (*Remarques sur la langue françoise.*)

98. *Et fl m'affeura pour le feur*

Qu'estant couché derriere vn mur, p. 405, v. 12.

Mauvaise pour l'œil, cette rime était bonne pour l'oreille, car on prononçait *fūr*. On lit dans les éditions originales de La Fontaine :

C'est pourquoy vous n'avez qu'un party qui soit feur :
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.

(L'Hirondelle & les petits Oyseaux.)

99. *Maistre lan est fin & accort,*

Maistre lan n'est pas vn brin sot, p. 407, v. 10.

Cette rime et celle de *fert* avec *fait* qu'on trouve plus loin (p. 424, v. 15) semblent indiquer que l'*r* suivie d'un *t* pouvait se prononcer très-faiblement.

100. ... *oiront*..., p. 410, v. 7.

On lit dans l'édition de 1578 : *Auront*.

Cette faute est devenue plus fréquente à mesure que le futur *oiront* ou *orront* est devenu moins usité. Il y a des éditions du *Cid* (1637, in-12, 1638 et 1644, in-4°) où au lieu de :

Son sang criera vengeance & je ne l'orraï pas
(act. III, sc. 3)

on lit :

... *je ne l'aurai pas.*

101. *Pauvre, chetive, malheureuse,*
Et fortunee que ie suis! p. 411, v. 7.

Voyez, ci-dessus, p. 484, note 87.

102. *Ainsi le bon pere qui sert*
D'ouurier, de maçon, & qui fait, p. 424, v. 15.

Voyez, ci-dessus, p. 486, note 99.

103. *Il n'est pas temps de rencontrer,* p. 426, v. 21.

Il y a *temps* dans l'édition de 1578. La précédente, suivie par MM. Viollet-le-Duc et Gouverneur, donne *tant*, ce qui offre un sens beaucoup moins satisfaisant.

104. *Bien fort aise, ie m'en assure.*
— *Vous arrivez à la bonne heure,* p. 438, v. 18.

Cette rime, bien que blâmée, n'est pas encore définitivement prosaïte par le *Grand Dictionnaire des rimes françoises* de 1624. En effet, à la fin de la liste qui contient *heure* et en tête de celle qui commence par *assure*, on lit : « La terminaison suivante a la penultième longue, & est chose forcé de la vouloir accommoder à cette-cy. »

105. *Maître Jehan...* p. 439, v. 10.

La forme adoptée d'ordinaire dans cette comédie est *Jan*. Quelle que soit du reste la manière dont ce nom est écrit, il ne compte que pour une syllabe.

106. *Or que ie n'ais que l'escritoire,*
Que l'aye peur de sa colere, p. 442, v. 8.

Ais est substitué à *aye* dans le premier vers afin que le mot ne compte que pour une syllabe. La rime semble indiquer qu'*escritoire* se prononçait quelquefois *escriere* comme *croire*, *crère*; *estroit*, *estret*, etc.

107. *Qu'un d'homme de bien, & qu'un certes,* p. 446, v. 32.

Les huguenots s'abstenaient de faire des serments qu'ils remplaçaient par de simples affirmations : *foi, parole d'homme de bien, certes*.

108. *Ny fi chaud s'il veut dire vray.*

— *La pauvre lanne, dites moy*, p. 449, v. 16.

Cette rime n'a rien qui doive surprendre; il y avait de fréquents changements entre la diphthongue *oi* et la diphthongue *ai*, ou les sons équivalents (voyez l'avant-dernière note); on disait indifféremment encore au xvii^e siècle : *aboy* ou *abay*.

109. APPENDICE, p. 453.

Plusieurs morceaux, qui auraient pu être joints à cet appendice, ont trouvé plus naturellement place dans les notes :

1^o La dédicace en prose de l'édition de 1556 des *Odes d'Anacréon* à Chretophle de Choiseul, T. I, p. 323, note 2.

2^o La pièce inédite intitulée *May*, omise par M. Gouverneur. P. 347, note 139.

3^o Un long fragment de *La Verité fugitive*. P. 351, note 157.

4^o Un fragment du *Chant pastoral sur la mort de Ioachim du Bellay*. P. 356, note 185.

5^o Enfin le *Discours des pierres precieuses*, en prose, placé en tête de l'édition de 1576 de l'ouvrage intitulé : *Les Amours des pierres precieuses*. T. II, p. 479, note 72.

Quant aux deux pièces publiées par M. Gouverneur, sous les titres d'*Espoir deceu* (t. I, p. 168) et d'*Impuissance* (t. I, p. 237), nous n'avons pas cru devoir les admettre. La première, qui a paru dans *La Vigie de Dunkerque* et dont voici le premier vers :

Iehan surprit gentil oyseau,

est un pastiche maladroit que M. Gouverneur n'a donné que sous bénéfice d'inventaire. La seconde, qui commence ainsi :

*Quel defastre nouveau, quel estrange malheur
Me brasse le Destin...*

est tirée du *Cabinet satyrique*, où elle porte le nom de Belleau, mais rien n'est moins sûr que cette attribution. Elle est d'ailleurs tellement licencieuse qu'elle n'est pas de nature à être réimprimée.

110. A NICOLAS DENISOT DV MANS, REMI BELLEAV,
ODE P. 453.

Cette ode et le sonnet qui la suit se trouvent en tête de l'ouvrage dont voici le titre :

CANTIQUES

DU PREMIER ADVE-

NEMENT DE IESV-

CHRIST.

*

PAR

Le Conte d'Alfinois.

Avec Priuilege du Roy

A PARIS

Chez la Veufue Maurice De la Porte.

1553.

Quant au second sonnet qui commence par : *Gentille main...* il a été copié par M. Gouverneur, dans « un joli manuscrit des *Cantiques*, de Denizot, enrichi d'enluminures représentant diverses scènes de la Nativité. » Ce manuscrit appartient à M. Louvel, maître de pension à Rémalard (t. I, p. 202. note 1, de l'édition de M. Gouverneur.)

III. ODE PAR R. BELLEAU, p. 456.

On lit dans un passage de l'*Histoire des pays & conté du Perche* (p. 374) où il est question de Remy Belleau et de ses ouvrages : « il fist vne Ode en l'honneur de son pays, lors de la rédaction des *Costumes du Perche*, laquelle ne se trouue pas dans ses œuvres, & en plusieurs endroits d'iceux celebre & Hvinne & son petit Ronne. »

La pièce dont il est question ici est placée en tête des *Costumes des pays Comté & Bailliage du grand Perche...* Paris, Pierre Le-Mur, 1621. In-4°. On y trouve d'abord : *Remigæi Bellei epigramma*, en grec, puis : *Ode par le mesme R. Belleau.*

112. *Lors Nogent se fit la montagne
De Parnasse, & non pas Mortagne,
Ny Bellefme...*, p. 458, v. 5.

Les lettres de convocation portent que l'assemblée a lieu « à Nogent-le-Rotrou sans préjudice des prérogatives des villes de Bellefme & Mortagne. »

113. A L'AMOVR. SUR LES SONNETS DE C. D. R. p. 458.

Ce sonnet se trouve en tête du recueil in-8°, intitulé : *Les sonets de Charles d'Espinau breton*, dont la première édition a paru en 1559, à Paris, chez Guillaume Barbé et la seconde, l'année suivante, chez Robert Estienne.

114. *La France parle à l'ombre de son Roy Henri*, p. 459.

Cette pièce a été imprimée pour la première fois dans l'ouvrage intitulé : *Epitaphium in mortem Herrici, Gallorum regis christianiſſimi, eius nominis secundi, per Carolum Vtenhouium Gandauenſem, & alios, duodecim linguis... Epitaphe sur le Trespas du Roy Treschrestien Henri Roy de France, II de ce nom, en douze langues... Aultres epitaphes par plusieurs Auteurs sur le trespas du mesme Roy...* A Paris, Robert Estienne. M. D. LX. In-4°.

115. L'ADIEV de R. Belleau à son papillon sur la version de P. Est. Tabourot, p. 459.

Cette pièce se trouve au recto du second feuillet de la plaquette décrite dans le t. I, p. 331, note 39. Nous l'avons insérée pour la première fois dans les œuvres de Belleau.

116. A MADAME. CHANT DE BELLEAU, p. 461.

Cette pièce adressée à Marguerite de France, duchesse de Valois, sœur du roi, se trouve dans un volume de Baïf que nous décrivons en détail dans l'édition des œuvres de ce poète actuellement en préparation. En voici le titre : *Le Braue comedie de Ian Antoine de Baïf, iouee deuant le Roy en l'hôtel de Guyse à Paris, le XXVIII de ianvier MDLXXVII.* — Paris, Robert Estienne, M D L X V I I, in-8°. On trouve en tête de la pièce une liste indiquant « Les chants recitez entre les actes de la comedie. Au Roy. A la Roine. A Montieur. A M. le Duc. A Madame. » Ce dernier, qui porte pour titre : *Chant V de*

Belleau, est celui que nous réunissons pour la première fois aux œuvres du poète.

117. *Chantex Vierges ce nom fatal*, p. 461, v. 7.

Fatal est employé ici au sens latin, et signifie « indiqué par le destin » et non pas nécessairement « funeste. »

118. SONNET, p. 462.

Ce sonnet a été publié pour la première fois au verso du deuxième feuillet de l'ouvrage suivant :

P O R C I E ,
T R A G E D I E F R A N -
C O I S E , R E P R E S E N T A N T
la cruelle & sanglante faison des
guerres Ciuiles de Rome : propre
& conuenable pour y voir depeint-
te la calamité de ce temps.

*Par R. Garnier Fertenois, Aduocat en la
Cour de Parlement à Paris.*

A

Estienne Potier, Seigneur de la Terrace, de saint
Elix, &c. Conseiller du Roy, & premier Mai-
stre des Requestes de l'hostel dudit Seigneur.

A PARIS,
Par Robert Estienne, Imprimeur du Roy.

M. D. LXVIII.

Aucc priuilege dudit Seigneur.

Ce volume est un in-8°, feuillets non chiffrés, signatures typographiques, A, Iiiij.

119. ... *Chançons*, p. 462, v. 6.

M. Gouverneur a imprimé : *Chançons* ; mais à tort, ainsi qu'il résulte du sens même.

120. ODE DE R. BELLEAV sur la version de Demetrius par F. Jamot, p. 462.

Cette ode se trouve au commencement de l'ouvrage intitulé : *Traicté de la goutte, contenant Les Causes & Origine d'icelle, Le moyen de s'en pouvoir preserver Et la sçavoir guerir estant acquise. Escrit en Grec du comâdemêt de Michel Paleologue Empereur de Constantinople par Demetrius Pepagomenus son premier Medecin. Traduit en Francois, reſtitué & emendé de plusieurs belles Corrections & annotations, par M. Federic Jamot docteur en medecine. A Paris par Ph. G. de Rouille, Rue S. Iaques, à l'enſeigne de la Cōcorde. Avec priuilege du Roy. 1567.*

121. A M. M., p. 464.

Ce sonnet, tiré de l'édition de 1574 des *Odes d'Anacréon*, est une rédaction entièrement différente de celle du sonnet qui commence par ce vers :

Depuis que ie baiſé ta bouche vermeillette (t. I, p. 147).

Voyez la *Notice biographique*, t. I, p. iv.

122. SONNET SUR L'OLIMPE DE IAQUES GREVIN, p. 465.

Ce sonnet que M. Gouverneur n'a point donné, et qui nous avait échappé à nous aussi jusqu'au dernier moment, devrait, à cause de sa date, occuper le cinquième rang dans notre *Appendice*. Il figure en tête d'un recueil in-8°, dont voici le titre complet :

L'OLIMPE
DE IAQVES GREVIN
de Cler-mont en Beauuaisis.

ENSEMBLE
LES AVTRES EVVRES
Poëtiques dudiçt Auteur,

A
GERARD LE'SCVYER PRO-
thenotaire de Boulin.

A PARIS,
De l'Imprimerie de Robert Estienne.

M. D. L X
AVEC PRIVILEGE.

123. *Amour est trop puiffant pour te donner victoire, p. 465,*
v. 14.

*C'est-à-dire : Amour est plus puissant qu'il ne faut, qu'il
n'est nécessaire, pour te donner victoire.*





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

LA SECONDE IOVRNEE DE LA BERGERIE.

	Pages
A monseigneur Loys monseigneur de Lorraine.	3
<i>La seconde iournee de la Bergerie.</i>	
Prieres.	5
Complainte de Promethee. Au seigneur P. de Ronfard. .	12
L'amour ambitieux d'Ixion.	19
Complainte	27
Chant de triomphe.	32
Description du printemps.	40
Eclogue, sur la guarifon d'Amour. Au seigneur de Fontenay, François Hotman.	43
Le pescheur.	52
Les pescheurs. Au seigneur Antoine de Baiff.	56
Apparances celestes du Soleil.	60
Apparances de la Lune	62
Larmes sur le trespas de monseigneur René de Lorraine, Marquis d'Elbeuf.	68

Tombeau de madame Loyse de Rieux, marquise d'Elbeuf.	75
L'Hyuer. Au feigneur Estienne Iodelle. P.	80
Sur les Baifers de R. Belleau, S. de Sainte-Marthe. . . .	85
Baifers de R. Belleau à Nicolas Hanequin, feig. du Fay. .	86
Vers fenaires iambiques.	101
Sur vn Chiffre, au feigneur de Nogent.	106
A M. Nicolas Secretaire du Roy.	107
La Cigale. Du Latin de Passerat. A luyefme.	110
Epitaphe de Trauail. Au feigneur de la Chargue. . . .	112
Au feigneur R. Garnier.	117
Vers Sapphiques	119
A fes yeux. Au feigneur de Marmaigne	120
Au feigneur d'Herulle.	122
Chanfon.	124
Epithalame. Au feigneur Sceuole de Sainte-Marthe. . . .	126
Le Sifflet. Au feigneur d'Haplaincourt.	130
Complainte d'vne nymphe fur la mort de Ioachim du Bellay, Angeuin.	133
Les Amours de Dauid & de Berfabee. Au feigneur de la Pierre.	138

LES AMOURS ET NOUVEAUX ECHANGES
DES PIERRES PRECIEUSES
VERTUS ET PROPRIETEZ D'ICELLES.

Au tres-chrestien Roy de France & de Pologne, Henry III.	155
LES AMOURS ET NOUVEAUX ECHANGES DES PIERRES PRECIEUSES.	157
Discours	157
Promethee premier inuenteur des Anneaux & de l'enchaf- feure des Pierres.	163
L'Amethyste, ou les Amours de Bacchus & d'Amethyste .	165
Le Diamant. A la Royne	174
La Pierre d'aymant ou calamite.	179
La Perle. A la Royne de Nauarre.	186
Les Amours de Hyacinthe & Chryfolite	190
Le Rubis. A madame la duchesse de Montpenfier. . . .	198
Les Amours d'Iris & d'Opalle	203
Le Coral. A madame la duchesse de Guyfe.	206
L'Onyce.	210

L'Emeraude. A madame la duchesse de Nevers.	213
Le Saphir. A madamoyelle d'Elbeuf Marie de Lorraine	217
La Turquoise. A madame la maréchale de Rez.	221
L'Agathe. A madamoyelle de Surgeres.	224
Le Iaspé. A ma damoyelle de Briffac	228
La coupe de Crystal.	230
La Cornaline.	233
La Pierre d'aigle, ditte <i>Ætités</i> . A ma dame de Villeroy.	234
La Pierre du coq, ditte <i>Gemma Aleatoria</i> . A la France.	236
La Pierre d'arondelle, ditte <i>Chelidonium lapis</i> . A ma damoyelle de Belenille.	237
La Pierre d'once, ditte <i>Lyncurium</i>	239
La Carthoïne	240
L'Heliotrope.	242
La Pierre lunaire, ditte <i>Selenités</i> ou <i>'Αφοσέληνος</i>	245
La Pierre inextinguible, ditte <i>Asbestos</i>	246
Le Beril.	248
La Pierre aqueuse, ditte <i>'Ενυδρος</i>	248
La Gagate.	250
La Sardoyne.	252
La Pierre d'azur, ditte <i>Lapis l'Azuli</i>	253
La Pierre sanguinaire, ditte <i>Hæmatités</i>	254
La Pierre lacteuse, ditte <i>Galactités</i>	256

DISCOVRS DE LA VANITÉ,

PRIS DE L'ECCLÉSIASTE DE SALOMON.

A Monseigneur fils & frere de Roy	261
Audit Seigneur.	262
DISCOVRS DE LA VANITÉ	263
Chapitre I.	263
Chapitre II	266
Chapitre III.	271
Chapitre IIII.	273
Chapitre V.	276
Chapitre VI.	279
Chapitre VII.	280
Chapitre VIII.	283
Chapitre IX.	285
Chapitre X	288
Chapitre XI	290
Chapitre XII	292

**ECLOGUES SACRÉES,
PRISES DU CANTIQUE DES CANTIQUES DE SALOMON.**

A la Roynne	297
ECLOGUES SACRÉES.	299
Eclogue I.	299
Eclogue II.	303
Eclogue III.	306
Eclogue IIII.	308
Eclogue V.	312
Eclogue VI.	316
Eclogue VII.	318
Eclogue VIII.	321

**LES APPARENCES CELESTES,
LES PROGNOSTIQUES ET PRESAGES D'ARAT
PORTE GREC.**

LES APPARENCES CELESTES.	327
LES PROGNOSTIQUES ET PRESAGES.	346

LA RECONNVE, COMEDIE.

Argument.	357
Les Acteurs	359
LA RECONNVE, comedie	361

APPENDICE.

A Nicolas Denifot du Mans, Remi Belleau, Ode	453
Par le meſme Belleau. Sonet.	455
Ode par R. Belleau.	456
A l'Amour. Sur les fonnets de C. D. B.	458
La France parle à l'ombre de ſon Roy Henri.	459
L'Adieu de R. Belleau à ſon papillon ſur la verſion de P. Eſt. Tabourot.	459

TABLE DES MATIÈRES.

499

A Madame. Chant de Belleau	461
Sonet.	462
Ode de R. Belleau sur la version de Demetrius par F. Jamot	462
A M. M.	464
Sonet sur l'Olimpe de Iaq. Greuin.	465
NOTES.	467



ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE TROIS SEPTEMBRE MIL HUIT CENT SOIXANTE-DIX-HUIT
PAR A. QUANTIN
ANCIENNE MAISON J. CLAYS
POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE
A PARIS.

Bz



PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et C^o, rue St-Benoit.

LA

PLEIADE FRANÇOISE

ŒUVRES

DE

REMY BELLEAV

TOME II

A. LEMERRE

ÉDITEUR

1878

